# HISTOIRE

DE LA

# GUERRE DES JUIFS

## CONTRE LES ROMAINS

PAR FLAVIUS JOSÈPHE

PRÉCÉDÉE DE SA VIE PAR LUI-MÊME

ET SUIVIE DE L'AMBASSADE DE PHILON

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

TOME II

BAR-LE-DUC

CONTANT-LAGUERRE, ÉDITEUR

1878

BIBLIOTHÈQUE

DES

# CHEFS-D'ŒUVRE

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE



BAR-LE-DUC



# HISTOIRE

DE LA

# GUERRE DES JUIFS

## CONTRE LES ROMAINS



PAR FLAVIUS JOSÈPHE

PRÉCÉDÉE DE SA VIE PAR LUI-MÊME

ET SUIVIE DE L'AMBASSADE DE PHILON

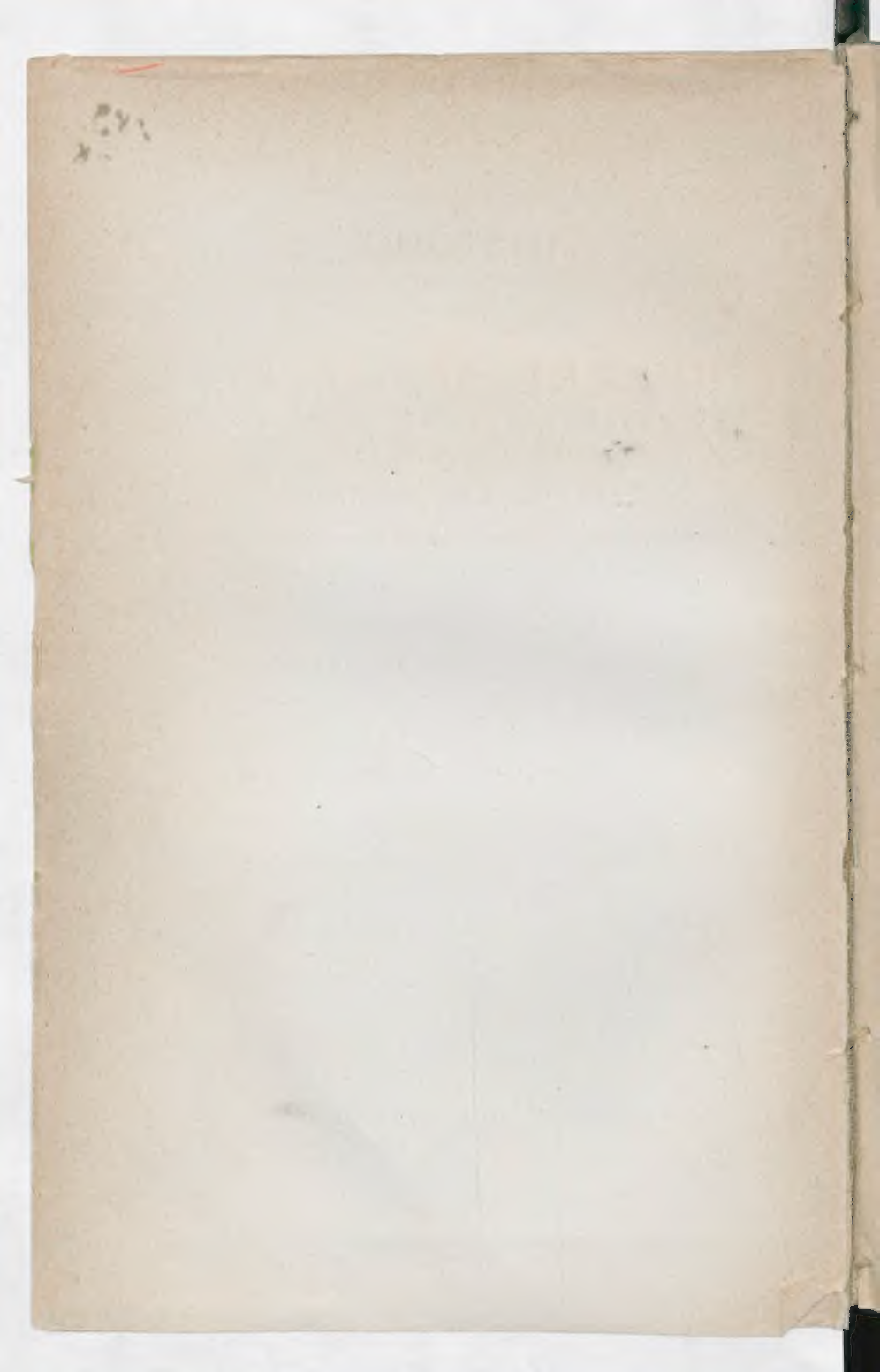
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

TOME II

BAR-LE-DUC

CONTANT-LAGUERRE, ÉDITEUR

1878



# HISTOIRE

DE LA

# GUERRE DES JUIFS

CONTRE LES ROMAINS.

## LIVRE QUATRIÈME.

**Suite et fin de la campagne de Vespasien, jusqu'à son élévation au titre d'empereur.**

(67 — juillet 69.)

### CHAPITRE PREMIER.

*Villes de la Galilée et de la Gaulanite, qui tenaient encore contre les Romains. Source du petit Jourdain.*

Les places de la Galilée qui s'étaient révoltées contre les Romains après la prise de Jotapat, rentrèrent sous leur obéissance lorsqu'ils eurent aussi pris Tarichée. Ainsi ils devinrent maîtres de toutes les villes et de tous les lieux forts, excepté de Giscala et de la montagne d'Itaburin. Gamala, qui est assise sur le lac à l'opposite de Tarichée et qui dépend du royaume d'Agrippa, s'était aussi révoltée : et Sogan et Séleucie qui sont toutes deux de la Gaulanite, avaient suivi son exemple. Sogan est dans la partie supérieure de cette province, et Gamala dans l'inférieure. Quant à Séleucie, elle est assise sur le lac de Seméchon dont

la longueur est de soixante stades, la largeur de trente, et ses marais vont jusqu'à Daphné. Outre les autres avantages de la nature qui rendent ce pays fort délicieux, on y voit des sources qui grossissent la rivière nommée le petit Jourdain, à l'endroit du temple du Bœuf doré, où elle tombe dans le grand Jourdain. Le roi Agrippa avait dès le commencement de la révolte fait un traité avec ceux de Sogan et de Séleucie.

## CHAPITRE II.

*Situation et force de la ville de Gamala. Vespasien l'assiége. Le roi Agrippa, voulant exhorter les assiégés à se rendre, est blessé d'un coup de pierre.*

Gamala se confiant en sa situation qui est encore beaucoup plus forte que celle de Jotapat, ne voulut point entrer dans ce traité. Elle est bâtie sur une colline qui s'élève du milieu d'une haute montagne, ce qui lui a fait donner le nom de *Damel*, qui signifie chameau : mais les habitants l'ont corrompu, et la nomment *Damal* au lieu de *Damel*. Sa face et ses côtés sont remparés par des vallées inaccessibles. Celui qui est attaché à la montagne n'est pas naturellement si difficile à aborder; mais les habitants l'ont aussi rendu inaccessible par un grand retranchement qu'ils y ont fait. La pente était couverte d'un grand nombre de maisons : et en regardant du côté du Midi cette ville bâtie comme sur un précipice, il semblait qu'elle fût tout près de tomber. Il s'élève de ce même côté une colline extrêmement haute, dont la vallée qui est au pied est si profonde, qu'elle servait de citadelle : et dans le lieu où cette ville finissait, il y avait une fontaine enfermée dans son enceinte.

Ainsi il semblait que la nature eût pris plaisir à rendre cette place imprenable : et Josèphe n'avait pas laissé d'y faire faire de grands fossés et plusieurs mines. Ses habitants étaient encore plus vaillants que ceux de Jotapat : mais outre qu'ils étaient loin d'être en si grand nombre, leur confiance en la force de leur ville et l'abondance de toutes choses, les rendaient plus négligents, et leur ôtait l'appréhension qu'ils auraient dû avoir de leurs ennemis : car on s'y retirait et on y apportait du bien de toutes parts comme dans un lieu d'assurance; et le roi Agrippa les avait inutilement fait assiéger durant sept mois.

Vespasien étant décampé d'Emmaüs, qui est proche de Tibériade, et qui porte ce nom à cause d'une fontaine d'eau chaude qui guérit de diverses maladies, arriva devant Gamala. La situation de la place ne lui permit pas de l'enfermer entièrement par une circonvallation; mais il fortifia tous les quartiers qui le pouvaient être, et occupa la montagne qui est au-dessus de la ville. Les Romains, selon leur coutume, fortifièrent leur camp, l'environnèrent d'un mur, et partagèrent leurs travaux. La quinzième légion entreprit celui où il y avait une tour bâtie au plus haut lieu de la ville du côté de l'Orient, la cinquième celui qui regardait le milieu de la ville, et la dixième travaillait à remplir les fossés et autres lieux creux.

Le roi Agrippa s'étant approché des remparts, pour exhorter les assiégés à se rendre, fut frappé au coude du bras droit d'un coup de pierre. Cette blessure mit les siens en grande peine, et irrita extrêmement les Romains, tant par leur affection pour lui que parce qu'ils ne doutaient point que si les Juifs avaient eu si peu de respect pour un prince de leur nation, il n'y aurait point de cruautés qu'ils ne fussent capables d'exercer contre des étrangers.

## CHAPITRE III.

*Les Romains emportent Gamala d'assaut, et sont ensuite contraints d'en sortir avec une grande perte.*

Le travail infatigable des Romains, joint à leur grand nombre, rendit leurs travaux parfaits en peu de temps; et alors ils placèrent leurs machines. *Charès* et *Joseph*, qui étaient les deux plus considérables de la ville, disposèrent leur monde et l'exhortèrent à se bien défendre; mais les plus hardis n'étaient pas trop assurés, ne croyant pas pouvoir soutenir longtemps le siége, parce qu'ils manquaient d'eau et de plusieurs autres choses nécessaires. Ainsi, ils résistèrent seulement un peu; et lorsqu'ils se sentirent blessés par les traits et par les pierres que ces machines poussaient, ils se retirèrent dans la ville. Les Romains, après avoir fait brèche avec leur bélier, donnèrent par trois endroits en même temps, et le bruit de leurs trompettes et de leurs armes fut encore augmenté par les cris des habitants. Les assiégés firent une très-grande résistance jusqu'à ce que, se trouvant accablés par le grand nombre de leurs ennemis, ils furent contraints de céder, et

de se retirer dans les lieux de la ville les plus élevés; mais les Romains les y poursuivant, ils fondirent sur eux, les renversèrent et ils les tuaient dans ces rues étroites et si raides, qu'ils ne pouvaient y demeurer de pied ferme pour se défendre. Ils se jetèrent en foule pour se sauver dans les maisons qui étaient au-dessous, et comme elles étaient peu solidement bâties, un si grand poids les faisant tomber : elles en faisaient, en tombant, tomber encore d'autres, et celles-là d'autres; et les Romains prenaient néanmoins plutôt ce parti que de demeurer à découvert. Plusieurs furent accablés de la sorte, d'autres suffoqués par la poussière, d'autres estropiés, et il en périt ainsi un grand nombre. Les assiégés, qui voyaient avec plaisir tomber leurs maisons, les pressaient de plus en plus pour les contraindre de s'y jeter, et tuaient d'en haut à coups de trait ceux qui se laissaient tomber dans ces chemins si glissants. Les ruines de ces bâtiments leur fournissaient des pierres, les morts des armes, et ils se servaient des épées de ceux qui respiraient encore pour achever de les tuer. Plusieurs Romains se tuaient, en se jetant en bas pour se sauver des maisons qu'ils voyaient prêtes à tomber : ceux qui pouvaient s'enfuir ne savaient où aller, parce qu'ils ignoraient les chemins; et la poussière était si épaisse que ne se reconnaissant pas, ils se renversaient les uns sur les autres. Si quelques-uns étaient assez heureux pour pouvoir s'échapper, ils sortaient aussitôt de la ville.

## CHAPITRE IV.

*Valeur extraordinaire de Vespasien dans cette occasion.*

Tite ne se trouva point dans cette occasion si périlleuse, parce qu'il avait quelque temps auparavant été envoyé en Syrie, vers Mutien. Mais Vespasien y fut toujours présent, et jamais douleur ne fut plus grande que la sienne de voir ainsi ses gens accablés sous les ruines d'une ville qu'ils avaient prise. Il avait trouvé moyen de gagner un lieu assez élevé, et quoiqu'il y fût toujours dans un extrême danger, il ne pouvait se résoudre à s'enfuir, parce qu'il croyait également honteux et périlleux de tourner le dos à ses ennemis. Tant de grandes actions qui avaient rendu toute la suite de sa vie si glorieuse se représentant à sa mémoire, l'animaient à ne rien faire qui fût indigne de sa vertu; et comme si Dieu l'eût

particulièrement assisté dans un si pressant besoin, il se serra avec ce petit nombre de gens qu'il avait, et se couvrant tous de leurs armes, ils demeurèrent fermes pour soutenir les traits qui leur étaient lancés d'en haut. Une valeur si extraordinaire paraissant aux Juifs avoir quelque chose de divin, leur admiration ralentit insensiblement leur effort : et lorsque ce grand capitaine vit qu'ils ne l'attaquaient plus que faiblement, il se retira peu à peu, et ne tourna le dos qu'après qu'il fut hors de la ville. Cette journée coûta la vie à un grand nombre de Romains, et entre autres à Ebutius qui s'était signalé en tant de combats et qui avait fait tant de mal aux Juifs. Un capitaine nommé *Gallus*, qui s'était caché dans une maison avec dix-sept soldats syriens, ayant entendu le soir ceux qui y demeuraient parler à table de la manière dont on avait résolu d'agir contre les Romains, leur coupa la gorge la nuit, et se sauva avec les siens dans le camp sans avoir reçu aucun mal.

## CHAPITRE V.

*Discours de Vespasien à son armée pour la consoler du mauvais succès qu'elle avait eu.*

Comme les Romains n'avaient point encore eu de succès qui leur eût été si désavantageux, Vespasien voyant les siens abattus par la douleur d'une telle perte, et plus encore par la honte de l'avoir abandonné dans un si grand péril, n'oublia rien pour les consoler, et ne voulut point parler de lui, de peur qu'il ne semblât leur faire quelques reproches. Il se contenta de leur dire : « Qu'il faut supporter généreuse- » ment les accidents qui sont communs à tous les hommes; » que l'on ne gagne jamais de victoire sans qu'il en coûte du » sang; que la fortune cesserait d'être fortune si elle était » toujours constante; que comme elle se plaît au changement, » ils ne devaient pas trouver étrange qu'elle leur eût fait sen- » tir par cette petite perte l'obligation qu'ils lui avaient de » leur avoir fait remporter tant d'avantages sur les Juifs; et » qu'il n'y a pas moins de lâcheté à se laisser abattre par les » mauvais succès que d'insolence à faire vanité de ceux qui sont favorables. Considérez donc, ajouta-t-il, que l'on peut » passer en un moment des uns aux autres; que ceux-là sont » véritablement vaillants dont l'âme demeure toujours en » équilibre dans le bonheur et dans le malheur, et qui sa-

» vent profiter des accidents qui leur ont été contraires. Ce » qui nous est arrivé ne doit être attribué ni au manque de » courage de notre part, ni à la valeur des Juifs. La nature a » combattu pour eux contre nous; et c'est à elle seule qu'ils » sont redevables de ce que nous ne sommes pas demeurés » victorieux après les avoir vaincus. Si l'on pouvait vous » blâmer, ce serait de cet excès de hardiesse qui vous a fait » poursuivre les ennemis jusque dans cette haute partie de la » ville qui leur donnait tant d'avantage sur vous : au lieu que » vous deviez vous contenter de vous être rendus maîtres de » la ville basse, et les obliger ensuite d'en venir à un com» bat que la difficulté d'une telle assiette n'aurait pas rendu » si inégal. Mais il faut réparer par une sage conduite la faute » qu'une trop grande ardeur vous a fait commettre. Cette im» pétuosité inconsidérée est indigne des Romains, qui ne » doivent rien faire qu'avec prudence : elle n'appartient qu'à » des Barbares ; et il la faut laisser en partage aux Juifs. Re» prenons donc notre [illegible] ordinaire [illegible] que ce mauvais » succès, au lieu de nous étonner, nous anime par le déplaisir » d'y avoir donné sujet, et que chacun cherche par son cou» rage et par son épée à se consoler de la perte de ses amis en » donnant la mort à ceux qui leur ont ôté la vie. Je vous en » montrerai l'exemple en continuant, comme j'ai toujours fait, » à m'exposer le premier au péril, et à m'en retirer le dernier. »

Ce discours d'un si excellent chef rendit la joie à toute l'armée. Les assiégés, d'un autre côté, en eurent beaucoup, d'abord de l'avantage qu'ils avaient remporté contre toute sorte d'apparence; mais elle cessa bientôt, parce qu'ils ne pouvaient plus espérer ni de traiter ni de se sauver, et que les vivres leur manquaient. Ainsi ils commencèrent à perdre cœur, et ne laissèrent pas, dans ce découragement, de travailler de tout leur pouvoir pour se défendre. Les plus vaillants entreprirent la garde de la brèche, et les autres celle des murailles qui étaient demeurées entières. Les Romains refirent leurs plates-formes pour attaquer de nouveau la place. Plusieurs des habitants s'enfuirent par des vallées si difficiles, que l'on n'y faisait point de garde ; d'autres par des égouts, et ceux qui n'osaient en sortir, de peur d'être pris, mouraient de faim, on rassemblait tout ce que l'on pouvait de vivres pour nourrir ceux qui étaient encore en état de combattre, et à qui l'extrémité, où ils se trouvaient réduits, ne faisait point perdre courage.

## CHAPITRE VI.

*Plusieurs Juifs s'étant fortifiés sur la montagne d'Itaburin, Vespasien envoie Placide qui les disperse.*

L'OCCUPATION qu'un si rude siége donnait à Vespasien, ne l'empêcha pas de penser, en même temps, à dissiper ceux qui avaient occupé le mont Itaburin. Cette montagne, où une grande multitude de peuple s'était assemblée et dont la hauteur est de trente stades, est située entre le grand Champ et Scythopolis. Elle est inaccessible du côté du Septentrion, et il y a sur son sommet une plaine de vingt-six stades. Josèphe et les Juifs, qui l'avaient suivi, l'avaient enfermée de murailles en quarante jours, quoiqu'il n'y eût point d'eau que celle qui tombait du ciel; mais on leur en avait fourni d'en bas avec les autres matériaux nécessaires pour cet ouvrage.

Vespasien y envoya Placide avec six cents chevaux : et comme il y aurait eu de l'imprudence d'entreprendre, avec si peu de troupes, d'attaquer ces Juifs sur la montagne, il se contenta de les exhorter à la paix avec assurance de leur pardonner. Plusieurs s'avancèrent vers lui en faisant semblant de se laisser persuader, mais avec intention de le surprendre. Il avait de son côté le même dessein, et il y réussit : car leur parlant avec beaucoup de douceur, il les attira insensiblement à la campagne. Les Juifs l'y attaquèrent, et il fit semblant de s'enfuir : mais lorsqu'en le poursuivant ils se furent engagés assez avant dans la plaine, il tourna visage, en tua plusieurs, mit le reste en fuite, et les empêcha de regagner la montagne. Ceux qui y étaient demeurés l'abandonnèrent ensuite pour se retirer à Jérusalem; et les habitants indigènes se rendirent à Placide, parce qu'ils manquaient d'eau.

## CHAPITRE VII.

*Comment la ville de Gamala fut enfin prise par les Romains. Tite y entre le premier. Grand carnage.*

CEPENDANT une grande partie de ceux des assiégés de Gamala, qui avaient paru les plus hardis, se cachaient pour tâcher de se sauver. Ceux qui étaient incapables de porter les armes mouraient de faim; et il n'y avait qu'un petit

nombre d'hommes vaillants pour soutenir encore le siége, lorsque le vingt-deuxième jour d'octobre, trois soldats de la quinzième légion, qui était de garde, se glissèrent avant le jour jusqu'au pied de la plus haute des tours de la ville qui était de leur côté. Là, à la faveur de la nuit et sans que ceux qui gardaient cette tour s'en aperçussent, ils arrachèrent du fondement de la tour cinq grosses pierres, et se retirèrent promptement. Cette tour tomba aussitôt après avec un grand bruit, et accabla sous ses ruines tous ceux qui étaient dedans. Un événement si surprenant jeta un tel effroi dans l'esprit de ceux qui gardaient les autres postes, qu'on les voyait fuir de tous côtés, et ceux qui sortaient de la ville pour se sauver étaient tués par les assiégeants. Charès était alors malade à l'extrémité, et la frayeur qu'il eut avança sa mort.

Les Romains se souvenant de ce qui leur était arrivé auparavant, n'osèrent se hasarder d'entrer dans la ville, et voulurent attendre jusqu'au lendemain. Mais Tite, qui était alors de retour, animé par le ressentiment du malheur qu'ils avaient eu durant son absence, y entra doucement avec deux cents chevaux et quelques soldats choisis. Aussitôt le bruit s'en répandit dans la ville, une partie des assiégés s'enfuit comme des désespérés vers le château en traînant leurs femmes et leurs enfants : d'autres allèrent à la rencontre de Tite et furent tués par ses soldats ; et d'autres ne pouvant entrer dans le château et ne sachant que devenir, tombèrent dans les corps-de-garde des Romains. L'image de la mort paraissait partout en des manières différentes : l'air retentissait de gémissements ; et toute la ville était arrosée du sang qui coulait des lieux élevés.

Vespasien amena toutes ses troupes contre ce château. Il était assis sur le sommet de la montagne dans un lieu pierreux de très-difficile accès, tout environné de rochers, et si élevé que les flèches tirées par les Romains ne pouvaient aller jusque-là. Les assiégés avaient au contraire l'avantage de les repousser aisément à coups de traits et de pierres. Mais comme si le ciel se fût déclaré en faveur des Romains contre ce malheureux peuple, il s'éleva un tourbillon qui poussait leurs traits vers les Juifs, et emportait ceux que les Juifs leur lançaient sans qu'ils pussent arriver jusqu'à eux. Ce vent impétueux faisait aussi que les assiégés ne pouvaient demeurer debout dans les lieux où ils auraient dû se présenter à la défense, et l'épaisseur de la nuée leur dérobait la vue des Ro-

toits. Ainsi ces derniers ayant gagné le haut de la montagne les environnèrent de toutes parts, et le souvenir de cette journée qui leur avait été si funeste les animait de telle sorte, qu'ils tuaient indifféremment ceux qui leur résistaient et ceux qui se voulaient rendre. Les autres ne voyant plus d'espérance de salut, jetèrent leurs femmes et leurs enfants du haut en bas des rochers, et se précipitèrent ensuite pour ne leur pas survivre d'un moment : en quoi leur cruauté envers eux-mêmes surpassa, en ce qui était du nombre, celle que la colère des Romains leur fit éprouver : car cinq mille périrent de la sorte, au lieu qu'il n'y en eut que quatre mille de tués. Du reste jamais vengeance n'alla plus loin que fit alors celle des Romains. Ils n'épargnèrent pas même les enfants : et il ne resta de tout ce malheureux peuple que deux filles de *Philippe*, fils de Joachim, homme de grande qualité et qui avait été général de l'armée du roi Agrippa : encore ne furent-elles pas redevables de leur salut à la clémence des Romains ; mais s'étant cachées, on ne les trouva point durant ce carnage. Ainsi ce vingt-troisième jour d'octobre vit arriver l'entière destruction de Gamala, qui avait commencé à se révolter le vingt et unième de septembre.

## CHAPITRE VIII.

*Vespasien envoie Tite, son fils, assiéger Giscala, où Jean, fils de Lévy, originaire de cette ville, était chef des factieux.*

GISCALA se trouva alors être la seule ville de Galilée qui restait à prendre. Une partie de ceux qui étaient dedans désiraient la paix, parce que la plupart étaient laboureurs, et tout leur bien consistait dans ce qu'ils pouvaient tirer de leur travail. Il y en avait d'autres en assez grand nombre, et même des indigènes, qui s'étaient corrompus par leur commerce avec ceux qui ne vivaient que de brigandages, et JEAN, fils de Lévy, les poussait à la révolte. C'était un très-méchant homme, grand trompeur, inconstant dans ses affections, qui ne mettait point de bornes à ses espérances; qui ne faisait conscience de rien pour y réussir, et personne ne doutait plus que ce ne fût par le désir de s'élever en autorité qu'il se portait avec tant d'ardeur à cette guerre. Tous les factieux lui obéissaient : et quoique le peuple fût assez dis-

posé à traiter avec les Romains, il était retenu par l'appréhension qu'il avait de ces mutins.

Vespasien commanda à Tite pour marcher contre cette place avec mille chevaux, envoya la dixième légion à Scythopolis, et s'en alla avec les deux autres à Césarée, afin de donner moyen à ses troupes de se rafraîchir après tant de travaux, et les mettre en état de supporter ceux qui leur restaient à entreprendre. Il jugeait assez que Jérusalem lui en fournirait une ample matière, car outre que c'était la capitale de la Judée et qu'elle était extrêmement forte, rien n'était plus difficile que de se rendre maître d'une ville défendue par un si grand nombre d'hommes qui y arrivaient de toutes parts, et que leur extrême valeur rendait difficiles à vaincre quand même la force de la place n'aurait point augmenté leur audace. Ainsi il voulait préparer ses soldats à de si grands et de si périlleux combats comme on prépare les athlètes à ceux auxquels on les destine.

## CHAPITRE IX.

*Tite est reçu dans Giscala, d'où Jean, après l'avoir trompé, s'était enfui la nuit, se sauvant à Jérusalem.*

LORSQUE Tite eut reconnu la ville de Giscala, il la jugea facile à prendre; mais comme le sang répandu dans Gamala avait pleinement satisfait sa vengeance de la perte faite par les Romains à ce siège, et que sa clémence avait horreur du traitement que ses soldats feraient sans doute à ceux de Giscala, en confondant les innocents avec les coupables s'ils prenaient la place de force, il résolut de tâcher plutôt de s'en rendre maître par la douceur. Ainsi il dit à ce grand nombre de personnes qui s'y étaient renfermées et dont la plupart étaient des factieux : « Qu'il ne comprenait pas par quelle » raison toutes les autres villes étant prises, ils se persua» daient de pouvoir seuls résister à la puissance des Romains, » après avoir vu que des places beaucoup plus fortes que la » leur avaient été emportées au premier assaut, et que celles » qui avaient ouvert leurs portes jouissaient paisiblement de » leur bien : que s'ils voulaient faire comme eux sans s'opi» niâtrer davantage dans un dessein qui ne leur pouvait réus» sir, il leur donnait sa parole de les traiter de la même sorte, » et d'oublier l'insolence qu'ils avaient eue de se révolter,

» parce qu'il croyait le devoir pardonner à l'espérance dont
» ils se flattaient de recouvrer leur liberté; mais que s'ils re-
fusaient des offres si avantageuses, il les traiterait en toute
» rigueur, et qu'ils connaîtraient alors, mais trop tard, que
» ces murailles en la force desquelles ils se confiaient leur
» seraient un faible secours contre les machines des Romains,
» et qu'après avoir été les plus audacieux de tous les Gali-
» léens, ils étaient par leur faute devenus esclaves. »

Tite ayant parlé de la sorte, nul des habitants ne lui répondit, ni ne pouvait lui répondre, parce que les factieux s'étaient rendus maîtres des murailles et avaient mis des gardes à toutes les portes, avec défense de laisser entrer qui que ce fût. Jean prit la parole pour tous, et dit : « Qu'il acceptait ces offres,
» et qu'il persuaderait aux autres de les accepter aussi, ou
» les y contraindrait par la force; mais qu'il priait que l'on
» accordât cette journée à l'observation de leur loi, qui, les
» obligeant à fêter le Sabbat, ne leur permettait pas plus de
» faire ce jour-là des traités de paix que de prendre les armes
» pour faire la guerre : à quoi ils ne pouvaient contrevenir, et
» on ne les pouvait contraindre sans impiété; que ce retarde-
» ment n'importait en rien, puisque si quelqu'un s'en voulait
» servir pour s'enfuir la nuit, il était facile à Tite de l'empê-
» cher en faisant faire bonne garde, et qu'il en tirerait même
» de l'avantage, parce qu'ayant dessein de les sauver en leur
» donnant la paix, ce n'était pas une action moins digne de
» lui d'avoir égard à l'observation de leur loi, qu'à eux un
» devoir indispensable de ne la pas violer. »

Tite ne se contenta pas d'accorder cette demande, il s'alla camper plus loin de la ville auprès d'un grand bourg nommé Cydessa, qui appartenait aux Tyriens, et qui a toujours été ennemi des Galiléens. Mais ce n'était pas par respect pour le jour du Sabbat que Jean avait parlé de la sorte. La crainte d'être abandonné, si l'on en venait à la force, lui faisant mettre sa seule espérance dans la fuite, son dessein était de tromper Tite et de se sauver la nuit; et il y a sujet de croire que Dieu le voulut préserver pour servir à la ruine de Jérusalem.

Ainsi la nuit étant venue et les Romains ne faisant point de garde, il s'enfuit à Jérusalem, et n'emmena pas seulement avec lui tout ce qu'il avait de gens de guerre, mais aussi quelques-uns des principaux habitants avec leurs familles. Comme l'appréhension de la mort ou de la servitude leur don-

nait du courage et de la force, ils firent vingt stades de chemin; mais alors les vieillards, les femmes et les enfants n'en pouvant plus, ils eurent recours aux cris et aux plaintes : plus ceux qui demeuraient voyaient les autres s'avancer et se trouvaient abandonnés d'eux, plus ils s'imaginaient que les ennemis étaient proches et près de les faire prisonniers; le bruit qu'eux-mêmes faisaient en marchant leur paraissait venir de ceux qui les poursuivaient, et ils regardaient continuellement derrière eux comme s'ils les eussent déjà eus sur les bras. Plusieurs se pressaient tellement dans cette fuite, qu'ils se renversaient les uns sur les autres; et rien n'était plus pitoyable que de voir les femmes et les enfants étouffés dans cette presse. Quelques-unes, à qui il restait encore un peu de force, conjuraient avec une voix lamentable leurs maris et leurs proches de les attendre; mais ils n'écoutaient pas tant leur voix que celle de Jean, qui leur criait de ne penser qu'à se sauver, pour gagner un lieu d'où ils pourraient se venger des Romains s'ils les emmenaient prisonniers. Ainsi cette multitude, se trouvant réduite à un état si déplorable, s'en alla qui d'un côté, qui d'un autre, selon que chacun avait de la force.

Lorsque le jour fut venu, Tite s'approcha de la ville pour exécuter le traité. Les habitants ne lui ouvrirent pas seulement les portes, ils vinrent même au-devant de lui avec leurs femmes, en le nommant leur bienfaiteur et leur libérateur. Ils lui dirent que Jean s'était enfui, le prièrent de leur pardonner, et de se contenter de punir ceux des factieux qui pouvaient être restés parmi eux. Tite, à leur prière, commanda une partie de sa cavalerie pour poursuivre Jean; mais il arriva à Jérusalem avant qu'ils le pussent joindre. Ils tuèrent près de six mille de ceux qui s'enfuyaient avec lui, et ramenèrent environ trois mille femmes ou enfants qui étaient écartés en divers endroits.

Tite eut beaucoup de déplaisir de ce qu'on n'avait pu prendre ce fourbe, pour le châtier comme il le méritait; mais le grand nombre de morts et de prisonniers adoucit sa colère. Ainsi il entra dans la ville avec un esprit de paix, fit abattre seulement une petite partie des murs, comme pour en prendre possession, et usa de plus de menaces que de châtiments envers ceux qui avaient été la cause du trouble : non qu'il ne désirât de punir ces méchants, mais parce qu'il ne doutait point que plusieurs, pour satisfaire leur haine particulière, ne

accuseraient qui ne l'étaient pas, et que dans ce doute, il aimait mieux laisser vivre des coupables que de faire mourir des innocents, ces coupables pouvant peut-être devenir plus sages par la crainte du supplice ou par la honte de retomber dans un crime qu'on aurait eu la bonté de leur pardonner, au lieu que l'injustice, qui aurait coûté la vie à ces innocents, serait sans remède.

Il laissa une garnison dans la ville, tant pour retenir dans le devoir ceux qui pouvaient être disposés à exciter de nouveaux troubles, que pour rassurer ceux qui ne désiraient que la paix : et ainsi s'acheva la conquête de la Galilée après avoir coûté tant de travaux aux Romains.

## CHAPITRE X.

*Jean de Giscala s'étant sauvé à Jérusalem trompe le peuple en lui représentant faussement l'état des choses. Division entre les Juifs, et misères de la Judée.*

Lorsque Jean et ces factieux qui l'avaient suivi furent arrivés à Jérusalem, tout le peuple s'assembla autour d'eux pour leur demander des nouvelles des malheurs arrivés à leur nation ; et la précipitation de leur fuite, qui les avait mis hors d'haleine, répondait assez pour eux ; mais rien n'étant capable d'abattre leur orgueil, ils dirent : « Qu'ils ne fuyaient » pas les Romains ; qu'ils venaient volontairement pour les » combattre d'un lieu plus avantageux, parce qu'il y aurait de » l'imprudence à périr inutilement dans une aussi méchante » place qu'était Giscala, tandis qu'il était nécessaire de se » conserver pour défendre la capitale. » Jean et les siens, en parlant ainsi, ne purent si bien colorer leur retraite d'un prétexte honnête que plusieurs ne reconnussent que c'était une véritable fuite ; et le rapport de quelques prisonniers étonna tellement le peuple, qu'il considéra la ruine de Giscala comme celle de Jérusalem. Mais Jean, sans témoigner la moindre honte d'avoir abandonné dans sa fuite un si grand nombre de gens, n'oublia rien pour animer chacun à la guerre, en les flattant de la pensée qu'ils étaient beaucoup plus forts que leurs ennemis. Il tâchait même de persuader aux simples que quand les Romains auraient des ailes, ils ne pourraient jamais entrer dans Jérusalem ; et il n'en fallait point de meilleure preuve, que l'extrême peine qu'ils avaient eue à prendre les

petites places de la Galilée, où toutes leurs machines avaient été ruinées. Les jeunes gens se laissaient tromper par ce discours : mais les plus âgés et les plus sages, prévoyant les malheurs à venir, se considéraient déjà comme perdus.

Tel était le trouble et la confusion où Jérusalem se trouvait alors : et avant la sédition qui arriva ensuite, une partie du peuple de la campagne avait commencé à se diviser. Car lorsque Tite, après la prise de Giscala, fut allé à Césarée, Vespasien en étant parti, il se rendit maître de Jamnia et d'Azot, y mit garnison, et emmena avec lui, en s'en retournant, un grand nombre d'hommes qui s'étaient remis sous l'obéissance des Romains. Quant aux villes, il n'y en avait point qui ne fussent agitées de divisions domestiques; et les armes des Romains ne leur donnaient pas plus tôt le loisir de respirer qu'elles les prenaient contre elles-mêmes, tant l'animosité était grande entre ceux qui voulaient conserver la paix, et ceux qui ne désiraient que la guerre. Cette division commença par les familles qui étaient dès longtemps ennemies, passa ensuite jusqu'aux hommes qui étaient auparavant les plus unis; chacun se rangeant du côté de ceux qui étaient de son même sentiment, ils se déclaraient sans crainte lorsqu'ils se trouvaient en assez grand nombre. Ainsi tout était en trouble : et ceux qui ne désiraient que le changement et que la guerre, prévalaient par leur jeunesse et par leur audace sur ceux dont l'âge plus mûr se portait à embrasser une conduite plus sage.

Dans une telle confusion, chacun volait d'abord en particulier; mais après s'être assemblés, ils exerçaient ouvertement leurs brigandages, et ne faisaient pas moins de mal que les Romains. Ainsi il n'y avait autre différence, sinon qu'il leur paraissait beaucoup plus dur d'être traités de la sorte par ceux de leur nation, que par des étrangers.

## CHAPITRE XI.

*Les Juifs qui volaient dans la campagne se jettent dans Jérusalem. Horribles cruautés et impiétés qu'ils y exercent. Le grand sacrificateur Ananus émeut le peuple contre eux.*

DANS une telle misère, les garnisons établies dans les villes, ne pensant qu'à vivre à leur aise sans se soucier de leur patrie, ne se mettaient point en peine d'assister ceux qui se trouvaient opprimés; et les chefs de ces voleurs, après s'être unis ensemble et avoir formé un grand corps, se rendirent à Jérusalem. Ils n'y trouvèrent point d'obstacle, tant parce que personne n'y commandait alors avec autorité, que parce que l'entrée en était ouverte, selon la coutume de nos pères, à tous les Juifs sans exception, et en ce temps plus que jamais, car on était persuadé que l'on n'y venait que par affection, et par le désir de servir la ville dans cette guerre. De là vint ce grand mal, qui aurait seul causé la perte de cette grande ville, qu'une partie des vivres, qui auraient pu suffire à nourrir ceux qui étaient capables de la défendre, fut consumée inutilement par cette grande multitude de gens inutiles; mais de là vinrent aussi des séditions dont la famine fut suivie.

D'autres voleurs vinrent de même de la campagne se jeter dans Jérusalem, et se joignirent à ces premiers, qui étaient encore plus méchants qu'eux. Ils ne se contentaient pas de voler et de piller : leur cruauté allait jusqu'aux meurtres, et leur audace était telle qu'ils les commettaient en plein jour, sans épargner les personnes de la plus grande qualité. Ils commencèrent par mettre en prison *Antipas*, qui était de race royale et à qui l'on avait confié la garde du trésor public, comme au premier de tous en dignité. Ils traitèrent de la même sorte *Levias* et *Sophas*, fils de Raguel, qui étaient aussi de race royale, et les autres personnes les plus considérables. Une si horrible insolence jeta une telle terreur dans l'esprit du peuple, que, comme si la ville eût déjà été prise, chacun ne pensait qu'à se sauver.

Ces scélérats passèrent encore plus avant. Ils crurent qu'il y aurait du péril pour eux, de retenir plus longtemps en prison des personnes de si grande qualité; que tant de gens qui les visitaient se pourraient porter à venger l'outrage qui leur était fait, et qu'il y avait même sujet de craindre que le peu-

ple ne se soulevât. Ils résolurent donc de les faire mourir, et envoyèrent l'un d'eux, nommé Jean ou autrement *Dorcas*, accompagné de dix autres, les tuer dans la prison. Pour couvrir de quelque prétexte une action si détestable, ils publièrent qu'ils avaient promis aux Romains de les introduire dans la ville : qu'ainsi on ne devait pas les considérer comme des citoyens, mais comme des traîtres; et leur audace les porta jusqu'à se glorifier d'avoir conservé, par leur mort, la liberté de leur patrie.

Dans la crainte et l'abattement où était le peuple, la présomption et le pouvoir de ces factieux allèrent à un tel excès, qu'ils osèrent même disposer de la grande sacrificature. Ils rejetèrent les familles qui avaient accoutumé de la posséder successivement, et établirent dans cette haute dignité des personnes sans nom et sans naissance, afin de les rendre complices de leurs crimes, des gens indignes d'un si grand honneur ne pouvant refuser d'obéir à ceux qui les y avaient élevés.

D'un autre côté, il n'y avait point d'artifices et de calomnies dont ces séditieux ne se servissent pour commettre ensemble les personnes les plus qualifiées et qu'ils avaient sujet de craindre, afin de retirer de l'avantage de leur mésintelligence et de leur division. Mais ce n'était pas assez pour ces méchants de faire sentir aux hommes tant d'effets de leur fureur, leur horrible impiété passa jusqu'à oser outrager Dieu, en entrant avec des pieds souillés et des âmes criminelles dans le sanctuaire. Alors le peuple s'émut contre eux, à la persuasion du grand sacrificateur ANANUS, non moins vénérable par son âge et par son extrême sagesse que par l'éminence de sa dignité, et qui aurait été capable d'empêcher la ruine de Jérusalem, s'il eût pu éviter de tomber dans le piége que ces scélérats lui tendirent.

## CHAPITRE XII.

*Les zélateurs veulent changer l'ordre établi touchant le choix des grands sacrificateurs. Ananus, grand sacrificateur, et d'autres des principaux sacrificateurs, animent le peuple contre eux.*

Les zélateurs (car c'est le nom que ces impies se donnaient pour se garantir des effets de la haine du peuple, s'enfermèrent dans le temple, en firent leur citadelle, et y établirent

le siége de leur tyrannie. Entre tant de maux qu'ils faisaient, rien n'était si insupportable que leur mépris pour les choses les plus saintes. Pour éprouver jusqu'où pouvaient aller leurs forces et l'appréhension du peuple, ils tentèrent de se servir du sort pour établir les sacrificateurs, en soutenant que l'on en usait autrefois ainsi, au lieu que cette dignité était successive, et que c'était abolir la loi pour établir leur injuste autorité. Mais ils furent confondus dans leur malice : car, ayant fait jeter le sort sur l'une des familles de la tribu consacrée à Dieu, il tomba sur *Phanias*, fils de Samuël, du bourg d'Haphtasi, qui non-seulement était indigne d'une telle charge, mais qui était si rustique et si ignorant, qu'il ne savait ce que c'était que le sacerdoce. Lorsqu'ils l'eurent tiré malgré lui de ses occupations champêtres, et revêtu de l'habit sacerdotal qui lui convenait si peu, comme ils en auraient revêtu un acteur sur le théâtre, ils l'instruisirent de ce qu'il avait à faire; et une si grande impiété ne passait dans leur esprit que pour un jeu. Les véritables sacrificateurs, regardant de loin cette comédie et comment l'on foulait aux pieds l'honneur dû aux choses saintes, ne purent retenir leurs larmes, ni le peuple souffrir plus longtemps une si horrible insolence; mais [illegible] pour [illegible] d'une si insupportable tyrannie.

*Gorion*, fils de Joseph, et *Simon*, fils de Gamaliel, s'y montrèrent les plus animés. Ils exhortèrent chacun en particulier, et tous en général, à punir ces usurpateurs de leur liberté, et à venger l'outrage fait à Dieu par ces profanateurs de son saint temple.

D'un autre côté, *Jésus*, fils de Gamala, et Ananus, fils d'Ananus, qui étaient les plus éminents en vertu et les plus considérés d'entre les sacrificateurs, reprochaient au peuple de différer tant à châtier les zélateurs, car c'était, ainsi que nous l'avons dit, le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes, comme s'ils n'eussent eu dans le cœur que le zèle de la gloire de Dieu, au lieu qu'ils étaient toujours altérés de sang, et leurs mains [illegible] prêtes à commettre les plus grands crimes. Le peuple s'assembla donc, et l'indignation était générale de voir les plus méchants de tous les hommes se rendre maîtres des lieux saints, et faire impunément, à la vue de tout le monde, tant de rapines, d'abominations et de meurtres.

## CHAPITRE XIII.

*Harangue du grand sacrificateur Ananus au peuple, qui se détermine à prendre les armes contre les zélateurs.*

MAIS quelque [illegible] que eût cette multitude contre des gens si détestables, elle ne se préparait point à les attaquer, parce qu'elle les croyait trop forts pour le pouvoir entreprendre avec succès. Alors le grand sacrificateur Ananus, regardant fixement le temple et ayant les yeux trempés de ses larmes, leur parla ainsi : « Ne devais-je pas mourir plutôt » que de voir la maison de Dieu souillée par tant d'abomi- » nations, et des scélérats fouler aux pieds ces lieux saints » qui devaient être inaccessibles même aux gens de bien? » Néanmoins je vis encore quoique revêtu des habits sacer- » dotaux, quoique je porte écrit sur mon front ce nom très- » saint et si auguste qu'il n'est pas permis de le proférer, et » quoique rien ne me puisse être plus glorieux à mon âge que » de mourir de douleur. Mais puisque l'amour de la vie me » retient encore au monde, au moins irai-je finir mes jours » dans quelque solitude, où je répandrai mon âme en la pré- » sence de Dieu. Car quel moyen de demeurer davantage » parmi un peuple insensible aux maux qui l'accablent, et » auxquels il ne se trouve personne qui s'oppose? On vous » pille : et vous le souffrez. On vous outrage : et vous vous » taisez. On répand devant vos yeux le sang de vos proches » et de vos amis : et vous n'osez pas seulement témoigner par » un soupir que votre cœur en est touché. Vit-on jamais une » plus cruelle tyrannie? Mais pourquoi me plaindre de ceux » qui l'exercent plutôt que de vous, puisqu'ils ne l'ont usurpée » que parce que vous avez eu si peu de cœur que de le souf- » frir? Qui vous empêchait d'exterminer ces méchants lors- » qu'ils étaient encore en si petit nombre : et n'est-ce pas à » votre lâcheté qu'ils doivent leur accroissement? Au lieu de » prendre les armes pour les dissiper, vous les avez tournées » contre vous-mêmes. Au lieu de réprimer d'abord leur inso- » lence et de venger vos proches de leurs outrages, vous avez » souffert qu'ils pillassent impunément les maisons, et les » avez enhardis dans leurs voleries. Voyant que nul de vous » ne se mettait en état de s'y opposer, leur audace a passé » jusqu'à mener enchaînés à travers la ville et à mettre en

» prison des gens de très-grande qualité qui n'étaient ni con-
» damnés ni même accusés : et vous l'avez aussi enduré. Il
» ne restait plus à ces furieux, pour satisfaire leur rage, que
» de leur ôter la vie après leur avoir ôté le bien et la liberté ; et
» c'est ce que nous leur avons vu faire. Ils ont égorgé devant
» nos yeux comme on égorgerait des victimes, les personnes
» les plus considérables par leur dignité et par leur vertu,
» sans que vous ayez non-seulement armé vos bras pour leur
» défense, mais ouvert la bouche pour crier contre des crimes
» si détestables. Êtes-vous donc résolus de demeurer toujours
» dans une si honteuse léthargie? Voyant comme vous le voyez
» profaner de la sorte les choses saintes, conserverez-vous du
» respect pour ces ennemis déclarés de ce qui mérite le plus
» d'être révéré, pour ces démons incarnés, que rien n'em-
» pêche de commettre encore de plus grands crimes, sinon
» qu'étant arrivés au comble de l'impiété, ils ne la sauraient
» pousser plus avant? Ils ont, en occupant le temple, occupé
» le lieu le plus fort de la ville, et que le nom sacré qu'il
» porte n'empêche pas d'être une véritable citadelle. Ayant
» ainsi choisi ce lieu saint pour y établir le siége de leur ty-
» rannique domination et vous tenant le pied sur la gorge,
» dites-moi, je vous prie, quelles sont vos pensées et vos
» sentiments. Attendez-vous que les Romains viennent à votre
» secours pour rendre à la sainteté de ce temple son premier
» éclat et son premier lustre, étant arrivés à un tel excès de
» malheur que même nos ennemis ne sauraient n'avoir point
» de compassion de notre misère? Ne vous réveillerez-vous
» donc jamais d'un tel assoupissement, et serez-vous plus
» insensibles que les bêtes, qui en regardant leurs plaies s'a-
» niment contre ceux qui les ont blessées? Il semble que cet
» amour de la liberté qui est la plus forte et la plus naturelle
» de toutes les affections, soit éteint dans votre cœur, et que
» celui de la servitude ait pris la place, comme si nos ancêtres
» nous avaient inspiré avec la vie le désir d'être assujettis ; au
» lieu qu'ils ont soutenu tant de guerres contre les Égyptiens
» et les Mèdes afin de se conserver libres.

» Mais pourquoi alléguer sur ce sujet l'exemple de nos
» pères? Quelle autre cause que le désir de maintenir notre
» liberté nous a engagés dans cette heureuse ou malheureuse
» guerre que nous avons maintenant contre les Romains?
» Quoi! nous ne pouvons souffrir d'avoir pour maîtres les
» maîtres du monde : et nous souffrirons d'avoir pour tyrans

» ceux de notre propre nation? Lorsqu'on se trouve assu- [illegible]

» lieu de tirer de l'avantage de la situation de ce lieu saint qui » commande à tous les autres, l'image d'un aussi grand crime » que celui de s'en être rendus les maîtres par un sacrilége se » représentant à leurs yeux, jettera la terreur dans leur es» prit; et pourquoi ne pas espérer que Dieu, pour exécuter » sa juste vengeance sur ces impies, fera retourner contre eux » les traits qu'ils nous lanceront pour les faire ainsi périr par » eux-mêmes? Notre seule vue leur fera perdre courage. Mais » quand il nous en devrait coûter la vie, et que nous ne pour» rions la sauver à nos femmes et à nos enfants, ne serions» nous pas trop heureux de mourir pour la gloire de Dieu et » l'honneur des lieux consacrés à son service, en expirant à » la porte de son saint temple? Vous ne manquerez pas de » bons conseils pour vous conduire avec prudence dans cette » entreprise; et ce n'est pas seulement par des paroles, mais » en m'exposant aux plus grands périls que je prétends vous » y animer par mon exemple. »

Quelque puissantes que fussent ces raisons pour porter le peuple à prendre les armes, Ananus n'espérait pas néanmoins pouvoir réussir dans une entreprise si difficile, tant à cause du grand nombre des zélateurs que de leur vigueur, de leur résolution, et de l'impossibilité pour eux, s'ils étaient vaincus, d'obtenir le pardon de tant de crimes : mais il croyait qu'il n'y avait rien à quoi on ne dût se porter plutôt que d'abandonner la république dans un si extrême péril. Le peuple fut si touché de son discours, qu'il deamnda avec de grands cris qu'on le menât contre ces méchants, n'y ayant point de dangers auxquels chacun ne fût prêt à s'exposer pour une cause si juste.

## CHAPITRE XIV.

*Combat entre le peuple et les zélateurs, qui sont contraints d'abandonner la première enceinte du temple, pour se retirer dans l'intérieur, où Ananus les assiége.*

ANANUS, voyant le peuple si bien disposé, choisit ceux qui étaient les plus propres pour une telle entreprise, et les mit en ordre. Les zélateurs, qui ne manquaient point d'espions, ayant été avertis de leur dessein, sortirent sur eux par petites troupes et en gros, et ne pardonnèrent à un seul de tous ceux qu'ils purent surprendre. Alors Ananus assembla le peuple. Il surpassait en nombre ses ennemis : mais les zéla-

teurs étaient mieux armés : et le courage suppléait de part et d'autre à ce qui manquait à ces partis opposés. Les habitants se voyant les armes à la main, redoublèrent leur animosité contre ces impies ; et les zélateurs leur audace. Les premiers étaient persuadés que leur sûreté dépendait d'exterminer ces méchants ; et les autres jugeaient assez qu'il n'y avait point de milieu pour eux entre la victoire et le supplice. Dans cette disposition ils en vinrent aux mains ; et les zélateurs avaient l'avantage d'être accoutumés à obéir à leurs chefs.

Le premier combat se fit auprès du temple, à coups de pierres ; et ceux qui s'enfuyaient étaient tués à coups d'épées par leurs ennemis. Ainsi plusieurs de part et d'autre demeurèrent morts sur la place : les blessés, du côté des habitants, étaient menés dans les maisons ; et les zélateurs portaient les leurs dans le temple, sans craindre de violer le sanctuaire de notre religion en le souillant de leur sang. Mais les zélateurs avaient toujours l'avantage.

Le peuple, dont le nombre s'augmentait, ne pouvant plus le souffrir, s'irrita contre ceux qui manquaient de cœur, et au lieu de s'ouvrir et leur donner passage pour s'enfuir, il les contraignit de tourner visage pour retourner au combat, et tous marchèrent après en corps. Les zélateurs ne pouvant soutenir son effort, ils cédèrent peu à peu ; et Ananus les poursuivit si vivement, qu'il les contraignit d'abandonner la première enceinte pour se retirer dans l'intérieur, et de fermer les portes du temple. Le respect d'Ananus pour ces portes saintes l'empêcha d'entreprendre de les forcer ; et bien que les zélateurs lançassent des traits d'en haut, il ne crut pas pouvoir en conscience, quand même il les aurait vaincus, souffrir que le peuple entrât dans le temple avant de s'être purifié. Il se contenta de choisir, sur tout ce grand nombre, six mille des mieux armés pour les mettre en garde auprès des portiques, et ordonna qu'ils seraient relevés successivement par six mille autres. Les plus qualifiés n'en étaient pas même exempts : mais lorsque leur tour venait d'entrer en garde, ils prenaient, parmi le menu peuple, des gens à qui ils donnaient de l'argent pour y entrer en leur place.

## CHAPITRE XV.

*Jean de Giscala, qui faisait semblant d'être du parti du peuple, le trahit, passe du côté des zélateurs et leur persuade d'appeler à leur secours les Iduméens.*

Ainsi le parti du peuple était le plus fort; mais Jean, que nous avons vu s'être enfui de Giscala, fut la cause de sa perte. Comme c'était un très-méchant homme et qui avait une ambition démesurée, il y avait longtemps qu'il roulait dans son esprit le dessein d'élever sa fortune particulière sur les ruines de la fortune publique. Pour réussir dans son entreprise il fit semblant de se joindre à Ananus et de vouloir seconder son zèle. Par ce moyen il assistait le jour avec les principaux à tous les conseils, visitait la nuit toutes les gardes, informait les zélateurs de tout ce qui se passait, et les tenait si bien avertis que le peuple n'avait pas plus tôt pris une résolution qu'ils la savaient. Mais en même temps, afin d'empêcher que sa malice ne fût découverte, il n'y avait point de déférence qu'il ne montrât envers Ananus et les autres chefs du peuple, ni de soin qu'il ne prît de leur plaire. Cela allait jusqu'à un tel excès qu'il fit un effet contraire à celui qu'il prétendait en tirer : car cette excessive complaisance, jointe à ce qu'il venait à tous les conseils sans y être appelé, et qu'Ananus voyait que les ennemis étaient avertis de tout, le lui rendit enfin suspect. Mais il était difficile et comme impossible de l'éloigner, tant il était artificieux et avait su gagner l'esprit de ceux qui avaient le plus de part dans les affaires. Ainsi l'on crut que le mieux que l'on pouvait faire était de l'obliger, par serment, à demeurer fidèle au peuple, à tenir toutes ses délibérations secrètes et à le servir de tout son pouvoir contre les rebelles. Ce traître n'hésita pas à prêter ce serment, et alors Ananus et les autres se fiant à sa parole, non-seulement ne firent point de difficulté de l'admettre à tous les conseils, mais ils le députèrent pour porter aux zélateurs des propositions d'accommodement, tant ils appréhendaient que, par leur faute, le temple ne fût souillé du sang de quelqu'un des Juifs. Ce perfide étant donc allé trouver les zélateurs, joua un personnage tout contraire. Comme si le serment qu'il avait fait eût été en leur faveur et non pas contre eux, il leur dit « qu'il n'y avait point de » périls où il ne se fût exposé pour les informer de tous les

» desseins d'Ananus, et qu'il venait les avertir qu'ils n'a-
» vaient point encore, et lui avec eux, été en si grand danger
» qu'à ce moment si Dieu ne les assistait, parce qu'Ananus
» avait persuadé au peuple de députer vers Vespasien pour le
» prier de venir promptement prendre possession de la ville,
» et avait déclaré que le lendemain chacun se purifierait afin
» que, sous prétexte de piété, ils entrassent de gré ou de
» force dans le temple; qu'il ne voyait pas qu'en l'état où
» étaient les choses ils pussent longtemps soutenir le siége
» contre un si grand nombre d'ennemis; mais que par une
» providence particulière de Dieu, il avait été député vers eux
» pour leur faire des propositions d'accommodement dans le
» dessein qu'avait Ananus de les surprendre et de les atta-
» quer lorsqu'ils ne s'en défieraient pas; qu'ils n'avaient pour
» se sauver que l'un de ces deux partis à prendre, ou de se
» rendre suppliants envers ceux qui les assiégeaient, ou d'im-
» plorer quelque secours étranger pour se mettre en état de
» leur résister, puisqu'autrement, s'ils étaient vaincus, ils ne
» pouvaient espérer d'obtenir d'eux le pardon de tant de maux
» qu'ils leur avaient faits, quelque regret qu'ils en témoi-
» gnassent, et qu'au contraire leur désir de se venger s'aug-
» menterait encore lorsqu'ils se trouveraient en état de le
» pouvoir faire sans crainte; qu'il n'y avait rien qu'ils ne
» dussent appréhender des parents et des amis de ceux qu'ils
» avaient tués et de la fureur où était le peuple à cause de
» l'abolition de ses lois et de ses coutumes, mais que quand
» même quelques-uns seraient disposés à leur pardonner, ils
» seraient contraints de céder à sa violence. »

Jean, par ce déguisement et cet artifice, jeta la terreur dans l'esprit des zélateurs, et n'osant déclarer ouvertement quel était le secours dont il disait qu'il fallait se fortifier, il faisait néanmoins assez connaître qu'il entendait parler des Iduméens. Il représentait en particulier, aux chefs de ces zélateurs, Ananus comme un homme fort cruel, et leur disait que c'était d'eux principalement qu'il était résolu de se venger. ÉLÉAZAR, fils de Simon, et *Zacharie*, fils d'Amphicanus, tous deux de race sacerdotale, étaient les principaux de ces chefs; et, nul autre n'était si considérable qu'Éléazar, tant pour le conseil que pour l'exécution. Comme le discours de Jean leur avait persuadé que le dessein d'Ananus était de fortifier son parti par le secours des Romains, et qu'il avait une haine particulière contre eux, ils ne savaient à quoi se

résoudre, dans les divers sujets qu'ils avaient de craindre, parce que, d'un côté, ils croyaient que le peuple était prêt de les attaquer, et qu'ils voyaient de l'autre que le secours qu'on leur promettait était si éloigné qu'ils se trouveraient perdus avant qu'il fût arrivé. Mais enfin ils se déterminèrent à rechercher l'assistance des Iduméens, et leur écrivirent : « Que voyant qu'Ananus, après avoir trompé le peuple, voulait livrer la ville aux Romains, ils s'étaient retirés dans » le temple, pour ne pas abandonner la défense de la liberté » publique ; qu'ils y avaient été assiégés, et étaient près d'être » forcés s'ils n'empêchaient, par un prompt secours, qu'ils » ne tombassent entre les mains de leurs ennemis, et la ville » en celle des Romains. » Ils chargèrent les porteurs de cette lettre de dire de bouche plusieurs autres choses à ceux de cette nation qui avaient la principale autorité : et les personnes qu'ils choisirent pour cette négociation se nommaient l'un et l'autre *Ananias*, tous deux fort résolus, fort éloquents, fort propres à persuader, et ce qui importait encore plus que tout le reste, capables de faire une grande diligence. Car ils étaient assurés que les Iduméens se mettraient aussitôt en campagne, ce peuple étant si brutal et si amoureux de la nouveauté que rien n'est plus facile que de le porter à la guerre, et qu'il va avec la même joie au combat, que les autres à une grande fête.

## CHAPITRE XVI.

*Les Iduméens viennent au secours des zélateurs. Ananus leur refuse l'entrée de Jérusalem. Discours que Jésus, l'un des sacrificateurs, leur fait du haut d'une tour, et leur réponse.*

Ces députés trouvèrent moyen de passer sans qu'Ananus ni ceux qui faisaient garde dans la ville en eussent aucune connaissance : et les gouverneurs de l'Idumée n'eurent pas plus tôt vu ces lettres, qu'ils coururent comme des furieux par tout le pays pour animer le peuple à la guerre. Chacun prit les armes avec tant d'ardeur, pour défendre la liberté de la capitale, qu'ils se trouvèrent en moins de temps qu'on ne le saurait croire jusqu'au nombre de vingt mille hommes commandés par quatre chefs : *Jean* et *Jacques*, enfants de Sosu, *Simon*, fils de Cathlas, et *Phinées*, fils de Clusoth.

Sur l'avis qu'eut Ananus de la venue des Iduméens, il

résolut de leur refuser les portes, et mit des corps-de-garde sur les remparts. Il ne jugea pas néanmoins à propos de les traiter comme ennemis, mais plutôt de tâcher par des raisons de les porter à la paix ; et Jésus, qui était après lui le plus ancien des sacrificateurs, leur parla pour ce sujet du haut d'une tour d'où ils le pouvaient entendre. « Au milieu, dit-il, » de tant de troubles et de maux dont cette capitale de notre » nation est affligée, rien n'est plus surprenant que de voir » la fortune conspirer avec les plus méchants hommes du » monde pour la ruiner. Car qu'y a-t-il de plus étrange que » de voir que vous veniez contre nous en faveur de ces scé- » lérats avec la même promptitude que si nous vous appe- » lions à notre secours pour nous défendre contre des Bar- » bares? Que si vous aviez la même intention que ceux qui » vous font venir, il n'y aurait pas sujet de s'en étonner, » parce que rien n'unit plus les hommes que la conformité » de sentiments. Mais comment les vôtres auraient-ils du » rapport avec ceux de ces méchants pour qui vous vous dé- » clarez? On ne saurait considérer leurs actions sans voir qu'il » n'y a point de supplices qu'ils ne méritent. Ce n'est que la » lie du peuple de la campagne, qui, après avoir consumé en » des débauches le peu de bien qu'ils avaient, et pillé ensuite » les villages et les bourgs, n'ont point craint de venir dans » cette ville sainte, non-seulement pour continuer à y exercer » leur voleries, mais pour joindre les meurtres aux brigan- » dages, et les sacriléges aux meurtres. Le bien de ceux » qu'ils massacrent ne sert qu'à satisfaire leur gourmandise : » et, par la plus horrible de toutes les profanations, ils s'eni- » vrent même au pied de l'autel. Vous venez, au contraire, » en équipage de gens de guerre, comme si c'était cette capi- » tale qui eût recours à votre assistance pour résister à des » ennemis étrangers. Ainsi, n'ai-je pas raison de dire qu'il » semble que la fortune soit si injuste que de conspirer avec » vous, en faveur de ces scélérats, contre votre propre na- » tion? J'avoue ne pouvoir comprendre d'où vient cette si » prompte résolution que vous avez prise, ni quelle raison » peut vous porter à vous déclarer pour des gens si détes- » tables, contre un peuple qui vous est uni d'une si étroite » alliance? Est-ce que l'on vous a dit que nous voulons appe- » ler les Romains et trahir notre patrie? Car j'apprends que » quelques-uns d'entre vous publient que vous êtes venus » pour empêcher que Jérusalem ne soit réduite en servitude.

» Si cela est, je ne puis trop admirer la méchanceté de ceux » qui ont osé inventer une si noire imposture. Il y a néan- » moins sujet de croire qu'on veut vous le persuader, puisque, » aimant autant la liberté que vous l'aimez, et étant toujours » prêts à combattre pour empêcher qu'elle ne succombe sous » une domination étrangère, on n'a pu vous animer contre » nous qu'en vous assurant faussement que nous étions assez » lâches pour vouloir souffrir la servitude.

» Mais considérez, je vous prie, qui sont ceux qui nous » calomnient de la sorte, jugez de la vérité, non pas sur de » vains discours, mais sur des preuves solides et évidentes. » Or, quelle apparence y a-t-il qu'après nous être exposés à » tant de périls pour conserver notre liberté, nous voulions » recevoir les Romains pour maîtres? Ne pouvions-nous pas » ou ne point secouer leur joug, ou après l'avoir secoué, ren- » trer sous leur obéissance sans attendre qu'ils ravageassent » nos campagnes, et qu'ils désolassent nos villes? Mais quand » même nous voudrions traiter avec eux, le pourrions-nous, » maintenant que la conquête de la Galilée a si fort augmenté » leur fierté et leur audace; et la mort ne serait-elle pas plus » supportable que la honte de fléchir les genoux devant eux » aussitôt que nous les verrions approcher de nos murailles? » Ou l'on accuse quelques-uns des principaux d'entre nous » d'avoir envoyé secrètement vers les Romains, ou l'on accuse » tout le peuple de l'avoir fait à la suite d'une délibération géné- » rale. Que si c'est seulement des particuliers que l'on accuse, » on doit donc dire qui sont ceux, de nos amis ou de nos do- » mestiques, que nous avons employés dans cette trahison, » en produire au moins un qui ait été pris en allant, ou en re- » venant, et les lettres dont il s'est trouvé chargé. Mais si la » chose était véritable, comment quelqu'un de ce grand nom- » bre que nous sommes, n'en aurait-il rien découvert? et com- » ment au contraire, ce peu de gens renfermés dans le temple » et qui n'en sauraient sortir pour entrer dans la ville, pour- » raient-ils avoir eu connaissance de ce qui se serait traité si » secrètement? Lorsqu'ils ne se croyaient point en péril, nous » ne passions pas dans leur esprit pour des traîtres; et ce » n'est que depuis qu'ils se voient sur le point de recevoir la » punition de leurs crimes, qu'ils ont inventé cette imposture. » Que si c'est tout le peuple que l'on accuse d'avoir voulu » traiter avec les Romains, il faut donc que la résolution en » ait été prise dans une assemblée générale. Cela étant, ne

» l'auriez-vous pas su aussitôt, non-seulement par un bruit » vague et confus, mais par quelqu'un qu'il aurait été impos- » sible que l'on ne vous eût point envoyé exprès pour vous » donner avis d'une chose si importante? Qui ne voit que si » nous voulions nous soumettre aux Romains, il n'y aurait ni » traité à faire, ni députés à envoyer?

» Aussi, ne peut-on nommer personne qui ait été choisi » pour ce sujet : ce sont des suppositions de gens qui se » voient sur le bord du précipice : et si cette ville était si mal- » heureuse que d'avoir à périr par une trahison, il n'y a que » ceux qui nous accusent si faussement, qui fussent capables » d'ajouter ce dernier crime à tant d'autres qu'ils ont commis, » afin de combler, par une si honteuse supposition et une si » noire perfidie, la mesure de leurs sacriléges et de leurs im- » piétés. Etant armés comme vous l'êtes, la justice ne vous » oblige-t-elle pas à vous joindre à nous pour exterminer » ces tyrans, qui ont aboli toutes les lois pour faire régner » en leur place le meurtre et la violence, qui, après avoir osé » enlever, à la vue de tout le monde, des hommes de la plus » grande qualité et très-innocents, les ont enchaînés, empri- » sonnés et égorgés? Lorsque vous serez entrés dans la ville » comme amis et non pas comme ennemis, vous pourrez con- » naître par vos propres yeux la vérité de tout ce je vous » représente. Vous verrez les maisons saccagées, les femmes » et les parents de ceux qui ont été si cruellement massacrés » vêtus de deuil, et qu'il n'y a partout que gémissements et » que pleurs, parce que personne n'ayant été à l'abri de la » rage de ces impies, la désolation est générale. Leur fu- » reur a passé jusqu'à cet excès, que ne se contentant pas » d'avoir ravagé toute la campagne et pillé les autres villes, » ils n'ont pas épargné même celle-ci que l'on peut dire » être le chef, l'ornement et la gloire de notre nation : et » par une audace si criminelle, qu'elle surpasse toute ima- » gination, ils ont osé même s'emparer du temple de Dieu. » C'est de ce lieu saint qu'ils font des sorties sur nous : c'est » ce lieu saint qui leur sert de retraite lorsque nous les » poursuivons; et enfin, c'est ce lieu saint qui leur fournit, » comme un arsenal, toutes les armes dont ils se servent » pour nous attaquer et pour se défendre. Ainsi, ces mons- » tres d'impiété, nés parmi nous, font gloire de fouler aux » pieds cette auguste maison du Seigneur, que toute na- » tion de la terre révère. Leur joie est de voir tout se porter

» aux extrémités, les villes armées contre les villes, les peu-
» ples contre les peuples, et des provinces entières conspirer
» à leur propre ruine. Qu'y a-t-il donc de plus digne de vous
» que de joindre vos armes aux nôtres pour exterminer ces
» méchants, et les punir de la tromperie et de l'injure qu'ils
» vous ont faite, lorsqu'au lieu de vous appréhender comme
» les vengeurs de leurs crimes, ils ont osé vous appeler à leur
» secours? Que si vous croyez devoir accorder quelque consi-
» dération à leurs prières, vous pouvez, sans que vos troupes
» soient considérées ni comme ennemies, ni comme auxi-
» liaires, entrer sans armes dans la ville et juger de nos diffé-
» rends. Car encore que nous ne voyions pas ce que pour-
» raient alléguer pour leur défense, des factieux manifestement
» convaincus de tant de crimes, et qui n'ont pas seulement
» permis d'ouvrir la bouche à tant de gens de bien qu'ils ont
» si cruellement fait mourir sans qu'ils eussent été accusés,
» nous consentons que votre arrivée leur procure cette grâce.
» Mais si vous ne voulez ni entrer dans notre juste indigna-
» tion contre ces impies, ni vous rendre juges entre eux et
» nous, il ne vous reste qu'un troisième parti à prendre, qui
» est de demeurer neutres, sans insulter à nos malheurs, ni
» vous joindre à ceux qui ont entrepris de ruiner cette ville
» métropolitaine : et s'il vous reste encore du soupçon que
» quelques-uns de nous traitent avec les Romains, vous pour-
» rez mettre des gens sur tous les chemins pour les sur-
» prendre et les faire punir très-sévèrement si cela se trouve
» véritable : mais si toutes ces raisons ne vous touchent point,
» vous ne devez pas trouver étrange que nous vous fermions
» nos portes jusqu'à ce que vous ayez quitté les armes. »

Jésus, parlant de la sorte, les Iduméens étaient si irrités de voir qu'on leur refusait l'entrée de la ville, qu'à peine l'écoutaient-ils, et leurs chefs ne pouvaient non plus souffrir la proposition de quitter les armes, parce qu'ils considéraient comme une marque de servitude, cette soumission à une autorité qui n'avait nul droit de leur commander. Ainsi, Simon, fils de Cathlas, l'un d'entre eux, après avoir avec beaucoup de peine, apaisé le tumulte des siens, monta sur un lieu élevé d'où il pouvait être entendu des grands sacrificateurs, et leur parla en ces termes : « Je ne m'étonne plus de voir que vous
» assiégez dans le temple les défenseurs de la liberté pu-
» blique, puisque vous nous fermez les portes d'une ville dont
» l'entrée doit être libre à toute notre nation, et que vous êtes

» sans doute près de les couronner de fleurs pour recevoir
» les Romains. Vous vous contentez de nous parler du haut
» des tours : vous voulez nous obliger à quitter les armes que
» nous avons prises pour la liberté publique. Au lieu de vous
» en servir pour la défense de notre capitale, vous nous pro-
» posez de nous rendre juges de vos différends, et dans le
» même temps que vous accusez les autres d'avoir fait mourir
» quelques-uns de vos citoyens sans qu'ils eussent été con-
» damnés, vous condamnez vous-mêmes toute notre nation
» par l'outrage que vous faites à vos frères, en nous refusant
» l'entrée d'une ville qu'on ne refuse pas même aux étrangers
» qui y viennent par un mouvement de piété. Est-ce ainsi
» que vous reconnaissez l'obligation que vous nous avez d'a-
» voir si promptement pris les armes, et fait tant de chemin
» pour venir vous assister et pour vous conserver libres?
» Devons-nous ajouter foi à vos accusations contre ceux que
» vous tenez assiégés, et à votre dire que ce n'est que pour
» empêcher les effets de leur tyrannie, que vous refusez à
» tout le monde l'entrée de votre ville, lorsque c'est vous-
» mêmes qui prétendez exercer sur nous une véritable tyrannie
» en voulant nous obliger d'obéir à vos impérieux et injustes
» commandements : une si grande contradiction entre vos
» paroles et vos actions n'est-elle pas insupportable? Vous
» nous refusez, en nous refusant l'entrée de votre ville, la
» liberté d'offrir les sacrifices à Dieu comme ont fait nos pères,
» et vous accusez, en même temps, ceux que vous assiégez
» dans le temple, d'avoir pitié des traîtres à qui vous donnez
» le nom d'innocents et de personnes de qualité. La seule faute
» qu'ils ont faite est de n'avoir pas commencé par vous qui
» avez plus de part que nul autre à cette même trahison.
» Mais si leur conduite a été trop faible, la nôtre sera plus
» vigoureuse, nous conserverons la maison de Dieu, nous
» défendrons notre commune patrie contre ses ennemis étran-
» gers et domestiques, et nous vous tiendrons toujours assié-
» gés jusqu'à ce que les Romains vous délivrent, ou que le
» désir de maintenir la liberté vous fasse rentrer dans votre
» devoir. »

## CHAPITRE XVII.

*Épouvantable orage durant lequel les zélateurs assiégés dans le temple en sortent, et vont ouvrir les portes de la ville aux Iduméens, qui, après avoir défait le corps-de-garde des habitants qui assiégeaient le temple, se rendent maîtres de toute la ville où ils exercent de grandes cruautés.*

Simon ayant parlé de la sorte, tous les Iduméens témoignèrent par leurs cris qu'ils approuvaient ce qu'il avait dit, et Jésus se retira fort triste, de voir par la disposition où ils étaient, que la ville se trouvait enveloppée dans une double guerre. Les Iduméens, de leur côté, n'étaient pas dans une moindre agitation d'esprit : ils ne pouvaient souffrir l'affront qu'on leur avait fait de leur refuser les portes : ils trouvaient que les zélateurs n'étaient pas si forts qu'ils l'avaient cru; et le déplaisir de ne les pouvoir secourir leur faisait regretter d'être venus. La honte de s'en retourner sans rien faire l'emporta néanmoins sur leurs autres sentiments : ainsi ils résolurent de demeurer, et se campèrent près des murailles de la ville.

La nuit suivante, il s'éleva une épouvantable tempête : la violence du vent, l'impétuosité de la pluie, la multitude des éclairs, l'horrible bruit du tonnerre, et un tremblement de terre accompagné de mugissements, troubla de telle sorte tout l'ordre de la nature, qu'il n'y avait personne qui ne crût que c'était un présage d'un très-grand malheur.

Les habitants de Jérusalem et les Iduméens se rencontraient sur ce sujet dans un même sentiment. Car ces derniers ne doutant point que Dieu ne fût en colère contre eux de ce qu'ils avaient ainsi pris les armes, croyaient ne pouvoir éviter son châtiment s'ils continuaient de faire la guerre à leur capitale. Ananus et ceux de son parti étaient persuadés que Dieu se déclarant de la sorte en leur faveur, ils demeureraient victorieux sans combattre. Mais les suites firent voir que les uns et les autres se trompaient.

Tout ce que les Iduméens purent faire dans un tel orage fut de se presser les uns contre les autres et de se couvrir de leurs boucliers. Les zélateurs, qui étaient encore plus en peine pour eux que pour eux-mêmes, s'assemblèrent pour demander des moyens de les secourir. Les plus déterminés proposèrent d'attaquer les corps-de-garde des assiégeants, et après les avoir

poussés, d'aller ouvrir les portes de la ville aux Iduméens. Ils dirent pour appuyer leur opinion : « Que l'exécution de ce
» dessein n'était pas si difficile que l'on pourrait se l'imaginer,
» parce que la plupart de ceux qui composaient ces corps-de-
» garde étant des gens mal armés et peu aguerris, il serait
» aisé, en les surprenant, de les renverser, et que ce grand
» orage ayant renfermé les habitants dans leurs maisons, il
» se rassembleraient difficilement. Mais que quand même l'en-
» treprise serait encore plus hasardeuse, il n'y avait point de
» périls où l'on ne dût plutôt s'exposer que de recevoir la
» honte de laisser périr tant de troupes venues pour les se-
» courir. »

Les plus prudents étaient d'un avis contraire, parce qu'ils voyaient que non seulement on avait doublé les gardes du côté qui les regardait, mais que les [illegible] de la ville étaient aussi plus soigneusement gardés qu'à l'ordinaire, à cause de l'approche des Iduméens, et qu'ils ne doutaient point qu'Ananus ne fît, selon sa coutume, des rondes à toutes les heures de la nuit : car il est certain qu'il en usait toujours ainsi ; mais pour son malheur et celui des siens plutôt que par sa paresse, il se rencontra que cette nuit il était allé prendre un peu de repos, et que lorsque l'orage commençait à se passer, ceux qui faisaient garde aux portes du temple se trouvaient accablés de sommeil.

Les zélateurs ayant pris leur résolution, scièrent avec les scies qui étaient dans le temple les verroux et les gonds des portes : le vent et le tonnerre leur furent si favorables, que ceux qui les assiégeaient n'entendirent point le bruit. Ils sortirent ensuite du temple, se coulèrent doucement jusqu'à la porte de la ville, et l'ouvrirent de la même manière qu'ils avaient ouvert celles du temple. Les Iduméens crurent d'abord que c'était Ananus qui sortait sur eux, et coururent aux armes : mais ils furent bientôt détrompés et entrèrent dans la ville. Que si dans la fureur où ils étaient, ils eussent dès ce moment tourné leurs armes contre le peuple, ils l'auraient entièrement fait passer au fil de l'épée : mais les zélateurs leur représentèrent, que puisqu'ils étaient venus pour les secourir, ils devaient commencer par délivrer ceux qui étaient enfermés dans le temple, et qu'après avoir taillé en pièces les corps-de-garde des assiégeants, il leur serait facile de se rendre maîtres de la ville : au lieu que, si avant cette exécution les habitants prenaient l'alarme, ils s'assemble-

[illegible] si grand nombre qu'ils pourraient gagner sans peine les lieux les plus élevés où il serait impossible de les forcer. Les Iduméens embrassèrent cet avis, entrèrent par la ville dans le temple, et suivis de ceux qui les y attendaient avec tant d'impatience, en ressortirent aussitôt pour aller tous ensemble attaquer les corps-de-garde des assiégeants. Ils tuèrent ceux qu'ils trouvèrent endormis, et les cris des autres ayant donné l'alarme, les habitants prirent les armes avec l'étonnement que l'on peut s'imaginer. Néanmoins, comme ils croyaient d'abord n'avoir à combattre que les zélateurs, ils ne mettaient point en doute de les surmonter par leur grand nombre : mais lorsqu'ils virent que les Iduméens étaient entrés dans la ville et joints à eux, ils furent saisis d'une si grande frayeur, que la plupart jetèrent leurs armes et n'eurent recours qu'aux cris et aux plaintes. D'autres allaient publiant par la ville la triste nouvelle de sa ruine, et il n'y eut qu'un petit nombre de jeunes gens qui eurent assez de cœur pour s'opposer généreusement aux ennemis ; mais personne n'osait venir à leur secours, tant l'entrée des Iduméens leur avait abattu le courage : on se contentait de faire de vaines lamentations, et tout l'air retentissait de celles des femmes. A ce bruit se joignaient [illegible] les cris des Iduméens, que les cris des zélateurs redoublaient, et la tempête qui continuait [illegible] plus effroyables. [illegible] naturellement très cruels, et que ce qu'ils avaient souffert par ce grand orage les avait fort irrités contre ceux qui leur avaient fermé les portes, ils ne pardonnèrent à personne. Ceux qui avaient recours aux prières n'éprouvaient pas moins leur inhumanité que ceux qui leur résistaient, et il leur était inutile d'alléguer qu'ils étaient tous d'un même sang, et que cet auguste temple consacré à Dieu leur était commun : les Iduméens étouffaient leur voix par la mort, et il ne restait à ces infortunés habitants ni moyen de s'enfuir ni aucune espérance de salut. Leur peur contribuait encore plus à leur perte que la fureur des Iduméens, parce qu'elle les faisait se presser de telle sorte, que ne pouvant reculer, ils ne leur portaient pas un seul coup en vain. Quelques-uns, pour éviter la mort, se la donnaient eux-mêmes en se jetant du haut en bas des murailles. Le sang coulait de tous côtés à l'entour du temple, et lorsque le jour commença de paraître, on vit [illegible] cinq cents corps morts étendus sur la place.

## CHAPITRE XVIII.

*Les Iduméens continuent leurs cruautés dans Jérusalem, et particulièrement envers les sacrificateurs. Ils tuent Ananus, grand sacrificateur, et Jésus, autre sacrificateur. Éloge de ces deux grands personnages.*

Tant de sang répandu ne fut pas capable de contenter la fureur des Iduméens : ils continuèrent d'en faire sentir les effets dans toute la ville, pillèrent les maisons et tuèrent tous ceux qu'ils y rencontrèrent. Ils n'épargnèrent que le [illegible] de leur [illegible] l'objet de leur [illegible] leurs mains qu'il leur en coûtait la vie, et ils foulèrent aux [illegible] en reprochant au [illegible] le discours qu'il leur avait tenu de dessus l'une des tours de la ville. Leur impiété passa même jusqu'à leur refuser la sépulture, quoique les Juifs soient si portés à rendre ce devoir aux morts, qu'ils ôtent de la croix et enterrent avant le coucher du soleil ceux qui ont souffert ce supplice en punition de leurs crimes. Sur quoi je pense pouvoir dire que la mort d'Ananus fut le commencement de la ruine de Jérusalem; que ses murailles furent renversées, et la république des Juifs détruite, lorsque ce souverain sacrificateur, en la sage conduite [illegible]

perturbateurs du repos public qui osaient si faussement prendre le nom de zélateurs, et les Juifs auraient pu, sous la conduite d'un tel chef, donner assez d'affaires aux Romains pour les porter à un accommodement juste et raisonnable. Il avait de plus l'avantage d'être secondé par Jésus, qui surpassait après lui tous les autres en mérite, mais Dieu, voulant purger par le feu la [illegible] de [illegible] et d'abominations, qu'il [illegible] cette [illegible], la priva de ces deux grands hommes, dont le courage, la prudence, la conduite, et l'amour pour le public, s'opposant à ses malheurs, pouvaient retarder la ruine. Ainsi l'on vit ces deux grands personnages, auparavant revêtus de l'habit sacerdotal, révérés de tout le peuple, considérés comme les protecteurs de la religion, et connus dans toute la terre par la réputation de leur vertu, exposés nus sur le pavé, et donnés en proie aux chiens et aux bêtes. La vertu a-t-elle jamais été plus insolemment outragée; et a-t-elle pu, sans verser des larmes, voir ainsi le vice triompher d'elle?

## CHAPITRE XIX.

*Continuation des horribles cruautés exercées dans Jérusalem par les Iduméens et les zélateurs; et constance merveilleuse de ceux qui les souffraient. Les zélateurs tuent Zacharie dans le temple.*

Après qu'Ananus et Jésus eurent été si cruellement massacrés, les zélateurs et les Iduméens exercèrent leur rage contre le menu peuple, et en firent une horrible boucherie. Quant aux personnes de qualité, ils les mettaient en prison dans l'espérance qu'ils pourraient se ranger de leur côté; mais il n'y en eut pas un seul qui n'aimât mieux souffrir la mort que de s'unir avec ces méchants pour la ruine de leur patrie. Ils n'en étaient pas quittes pour perdre simplement la vie, ces [illegible] souffrir auparavant tous les tourments [illegible], et ne leur accordaient la grâce de les achever par l'épée, que lorsque leurs corps, accablés sous le poids de leurs douleurs, [illegible] plus résister. Ils remplissaient la nuit les prisons de ceux qu'ils prenaient durant le jour, et jetaient dehors les corps des morts, pour faire place aux vivants qu'ils voulaient égorger de la même manière. La frayeur du peuple était si grande que personne n'osait ouvertement ni pleurer, ni enterrer ses proches et ses amis. Pour répandre des larmes, et pousser des sanglots et des soupirs,

[illegible] auparavant [illegible] douze [illegible] dans la vigueur de leur âge, périrent de cette sorte.

[illegible] fit pour convaincre l'accusé.

[illegible]

continuer jusqu'à la fin à donner à ce jugement quelque apparence de justice, et reconnaître si ceux qu'ils avaient choisis pour ce sujet auraient assez de cœur pour ne point craindre de suivre l'équité dans un temps où ils ne le pouvaient faire sans courir risque de la vie. Ainsi ils permirent à ces soixante-dix juges de prononcer; et pas un ne s'en étant trouvé qui n'aimât mieux s'exposer à la mort qu'au reproche d'avoir condamné un homme de bien par la plus grande de toutes les injustices, ils le déclarèrent absous tout d'une voix. La prononciation de ce jugement fit jeter un cri de fureur aux zélateurs. Leur rage ne put souffrir de voir que ces juges n'avaient pas voulu comprendre que le pouvoir qu'ils leur avaient donné n'était qu'un pouvoir imaginaire, dont ils ne prétendaient pas qu'ils osassent faire aucun usage; et deux des plus scélérats de ces méchants se jetèrent sur Zacharie, le tuèrent au milieu du temple, et insultant contre lui après sa mort, disaient par la plus cruelle de toutes les railleries : « Reçois cette absolu-
» tion que nous te donnons, et qui est beaucoup plus assurée
» que n'était l'autre. » Ils jetèrent ensuite son corps dans la vallée qui était au-dessous du temple. Quant à ces soixante-dix juges, ils se contentèrent de les chasser indignement à coups de plat d'épée hors de la clôture du temple, non que quelque sentiment d'humanité les empêchât de tremper aussi leurs mains dans leur sang, mais afin qu'étant répandus dans toute la ville, ils fussent comme autant de témoins dont la déposition ne pourrait plus permettre à personne de douter que cette capitale d'un royaume, autrefois si florissante, ne fût réduite en servitude.

## CHAPITRE XX.

*Les Iduméens étant informés de la méchanceté des zélateurs, et ayant horreur de leurs cruautés, se retirent en leur pays, et les zélateurs redoublent encore leurs cruautés.*

Les Iduméens, ne pouvant approuver de si horribles excès, commençaient à se repentir d'être venus; car l'un des zélateurs les avertit secrètement de tout ce qui se passait. Il leur dit : « Qu'il était vrai qu'ils avaient pris les armes sur ce
» qu'on leur avait fait croire que les habitants voulaient livrer
» la ville aux Romains, mais qu'il ne s'était pas trouvé la moindre preuve de cette prétendue trahison. Que ceux qui

» voulaient passer pour les défenseurs de la liberté, ayant » allumé le feu de la guerre civile, exerçaient une telle tyrannie, qu'il serait à désirer qu'on les eût d'abord réprimés ; mais que, puisque l'on se trouvait engagé avec eux en de tels crimes, il fallait au moins alors travailler à mettre fin à » tant de maux, et ne plus fortifier ceux qui avaient entrepris » de renverser toutes les lois de leurs pères. Que la mort d'Ananus et celle d'un si grand nombre de peuple tué dans » une seule nuit, les avait pleinement vengés de ce qu'ils » avaient été assiégés dans le temple ; que plusieurs même » d'entre eux, voyant jusqu'à quels horribles excès se portaient ceux qui les avaient poussés dans cette guerre, et » qu'ils n'avaient pas même honte de les commettre aux yeux des Iduméens leurs libérateurs, se repentaient de les avoir » suivis, et blâmaient les Iduméens de ne pas différer encore à » les abandonner ; qu'ainsi, puisqu'il était constant que cette prétendue intelligence avec les Romains était une pure supposition, que l'on ne voyait présentement aucun appui à attendre de leur part, et que Jérusalem était imprenable, pourvu qu'elle ne fût point divisée par des dissensions domestiques, » ils ne pouvaient mieux faire que de s'en retourner, pour » faire connaître à tout le monde, en se séparant de ces méchants, qu'ils ne voulaient point participer à leurs crimes, » et que, s'ils ne les avaient pas trompés, ils ne seraient point venus à leur secours. » Le rapport et les raisons de ce zélateur persuadèrent les Iduméens ; ils résolurent de s'en retourner, et commencèrent par mettre en liberté deux mille habitants, qui se retirèrent auprès de Simon, dont nous parlerons dans la suite.

Un si prompt départ, et qui surprit également les zélateurs et les habitants, fit un même effet dans leur esprit, quoique leurs sentiments fussent contraires : car les uns et les autres s'en réjouirent, les habitants ne sachant pas le regret qu'avaient les Iduméens d'être venus, l'éloignement de ceux qu'ils considéraient toujours comme leurs ennemis leur donnait un peu de courage, et les zélateurs, qui croyaient n'avoir plus besoin du secours des Iduméens, se considéraient comme délivrés de la crainte d'agir à cause d'eux avec quelque retenue, et dans une pleine liberté de commettre des crimes, avec une licence effrénée, tous les crimes que leur rage leur inspirait. Ainsi, ils ne gardèrent plus aucune mesure ; la délibération n'avait plus de place dans leurs conseils, leurs mains san-

vaient à l'heure même le mouvement de leur esprit, et quelque détestable que fût une résolution, elle n'était pas plus tôt pensée qu'elle était exécutée.

Comme les personnes les plus généreuses et de la plus grande qualité étaient le principal objet de leur haine, ils commencèrent par là à remplir la ville de nouveaux meurtres, parce que leur vertu leur faisait peur, et qu'ils ne pouvaient voir sans envie l'éclat que leur donnait leur naissance, ni se croire en sûreté tant qu'il en resterait quelqu'un en vie. Ainsi, ils firent mourir, outre plusieurs autres, *Gorion*, que son mérite ne rendait pas moins illustre que sa race, et qui ne cédait à nul autre des Juifs en cette noble hardiesse qui leur inspirait l'amour de la liberté publique, ce qui passait dans leur esprit pour le plus grand de tous les crimes. Niger Péraïte, qui s'était signalé par tant de grandes actions dans la guerre contre les Romains, éprouva aussi les effets de la cruauté de ces furieux. Quoiqu'il leur montrât les plaies qu'il avait reçues pour la défense de leur commune patrie, et leur représentât ses services, ils ne laissèrent pas de le traîner honteusement à travers la ville; et lorsque étant mené hors des portes, il vit qu'il ne lui restait plus aucune espérance de salut, il les pria de lui promettre au moins de l'enterrer; mais ils le lui refusèrent. Alors, avant d'expirer sous leurs coups, il fit des imprécations contre eux, en souhaitant que les Romains fussent les vengeurs de son sang, et que la famine, la guerre, la peste et une mortelle division comblassent la mesure des châtiments que méritait l'énormité de leurs crimes.

La justice de Dieu ne tarda guère à accabler ces impies par tous ces fléaux, et leur châtiment commença par l'étrange division qu'il mit entre eux. Après la mort de Niger, ces misérables crurent n'avoir plus rien à appréhender, et il n'y eut point de cruauté qu'ils n'exerçassent contre le peuple; ils ne pardonnaient à personne, ils faisaient passer pour un crime capital d'avoir osé autrefois leur résister; ils en supposaient à ceux qui étaient d'humeurs paisibles, traitaient de glorieux ceux qui ne leur voulaient pas faire la cour, d'espions ceux qui la leur faisaient, et la mort était le châtiment général dont ils punissaient sans distinction tout ce qu'il leur plaisait de faire passer pour des fautes irrémissibles. Ainsi personne n'échappait à leur cruauté, que ceux qui étaient d'une condition si méprisable, qu'ils ne les estimaient pas dignes de leur haine.

## CHAPITRE XXI.

*Les officiers des troupes romaines pressent Vespasien d'attaquer Jérusalem pour profiter de la division des Juifs. Sage réponse qu'il leur rend pour montrer que la prudence obligeait à différer.*

CEPENDANT les officiers des troupes romaines, qui avaient les yeux ouverts sur tout ce qui se passait dans Jérusalem, croyant que l'on devait profiter d'une division qui leur était si favorable, pressaient Vespasien, leur général, de ne la pas laisser perdre. Ils lui représentaient « que ce ne pouvait » être que par une assistance et une conduite particulière de » Dieu que leurs ennemis tournaient ainsi leurs armes contre » eux-mêmes, mais que les moments étaient précieux, puis» que, si on les laissait perdre, les Juifs pourraient en un instant » se réunir, soit par la lassitude des maux qu'ils souffraient, » ou par le repentir de s'y être imprudemment engagés. » Ce grand capitaine leur répondit : « que cette ardeur d'aller au » péril sans considérer ce qui était le plus utile était une » preuve de leur courage, mais que la prudence l'obligeait » d'en user d'une autre sorte ; parce que, ajouta-t-il, si nous » nous hâtons de les attaquer nous les obligerons à se réunir » pour tourner contre nous, toutes leurs forces qui sont en» core très-grandes ; au lieu que, si nous différons, elles con» tinueront de s'affaiblir par cette guerre domestique qui a » déjà commencé à les diminuer. Ne voyez-vous pas que Dieu » qui combat pour nous veut que nous lui soyons redevables » de cette victoire sans qu'elle nous fasse courir aucune for» tune? Lorsqu'une guerre civile, qui est le plus grand de » tous les maux, porte nos ennemis jusqu'à cet excès de fu» reur de s'entr'égorger les uns les autres, qu'avons-nous à » faire qu'à demeurer spectateurs de cette sanglante tragé» die ; et pourquoi nous exposer au péril pour combattre des » gens qui se détruisent eux-mêmes? Que si quelqu'un s'i» magine, qu'une victoire remportée sans combattre ne peut » passer pour glorieuse, qu'il apprenne que les événements » de la guerre étant incertains, la véritable gloire consiste à » se servir des avantages qui peuvent faire réussir le dessein » pour lequel on a pris les armes, et qu'ainsi la prudence » n'est pas moins louable que la valeur lorsqu'elle produit le » même effet. Pendant que nos ennemis s'affaibliront les uns

par les autres, nos soldats se délasseront dans le repos de tous leurs travaux passés, et se mettront en état d'en supporter encore d'aussi grands avec une nouvelle vigueur. Mais quand nous ne rechercherions que l'éclat d'une victoire acquise par de grands combats, ce n'en serait pas maintenant le temps, puisque les Juifs ne pensent ni à faire forger des armes, ni à fortifier leurs places, ni à s'assurer de quelque secours, et que l'acharnement par lequel ils se consument eux-mêmes les réduit en tel état qu'ils trouveraient du soulagement dans l'esclavage. Ainsi, soit que l'on considère la prudence, soit que l'on considère la gloire, nous n'avons qu'à les laisser achever de se ruiner, puisque, quand nous pourrions dès à présent nous rendre maîtres de cette puissante ville, on ne l'attribuerait pas à notre valeur; mais à ce qu'ils auraient procuré leur perte. » Ces raisons d'un chef si prudent persuadèrent tous les officiers, et leur firent de plus en plus estimer son admirable sagesse.

## CHAPITRE XXII.

*Plusieurs Juifs se rendent aux Romains pour éviter la fureur des zélateurs. Continuation des cruautés et des impiétés des zélateurs.*

On vit bientôt les effets de cette prudente conduite de Vespasien; car plusieurs Juifs venaient de jour en jour se rendre à lui pour éviter la fureur des zélateurs; et ce n'était pas sans grande peine et sans grand péril, parce que toutes les portes et les avenues de Jérusalem étaient très soigneusement gardées, et qu'ils tuaient tous ceux qui, sous quelque prétexte que ce fût, tâchaient de sortir lorsqu'il y avait le moindre sujet de soupçonner que c'était pour ce sujet. Le seul moyen de conserver sa vie, était de la racheter par de l'argent. Ainsi les riches s'échappaient, et ces hommes dénaturés ne pardonnaient à un seul des pauvres. Les chemins étaient couverts de monceaux de corps morts, qui servaient de pâture aux bêtes; et l'horreur d'un tel spectacle faisait que plusieurs, qui auraient désiré de s'enfuir, aimaient mieux mourir dans la ville, par l'espérance qu'au moins ils ne seraient pas privés de l'honneur de la sépulture. La barbarie de ces monstres de cruauté leur refusa même cette grâce, et passa jusqu'à un tel excès, que, sans faire de distinction entre ceux qui étaient tués au dedans ou au dehors de la ville, ils ne souf-

fraient pas qu'on en enterrât un seul. Mais c'était trop peu pour eux que de fouler aux pieds les lois de leurs pères ; ils faisaient gloire de violer celles de la nature, et d'outrager Dieu même par leurs horribles impiétés. Ils ne pardonnaient pas plus à ceux qui enterraient les corps de leurs proches ou de leurs amis, qu'à ceux qui voulaient s'enfuir vers les Romains : la mort était la récompense de leur piété, et ils méritaient, pour avoir besoin de sépulture, de l'avoir donnée à un autre. La compassion, qui est l'une des plus louables de toutes nos affections, était entièrement éteinte dans le cœur de ces méchants : ce qui en devait donner davantage ne faisait qu'augmenter leur fureur : leur cruauté passait des vivants aux morts, et retournait des morts aux vivants.

L'impression que l'horreur de tant de maux faisait dans l'esprit des personnes qui s'y trouvaient enveloppées leur en rendait l'image si affreuse, que ceux qui restaient en vie enviaient le bonheur des morts, et trouvaient qu'il valait encore mieux être privé de l'honneur de la sépulture, que de souffrir les tourments qu'on leur faisait endurer dans la prison. Ces hommes, animés par les démons, ne se contentaient pas de fouler aux pieds tout ce qui est le plus digne de respect : ils se moquaient de Dieu même, et traitaient de fables et de rêveries les prédictions des prophètes. Mais les suites firent voir qu'elles étaient très-véritables. Ces scélérats furent les exécuteurs de ce que chacun savait avoir été dit il y avait si longtemps, qu'à la suite d'une très-grande division, Jérusalem serait prise, et qu'après que ceux qui étaient les plus obligés de révérer le temple de Dieu, l'auraient profané par leurs exécrables impiétés, il serait brûlé et réduit en cendre par ceux à qui les lois de la guerre permettaient d'user comme il leur plairait de leur victoire.

## CHAPITRE XXIII.

*Jean de Giscala aspirant à la tyrannie, les zélateurs se divisent en deux factions, de l'une desquelles il demeure le chef.*

COMME il y avait déjà longtemps que Jean aspirait à la tyrannie, il ne pouvait souffrir que d'autres partageassent avec lui l'autorité. Ainsi il se sépara d'eux après avoir attiré à lui ceux que leur impiété rendait capables des plus grands crimes, et ne voulant plus déférer à ce que les autres ordon-

naient, il commandait impérieusement sans laisser lieu de douter qu'il ne fût résolu d'usurper la souveraine puissance. Quelques-uns le suivaient par crainte; d'autres par affection, tant il était difficile de se défendre de ses artifices et du pouvoir qu'il avait de persuader; mais la plupart, parce qu'ils croyaient qu'il leur était avantageux qu'on rejetât sur lui seul tous les crimes auxquels ils avaient eu part. Comme il était fort brave, et n'avait pas moins de tête que de cœur, ce fut une cause que plusieurs s'attachèrent à lui. Mais en même temps des principaux de cette faction l'abandonnèrent, parce que leur jalousie ne leur pouvait permettre de céder à celui dont ils s'étaient vus les égaux, et qu'ils craignaient de l'avoir pour maître : car ils n'avaient pas peine à juger que s'il s'établissait une fois dans un absolu pouvoir, il serait fort difficile de l'en déposséder, et qu'il ne leur pardonnerait jamais la résistance qu'ils y auraient faite. Ces raisons les firent résoudre de s'exposer plutôt à tout, que de se rendre volontairement esclaves d'un tel tyran. Ainsi la faction se divisa en deux, de l'une desquelles Jean demeura le chef. Ces partis opposés faisaient garde les uns contre les autres et en venaient quelquefois aux mains; mais ce n'était que par de légères attaques, leurs grands efforts étant tournés contre le peuple, et ils semblaient ne contester qu'à qui le pillerait davantage.

Jérusalem se trouvant ainsi affligée en même temps par la guerre, par la tyrannie et par la contestation de ces deux partis, la guerre, quelque redoutable qu'elle soit, paraissant le plus supportable de ces trois maux, les habitants abandonnaient leurs maisons pour s'enfuir vers les Romains et chercher dans la compassion d'un peuple étranger la sûreté qu'ils ne pouvaient trouver parmi ceux de leur nation.

## CHAPITRE XXIV.

*Ceux que l'on nommait sicaires ou assassins se rendent maîtres du château de Massada et exercent mille brigandages.*

A ces trois grands maux dont nous venons de parler, il s'en joignit un quatrième qui contribua encore à la ruine de notre patrie. Il y avait proche de Jérusalem un château extrêmement fort, nommé Massada, que nos rois avaient autrefois fait bâtir pour y mettre leurs trésors, pour y tenir

quantité d'armes et pour la sûreté de leurs personnes. Ceux que l'on nommait sicaires ou assassins, parce que n'étant pas en assez grand nombre pour commettre des meurtres ouvertement, ils tuaient les gens en trahison, se rendirent maîtres de cette place, et voyant que l'armée romaine demeurait dans le repos et que les Juifs s'entre-déchiraient dans Jérusalem, ils crurent pouvoir entreprendre des choses qu'ils n'avaient jusqu'alors osé tenter. Ainsi la nuit de la fête de Pâques, si solennelle parmi les Juifs, parce qu'elle se célèbre en mémoire de leur délivrance de la servitude des Egyptiens pour aller posséder la terre que Dieu leur avait promise, ces assassins surprirent la petite ville d'Engaddi avant que les habitants eussent le loisir de prendre les armes, en tuèrent plus de sept cents, dont la plupart étaient des femmes et des enfants, pillèrent toutes les maisons et emportèrent leur butin à Massada. Ils traitèrent de la même sorte tous les villages et tous les bourgs d'alentour, leur nombre s'augmentait de jour en jour, et il n'y avait point d'endroit dans la Judée qui ne se trouvât en ce même temps exposé à toutes sortes de brigandages. Car comme il arrive dans le corps humain que lorsque la partie la plus noble est attaquée d'une grande maladie, toutes les autres s'en ressentent : ainsi cette horrible division qui avait réduit à une telle extrémité la capitale ayant ouvert la porte à la licence, le mal s'était répandu de tous côtés, et il n'y avait rien que ces méchants ne crussent pouvoir entreprendre impunément. Lorsqu'ils eurent ravagé tout ce qui était proche d'eux, ils se retirèrent dans le désert, où, après s'être assemblés en assez grand nombre pour former, sinon une petite armée, au moins plus qu'une troupe de voleurs, ils attaquèrent les villes et les temples. Ceux à qui ils faisaient tant de mal ne les épargnaient pas quand ils pouvaient les attraper : mais il leur était difficile, parce qu'ils se retiraient aussitôt qu'ils avaient fait quelque butin. Ainsi l'on pouvait dire qu'il n'y avait point d'endroit dans la Judée qui ne participât aux maux qui faisaient périr Jérusalem.

## CHAPITRE XXV.

*La ville de Gadara se rend volontairement à Vespasien, et Placide envoyé par lui contre les Juifs répandus par la campagne en tue un très-grand nombre.*

V[illegible] par ceux qui venaient de Jérusalem se rendre à lui. Car encore que les zélateurs gardassent très-soigneusement tous les passages et ne pardonnassent à un seul de ceux qui tombaient entre leurs mains, il s'en échappait toujours quelques-uns. Ces transfuges conjurèrent Vespasien d'avoir pitié de cette ville affligée, et de sauver les reliques de son peuple [illegible] pour les Romains, et ceux qui restaient en vie couraient la même fortune. Ce grand capitaine, touché de leurs malheurs, [illegible] siéger; mais en effet pour la délivrer de l'oppression de ces méchants que l'on pouvait dire la tenir continuellement assiégée. [illegible] grand siége, il ne restât rien au-dehors qui pût y apporter de l'obstacle.

Comme les principaux et les plus riches des habitants de Gadara, qui est la plus puissante et la plus forte de toutes les villes qui sont au-delà du Jourdain, désiraient la paix et voulaient conserver leur bien, ils députèrent secrètement vers Vespasien pour lui offrir de mettre leur ville entre ses mains, et les factieux n'en eurent connaissance que lorsqu'ils le virent s'approcher. Ils n'eurent pas peine à juger que les habitants qui le favorisaient, les surpassant en nombre, ils ne pouvaient conserver la place contre tant d'ennemis qu'ils se trouvaient avoir en même temps au-dehors et au-dedans, et que la fuite était le seul parti qu'ils avaient à prendre. Mais ils crurent qu'il leur serait honteux de s'y résoudre sans qu'il en coûtât la vie à quelqu'un de ceux qui étaient la cause de leur malheur. Ainsi pour contenter leur vengeance ils tuèrent *Dolésius* qui tenait le premier rang tant par sa dignité que par sa naissance, et qui avait été l'auteur de cette députation. Leur fureur passa même jusqu'à lui donner plusieurs coups

après sa mort; et s'étant par cette barbarie satisfaits en quelque manière, ils s'enfuirent.

Les habitants reçurent Vespasien avec de grandes acclamations, et ne se contentèrent pas de lui faire serment de fidélité, mais pour l'assurer encore davantage du véritable désir qu'ils avaient de demeurer en paix, ils abattirent leurs murailles, afin de se mettre dans l'impossibilité de faire la guerre quand même ils le voudraient. Vespasien leur donna une garnison de cavalerie et d'infanterie pour les garantir des courses de ces factieux qui s'étaient enfuis, envoya Placide contre eux avec cinq cents chevaux et trois mille fantassins, et s'en retourna à Césarée avec le reste de l'armée.

Les factieux, voyant venir à eux cette cavalerie, se retirèrent dans un bourg nommé Béthenabre, où ils trouvèrent un grand nombre de gens de défense. Les uns prirent les armes volontairement pour se joindre à eux; ils y contraignirent les autres, et, se confiant alors en leurs forces, ils ne craignirent point d'attaquer Placide. Il recula un peu à dessein, tant pour laisser ralentir leur première ardeur, que pour les éloigner de leur fort : mais aussitôt qu'il les eut attirés en un lieu qui lui était plus avantageux, il les enveloppa, les chargea et les mit en fuite. Ceux qui pensaient se sauver étaient arrêtés par la cavalerie; et ceux qui résistaient étaient tués par les fantassins. Ils perdirent alors cette hardiesse qui les rendaient si audacieux : leur cœur s'abattit, parce que lorsqu'ils voulaient attaquer les Romains, ils les trouvaient si serrés et tellement couverts de leurs armes, qu'ils ne leur pouvaient porter aucun coup ni rompre leur rang : au lieu qu'ils se trouvaient au contraire percés de leurs javelots dans lesquels plusieurs s'enferraient eux-mêmes comme feraient des bêtes sauvages; d'autres étaient tués à coups d'épée, et d'autres écartés par la cavalerie.

Comme le principal soin de Placide était d'empêcher qu'ils ne rentrassent dans le bourg, lui et les siens prévenaient par la vitesse de leurs chevaux ceux qui étaient près de le gagner, les contraignaient de tourner visage, et ils les tuèrent tous, à la réserve d'un petit nombre des plus forts et des plus prompts à la course, qui rentrèrent à toute peine dans le bourg. Ceux qui gardaient les portes se trouvèrent bien empêchés, parce que, d'un côté, ils avaient peine à se résoudre, en les ouvrant à leurs habitants, de les refuser à ceux de Gadara; et d'autre part ils craignaient, s'ils les recevaient, qu'ils

ne fussent cause de leur perte, comme en effet cela pensa arriver. Car la cavalerie romaine les ayant poussés jusque-là, il s'en fallut peu qu'elle n'entrât pêle-mêle avec eux : et les portes ayant été fermées, Placide alla, durant tout le reste du jour, attaquer si vigoureusement ce bourg, qu'il fit brèche, et s'en rendit maître. On coupa la gorge à la populace qui était incapable de se défendre : les autres s'enfuirent : le bourg fut pillé et brûlé ensuite : et ceux qui s'échappèrent portèrent la terreur dans tout le pays.

Quelque grand que fût leur malheur, ils le représentaient encore plus grand, et assuraient que toute l'armée des Romains marchait sur eux. Une si extrême frayeur leur fit tout abandonner : ils s'enfuirent à Jéricho où ils espéraient trouver leur sûreté, parce que la ville était forte et extrêmement peuplée. Placide se confiant en ce qu'il avait eu la fortune si favorable, les poursuivit jusqu'au Jourdain, et cette grande multitude de Juifs ne le pouvant passer à cause que les pluies l'avaient grossi, ils furent contraints d'en venir à un combat. Alors se trouvant trop faibles pour soutenir l'effort des Romains, et ne sachant où s'enfuir, quinze mille furent tués : un nombre infini se jeta dans le fleuve et fut noyé; et deux mille deux cents furent pris avec une très-grande quantité de chameaux, de bœufs, d'ânes et de moutons.

Quoique les Juifs eussent déjà fait d'aussi grandes pertes, celle-ci paraissait surpasser les autres, car non-seulement tout le chemin qu'ils avaient tenu dans leur fuite et le lieu où s'était donné le combat étaient couverts de corps morts ; mais le Jourdain en était si plein qu'on ne pouvait le traverser : et une partie de ces corps furent portés par ce fleuve et par d'autres rivières dans le lac Asphaltide.

Placide, pour pousser encore plus loin sa bonne fortune, marcha contre les petites places voisines, prit Abila, Juliade, Bézémot, et toutes les autres jusqu'au lac Asphaltite, y mit en garnison ceux des Juifs qui s'étaient rendus aux Romains à qui il crut pouvoir le plus se fier, embarqua ensuite ses gens sur le lac où il défit tous ceux qui y allaient chercher leur retraite : et ainsi tout le pays qui est au-delà du Jourdain jusqu'à Macheron fut réduit sous la puissance des Romains.

## CHAPITRE XXVI.

*Vindex se révolte dans les Gaules contre l'empereur Néron. Vespasien, [illegible], se rend à Jéricho où il entre sans résistance.*

P[illegible], Vindex avec les plus puissants des Gaules s'était révolté contre Néron. [illegible] commandées par des capitaines et des officiers inférieurs, et de faire réparer quelques-unes de ces places qui avaient été ruinées.

Dès l'entrée du printemps, il vint avec son armée de Césarée à Antipatride, et après y être demeuré deux jours pour donner ordre à toutes choses, il fit ravager et incendier le pays d'alentour. [illegible] Thamna, et marcha vers Lydda et Jamnia. Ces deux places se rendirent à lui, et il les peupla des habitants des autres villes en qui il crut se pouvoir fier, s'avança à Emmaüs, [illegible] reste de ses forces dans la toparchie de Béthlepton. Il mit le [illegible] sait avantageuse.

[illegible] montagnes.

Il retourna ensuite à Emmaüs avec le reste de son armée, et, passant de là par Samarie et par Néapolis, que ceux du pays nomment Mabartha, il arriva le second jour de juin à Chorée où il campa, et se présenta le lendemain devant Jéricho, où Trajan, l'un de ses chefs, après avoir assujetti tout ce qui était au-delà du Jourdain, le joignit avec les troupes qu'il commandait. Avant l'arrivée des Romains, plusieurs s'étaient enfuis de Jéricho pour se retirer dans les montagnes qui sont vis-à-vis de Jérusalem, et une partie de ceux qui étaient demeurés furent tués.

## CHAPITRE XXVII.

*Description de Jéricho : d'une fontaine qui en est proche, de l'extrême fertilité du pays d'alentour, du lac Asphaltite, et des effroyables restes de l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe.*

VESPASIEN trouva la ville de Jéricho, autrefois célèbre, toute dépeuplée. Elle est assise dans une plaine commandée par une haute montagne toute nue, très-fertile et si longue, qu'elle s'étend du côté du Septentrion jusqu'au territoire de Scythopolis, et du côté du Midi jusqu'à Sodome, sans qu'à cause de cette grande stérilité, il s'y rencontre aucun habitant. Une autre montagne qui lui est opposée et assise de l'autre côté du Jourdain, commence à Juliade, vers le Septentrion, et s'étend fort loin du côté du Midi jusqu'à Gomorrhe, où elle confine à Pétra, qui est une ville d'Arabie. Il y a aussi une autre montagne, nommée le Mont-Ferré, qui s'étend jusqu'aux terres des Moabites. Entre ces deux montagnes est la plaine appelée le grand Champ, qui commence au bourg de Gennabata et va jusqu'au lac Asphaltite. Sa longueur est de douze cents stades, sa largeur de cent vingt, et le Jourdain la traverse par le milieu.

On y voit deux lacs, l'Asphaltite et celui de Tibériade, dont la nature est entièrement différente; car l'eau de celui d'Asphaltite est salée, et il ne s'y trouve point de poissons; et celle du lac de Tibériade est fort douce, et en nourrit en très-grande quantité. Comme ce pays est extrêmement aride, n'étant arrosé que de l'eau du Jourdain, la chaleur y est si violente durant l'été, et l'air que l'on y respire si brûlant, qu'il s'y cause des maladies; et cette même raison fait qu'autant que les palmiers qui croissent le long du rivage de ce

fleuve sont fertiles, autant ceux qui en sont éloignés le sont peu.

Il y a auprès de Jéricho une fontaine très-abondante dont les eaux arrosent les champs voisins, et la source est toute proche de l'ancienne ville, qui fut la première dont Josué, fils de Navé, ce vaillant chef des Hébreux, se rendit le maître par le droit que donne la victoire. On dit que les eaux de cette fontaine étaient autrefois si dangereuses, qu'elles ne corrompaient pas seulement les fruits de la terre, mais infectaient de leur venin toutes les choses sur lesquelles leur malignité pouvait faire impression; que depuis le prophète Élisée, ce digne successeur d'Élie, les avait rendues aussi bonnes et aussi saines qu'elles étaient auparavant mauvaises et malfaisantes. Cet homme admirable ayant été fort humainement reçu par les habitants de Jéricho, voulut leur en témoigner sa reconnaissance par une grâce dont eux et tout leur pays ne verraient jamais cesser les effets. Il mit dans le fond de la fontaine une cruche pleine de sel, leva ses yeux et ses mains vers le ciel, fit des oblations sur le bord de cette source, pria Dieu d'adoucir les eaux des ruisseaux dont elle arrose la terre, d'en ôter tout leur venin, de tempérer l'air pour les rendre encore plus tempérées, de donner en abondance des fruits à la terre et une postérité à ceux qui la cultivent, et que ces eaux ne cessent jamais de leur être favorables tant qu'ils demeureraient justes. Une si ardente prière eut le pouvoir de changer la nature de cette fontaine, et elle a rendu depuis les terres aussi fécondes qu'elle les rendait stériles auparavant. La vertu de ces eaux est si grande, qu'il suffit d'en arroser un peu la terre pour faire qu'elle soit très-fertile, et les autres eaux dont on arrose en [illegible] ne rapportent pas plus que si elles ne faisaient qu'y passer, comme si elles voulaient punir ceux qui les arrosent [illegible] de leur défiance de ces merveilleux effets. Il n'y a point dans toute cette contrée de fontaine dont le cours soit si long.

Le pays qu'elle traverse a soixante-dix stades de long, et vingt de large. On y voit quantité de très-beaux jardins, et ce nombre des palmiers de diverses espèces, et dont les noms ainsi bien que le goût de leurs fruits sont différents. Il y en a [illegible] on fait sortir du miel [illegible] guère du miel ordinaire que ce pays produit abondamment. On y voit aussi en grand nombre, outre des cyprès et des mirobolans, de ces arbres d'où distille le baume, cette

queur que nul fruit ne peut égaler. Ainsi l'on peut dire, ce me semble, qu'un pays où tant de plantes si excellentes croissent en telle abondance a quelque chose de divin, et [illegible] doute qu'en tout le reste du monde, il s'en rencontre [illegible] qui le puisse être comparé, tant ce que l'on y sème et plante s'y multiplie d'une manière incroyable. On doit, à mon avis, en attribuer la cause à la chaleur de l'air, et au pouvoir singulier qu'a cette eau de contribuer à la fécondité de la terre. L'une fait ouvrir les fleurs et les feuilles ; et l'autre fortifie les racines par l'augmentation de leur sève durant les ardeurs de l'été, qui y sont si extraordinaires, que sans ce rafraîchissement, rien n'y pourrait croître qu'avec une extrême peine. Mais [illegible] un petit vent qui rafraîchit l'eau que l'on puise avant le lever du soleil : durant l'hiver elle est toute tiède ; et l'air y est si tempéré, [illegible] de la Judée. Ce pays est éloigné de Jérusalem de cent cinquante stades, et de soixante du Jourdain. [illegible] plus cultivé.

Je pense avoir assez fait voir de combien de faveurs la nature [illegible] Asphaltide. [illegible] Vespasien ayant eu la curiosité de l'aller voir, y fit jeter des hommes qui ne savaient pas nager, et qui avaient les mains attachées derrière le dos. Tous revinrent sur l'eau [illegible] du bas en haut. Il est [illegible] remarquable que ce lac change de couleur trois fois le jour, selon les divers aspects du soleil. [illegible] sur l'eau. Ceux du pays [illegible] l'Arabie. Sa largeur est de cent cinquante stades.

La terre de Sodome, voisine de ce lac, [illegible]

tait pas seulement abondante en toutes sortes de fruits, mais célèbre par la richesse et la beauté de ses villes, ne conserve plus maintenant que l'image affreuse de cet horrible embrasement, que la détestable impiété de ses habitants attira sur elle, lorsque Dieu, pour punir leurs crimes, lança du ciel ses foudres vengeurs, qui la réduisirent en cendre. On y voit encore quelques restes de ces cinq villes abominables; et ces cendres [illegible] produisent des fruits qui paraissent bons à manger, mais que l'on ne peut toucher sans les réduire en poudre. Ainsi ce n'est pas seulement par la foi que l'on est persuadé de cet épouvantable événement; mais on ne peut refuser d'en croire ses propres yeux.

## CHAPITRE XXVIII.

*Vespasien commence à bloquer Jérusalem.*

Vespasien voulant investir Jérusalem de tous côtés, fit bâtir des forts à Jéricho et à Abida, où il mit des garnisons mêlées de troupes romaines et auxiliaires, et envoya *Lucius Annius* à Gérasa avec un corps de cavalerie et d'infanterie. Il prit la place d'emblée, y tua mille hommes de [illegible] qui n'avaient pas le loisir de s'enfuir, fit tout le reste esclave, abandonna la ville au pillage aux soldats, et y fit mettre le feu. Il passa de là plus avant. Les [illegible] s'enfuyaient, le [illegible] était le partage de ceux qui n'avaient pas la force et le moyen de se sauver, et les Romains mettaient le feu dans tous les lieux dont ils se rendaient les maîtres. Les montagnes, aussi bien que les plaines, se trouvant occupées par l'orage de cette guerre, ceux qui étaient enfermés à Jérusalem étaient contraints d'y demeurer, parce que les zélateurs empêchaient d'en sortir ceux qui auraient voulu aller se rendre à Vespasien, et que ceux qui étaient opposés aux Romains, voyant que toute la ville était environnée de leurs troupes, n'osaient se mettre au hasard de tomber entre leurs mains.

## CHAPITRE XXIX.

*La mort des empereurs Néron et Galba fait différer à Vespasien le dessein d'assiéger Jérusalem.*

Vespasien étant retourné à Césarée pour se préparer à marcher avec toutes ses forces contre Jérusalem, reçut la nouvelle de la mort de Néron, après avoir régné treize ans huit jours. Je ne rapporterai point particulièrement de quelle sorte ce prince déshonora son règne, en confiant la conduite des affaires à *Nimphidius* et à *Tigillinus*, deux des plus méchants et des plus infâmes de ses affranchis. Comment ayant été trahi par eux et abandonné de ses gardes, il s'enfuit dans un faubourg avec quatre de ses affranchis qui lui étaient demeurés fidèles, et là se tua lui-même. Comment dans la suite des temps, ceux qui avaient été la cause de sa perte, en furent punis. Comment la guerre des Gaules cessa. Comment Galba, après avoir été déclaré empereur vint d'Espagne à Rome. Comment les gens de guerre, l'ayant accusé de lâcheté, le tuèrent au milieu de la grande place; et comment Othon ayant été élevé à l'empire, marcha avec son armée contre Vitellius. Je ne parlerai point aussi des troubles arrivés durant le règne de Vitellius, ni du combat donné auprès du Capitole, ni de la manière dont Antonius Primus et Mucien, après avoir tué et défait ses troupes allemandes, mirent fin à la guerre civile. Comme je ne puis douter que plusieurs historiens, non-seulement Romains, mais Grecs, n'aient écrit très-exactement toutes ces choses, je me contenterai d'avoir dit en ce peu de mots ce que je n'aurais pu omettre sans interrompre la suite de mon histoire.

Vespasien, sur cette nouvelle, ne continua pas de marcher contre Jérusalem. Il voulut savoir auparavant qui serait le successeur de Néron; et lorsqu'il eut appris que l'empire était tombé entre les mains de Galba, il crut devoir différer à rien entreprendre jusqu'à ce qu'il en eût reçu ses ordres. Il envoya pour ce sujet Tite, son fils, le trouver et lui rendre en son nom ses premiers devoirs. Le roi Agrippa voulut aussi faire le même voyage, afin de saluer le nouvel empereur : mais, comme c'était en hiver et qu'ils étaient embarqués sur de grands vaisseaux, ils n'avaient pas encore passé l'Achaïe qu'ils surent que Galba avait été tué après avoir régné seule-

ment sept mois sept jours et qu'Othon lui avait succédé. Ce changement n'empêcha pas Agrippa de persister dans sa résolution d'aller à Rome. Mais Tite, comme par une inspiration divine, retourna à l'instant trouver son père, et se rendit auprès de lui à Césarée.

De si grands et si étonnants mouvements, capables de causer la ruine de l'empire, tenaient tellement tous les esprits en suspens, qu'on ne pouvait plus avoir d'application pour la guerre de la Judée, parce qu'on ne voyait point d'apparence de penser à dompter des étrangers dans le temps même que l'on avait tant de sujet d'appréhender pour sa patrie.

## CHAPITRE XXX.

*Simon, fils de Gioras, commence par se rendre chef d'une troupe de voleurs, et assemble ensuite de grandes forces. Les Zélateurs l'attaquent, et il les défait. Il donne bataille aux Iduméens, et la victoire demeure en balance. Il revient contre eux avec de plus grandes forces, et toute leur armée se dissipe par la trahison de l'un de leurs chefs.*

CEPENDANT il s'alluma une nouvelle guerre entre les Juifs. SIMON, fils de Gioras, qui tirait sa naissance de Gérasa, n'était pas si adroit que Jean, qui s'était rendu maître de Jérusalem, mais il était plus jeune, plus vigoureux, et encore plus audacieux que lui. Le grand sacrificateur Ananus l'avait chassé, pour ce sujet, de la toparchie de l'Acrabatène dont il était gouverneur, et il s'était retiré avec les voleurs qui avaient occupé Massada. D'abord il leur fut suspect, et ils lui permirent seulement de demeurer dans la forteresse d'en bas avec les femmes qu'il avait amenées, sans le laisser entrer dans la haute. Mais peu à peu la conformité de leurs mœurs et son apparente fidélité leur firent prendre confiance en lui, et il leur servait de conducteur pour piller tout le pays d'alentour. Il fit ensuite tout ce qu'il put pour les porter à de plus grandes entreprises, mais inutilement, parce que, considérant cette place comme une retraite assurée pour eux, ils ne voulaient pas s'en éloigner. Ainsi, comme il était très-ambitieux et n'aspirait à rien moins qu'à la tyrannie, il n'eut pas plus tôt appris la mort d'Ananus qu'il s'en alla dans les montagnes, fit publier qu'il donnerait la liberté aux esclaves et des récompenses aux personnes libres. Tous ceux qui n'a-

maient que le désordre et la licence se joignirent aussitôt à lui, et après en avoir assemblé un grand nombre, il saccagea les bourgs qui étaient dans ces montagnes. Ses troupes croissant toujours, il osa descendre dans la plaine, et se rendit redoutable aux villes. Son courage et ses bons succès portèrent même plusieurs personnes considérables à se joindre à lui ; ses troupes n'étaient plus seulement composées d'esclaves et de voleurs ; il y en avait aussi plusieurs qui tenaient rang parmi le peuple ; et tous lui obéissaient comme s'il eût été leur roi. Il faisait des courses dans l'Acrabatane et dans la haute Idumée : un bourg nommé Naïn, qu'il avait enfermé de murailles, lui servait de retraite ; et outre les cavernes qu'il trouva toutes faites dans la vallée de Pharan, il en agrandit plusieurs où il portait son butin et tous les grains et les fruits qu'il pillait dans la campagne. Un grand nombre des siens se logeait dans ces cavernes, et l'on ne pouvait douter qu'un tel amas d'hommes et de provisions ne fût à dessein de s'en servir contre Jérusalem.

Les zélateurs, pour le prévenir et empêcher qu'il ne se fortifiât davantage, sortirent en grand nombre pour l'attaquer. Il vint hardiment à leur rencontre, les combattit, en tua plusieurs, et mit le reste en fuite.

Ne se croyant pas néanmoins encore assez fort pour assiéger Jérusalem, il voulut avant que de s'engager dans une si grande entreprise dompter l'Idumée : et dans ce dessein, il marcha contre elle avec vingt mille hommes. Les Iduméens en assemblèrent vingt-cinq mille de leurs meilleurs soldats, et laissèrent le reste pour s'opposer aux courses de ces voleurs qui étaient retirés à Massada. Simon les attendit sur la frontière : la bataille se donna et dura depuis le matin jusqu'au soir, sans que l'on pût dire de quel côté avait penché la victoire. Simon retourna ensuite à Naïn, et les Iduméens chez eux.

Peu de temps après, il revint avec de plus grandes forces ; et s'étant campé près du bourg de Thécué, il envoya *Eléazar* au château d'Hérodion, pour persuader à ceux qui y commandaient de le remettre entre ses mains. Ces commandants avant de savoir le sujet qui l'amenait, le reçurent bien. Mais il ne leur eut pas plus tôt exposé sa mission qu'ils mirent l'épée à la main pour le tuer : et comme il ne pouvait s'enfuir, il se jeta du haut de la muraille dans la vallée, et se tua.

Les Iduméens redoutant les forces de Simon voulurent,

avant d'en venir à un combat, faire reconnaitre l'état de ses troupes. *Jacques*, [illegible], s'offrit d'y aller ; mais à dessein de les trahir. Il partit du bourg d'Olure, où leur armée était assemblée, et promit à Simon de lui livrer son pays [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] n'étaient en [illegible] l'armée à le recevoir et à remettre entre ses mains la souveraine [illegible] [illegible] [illegible] Simon partit [illegible] il s'enfuit avec ceux de sa faction, et jeta ainsi une telle frayeur dans [illegible] sauver, tous s'enfuirent comme lui sans oser combattre.

## CHAPITRE XXXI.

*De l'antiquité de la ville de Chebron en Idumée.*

Simon étant [illegible] sans effusion de sang, surprit la ville de Chebron, où il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ans qu'elle [illegible] [illegible] [illegible] descendants [illegible] [illegible] [illegible]

On voit [illegible] monde.

## CHAPITRE XXXII.

*Horribles ravages faits par Simon dans l'Idumée. Les zélateurs prennent sa femme. Il va avec son armée jusqu'aux portes de Jerusalem, où il exerce tant de cruautés et use de tant de menaces que l'on est contraint de la lui rendre.*

SIMON traversa ainsi toute l'Idumée ; il ne se contentait pas de ruiner les villes et les villages : il ravageait aussi toute la campagne, parce qu'outre ce qu'il avait de gens armés, quarante mille autres le suivaient, et qu'il ne se trouvait pas assez de vivres pour nourrir une si grande multitude. Mais sa cruauté naturelle, qui était encore augmentée par la haine qu'il portait aux Iduméens, n'y contribuait pas moins que le reste. Ainsi il ne se pouvait rien ajouter à la désolation de cette misérable province ; et un bois n'est pas plus dépouillé de feuilles après que les sauterelles y ont passé, que les pays que Simon traversait avec son armée l'étaient généralement de toutes choses. Ces troupes si inhumaines saccageaient tout, mettaient le feu partout, et prenaient plaisir à marcher à travers les terres ensemencées pour les rendre ainsi plus dures que si elles n'eussent jamais été cultivées.

Tant d'actes d'une si cruelle hostilité animèrent encore davantage les zélateurs contre Simon ; mais ils n'osèrent néanmoins lui déclarer une guerre ouverte. Ils se contentèrent de mettre des embuscades sur tous les chemins, et prirent par ce moyen sa femme et plusieurs de ses domestiques. Ils les menèrent dans Jérusalem avec autant de joie que s'ils l'eussent pris lui-même, parce qu'ils se flattaient qu'il quitterait les armes pour délivrer sa femme. Mais la colère de Simon l'emporta sur sa douleur de la voir captive. Il vint aussitôt jusqu'aux portes de Jérusalem, et, comme une bête farouche, lorsqu'elle ne peut se venger de ceux qui l'ont blessée, décharge sa rage sur tout ce qu'elle rencontre, il prenait tous ceux, tant jeunes que vieux, qui sortaient de la ville pour cueillir des herbes ou ramasser du sarment, et les faisait battre jusqu'à rendre l'âme, avec tant d'inhumanité qu'il ne manquait à sa fureur que de se repaître de leur chair après leur avoir ôté la vie. Pour effrayer encore davantage ses ennemis et obliger le peuple de les abandonner, il fit couper les mains à plusieurs, et les renvoya en cet état dans la ville, avec ordre de dire publiquement « que Simon avait juré, par le Dieu vi-

» vant, que si on ne lui rendait aussitôt sa femme il entrerait » dans la ville par la brèche, et traiterait tous les habitants de » la même manière qu'eux-mêmes, sans distinction d'âge et » sans faire de différence entre les innocents et les coupables. » Ces menaces effrayèrent tellement le peuple et même les zélateurs qu'ils lui renvoyèrent sa femme, et sa colère étant ainsi apaisée, il cessa ses dévastations.

## CHAPITRE XXXIII.

*L'armée d'Othon ayant été vaincue par celle de Vitellius, il se tue lui-même. Vespasien s'avance vers Jérusalem avec son armée, et prend en passant diverses places. Dans ce même temps Céréalis, un de ses principaux chefs, en prend aussi d'autres.*

Ce n'était pas seulement la Judée qui éprouvait les maux que cause une guerre civile, l'Italie les ressentait dans le même temps. Car Galba ayant été tué au milieu de Rome, et Othon déclaré son successeur, Vitellius, que les légions d'Allemagne avaient élu, pour s'élever à ce même honneur, lui disputa l'empire. Leurs armées en vinrent à une bataille à Bédriac, dans la Gaule Cisalpine. Le premier jour, celle d'Othon eut l'avantage; mais le lendemain, celle de Vitellius, commandée par Valens et par Cécina, demeura victorieuse, et tua un grand nombre des ennemis. Othon en conçut un tel chagrin qu'il se tua lui-même dans Bruxelles, après avoir régné seulement trois mois deux jours, et ceux qui avaient suivi son parti se rendirent à Vitellius, qui prenait déjà le chemin de Rome avec son armée.

Cependant Vespasien ne voulant pas demeurer plus longtemps sans agir, partit de Césarée le cinquième jour de juin pour marcher contre ce qui lui restait à dompter de la Judée. Il commença par se rendre maître dans les montagnes des Toparchies de Gophnitique et d'Acrabatène; prit les villes de Béthel et d'Ephraïm, où il mit garnison; s'avança à cheval vers Jérusalem, et tua et prit dans cette marche un grand nombre de Juifs.

Céréalis, l'un des principaux officiers de son armée, ravagea en même temps la haute Idumée avec un grand corps de troupes. Il prit en passant le château de Caphetra, et assiégea celui de Capharabin. Comme cette place était forte, il croyait qu'elle le pourrait beaucoup arrêter; mais lorsqu'il

l'espérait le moins, les habitants se rendirent à lui. Il alla de là à Chebron, cette ville si ancienne dont je viens de parler, qui est assise dans les montagnes et proche de Jérusalem. Il l'emporta d'assaut, tua tout ce qui s'y trouva d'habitants, la saccagea et la brûla. Ainsi toutes les places étant réduites sous la puissance des Romains à la réserve d'Hérodion, de Massada et de Macheron, qui étaient encore occupées par les factieux; il ne restait plus à Vespasien, pour mettre fin à cette grande guerre, que de prendre Jérusalem.

## CHAPITRE XXXIV.

*Simon tourne sa fureur contre les Iduméens, et poursuit jusque dans les portes de Jérusalem ceux qui s'enfuyaient. Horribles cruautés et abominations des Galiléens qui étaient avec Jean de Giscala. Les Iduméens qui avaient embrassé son parti s'élèvent contre lui, saccagent le palais qu'il avait occupé, et le contraignent de se renfermer dans le temple. Ces Iduméens et le peuple appellent Simon à leur secours contre lui et l'assiégent.*

Après que Simon eut recouvré sa femme, il tourna sa fureur contre ce qui restait des Iduméens. Il les persécuta de telle sorte, qu'étant réduits au désespoir, plusieurs s'enfuirent à Jérusalem. Il les poursuivit jusqu'au pied des murailles; et là il tuait ceux qui revenaient de la campagne lorsqu'ils voulaient y entrer. Ainsi Simon était au-dehors plus redoutable aux habitants que les Romains et les zélateurs; et les zélateurs l'étaient au-dedans beaucoup davantage, ni que les Romains, ni que Simon.

Quelque horrible que fût leur inhumanité et leur fureur, les Galiléens renchérissaient encore, et Jean leur inspirait de nouveaux moyens de l'exercer. Car il n'y avait rien qu'il ne leur permît en reconnaissance de l'obligation qu'il leur avait de l'avoir élevé à une si grande puissance. Tout ce qui se rencontrait de plus précieux dans les maisons des riches ne suffisait pas pour contenter leur insatiable avarice. Tuer les hommes et outrager les femmes ne passait dans leur esprit que pour un divertissement et pour un jeu. Ils arrosaient leur proie de sang, et ne trouvaient du plaisir que dans la multiplication des crimes. Après s'être abandonnés à ceux qui se pratiquent par les méchants, ils s'en dégoûtaient comme étant trop ordinaires et trop communs : et pour satisfaire leur abominable lubricité, ils n'avaient point de honte d'en rechercher

qui [illegible] femmes, se frisaient et se fardaient comme les femmes. Il remplirent [illegible] à commettre des meurtres. Dans le même temps qu'ils marchaient d'un pas lent et affecté, on les voyait tirer leurs [illegible] ceux qui [illegible] des mains de Jean, tombaient en celles de Simon, et trouvaient [illegible] s'enfuir vers les Romains n'en pouvaient trouver le moyen.

Cependant [illegible] Jean, enviant sa puissance et ne pouvant souffrir sa cruauté, s'élevèrent contre lui. Ils en vinrent à un combat, tuèrent plusieurs des siens, les poussèrent jusque dans le palais bâti par [illegible] avait choisi pour son séjour et où il retirait tout son argent avec le reste des brigandages qui étaient les fruits de sa tyrannie, [illegible] de se retirer dans le temple, et revinrent ensuite piller ce [illegible] le mal. Ils résolurent de recevoir Simon, pour l'opposer à Jean, [illegible] *Mathias*, [illegible] fièrement et en maître, qu'il leur accordait leur demande :

il entra dans la ville en qualité de libérateur; et le peuple le reçut avec de grandes acclamations, ce qui arriva au troisième mois, que l'on nomme Xantique (1). Se voyant ainsi dans Jérusalem il ne pensa qu'à y affermir son autorité, et ne considérait pas moins comme ses ennemis ceux qui l'avaient appelé, que ceux contre qui ils avaient eu recours à son assistance.

Jean au contraire désespérait de son salut parce qu'il se voyait renfermé dans le temple, et que Simon avait achevé de piller tout ce qui restait dans la ville. Ce dernier, fortifié du secours du peuple, attaqua le temple : mais les assiégés qui se défendaient de dessus les portiques et des autres lieux qu'ils avaient fortifiés les repoussèrent, tuèrent et blessèrent plusieurs des siens, parce qu'ils avaient l'avantage de combattre d'un lieu plus élevé, et particulièrement de quatre grosses tours qu'ils avaient bâties : la première entre l'Orient et le Septentrion; la seconde sur la galerie; la troisième dans l'angle opposé à la ville basse; et la quatrième sur le sommet d'une espèce de tabernacle, nommé Pastoforion, où, selon la coutume de nos pères, un des sacrificateurs étant debout avant le soleil couché, faisait entendre par le son de la trompette que le jour du Sabbat commençait, et le soir d'après, qu'il finissait, et déclarait aussi au peuple quels étaient les jours qu'il devait fêter, et ceux qu'il devait travailler. Les assiégés avaient garni ces tours de machines, d'archers et de frondeurs; et une si grande résistance ralentit l'ardeur des assiégeants. Mais Simon, se confiant au grand nombre des siens, ne laissait pas d'avancer toujours ses approches, quoique les machines des assiégés qui lançaient des traits continuassent à tuer plusieurs des siens.

(1) Josèphe suit le calendrier syro-macédonien, introduit en Syrie par les Séleucides et généralement suivi dans la partie orientale de l'empire Romain. Le Xantique correspond au Nisan, qui était le premier mois des Hébreux, et répond à notre mois de mars et d'avril. (N. E.)

## CHAPITRE XXXV.

*Désordres que faisaient dans Rome les troupes étrangères que Vitellius y avait amenées.*

PENDANT que le feu était ainsi allumé dans Jérusalem, Rome souffrait de son côté les maux qu'une guerre civile apporte. Vitellius y étant venu avec son armée, grossie d'un grand nombre de troupes étrangères, les lieux destinés pour loger les gens de guerre ne suffisant pas, ils se répandirent dans les maisons et firent comme un camp de toute la ville. L'éclat de l'or et de l'argent frappa tellement les yeux de ces étrangers si peu accoutumés à voir de si grandes richesses, que brûlant d'ardeur de les posséder, non-seulement ils se mirent à piller, mais ils tuaient ceux qui voulaient les en empêcher.

## CHAPITRE XXXVI.

*Vespasien est déclaré empereur par son armée.*

VESPASIEN après avoir ravagé tous les environs de Jérusalem apprit, à son retour à Césarée, ce qui se passait à Rome, et que Vitellius avait été déclaré empereur. Cette nouvelle lui donna une extrême indignation, car encore que personne ne sût mieux que lui aussi bien obéir que bien commander, il ne pouvait souffrir de reconnaître pour maître un homme qui s'était emparé de l'empire, comme s'il eût été exposé en proie au premier qui le voudrait occuper. Un si sensible déplaisir le pénétra de telle sorte, qu'il ne lui était plus possible de penser à des entreprises étrangères dans le temps même que sa patrie se trouvait réduite à un tel état. Mais quoiqu'il brulât du désir de venger l'outrage que l'élection de Vitellius faisait à ceux qui méritaient beaucoup mieux que lui d'être élevés à cette suprême puissance, il était forcé de retenir sa colère parce qu'il se voyait trop éloigné de Rome, et que l'hiver, dans lequel on était encore, rendant sa marche très-lente, il pourrait arriver de grands changements avant qu'il se pût rendre en Italie.

Lorsque ces choses se passaient dans l'esprit de Vespasien, les officiers et les soldats de son armée commençaient à s'entretenir avec liberté des affaires publiques, et à témoigner hau-

tement leur colère de ce que les troupes qui étaient dans Rome se plongeant dans les délices, sans vouloir seulement entendre parler de guerre, disposaient comme il leur plaisait de l'empire, et le donnaient à celui dont elles espéraient tirer le plus d'argent, pendant qu'eux, après avoir souffert tant de travaux et vieilli sous les armes, étaient assez lâches pour leur laisser prendre cette autorité, quoiqu'ils eussent pour chef un homme si digne de commander. Ils ajoutaient que s'ils laissaient échapper cette occasion de lui témoigner leur reconnaissance de l'extrême affection qu'il avait pour eux, ils ne pouvaient espérer d'en rencontrer une semblable : « Qu'il était » d'autant plus juste de se déclarer pour Vespasien contre Vi- » tellius, que leurs suffrages en sa faveur étaient plus considé- » rables que les suffrages de ceux qui avaient nommé Vitellius » empereur, puisqu'ils n'étaient pas moins vaillants et n'a- » vaient pas moins soutenu de guerres que les légions qui » avaient amené d'Allemagne cet usurpateur dans la capitale » de l'empire, et que ce choix de Vespasien ne recevrait point » de contradiction, parce que le sénat et le peuple Romain » ne se résoudraient jamais à préférer les débauches de Vitel- » lius à la tempérance de Vespasien, et la cruauté d'un tyran » à la clémence d'un bon empereur ; qu'ils ne pouvaient pas » aussi n'avoir point d'égard au mérite si extraordinaire de » Tite, parce que rien ne peut tant maintenir la paix des em- » pires que les éminentes vertus des princes : qu'ainsi, soit » que l'on considérât l'expérience que donne la vieillesse, ou » la vigueur de la jeunesse, on ne pouvait manquer de choisir » Vespasien, ou Tite, et qu'il n'y avait point d'avantage qu'on » ne pût tirer de cette différence d'âge ; que cet admirable père » de cet excellent fils étant appelé à l'empire, ne le fortifierait » pas seulement de trois légions et des troupes auxiliaires des » rois, mais aussi de toutes les forces de l'Orient, de cette » partie de l'Europe qui n'appréhendait point Vitellius, et de » ceux qui embrasseraient le parti de Vespasien dans l'Italie, » où il avait son frère et son autre fils, dont le premier était » préfet de Rome, qui est une charge très-considérable, sur- » tout dans le commencement d'un règne ; et l'autre avait » tant de crédit parmi la jeunesse de la plus grande qualité, » que plusieurs se pourraient joindre à lui ; et qu'enfin, s'ils » différaient à déclarer Vespasien empereur, il pourrait arri- » ver que le sénat lui déférerait cet honneur, et qu'ils auraient » alors la honte de ne le lui avoir pas rendu, [illegible]

» n'y fût si obligé qu'eux, puisqu'ils l'avaient eu pour chef » dans tant de grandes et si glorieuses entreprises. »

Tels étaient les discours que les gens de guerre faisaient au commencement entre eux par petits groupes : mais leur nombre grossissant toujours et se fortifiant dans ce sentiment, ils déclarèrent Vespasien empereur, et le conjurèrent d'accepter cette dignité pour sauver l'empire du péril qui le menaçait. Il y avait déjà longtemps que ce grand homme portait ses soins à ce qui regardait le bien public : mais encore qu'il ne pût se juger indigne de régner, il n'avait point cette ambition, parce qu'il préférait la sûreté d'une condition privée aux périls qui se rencontrent dans cette suprême puissance qui expose les hommes aux accidents de la fortune. Ainsi il refusa cet honneur. Mais loin que ce refus refroidît le désir des chefs et des soldats de son armée, ils le pressèrent encore davantage de l'accepter, et en vinrent même jusqu'à tirer leurs épées, avec menaces de le tuer, s'il ne se résignait à être le maître du monde. Il continua néanmoins de résister : et, voyant qu'il ne les pouvait persuader, il fut enfin contraint de céder à des instances si pressantes et qui lui étaient si glorieuses.

## CHAPITRE XXXVII.

*Vespasien commence par s'assurer d'Alexandrie et de l'Egypte dont Tibère Alexandre était gouverneur. Description de cette province, et du port d'Alexandrie.*

Après cette élection de Vespasien à l'empire, Mucien, les autres chefs de ses troupes, et toute l'armée le prièrent de les mener contre Vitellius. Mais il voulait auparavant s'assurer d'Alexandrie, parce qu'il savait combien l'Égypte est une partie considérable de l'empire à cause de la quantité de blé que l'on en tire, et qu'il espérait, s'il pouvait s'en rendre maître, que Rome se résoudrait plutôt à chasser Vitellius qu'à se voir affamée si elle s'opiniâtrait à le maintenir; outre qu'il désirait de se fortifier des deux légions qui étaient dans Alexandrie.

Il considérait aussi qu'une si puissante province lui pourrait être d'un grand secours contre les accidents de la fortune. Car elle est d'un très-difficile accès du côté de la terre, et sans ports du côté de la mer. Elle a pour limites vers l'Occident, les terres arides de la Libye; vers le Midi, Syène la

sépare de l'Éthiopie, et les cataractes du Nil en ferment l'entrée aux vaisseaux. Du côté de l'Orient, la mer Rouge lui sert de rempart jusqu'à la ville de Copton; et du côté du Septentrion, elle s'étend jusqu'à la Syrie, et est comme défendue par la mer d'Egypte où il ne se rencontre pas un seul port. Ainsi il semble que la nature ait pris plaisir à la fortifier de toutes parts. L'espace d'entre Péluse et Syené est de deux mille stades, et celui de la navigation depuis Plinthie jusqu'à Péluse est de trois mille six cents stades. Les vaisseaux peuvent aller sur le Nil jusqu'à la ville d'Eléphantine; mais les cataractes dont nous avons parlé ne leur permettent pas de passer plus loin.

L'entrée du port d'Alexandrie est très-difficile pour les vaisseaux, même durant le calme, parce que l'embouchure en est très-étroite, et que des rochers cachés sous la mer les contraignent de se détourner de leur droite route. Du côté gauche une forte digue est comme un bras qui embrasse ce port, et il est embrassé du côté droit par l'île de Pharos, dans laquelle on a bâti une très-grande tour, où un feu toujours allumé, et dont la clarté s'étend jusqu'à trois cents stades, fait connaître aux mariniers la route qu'ils doivent tenir. Pour défendre cette île de la violence de la mer, on l'a environnée de quais dont les murs sont très-épais; mais lorsque la mer, dans sa fureur, s'irrite de plus en plus par cette opposition qu'elle rencontre, ses flots, qui s'élèvent les uns sur les autres, rétrécissent encore l'entrée du port et la rendent plus périlleuse. Après avoir franchi ces difficultés, les vaisseaux qui arrivent dans ce port y sont en très-grande sûreté, et son étendue est de trente stades. On y apporte tout ce qui peut manquer au bonheur de cette fertile province, et on en tire les richesses dont elle abonde pour les répandre dans toutes les autres parties de la terre.

Ainsi ce n'était pas sans raison que Vespasien, pour affermir son autorité, désirait se rendre maître d'Alexandrie. Il écrivit à Tibere Alexandre, qui en était gouverneur, que l'armée l'avait élevé à l'empire avec tant d'affection et tant d'ardeur qu'il lui avait été impossible de ne le pas accepter, il le choisissait pour l'aider à soutenir un si grand poids. Alexandre n'eut pas plutôt reçu cette lettre, qu'il fit prêter serment aux légions et à tout le peuple au nom de ce nouvel empereur. Et ils s'y portèrent avec grande joie, parce que la manière dont Vespasien les avait gouvernés leur avait donné

à tous de l'amour pour sa vertu. Alexandre continua de même en tout le reste à se servir pour le bien de l'empire du pouvoir qui lui était donné, et travailla à préparer toutes les choses nécessaires pour la réception de ce prince.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Joie que les provinces de l'Asie témoignent de l'élection de Vespasien à l'empire. Il met Josèphe en liberté d'une manière fort honorable.*

Il n'est pas [illegible] lection de Vespasien à l'empire se répandit dans l'Orient, et [illegible], qu'il n'y avait point de ville [illegible] frît des sacrifices pour lui souhaiter un heureux règne.

[illegible] parce qu' [illegible] serment à Vespasien avec des témoignages signalés d'affection.

Lorsqu'il fut revenu de Césarée à Béryte, plusieurs ambassadeurs de Syrie et des autres provinces vinrent, au nom de toutes les villes, lui offrir des couronnes avec des lettres [illegible] de Syrie, [illegible] assurances de l'affection des peuples, et du serment qu'ils avaient fait de le reconnaître pour empereur.

Ce sage prince, voyant que la fortune secondait tellement ses desseins que presque tout lui réussissait comme il le pouvait [illegible] ticulier de Dieu; mais que sa providence l'avait conduit, par tant de divers détours, jusqu'à ce comble de grandeur de [illegible] souvenir le toucha si vivement, qu'il ne put penser sans remords [illegible]

» avait été cause de ce qu'il avait tant duré ; que le temps » avait fait connaître la vérité de la prédiction qu'il lui avait » faite qu'il arriverait à l'empire, laquelle il attribuait alors à » sa crainte, et qu'ainsi il lui serait honteux de retenir plus » longtemps captif et dans la misère celui dont Dieu avait » voulu se servir pour lui présager le plus grand honneur où » l'on puisse arriver dans le monde. »

Après avoir parlé de la sorte, il fit venir Josèphe et le mit en liberté. Cette générosité toucha extrêmement tous ses officiers. Ils crurent que traitant si favorablement un étranger, il n'y avait rien que leurs services ne dussent attendre de sa reconnaissance ; et Tite, qui se trouva présent, lui dit : « C'est » une action, seigneur, digne de votre bonté de rendre la » liberté à Josèphe, en le déchargeant de ses chaînes ; mais » il me semble que c'en serait aussi une de votre justice de » lui rendre l'honneur en les brisant, pour le remettre par ce » moyen au même état qu'il était avant sa captivité, puisque » c'est la manière dont on en use envers ceux qui ont été mis » injustement dans les liens. » Vespasien approuva cet avis : ces chaînes furent rompues, et l'effet de la prédiction de Josèphe lui acquit une telle réputation d'être véritable, qu'il n'y avait personne qui ne fût disposé à croire ce qu'il dirait à l'avenir.

## CHAPITRE XXXIX.

*Vespasien envoie Mucien à Rome avec une armée.*

APRÈS que Vespasien eut répondu à tous ces ambassadeurs, et donné tous les gouvernements à des personnes que leur mérite en rendait dignes, il s'en alla à Antioche. Son premier dessein avait été d'aller à Alexandrie ; mais, voyant que tout y était en l'état qu'il le pouvait désirer, il crut qu'il valait mieux porter ses soins à ce qui se passait dans Rome, où Vitellius maintenait le trouble et pouvait davantage le traverser. Il envoya Mucien avec une armée ; et comme il n'aurait pu sans grand péril faire ce chemin par mer parce que c'était en hiver, il lui fit prendre celui de terre par la Cappadoce et par la Phrygie.

## CHAPITRE XL.

*Antonius Primus, gouverneur de Mœsie, marche en faveur de Vespasien contre Vitellius. [illegible] Césinna contre lui avec trente mille hommes. Césinna persuade à son armée de passer du côté de Primus. Elle s'en repent, et le veut tuer. Primus la taille en pièces.*

E[illegible] Antonius Primus, [illegible] contre Vitellius [illegible]

[illegible]

Il assembla ensuite les officiers de son armée, et pour leur [illegible]
» forces de Vespasien surpassaient de beaucoup celles de Vi-
» tellius ; que ce dernier n'avait d'empereur que le nom, mais [illegible]
» dence les obligeait à faire volontairement ce qu'ils ne pou-
» vaient éviter de faire, parce que Vespasien pouvait sans [illegible]

[illegible]

vers Crémone. Primus les prévint avec sa cavalerie, les em-

pêcha d'y entrer, et les ayant enveloppés de toutes parts, en tua un fort grand nombre, dissipa le reste et permit à ses [illegible] de [illegible] la v[illegible] habitants et des marchands; étrangers qui s'y rencontrèrent y périrent, et toute l'armée de Vitellius, dont le nombre était de trente mille deux cents hommes, fut entièrement défaite. Primus y perdit quatre mille cinq cents hommes, et mit Césinna en liberté et l'envoya porter lui-même à Vespasien la nouvelle de ce qui s'était passé. Vespasien le loua et effaça dans son esprit, par des honneurs qu'il n'espérait point, la honte d'avoir trahi Vitellius.

## CHAPITRE XLI.

*Sabinus, frère de Vespasien, se saisit du Capitole où les gens de guerre de Vitellius le forcent et le mènent à Vitellius qui le fait tuer. Domitien, fils de Vespasien, s'échappe. Primus arrive et défait dans Rome toute l'armée de Vitellius, qui est égorgée ensuite. Mucien arrive, rend le calme à Rome, et Vespasien est reconnu de tous pour empereur.*

Lorsque Sabinus, frère de Vespasien, qui était dans Rome, sut que Primus était proche, sa hardiesse s'augmenta encore par cette nouvelle. Il assembla les compagnies qui font la garde dans la ville durant la nuit, et s'empara du Capitole. Aussitôt que le jour vint à paraître plusieurs personnes de qualité se joignirent à lui, et entre autres Domitien, son neveu, qui faisait seul plus que tout le reste espérer un bon succès de cette entreprise. Vitellius, sans se mettre en peine [illegible] de Primus, [illegible] sur Sabinus et sur ceux qui s'étaient révoltés avec lui, cette action irritant encore sa cruauté naturelle, et il était si altéré de [illegible] de le répandre. Ainsi il envoya contre eux tous ses gens de guerre, et il se fit de part et d'autre de grandes actions de valeur. Mais enfin les Allemands, qui surpassaient de beaucoup en nombre leurs ennemis, les emportèrent de force. Domitien et plusieurs des plus considérables s'échappèrent comme par miracle; mais tout le reste fut mis en pièces, et Sabinus mené à Vitellius qui le fit tuer à l'heure même. Les soldats pillèrent les présents offerts aux dieux dans ce temple.

Le lendemain Primus arriva avec son armée, et celle de Vitellius alla à sa rencontre. La bataille se donna et le combat

s'alluma en trois endroits au milieu même de Rome. Toute l'armée de Vitellius fut défaite. Cet infâme prince sortit tout ivre de son palais, et dans l'état où pouvait être un homme, qui, étant, même dans cette extrémité, selon sa coutume, demeuré longtemps à table dans le plus grand excès de bonne chère que le luxe soit capable d'inventer, n'avait point cessé de joindre à sa gourmandise. On le traîna par la ville, où après que le peuple lui eut fait tous les outrages imaginables, il fut égorgé. Il ne régna que huit mois et demi, et si son règne eût été plus long, je ne crois pas que toutes les richesses de l'empire eussent pu suffire aux dépenses de ses horribles et incroyables débauches. Le nombre des autres morts fut de cinquante mille, et ce grand événement arriva le [illegible].

Le lendemain, Mucien entra dans Rome avec son armée, et arrêta la fureur des soldats de Primus, qui, sans se donner le loisir d'examiner si l'on était innocent ou coupable, cherchaient et tuaient, dans les maisons, les soldats qui restaient du parti de Vitellius et les habitants qui l'avaient suivi. Il présenta ensuite Domitien au peuple, et mit l'autorité entre ses mains jusqu'à l'arrivée de l'empereur, son père. Alors toute crainte étant cessée, chacun proclama hautement Vespasien empereur; et l'on ne témoigna pas moins de joie d'être assujetti à sa domination, que d'être délivré de celle de Vitellius.

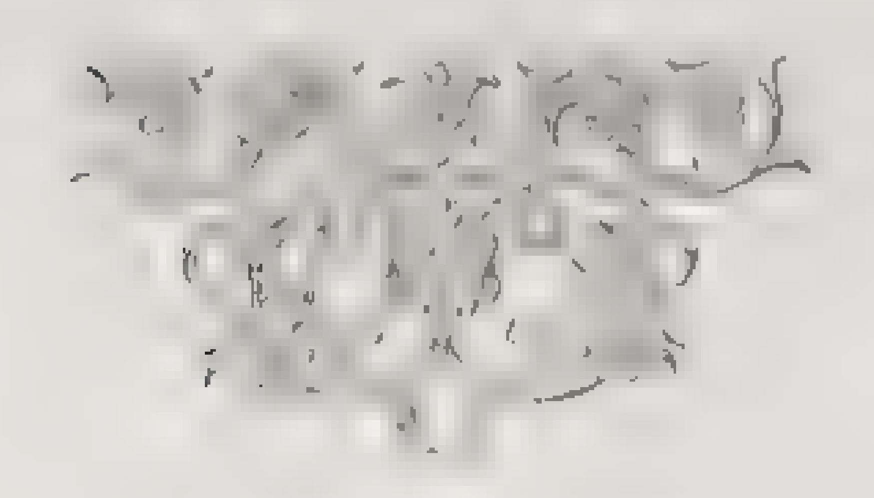
## CHAPITRE XLII.

*Vespasien donne ordre à tout dans Alexandrie, et se dispose à passer au printemps en Italie; et envoie Tite en Judée pour prendre et ruiner Jérusalem.*

Vespasien étant arrivé à Alexandrie y apprit les nouvelles de ce que je viens de rapporter. Et quoique cette ville soit, après Rome, la plus grande ville du monde, elle se trouvait alors petite pour recevoir les ambassadeurs qui venaient de tous les endroits de la terre se réjouir de son exaltation à l'empire. Voyant donc sa domination affermie, et les troubles tellement pacifiés, que Rome n'avait plus rien à appréhender, il crut devoir porter ses soins [illegible] sur le reste de la Judée. Ainsi, dans le même temps qu'il se préparait pour passer en Italie au commencement du printemps, après qu'il aurait donné ordre à toutes choses dans Alexandrie, il fit partir

Tite, son fils, avec ses meilleures troupes pour se rendre maître de Jérusalem et la ruiner.

Cet excellent prince alla par terre jusqu'à Nicopolis, distant seulement de vingt stades d'Alexandrie, où il embarqua ses troupes sur de longs vaisseaux, descendit le long du Nil, et [illegible] de [illegible] jusqu'à la ville de [illegible], et mit pied à terre à Tanin. De là il alla à Héraclée, et d'Héraclée à Péluse. Après y avoir demeuré deux jours, pour faire rafraîchir ses troupes, il marcha à travers le désert et se campa [illegible] Casien. Le [illegible] il alla à [illegible] y ont [illegible] leur vient d'ailleurs. Il [illegible] ensuite Rhinocolure où il séjourna un peu. De là il alla à Ra[illegible] Syrie sur [illegible], [illegible] Gaza [illegible] où il s'arrêta, et étant allé de là à Ascalon, à Jamnia et à Joppé, il arriva à Césarée dans la résolution d'assembler encore d'autres troupes.



# LIVRE CINQUIÈME.

**Siége de Jérusalem par Tite, jusqu'à la construction de quatre chaussées contre l'Antonia.**

(Avril — juin 70.)

## CHAPITRE PREMIER.

*Tite assemble ses troupes à Césarée pour marcher contre Jérusalem. La [illegible] Jérusalem trois factions qui toutes se faisaient la guerre.*

Après que Tite eut, comme nous l'avons vu, traversé les déserts qui sont entre l'Egypte et la Syrie, il se [illegible]. Pendant qu'il était encore à Alexandrie où il donnait [illegible] chants se détruisent les uns les autres.

[illegible] Cette faction se divisa et en produisit une autre, comme on [illegible]

[illegible]

para de lui sous prétexte de ne pouvoir souffrir plus longtemps son audace et son insolence. *Judas*, fils de Chelcias, et *Simon*, fils d'Esron, tous deux de grande qualité, et *Ezéchias*, fils de Chobare, qui était d'une race considérable, se joignirent à lui, et chacun d'eux étant suivi de nombre de zélateurs, ils occupèrent la partie intérieure du temple, et mirent leurs armes sur les portes sacrées avec l'espoir de ne manquer de rien, à cause des oblations continuelles qui s'y faisaient, et que leur impiété ne craignait point d'employer à des usages profanes. Leur seule peine était de n'être pas en assez grand nombre pour pouvoir rien entreprendre. Jean, au contraire, était fort en hommes : mais ils avaient sur lui l'avantage de l'éminence du lieu qui le commandait, de telle sorte qu'il n'osait se laisser emporter à son ardeur de les attaquer. Il ne pouvait néanmoins se retenir entièrement, quoiqu'il se retirât toujours avec perte, et le temple était tout souillé de meurtres.

D'un autre côté, Simon, fils de Gioras, que le peuple dans son désespoir avait appelé à son secours, et n'avait point craint de recevoir pour tyran, ayant occupé la ville haute et la plus grande partie de la ville basse, attaquait Jean d'autant plus hardiment qu'il le voyait engagé à soutenir aussi les efforts d'Eléazar. Mais comme Jean avait le même avantage sur Simon qu'Eléazar avait sur lui, parce qu'ainsi que la partie extérieure du temple était commandée par la supérieure, elle commandait la ville, il n'avait pas grande peine à repousser Simon; et il employait pour se défendre d'Eléazar de longs bois et des machines qui poussaient des pierres. Il ne tuait pas seulement par ce moyen plusieurs partisans d'Eléazar, mais aussi diverses personnes qui venaient offrir des sacrifices. Car encore qu'il n'y eût point d'impiété que la rage de ces méchants ne les portât à commettre, ils ne refusaient pas l'entrée des lieux saints à ceux qui venaient pour sacrifier, mais ils les faisaient souiller auparavant par des gens commis pour cet effet, quoique tous fussent Juifs, et particulièrement aux étrangers, lorsqu'ils se croyaient en assurance après avoir trouvé quelque grâce parmi ces furieux, ils étaient tués par les pierres que lançaient ces machines de Jean, dont les coups portaient jusque sur l'autel, et tuaient les sacrificateurs avec ceux qui offraient les sacrifices. Ainsi l'on voyait des gens qui venaient des extrémités du monde pour adorer Dieu dans ce lieu saint, tomber morts avec leurs victimes, et arroser de leur sang cet autel révéré, non-seulement par les Grecs, mais par les nations

les plus barbares. On voyait ce sang couler par ruisseaux des corps morts, tant des sacrificateurs que des profanes, et des originaires du pays, que des étrangers dont ces lieux saints étaient remplis.

## CHAPITRE II.

*L'auteur déplore le malheur de Jérusalem.*

Misérable ville, qu'as-tu souffert de semblable lorsque les Romains, après être entrés par la brèche, t'ont réduite en cendre pour purifier par le feu tant d'abominations et de crimes, qui avaient attiré sur toi les foudres de la vengeance de Dieu? Pouvais-tu passer pour être encore ce lieu adorable où il avait établi son séjour, et demeurer impunie après avoir, par la plus sanglante et la plus cruelle guerre civile que l'on vit jamais, fait de son saint temple le sépulcre de tes citoyens? Ne désespère pas néanmoins de pouvoir apaiser sa colère, pourvu que tu égales ton repentir à l'énormité de tes offenses. Mais il faut retenir mes sentiments, puisque la loi de l'histoire, au lieu de me permettre de m'arrêter à déplorer nos malheurs, m'oblige à faire voir la suite des tristes effets de nos funestes divisions.

## CHAPITRE III.

*Comment ces trois partis opposés agissaient dans Jérusalem les uns contre les autres. Grande quantité de blé qui fut brûlé et qui aurait pu empêcher la famine qui causa la perte de la ville.*

Ces trois partis opposés agissaient les uns contre les autres dans Jérusalem. Eléazar et les siens, qui avaient en garde les prémices et les oblations saintes, étant le plus souvent ivres, attaquaient Jean. Jean faisait des sorties sur Simon et sur le peuple qui l'assistait de vivres contre lui et contre Eléazar. Et s'il arrivait qu'il fût attaqué en même temps par Eléazar et par Simon, il partageait ses forces, repoussait à coups de dards, de dessus les portiques du temple, ceux qui venaient du côté de la ville, et tournait ses machines contre ceux qui lui lançaient des traits du lieu le plus élevé du temple; mais lorsque Eléazar le laissait en repos, comme cela arrivait souvent, ou par lassitude, ou parce qu'il s'amusait à s'enivrer, il faisait de beaucoup plus grandes sor-

ties sur Simon; et quand il contraignait les siens à prendre la fuite, il mettait le feu dans les maisons où il pouvait entrer, quoiqu'elles fussent pleines de blé et d'autres provisions, et aussitôt qu'il s'était retiré, Simon le poursuivait à son tour. Ainsi ils détruisaient ce qui avait été préparé pour soutenir un siége, et qui était comme le nerf de la guerre qui leur allait tomber sur les bras, comme s'ils eussent conspiré en faveur des Romains à qui leur rendrait plus facile la prise de cette importante place.

Pour surcroît de malheur, tout ce qui était à l'entour du temple fut brûlé, à la réserve d'une très-petite partie du blé qui y avait été assemblé en si grande quantité, qu'il aurait pu suffire à soutenir le siége durant plusieurs années, et empêcher la famine qui fut enfin cause de la prise de la ville. Ce même embrasement ayant réduit en cendre ce qui était entre Jean et Simon que l'on pouvait considérer comme deux camps opposés, en fit dans la ville même un champ de bataille, sans que notre patrie pût s'en prendre qu'à la fureur de ses enfants dénaturés qui étaient la cause de sa ruine.

## CHAPITRE IV.

*Etat déplorable dans lequel était Jérusalem, et jusqu'à quel comble d'horreur se portait la cruauté des factieux.*

Au milieu de tant de maux dont Jérusalem était assiégée de toutes parts, et qui rendaient cette malheureuse ville comme un corps exposé à la fureur des bêtes les plus cruelles, les vieillards et les femmes faisaient des vœux pour les Romains, et souhaitaient d'être délivrés par une guerre étrangère des misères que cette guerre domestique leur faisait souffrir. Jamais désolation ne fut plus grande que celle de ces infortunés habitants; et à quelque résolution qu'ils se portassent, ils ne trouvaient point de moyen de l'exécuter ni moyen de s'enfuir, parce que tous les passages étaient gardés, que les chefs de ces diverses factions traitaient comme ennemis et tuaient tous ceux qu'ils soupçonnaient de se vouloir rendre aux Romains, et que la seule chose en quoi ils s'accordaient était de donner la mort à ceux qui méritaient le plus de vivre. On entendait jour et nuit les cris de ceux qui étaient aux mains les uns contre les autres : quelque impression que l'effroi jetât dans les esprits, les plaintes des blessés les frap-

patent encore davantage, et tant de malheurs donnaient sans cesse de nouveaux sujets de s'affliger : mais la crainte étouffait la parole, et par une cruelle contrainte renfermait les gémissements dans le cœur. Les serviteurs avaient perdu tout respect pour leurs maîtres : les morts étaient privés de la sépulture : chacun négligeait ses devoirs parce qu'il ne restait plus d'espérance de salut ; et l'horrible cruauté de ces factieux passa jusqu'à cet incroyable excès, qu'ils faisaient des monceaux des corps de ceux qu'ils avaient tués, montaient dessus, les foulaient aux pieds, et s'en servaient comme d'un champ de bataille, d'où ils combattaient avec d'autant plus de fureur, que la vue d'un si affreux spectacle qui était l'ouvrage de leurs mains augmentait encore le feu de la rage dont ils brûlaient dans le cœur.

## CHAPITRE V.

*Jean emploie à bâtir des tours le bois préparé pour le temple.*

JEAN n'eut point non plus de honte d'employer pour cet effet les matières préparées pour de saints usages. Le peuple et les sacrificateurs ayant autrefois résolu de faire des arcs-boutants pour soutenir le temple, et de l'élever de vingt coudées plus qu'il n'était, le roi Agrippa avait fait venir du mont Liban avec beaucoup de travail et de dépense, des poutres d'une longueur et d'une grosseur extraordinaires : mais la guerre étant arrivée, cet ouvrage fut interrompu. Jean fit scier ces poutres de la longueur qu'il jugea nécessaire pour bâtir des tours capables de le défendre contre Eléazar. Il les plaça dans le circuit de la muraille contre le salon qui était du côté de l'Occident, et il ne pouvait les placer ailleurs, parce que les autres endroits étaient occupés par des degrés. Il espérait par le moyen de cet ouvrage, qui était un effet de son impiété, surmonter ses ennemis ; mais Dieu confondit son dessein et rendit son travail inutile en faisant venir les Romains avant qu'il fût achevé.

## CHAPITRE VI.

*Tite, après avoir assemblé son armée, marche contre Jérusalem* (1).

Après que Tite eut assemblé une partie de son armée et ordonné au reste de se rendre aussitôt que lui devant Jérusalem, il s'en alla à Césarée. Il avait, outre les trois légions qui avaient servi sous l'empereur, son père, et ravagé la Judée, la douzième légion, qui n'était pas seulement composée de très-bons soldats, mais si animée par le souvenir des mauvais succès qu'elle avait eus sous la conduite de Cestius,

(1) C'est ici le lieu de se rappeler en quels termes Notre Seigneur avait annoncé le siége de Jérusalem. Une première fois, Jésus jette ce cri de douleur : « Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ? Voici que votre maison vous sera laissée déserte (*Matth.*, xxiii ; *Luc*, xiii). » Une autre fois, Jésus pleure sur Jérusalem en disant : « Oh ! si tu savais du moins, en ce jour qui est encore à toi, ce qui peut te donner la paix ! mais maintenant, tout ceci est caché à tes yeux ; car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront d'un rempart, et ils t'enfermeront, et ils te serreront de tous côtés. » Enfin Jésus décrit un jour à plusieurs de ses apôtres, simultanément, les catastrophes de la fin du monde et les derniers jours de Jérusalem. On peut lire ce terrible tableau en S. *Matth.*, xxiv ; S. *Marc*, xiii ; S. *Luc*, xxi. Pour le moment, nous en détacherons seulement quelques traits : « Vous verrez Jérusalem entourée par les armées. » C'est ce qui vient déjà d'être dit. « Ce temps-là est proche, cette génération ne passera pas, sans que toutes ces choses arrivent..... Je vous le dis en vérité, toutes ces choses viendront sur la race qui est à présent. » Les indications chrono-[illegible] de l'accomplissement. « Que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les mon[illegible]es, que celui qui est sur le toit ne descende pas dans la maison pour y [illegible] champ ne retourne pas en arrière pour prendre son vêtement, que ceux qui sont dans Jérusalem en sortent, et que ceux qui sont dehors n'y rentrent pas ; parce que ce sont ici les jours [illegible] qui a été écrit. » Combien de faits, [illegible] le cours du récit de Josèphe, prouvent l'opportunité de cet avertissement ? La multitude venue pour les fêtes est surprise par l'investissement ; la population sensée asservie par les fanatiques ; les masses vulgaires entraî[illegible] par les sectaires, etc. Cet avertissement avait été recueilli par les chré[illegible] arriver. Ce pressentiment, cette inquiétude, cette attente tour à tour impatiente et craintive, sont plus d'une fois rappelés dans les Épîtres de saint Pierre et de saint Paul. Daniel avait aussi prédit la ruine de Jérusalem, comme devant presque faire suite à la soixante-dixième semaine d'années, pendant [illegible]e le Christ aurait accompli son œuvre. Voir *Daniel*, chap. ix, 26.

(N. E.)

qu'elle brûlait d'impatience de s'en venger. Tite commanda à la cinquième légion de prendre son chemin par Emmaüs, à la dixième de tenir celui de Jéricho; et lui se mit en marche avec les deux autres légions, le secours des rois plus fort qu'il n'avait encore été, et un grand nombre de Syriens. Pour remplacer les hommes que Vespasien avait tirés de ces quatre légions et fait passer en Italie sous la conduite de Mucien, il se servit d'une partie des deux mille hommes choisis dans l'armée d'Alexandrie, qu'il avait amenés avec lui : trois mille autres venaient le long de l'Euphrate; et Tibère Alexandre le suivait. C'était un homme de si grand mérite et si sage, qu'il tenait le premier rang entre ses amis. Il avait été gouverneur d'Egypte, et le premier qui avait témoigné de l'affection pour l'empire Romain, lorsqu'il commençait à s'étendre de ce côté-là, sans que l'incertitude des événements de la fortune eût jamais pu ébranler sa fidélité. Il avait d'ailleurs une telle capacité pour la guerre, et son âge lui avait acquis tant d'expérience, que tant d'excellentes qualités jointes ensemble, le faisaient considérer comme méritant, plus que nul autre, d'avoir un grand commandement.

Lorsque Tite s'avança dans le pays ennemi, il tint cet ordre dans sa marche. Les troupes auxiliaires allaient les premières, les pionniers les suivaient pour aplanir les chemins. Après venaient ceux qui étaient ordonnés pour marquer le campement et derrière eux était le bagage des chefs avec son escorte. Tite marchait ensuite, accompagné de ses gardes et autres soldats choisis, et après lui venait un corps de cavalerie qui était à la tête des machines. Les tribuns et les chefs des cohortes suivaient, accompagnés aussi de soldats choisis. Après paraissait l'aigle environnée des enseignes des légions, précédées par des trompettes. Le corps de bataille, dont les soldats marchaient six à six, venait ensuite. Les valets des légions étaient derrière avec le bagage, et les vivandiers et les artisans, avec les troupes ordonnées pour leur garde, fermaient cette machine. Tite allant en cet ordre, selon la coutume des Romains, arriva par Samarie à Gophna, qui était la première place que Vespasien, son père, avait prise, où il y avait garnison. Il en partit dès le lendemain au matin et s'en alla camper à Acanthonaulona, près du village nommé Gaba de Saul, c'est-à-dire, la colonie de Saul, distant de trente stades de Jérusalem.

## CHAPITRE VII.

*Tite va pour reconnaître Jérusalem. Furieuse sortie faite sur lui. Sa valeur le sauve, comme par miracle, d'un si grand péril.*

En partant d'Acanthonaulona, Tite s'avança avec six cents chevaux choisis pour reconnaître Jérusalem et les dispositions des Juifs : car, sachant que le peuple désirait la paix pour se délivrer de la tyrannie de ces factieux dont sa faiblesse seule l'empêchait de secouer le joug, il croyait que sa présence pourrait peut-être le faire résoudre à se rendre avant d'en venir à la force. Tant qu'il ne marcha que dans le chemin qui conduit à la ville, personne ne parut sur les remparts ni sur les tours ; mais aussitôt qu'il s'avança vers celle de Pséphinon, les Juifs sortirent en très-grand nombre de la porte qui était vis-à-vis du sépulcre d'Hélène, du côté nommé la Tour des Femmes, coupèrent sa cavalerie, et empêchèrent les derniers de joindre ceux qui étaient les plus avancés. Ainsi Tite se trouva avec peu des siens, séparé du reste de son gros, sans pouvoir ni avancer parce que ce n'étaient, jusqu'aux murs de la ville, que des haies, des fossés et des clôtures de jardins, ni rejoindre ceux des siens qui étaient demeurés derrière, parce que ce grand nombre d'ennemis se trouvaient entre lui et eux, et ceux de ses gens qui ignoraient le danger où il était, et croyaient qu'il s'était retiré, ne pensaient qu'à se retirer aussi pour le suivre. Dans un si extrême péril, ce grand prince voyant que toute l'espérance de son salut consistait en son courage, poussa son cheval au travers des ennemis, se fit un passage avec son épée et cria aux siens de le suivre. On connut alors que les événements de la guerre et la conservation des princes dépendent de Dieu. Car, quoique Tite ne fût point armé, ni venu dans le dessein de combattre, mais seulement de reconnaître, nul de ce nombre infini de traits qui lui furent lancés ne porta sur lui, mais tous passaient outre comme si quelque puissance invisible eût pris soin de les détourner. Au milieu de cette nuée de dards et de flèches, cet admirable prince renversait tout ce qui s'opposait à lui, et leur passait sur le ventre. Une valeur si extraordinaire lui attira sur les bras tout l'effort des Juifs ; et ils s'entr'exhortaient avec de grands cris à l'attaquer et à empêcher sa retraite : mais comme s'il eût porté la foudre dans ses mains, de quelque

côté qu'il tournât la tête, il les mettait aussitôt en fuite. Ceux des siens qui se rencontrèrent avec lui dans ce péril, jugeant aussi que le seul moyen de se sauver, était de se faire jour à travers les ennemis, ne l'abandonnèrent point et se tinrent toujours serrés auprès de lui. L'un d'eux fut tué et son cheval tué aussi ; l'autre porté par terre, où il fut tué et son cheval emmené. Et Tite, sans être blessé, se sauva dans son camp avec le reste.

Ce petit avantage remporté par les Juifs leur donna de l'audace, et les flatta pour l'avenir d'une espérance qui parut bientôt être vaine.

## CHAPITRE VIII.

*Tite fait approcher son armée plus près de Jérusalem.*

LA nuit suivante, la légion qui était à Emmaüs étant arrivée, Tite partit dès la pointe du jour et s'avança jusqu'à Scopos, distant seulement de sept stades de Jérusalem du côté du Septentrion, d'où l'on peut d'un lieu assez bas voir la beauté de la ville, et la magnificence du temple. Il commanda à deux légions de travailler à leur campement : et quant à la troisième, parce qu'elle était fatiguée de la marche qu'elle avait faite durant la nuit, il lui ordonna de se camper à trois stades plus loin, afin de s'y pouvoir fortifier sans crainte d'être troublée dans son travail par les ennemis. Ces trois légions ne faisaient que commencer à exécuter ces ordres, que la dixième arriva de Jéricho, où Vespasien après avoir pris cette place, avait mis une partie de ses troupes en garnison. Tite lui commanda de se camper à six stades de Jérusalem du côté de l'Orient et de la montagne des Oliviers qui est vis-à-vis de la ville, dont la ville de Cédron la sépare.

## CHAPITRE IX.

*Les diverses factions qui étaient dans Jérusalem, se réunissent pour combattre les Romains, et font une si furieuse sortie sur la dixième légion, qu'ils la contraignent d'abandonner son camp. Tite vient à son secours et la sauve de ce péril par sa valeur.*

U[illegible] de guerre [illegible] fit ouvrir les yeux à ceux qui ne pensaient auparavant qu'à se ruiner et à se détruire par une guerre domestique. Ces trois différents partis qui déchiraient les entrailles de la capitale de la Judée, voyant avec étonnement les Romains se fortifier ainsi, se réunirent. Ils se demandaient les uns aux autres « ce qu'ils prétendaient donc faire? S'ils étaient résolus de souffrir que les » Romains achevassent d'élever trois forts pour les prendre? » Si voyant devant leurs yeux une si grande guerre allumée, » ils se contenteraient d'en être les spectateurs, et s'imagineraient qu'il leur serait fort avantageux et fort hono- » rable de demeurer les bras croisés renfermés dans leurs » murailles, comme s'ils n'avaient ni des armes pour se dé- » fendre, ni des mains pour s'en servir? » Sur quoi l'un d'eux s'écria : « Ne témoignerons-nous donc avoir du cœur que pour » l'employer contre nous-mêmes, et faut-il que nos divisions » rendent les Romains maîtres de cette puissante ville, sans » qu'il leur en coûte du sang? » D'autres se joignant à ceux-ci, ils coururent aux armes, firent une sortie par la vallée sur la dixième légion, et en jetant de grands cris l'attaquèrent lorsqu'elle travaillait avec ardeur à fortifier son camp d'un mur. Comme les Romains ne pouvaient se persuader que les J[illegible] assez hardis pour faire de [illegible] entreprises, ni que quand même ils en auraient le dessein, leur division leur pût permettre de l'exécuter, la plupart avaient quitté leurs armes pour ne penser qu'à avancer les travaux qu'ils avaient partagés entre eux. Ainsi on ne peut être plus surpris qu'ils le furent d'une si prompte sortie et à laquelle ils ne s'étaient point préparés. Tous abandonnèrent l'ouvrage : une partie se retira; et les autres [illegible] pour prendre les armes, [illegible] blessés par les Juifs avant qu'ils pussent se rallier pour leur tenir tête. D'autres Juifs enhardis par l'avantage qu'ils voyaient remporter à ceux-ci, se joignirent encore à eux; et bien que leur nombre ne fût pas fort grand, leur bonne for- tune [illegible] dans leur esprit aussi bien que dans celui

des Romains. Quoique ces derniers fussent accoutumés à combattre avec grand ordre et très-instruits en la science de la guerre, une surprise si imprévue les troubla de telle sorte, qu'elle les fit reculer. Ils ne laissaient pas néanmoins lorsqu'ils étaient pressés de tourner visage, d'arrêter les Juifs, et de tuer ou de blesser ceux qui s'écartaient de leur gros. Mais le nombre de leurs ennemis croissant toujours, leur trouble fut si grand qu'ils abandonnaient leur camp, et toute la légion courait fortune d'être taillée en pièces, si Tite, sur l'avis qu'il en eût, ne l'eût promptement secourue. Il y courut avec ce qu'il se trouva avoir de gens auprès de lui, reprocha aux fuyards leur lâcheté, les fit retourner au combat, attaqua les Juifs en flanc, en tua plusieurs, en blessa encore davantage, les mit tous en fuite, et les contraignit de se retirer en très-grand désordre dans la vallée. Ils perdirent beaucoup de monde jusqu'à ce qu'ils eussent gagné l'autre côté du vallon : mais alors ils tinrent ferme : et le fond de ce vallon étant entre les Romains et eux, ils combattirent de loin durant la moitié du jour. Un peu après midi, Tite pour renforcer la légion, y laissa les troupes qu'il avait amenées à son secours avec quelques cohortes, pour s'opposer aux ennemis, et la renvoya travailler au mur qu'il avait ordonné, pour fortifier le camp qu'il faisait faire sur le haut de la montagne.

## CHAPITRE X.

*Autre sortie des Juifs si furieuse que sans l'incroyable valeur de Tite, ils auraient défait une partie de ses troupes.*

P[illegible] une véritable fuite, et la sentinelle qui était sur la muraille leur ayant donné le signal en secouant son manteau, ils sortirent en si grand nombre et avec une telle impétuosité, qu'ils ressemblaient plutôt à des bêtes furieuses qu'à des hommes. Les Romains ne purent soutenir un si grand effort, mais comme s'ils eussent été accablés par les coups des plus redoutables machines, ils tâchaient, sans conserver aucun ordre, de gagner le haut de la montagne. Tite tint ferme sur le milieu avec un petit nombre des siens, qui, quelque grand que fût le péril, ne voulurent point abandonner leur général; mais ils le conjurèrent « de céder à la fureur de ces désespérés qui ne » cherchaient que la mort; de ne hasarder pas une vie aussi

» précieuse que la sienne contre des gens dont la vie était si » peu importante : de se souvenir, qu'étant le chef de cette » guerre, et la grandeur de sa fortune le rendant le maître du » monde, il ne lui était pas permis de s'exposer comme ferait » un simple soldat, et que tout le salut de son armée consis- » tant en sa personne, il n'y avait point d'apparence de s'opi- » niâtrer à demeurer plus longtemps dans le danger où ce » désordre le mettait. » Ce grand prince, sans écouter ces remontrances, chargea les ennemis avec tant de vigueur qu'il en tua plusieurs, arrêta leur effort, et les repoussa jusqu'au bas de la montagne. Une valeur si prodigieuse les épouvanta, mais sans les faire fuir pour rentrer dans la ville. Ils tâchaient seulement d'éviter sa rencontre, et poursuivaient à droite et à gauche les Romains qui s'enfuyaient. Ils ne purent toutefois se garantir des efforts de ce prince. Il les prit en flanc, et les arrêta encore.

Cependant les Romains, qui fortifiaient leur camp sur le haut de la montagne, voyant fuir ceux de leurs compagnons qui étaient au-dessous d'eux, ne doutèrent point que Tite n'eût été contraint de se retirer, puisqu'ils ne l'auraient pas abandonné. Ainsi, jugeant qu'il était impossible de soutenir un si grand effort des Juifs, ils furent frappés d'une telle terreur panique que, sans plus garder aucun ordre, toute la légion se débanda, et ils s'en allaient, qui d'un côté, qui d'un autre, jusqu'à ce que quelques-uns ayant aperçu Tite engagé au milieu des ennemis, leur appréhension pour lui leur fit crier à toute la légion dans quel péril il était. Alors touchés de la honte d'avoir abandonné leur général, ce qui était pour eux un reproche encore plus grand que celui d'avoir fui, ils attaquèrent les Juifs avec tant de furie, qu'ils les firent plier, les rompirent, et les poussèrent jusque dans la vallée. Néanmoins, quoique forcés de lâcher le pied, ils ne laissaient pas de se défendre en se retirant ; mais les Romains ayant l'avantage de combattre d'un lieu éminent, les contraignirent tous enfin de gagner le fond de cette vallée. Tite, de son côté, pressait toujours ceux qui se trouvaient opposés à lui, et renvoya après le combat la légion reprendre et continuer son travail. Sur quoi, pour parler selon la vérité, sans y rien ajouter par flatterie, ni en rien diminuer par envie, je puis dire que cette légion demeura deux fois en ce même jour redevable de son salut au courage de cet admirable prince.

## CHAPITRE XI.

*Jean se rend maître par surprise de la partie intérieure du temple qui était occupée par Eléazar, et ainsi les trois factions qui étaient dans Jérusalem se réduisent à deux.*

Les actes d'hostilité ayant un peu discontinué au dehors de Jérusalem, il s'éleva au-dedans une nouvelle guerre domestique. Le quatorzième d'avril, jour auquel les Juifs célèbrent la fête de Pâques (1) en mémoire de la délivrance de la servitude des Égyptiens, Éléazar fit ouvrir les portes du temple pour y recevoir ceux du peuple qui voulaient y venir adorer Dieu. Jean se servit de cette occasion pour faire réussir une entreprise qu'il [illegible] dans l'esprit. Il commanda à quelques-uns des siens, qui étaient les moins connus et dont la plupart étaient des profanes qui ne [illegible], de cacher des épées sous leurs habits, et de se mêler avec ceux qui allaient au temple. Ils n'y furent pas plutôt entrés qu'ils quittèrent les habits dont ils couvraient leurs épées, et parurent en armes. Tout fut aussitôt rempli de bruit et de tumulte à l'entour du temple, et dans une telle surprise, le peuple crut que c'était un dessein formé généralement contre tous. Mais les partisans d'Éléazar n'eurent pas de peine à juger que ce n'était qu'eux qu'il regardait. Ceux qui étaient ordonnés pour la garde des portes les abandonnèrent, d'autres sans oser se mettre en défense descendirent des lieux qu'ils avaient fortifiés pour s'enfuir dans les [illegible]; et la populace qui s'était retirée vers l'autel et à l'entour du temple étant foulée aux pieds, les uns étaient assommés à coups de bâton, et les autres tués à coups d'épée. Ces meurtriers prenaient pour prétexte de se venger de leurs ennemis qu'ils étaient d'une faction contraire, et il suffisait d'avoir offensé quelqu'un d'eux pour ne pouvoir éviter la mort. Après s'être ainsi rendus maîtres de la partie intérieure du temple, et les trois factions, qu'une si grande division avait formées, étant par ce

(1) Le traducteur ne s'exprime d'une manière inexacte, faute d'avoir bien établi la correspondance des calendriers. La fête de Pâques se célébrait le 15 jour de nisan. Or nisan, le premier mois des Hébreux, commençait quelquefois au jour qui est notre premier mars, quoiqu'il pût aussi tarder au-delà de notre premier avril. (N. E.)

se voyant réduits à deux, Jean continua de faire encore plus hardiment la guerre à Simon.

## CHAPITRE XII.

*Tite fait aplanir l'espace qui allait jusqu'aux murs de Jérusalem. Les factieux, feignant de se vouloir rendre aux Romains, font que plusieurs soldats s'engagent témérairement à un combat. Tite leur pardonne, et établit ses quartiers pour achever de former le siége.*

Cependant Tite voulant faire avancer vers Jérusalem les troupes qu'il avait à Scopos, en ordonna autant qu'il le jugea nécessaire pour s'opposer aux courses des ennemis, et en employa d'autres pour aplanir tout l'espace qui s'étendait jusqu'aux murs de la ville, fit abattre toutes les clôtures et toutes les haies dont les jardins et les héritages étaient enfermés, couper tous les arbres qui s'y rencontraient, sans excepter ceux qui portaient du fruit, remplir ce qui était creux, combler les fossés, tailler les roches, et égaler ainsi tout ce qui se trouvait depuis Scopos jusqu'au sépulcre d'Hérode, et l'étang des Serpents autrefois nommé Béthara.

Aussitôt après, les Juifs formèrent un dessein pour surprendre les Romains. Les plus déterminés des factieux allèrent au-delà des tours nommées les Tours des Femmes, en disant que ceux qui désiraient la paix les avaient chassés de la ville, et qu'ils s'étaient retirés en ce lieu-là pour s'y cacher, dans l'appréhension qu'ils avaient des ennemis. D'autres de leur faction, feignant être des habitants, criaient de dessus les remparts de la ville qu'ils demandaient d'avoir la paix avec les Romains; qu'ils la leur demandaient; qu'ils étaient prêts à leur ouvrir les portes, et qu'ils les conviaient à venir. Pour mieux tromper dans leur dissimulation, ils jetaient des pierres à quelques-uns d'eux qui faisaient semblant de les vouloir empêcher de sortir, et après s'être en apparence fait un passage par force, ils venaient trouver les Romains, et témoignaient en se retournant d'être dans de grandes appréhensions. Les soldats se laissaient tromper à cet artifice; et se croyant déjà maîtres de la ville, brûlaient d'impatience d'en venir à l'exécution pour se venger de leurs ennemis; mais ces offres étaient suspectes à Tite, et il n'y voyait nul fondement, parce qu'ayant le jour précédent, fait faire par Josèphe aux Juifs des propositions d'accommodement, il ne les y avait point trouvés dispo-

sés. C'est pourquoi il commanda à ses soldats de ne point quitter leurs postes. Mais quelques-uns de ceux qui étaient ordonnés pour faire avancer les travaux, ayant déjà pris les armes, coururent vers les portes de la ville. Les Juifs, qui feignaient d'avoir été chassés, les laissèrent passer; mais lorsqu'ils furent arrivés jusqu'aux tours, proche de la porte, ils les attaquèrent par derrière; et en ce même temps ceux qui étaient sur les murailles et sur les remparts, les accablaient à coups de pierres, de dards, et de traits. Ainsi ils en tuèrent plusieurs et en blessèrent encore davantage, parce qu'il ne leur était pas facile de se retirer à cause de ceux qu'ils avaient à dos, outre que la honte d'avoir désobéi à leur général et la crainte du châtiment les faisaient continuer dans leur faute. Enfin, après avoir longtemps combattu et n'avoir pas moins fait de blessures à leurs ennemis qu'ils en avaient reçu, ils se firent jour à travers ceux qui s'opposaient à leur retraite. Les Juifs ne laissèrent pas de poursuivre à coups de traits jusqu'au sépulcre d'Hélène, et leur insolence les porta à leur dire des injures, à se moquer d'eux de s'être ainsi laissé tromper, à élever en haut leurs boucliers pour en faire briller l'éclat, et à danser et à sauter en jetant des cris de joie.

Les capitaines menacèrent leurs soldats, et Tite dit avec colère : « Quoi! les Juifs bien que réduits au désespoir ne » laissent pas de se conduire avec prudence, d'user de strata- » gème, et de nous dresser des embûches : et la fortune les » seconde parce qu'ils obéissent à leurs chefs et s'unissent » contre nous? Et les Romains, qu'elle prenait plaisir à favo- » riser à cause de leur excellente discipline et de leur parfaite » obéissance, ne craignent point, en combattant sans chefs et » sans ordre, de tomber par leur seule discrétion dans la » honte d'être battus : et ce qui les doit encore plus combler » de confusion, devant les yeux et en la présence même du » fils de leur empereur? Que dira mon père lorsqu'il appren- » dra cette nouvelle, lui qui durant toute sa vie passée dans la » guerre n'a jamais rien vu de semblable? Et quelle punition » assez grande nos lois pourront-elles imposer à des troupes » entières qui ont ainsi secoué le joug de la discipline, elles » qui n'ordonnent point de moindre peine que la mort pour » les plus légères fautes qui y contreviennent? Mais ceux qui » ont eu l'audace de mépriser ainsi leur devoir apprendront » bientôt par leur châtiment, que la victoire même passe pour » un crime, parmi les Romains, lorsque l'on ose aller au

» combat sans en avoir reçu l'ordre de ceux qui commandent. »

Cet excellent prince ayant ainsi parlé aux capitaines, on ne douta point qu'il ne fût résolu d'agir avec une extrême rigueur. Tous les soldats qui avaient failli se crurent perdus, et se préparaient à recevoir la mort qu'ils ne pouvaient désavouer d'avoir justement méritée. Alors les officiers des légions le supplièrent d'avoir compassion de ces criminels, et d'accorder le pardon de la désobéissance d'un petit nombre à l'obéissance de tous les autres, et à leur désir d'effacer par de si grands services le souvenir de leur faute qu'il ne pût avoir regret de la leur avoir remise. Ces prières, jointes à ce que l'intérêt de l'empire obligeait d'user de clémence, adoucirent Tite, par[illegible] qu'il [illegible] de demeurer inflexible, lorsque la punition ne regarde qu'un particulier, il importe de se relâcher quand les coupables sont en grand nombre. Ainsi il accorda la grâce à ses soldats à condition d'être plus sages à l'avenir, et ne pensa plus qu'à se venger de la tromperie des Juifs.

Après que ce grand prince eut fait aplanir en quatre jours tout l'espace qu'il y avait jusqu'aux murs de la ville, il fit avancer ses meilleures troupes proche des remparts entre le Septentrion et le Couchant, disposa l'infanterie en sept bataillons, la cavalerie en trois escadrons, mit entre eux ceux qui étaient armés d'arcs et de flèches; et de si grandes forces ôtant tout moyen aux Juifs de faire des sorties, il fit passer tout le bagage des trois légions, les valets et le reste de la suite.

Il prit son quartier à deux stades de la ville, vis-à-vis la tour de Psephinos, où le circuit des murs de ce côté-là tire du Nord-Est à l'Occident. L'autre partie de l'armée était campée du côté de la tour d'Hippicos à la même distance de deux stades de la ville, et avait enfermé son camp d'un mur. Quant à la dixième légion, elle demeura sur la montagne des Oliviers.

## CHAPITRE XIII.

*Description de la ville de Jérusalem.*

La ville de Jérusalem était enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n'y en avait qu'un parce qu'elles sont inaccessibles. Elle était bâtie sur deux mon-

tagnes opposées et séparées par une vallée pleine de maisons. Celle de ces montagnes sur laquelle la ville haute était assise, étant beaucoup plus élevée et plus raide que l'autre, et par conséquent plus forte d'assiette, le roi David, père de Salomon, qui édifia le temple, la choisit pour y bâtir une forteresse à laquelle il donna son nom : et c'est ce que nous appelons aujourd'hui *le haut marché.*

La ville basse est assise sur l'autre montagne qui porte le nom d'Acra, et dont la pente est égale de tous les côtés. Il y avait autrefois, vis-à-vis de cette montagne, une autre montagne plus basse et qui en était séparée par une large vallée, mais les princes Asmonéens firent combler cette vallée et raser le haut de la montagne d'Acra pour joindre la ville au temple, afin qu'il commandât à tout le reste.

Quant à la vallée nommée Tyropéon, que nous avons dit qui séparait la ville haute d'avec la ville basse, elle s'étendait jusqu'à la fontaine de Siloé, dont l'eau est excellente à boire et qui en donne en abondance.

Il y a hors de la ville deux autres montagnes que les rochers dont elles sont pleines, et les profondes vallées qui les environnent, rendent entièrement inaccessibles.

Le plus ancien des trois murs dont je viens de parler pouvait passer pour imprenable, tant à cause de son extrême épaisseur que de la hauteur de la montagne sur laquelle il était bâti et de la profondeur des vallées qui étaient au pied, et David, Salomon et les autres rois n'avaient rien épargné pour le mettre en cet état. Il commençait à la tour d'Hippicos, continuait jusqu'à celle des galeries, allait de là se joindre au palais où le sénat s'assemblait, et finissait au portique du temple, qui était du côté de l'Occident. De l'autre côté aussi vers l'Occident, il commençait à cette même tour, et passant par le lieu nommé Bethso, continuait jusqu'à la porte des Esséniens. De là, tournant vers le Midi, il passait au-dessous de la fontaine de Siloé, d'où il retournait vers l'Orient pour aller gagner l'étang de Salomon, et passant par le lieu nommé Ophlas, s'allait rendre au portique du temple qui est du côté de l'Orient.

Le second mur commençait à la porte de Genath, qui faisait partie du premier mur, allait jusqu'à la forteresse Antonia, et ne regardait que le côté du Septentrion.

Le troisième mur commençait à la tour d'Hippicos, s'étendait du côté du Nord-Est jusqu'à la tour Pséphina, vis-à-vis

du sépulcre d'Hélène, reine des Adiabéniens et mère du roi Izate, continuait le long des cavernes royales depuis la tour qui était au coin, où, faisant un coude, il allait jusque tout contre le sépulcre du foulon; et, après avoir joint l'ancien mur, finissait à la vallée de Cédron. Ce mur était un ouvrage du roi Agrippa, qui l'avait entrepris pour enfermer cette partie de la ville où il n'y avait point autrefois de bâtiments; mais, comme les anciennes maisons ne suffisaient pas pour contenir une si grande multitude de peuple, il s'était répandu peu à peu au dehors, et on avait beaucoup bâti du côté septentrional du temple qui est proche de la montagne.

Une quatrième montagne, nommée Bésétha, qui regardait la forteresse Antonia, commençait donc aussi d'être habitée, et des fossés très profonds faits tout à l'entour, qui empêchaient qu'on ne pût venir au pied de la tour Antonia, ajoutaient beaucoup à sa force, et faisaient paraître ces tours beaucoup plus hautes. On avait donné le nom de Bésétha, c'est-à-dire ville neuve, à cette partie de la ville dont Jérusalem avait été accrue, et les habitants désirant extrêmement que l'on fortifiât encore cet endroit-là, le roi Agrippa, père du roi Agrippa, commença, comme nous l'avons vu, à l'enfermer d'une très forte muraille; mais, appréhendant qu'un si grand ouvrage ne donnât du soupçon à l'empereur Claude, et qu'il ne l'attribuât à quelque dessein de révolte, il se contenta d'en jeter les fondements. Que s'il l'eût achevé comme il l'avait commencé, il aurait été imprenable : car les pierres dont ce mur était bâti avaient vingt coudées de long sur dix de large, ce qui le rendait si fort qu'il était comme impossible de le saper ni de l'ébranler par des machines. Son épaisseur était de dix coudées, et sa hauteur aurait répondu à sa largeur, si la considération que je viens de dire ne se fût opposée à la magnificence de ce prince. Les Juifs élevèrent depuis ce mur jusqu'à vingt coudées, avec des créneaux au-dessus de deux coudées, et des parapets qui en avaient trois. Ainsi sa hauteur était de vingt-cinq coudées, et il était fortifié de tours de vingt coudées en carré aussi solidement bâties que le mur, et dont la structure, non plus que la beauté des pierres, ne cédait point à celle du temple. Ces tours étaient plus hautes de vingt coudées que le mur : on y montait par des degrés à vis fort larges, et au dedans étaient des logements et des citernes pour recevoir l'eau de la pluie. Il y avait quatre-vingt-dix tours faites de la sorte, et distantes les unes

des autres de deux cents coudées. Le mur du milieu n'avait que quatorze tours, l'ancien mur en avait soixante, tout le tour de la ville était de trente-trois stades.

Quoique tout ce troisième mur fût si admirable, la tour Pséphénia bâtie à l'angle du mur qui regardait d'un côté le Septentrion, de l'autre l'Occident, et vis-à-vis de laquelle Tite avait pris son quartier, surpassait encore en beauté tout le reste. Sa forme était octogone, sa hauteur de soixante-dix coudées; et lorsque le soleil était levé, on pouvait de là voir l'Arabie et découvrir jusqu'à la mer et jusqu'aux frontières de la Judée.

A l'opposite de cette tour était celle d'Hippicos; et assez proche de là encore, deux autres que le roi Hérode le Grand avait aussi élevées sur l'ancien mur, dont la beauté et la force étaient si extraordinaires qu'il n'y en avait point dans le monde qui leur fussent comparables : car outre l'extrême magnificence de ce prince et son affection pour Jérusalem, il avait voulu se satisfaire par ce merveilleux ouvrage, en éternisant la mémoire des trois personnes qui lui avaient été les plus chères, un ami et un frère tués dans la guerre après avoir fait des actions extraordinaires de valeur, et une femme qu'il s'était lui-même ravie par son humeur ombrageuse. Ainsi voulant faire porter leurs noms à ces trois superbes tours, il donna à la première celui d'Hippicos, à cause de son ami. Elle avait quatre faces de vingt-cinq coudées chacune de large, et de trente de hauteur, et était massive au-dedans. Le dessus était pavé en terrasse de pierres parfaitement bien taillées et très-bien jointes ensemble, avec un puits au milieu de vingt coudées de profondeur pour recevoir l'eau qui tombait du ciel. Sur cette terrasse, était un bâtiment à double étage de vingt-cinq coudées de haut chacun, divisé en divers logements avec des créneaux tout à l'entour de deux coudées de hauteur et des parapets hauts de trois coudées. Ainsi toute la hauteur de cette tour était de quatre-vingt-cinq coudées.

Ce grand prince nomma la seconde de ces tours Phazaële, du nom de Phazaël, son frère. Elle était carrée; chacun de ses côtés avait quarante coudées de long, et autant de haut, et elle était aussi toute massive au-dedans. Il y avait au-dessus une forme de vestibule de dix coudées de hauteur souteau par des arcs-boutants et environné de petites tours. Du milieu de ce vestibule s'élevait une tour, dans laquelle étaient les logements et des bains si riches, que l'on y voyait

[illegible] Ainsi toute sa hauteur était de quatre-vingt-dix coudées. Sa forme ressemblait à celle de Pharos d'Alexandrie, où un feu toujours allumé sert de fanal aux mariniers pour les empêcher de donner à travers les rochers qui pourraient leur faire faire naufrage; mais celle-ci était plus spacieuse que l'autre : et [illegible] établi le siége de sa tyrannie.

Hérode donna à la troisième de ces tours le nom de la reine Mariamne, sa femme. Elle avait vingt coudées de long, [illegible] sur un lieu fort éminent. Que si elles étaient admirables par leur forme, elles ne l'étaient pas moins par leur matière : car [illegible] seule pièce.

[illegible] Un mur de trente coudées de haut l'enfermait avec des tours [illegible] à se mettre à table. La variété des marbres et des raretés que [illegible] et rien ne pouvait être plus agréable que les espaces à décou-

vert qui étaient entre ces portiques, parce qu'ils étaient pleins de diverses plantes, de belles promenades, de clairs viviers et de fontaines saillantes, qui jetaient l'eau par plusieurs figures de bronze, et tout à l'entour de ces eaux étaient des volières de pigeons privés. J'entreprendrais inutilement de rapporter dans toute son étendue l'incroyable magnificence de ces superbes édifices, et de tous les accompagnements qui les rendaient aussi délicieux qu'admirables. Cela surpasse toute parole, et je ne saurais, sans avoir le cœur percé de douleur, penser qu'ils ont été réduits en cendre, non par les Romains, mais par les flammes criminelles de ce feu allumé, dès le commencement de nos divisions, par des scélérats et des traîtres à leur patrie. Un autre embrasement consuma de même tout ce qui était auprès de la forteresse Antonia, passa jusqu'au palais, et brûla les couvertures de ces trois admirables tours.

## CHAPITRE XIV.

*Description du temple de Jérusalem, et quelques coutumes légales.*

Il faut maintenant parler du temple. Il était bâti, comme je l'ai dit, sur une montagne fort rude; et à peine ce qu'il y avait au commencement de plein sur son sommet put suffire pour la place du temple et de l'enceinte qui était au-devant; mais quand le roi Salomon le bâtit, il fit faire un mur vers l'Orient pour soutenir les terres de ce côté-là, et, après que l'on eut comblé cet espace, il y fit construire l'un des portiques.

Il n'y avait alors que cette face qui fût revêtue, mais dans la suite du temps le peuple continuant à porter des terres pour élargir encore cet espace, le sommet de cette montagne se trouva de beaucoup accru. On rompit depuis le mur qui était du côté du Septentrion, et l'on enferma encore un autre espace aussi grand que celui que contenait tout le tour du temple. Enfin, ce travail fut, contre toute espérance, poussé si avant, que l'on environna d'un triple mur toute la montagne; mais pour conduire à la perfection un ouvrage si prodigieux, il se passa des siècles entiers, et l'on y employa tous les trésors sacrés provenant des dons que la dévotion des peuples venait y offrir à Dieu de tous les endroits du monde. Il suffit, pour faire juger de la grandeur de cette entreprise,

de dire qu'outre le circuit d'en haut, on éleva de trois cents coudées, et en quelques endroits davantage, la basse partie du temple. Mais l'excessive dépense de ces fondations ne paraissait point, parce que ces vallées ayant depuis été comblées, elles se trouvèrent revenir au niveau des rues étroites de la ville, et les pierres que l'on employa à cet ouvrage avaient quarante coudées de long. Ainsi ce qui paraissait impossible se trouva enfin exécuté par l'ardeur et la persévérance incroyable avec laquelle ce peuple y employa si libéralement son bien.

Que si ces fondations étaient merveilleuses, ce qu'elles soutenaient n'était pas moins digne d'admiration. On bâtit dessus une double galerie, soutenue par des colonnes de marbre blanc d'une seule pièce, de vingt-cinq coudées de hauteur, et dont les lambris de bois de cèdre, étaient si parfaitement beaux, si bien joints et si bien polis, qu'ils n'avaient point besoin, pour ravir les yeux, de l'aide de la sculpture et de la peinture. La largeur de ces galeries était de trente coudées, leur longueur de six stades, et elles se terminaient à la tour Antonia.

Tout l'espace qui était à découvert était pavé de diverses sortes de pierres : et le chemin par lequel on allait au second temple avait, à la droite et à la gauche, une balustrade de pierre de trois coudées de haut, dont l'ouvrage était très-agréable ; et l'on y voyait, d'espace en espace, des colonnes sur lesquelles étaient gravés en caractères grecs et romains les préceptes de continence et de pureté, pour faire connaître aux étrangers, qu'ils ne devaient point prétendre d'entrer lieu très-saint : car ce second temple portait aussi le nom de saint ; on y montait du premier par quatorze degrés : sa forme était quadrangulaire, et il était enfermé d'un mur dont le dehors, qui avait quarante coudées de haut, était tout couvert de degrés, mais la hauteur du dedans n'était que de vingt-cinq coudées : et comme ce mur était bâti sur un lieu élevé où l'on montait par des degrés, on ne le pouvait voir entièrement par dedans, à cause qu'il était couvert de la montagne.

Quand on avait monté ces quatorze degrés, on trouvait un espace de trois cents coudées tout uni, qui allait jusqu'à ce mur. On montait encore par cinq autres degrés pour arriver aux portes de ce temple. Il y en avait quatre vers le Septentrion, quatre vers le Midi, et deux vers l'Orient.

L'oratoire destiné pour les femmes était séparé du reste par un mur, et il y avait deux portes : l'une du côté du Midi, et l'autre du côté du Septentrion par lesquelles seules on y entrait. L'entrée de cet oratoire était permise non-seulement aux femmes de notre nation qui demeuraient dans la Judée, mais aussi à celles qui venaient par dévotion des autres provinces pour rendre leurs hommages à Dieu. Le côté qui regardait l'Occident était fermé par un mur, et il n'y avait point de porte. Entre les portes dont j'ai parlé et du côté du mur qui était au-dedans, près de la trésorerie, il y avait des galeries soutenues par de grandes colonnes, qui bien qu'elles ne fussent pas enrichies de beaucoup d'ornements, ne cédaient point en beauté à celles qui étaient au-dessous.

De ces dix portes dont j'ai parlé il y en avait neuf toutes couvertes et même leurs gonds de lames d'or et d'argent, et la dixième, qui était hors du temple, l'était d'un cuivre de Corinthe plus précieux que l'or et que l'argent. Ces portes étaient toutes à deux pans, et chaque pan avait trente coudées de haut et quinze de large.

Lorsque l'on était entré l'on trouvait à droite et à gauche des salons de trente coudées en carré, et hauts de quarante coudées faits en forme de tours, et soutenus chacun par deux colonnes dont la grosseur était de douze coudées. Quant au portail à la corinthienne, placé du côté de l'Orient, par lequel les femmes entraient et qui était opposé au portail du temple, il surpassait tous les autres en grandeur et en magnificence : car il avait cinquante coudées de haut : ses portes en avaient quarante, et les lames d'or et d'argent dont elles étaient couvertes étaient plus épaisses que celles dont Alexandre, père de Tibère, avait fait couvrir les autres neuf portes. On montait par quinze degrés, depuis le mur qui séparait les femmes d'avec les hommes jusqu'au grand portail du temple : et il en fallait monter vingt pour aller gagner les autres portes.

Le temple, ce lieu saint consacré à Dieu, était placé au milieu. On y montait par douze degrés : la largeur et la hauteur de son frontispice était de cent coudées, mais il n'y en avait que soixante dans son enfoncement et sur le derrière, parce que sur le devant et à son entrée étaient deux élargissements de vingt coudées chacun, qui paraissaient comme deux bras qui s'étendaient pour embrasser et pour y recevoir ceux qui y entraient. Son premier portique, qui était de soixante-dix coudées de haut et de vingt-cinq de large, n'avait point de por-

les, parce qu'il représentait le ciel qui est visible et ouvert à tout le monde. Tout le devant de ce portique était doré : et [illegible] les yeux en pouvaient à peine soutenir l'éclat.

[illegible] qu'au comble. Sa hauteur était de quatre-vingt-dix coudées, [illegible] dedans était toute couverte de lames d'or, comme je l'ai dit, et les côtés du mur qui l'accompagnaient étaient tout dorés. [illegible] dont ils tiraient leur origine. Car l'écarlate représentait le [illegible] senté dans ce superbe tapis, à l'exception des signes.

On entrait de là dans la partie inférieure du temple, qui avait soixante coudées de long, autant de haut, et vingt de [illegible] encensements. Ce chandelier avait sept branches sur les- [illegible]

[illegible] la voir. On la nommait le Sanctuaire ou le Saint des saints.

Il y avait tout alentour plusieurs bâtiments à trois étages : on pouvait passer des uns dans les autres, et y aller par chacun des côtés du grand portail. Comme sa partie supérieure était plus étroite, elle n'avait point de semblables bâtiments. Elle n'était pas non plus si magnifique ; mais elle était plus élevée que l'autre de quarante coudées : et ainsi toute sa hauteur était de cent coudées : son plan n'en avait que soixante.

Il n'y avait rien dans toute la face extérieure du temple qui ne ravît les yeux en admiration et ne frappât l'esprit d'étonnement. Car il était tout couvert de lames d'or si épaisses que dès que le jour commençait à paraître, on n'en était pas moins ébloui qu'on l'aurait été par les rayons même du soleil. Quant aux autres côtés où il n'y avait point d'or, les pierres en étaient si blanches, que cette superbe masse paraissait de loin aux étrangers qui ne l'avaient point encore vue, être une montagne couverte de neige.

Toute la couverture du temple était semée et comme hérissée de broches ou pointes d'or fort pointues, afin d'empêcher les oiseaux de s'y abattre et de la salir; et une partie des pierres dont il était bâti avaient quarante-cinq coudées de long, cinq de haut et six de large.

L'autel qui était devant le temple avait cinquante coudées en carré, et sa hauteur était de quinze coudées. Il était assez difficile d'y monter du côté du Midi; et on l'avait construit sans donner un seul coup de marteau.

Une balustrade d'une pierre parfaitement belle et d'une coudée de haut environnait le temple et l'autel, et séparait le peuple des sacrificateurs.

Les lépreux n'étaient pas seulement exclus de l'entrée du temple, mais aussi de celle de la ville.

Il n'était jamais permis aux femmes de passer plus avant que le lieu que nous avons dit.

Quant aux hommes, il leur était défendu et même aux sacrificateurs d'entrer dans la partie intérieure du temple s'ils n'étaient purifiés.

## CHAPITRE XV.

*Diverses autres observations légales. Du grand sacrificateur et de ses vêtements. De la forteresse Antonia.*

Ceux qui étant de race sacerdotale ne pouvaient exercer la sacrificature parce qu'ils étaient aveugles, se tenaient [illegible] parce qu'il n'y avait que ceux [illegible] à qui il fût permis de porter l'habit sacerdotal.

Quand [illegible], il fallait que leur vie fût irré-[illegible] cher de l'autel. Ils étaient [illegible] de s'abstenir de boire du vin, comme aussi d'être très-[illegible] nistère si saint.

Le grand sacrificateur ne montait pas toujours à l'autel, [illegible] vait.

Lorsqu'il offrait le sacrifice, il était ceint [illegible] leurs toutes semblables.

Son [illegible] des mêmes couleurs; mais il y [illegible] où les noms des douze tribus étaient gravés; et l'on y voyait pendre des deux côtés douze autres pierres précieuses ran-[illegible], savoir : dans le premier rang une sardoine, une topaze et une émeraude. Dans le second, un rubis, un jaspe et un saphir.

Dans le troisième, une agathe, un amétiste et un lyncure. Et dans le quatrième, un onix, un béryte et un chrysolite.

Sa tiare était de lin et enrichie d'une couronne de couleur d'azur avec une autre couronne au-dessus qui était d'or, où les quatre voyelles qui sont des lettres sacrées étaient gravées.

Ce grand sacrificateur n'était pas toujours revêtu de cet habit, mais d'un moins riche, et il ne le portait qu'une fois l'année [illegible] jour on célébrait un jeûne général. Mais je parlerai ailleurs plus [illegible] et de nos lois dont il me reste encore plusieurs choses à dire.

Quant à la forteresse Antonia, elle était assise dans l'angle que [illegible] regardaient l'Occident et le Septentrion. Le roi Hérode l'avait bâtie sur un roc de cinquante coudées de haut, inaccessible de tous côtés; et il n'a dans nul autre ouvrage fait paraître une si [illegible] le rendre si glissant que l'on ne pût ni y monter ni en descendre. Il avait enfermé la tour d'un mur de trois coudées de haut seulement, et tout l'espace de cette tour, à compter depuis ce mur, était de quarante coudées. Quoiqu'elle fût si forte au-dehors, il y avait au-dedans tant de logements, de bains, et de salles capables de contenir un grand nombre de gens, qu'elle pouvait passer pour un superbe palais, et les offices en étaient si beaux et si commodes, qu'on l'aurait prise pour [illegible] était accompagné en distances égales de quatre autres tours, dont trois avaient cinquante coudées de haut; mais celle qui était dans l'angle qui regardait le Midi et l'Orient en avait soixante-dix, et on pouvait de là voir tout le temple. Aux en[illegible] tres de Jérusalem, allaient et venaient des gens de guerre, [illegible] et du temple.

Le palais du roi Hérode, bâti dans la ville haute, pouvait aussi passer pour une autre citadelle.

La montagne de Bésétha, qui était, comme je l'ai dit, séparée de la forteresse Antonia, était la plus haute de toutes : elle joignait en partie la ville neuve, et était la seule qui se rencontrait à l'opposite du temple du côté du Septentrion.

## CHAPITRE XVI.

*Quel était le nombre de ceux qui suivaient le parti de Simon et de Jean. Que la division des Juifs fut la véritable cause de la prise de Jérusalem et de sa ruine.*

L[illegible] des [illegible] sui-vaient le parti de Simon, et leur nombre était de dix mille, commandés sous son autorité par cinquante capitaines. Il avait, outre cela, cinq mille Iduméens, commandés par dix chefs dont les principaux étaient *Sofa*, fils de Jacques, et *Cathlas*, fils de Simon.

Jean, qui avait occupé le temple avec six mille hommes de guerre, commandés par vingt capitaines, et deux mille quatre cents des zélateurs qui étaient rentrés dans son parti, avaient pour chef Eléazar, à qui ils obéissaient auparavant, et *Simon*, fils de Jaïr.

Dans la guerre que ces deux partis opposés se faisaient, le peuple était leur commune proie, et ils ne pardonnaient à un seul de ceux qui n'étaient pas de leur faction. Simon était maître de la ville haute, du plus grand mur jusqu'à la vallée de Cédron ; et de cet espace de l'ancien mur, qui s'étend depuis la fontaine de Siloé jusqu'à l'endroit où il tourne vers l'Orient, et jusqu'au palais de Monobaze, roi des Adiabéniens, qui habitent au-delà de l'Euphrate. Il occupait aussi la montagne d'Acra où la ville basse est assise, et jusqu'à la maison royale d'Hélène, mère de ce prince Monobaze.

Jean, de son côté, était maître du temple et de quelque partie de ce qui était alentour, comme aussi d'Ophlan et de la vallée de Cédron, et tout ce qui se trouvait entre Simon et lui ayant été consumé par le feu, ce n'était plus que comme une place d'armes qui leur servait de champ de bataille : car, encore que les Romains fussent campés à leurs portes et eussent commencé à former le siége, leur animosité ne cessait point. Ils se réunissaient seulement durant quelques heures pour s'opposer à leurs communs ennemis, et recommençaient aussitôt après à tourner leurs armes contre eux-mêmes, comme si,

pour faire plaisir aux Romains, ils eussent conjuré leur propre perte. L'on peut donc dire avec vérité, qu'une si cruelle guerre domestique ne leur a pas été moins funeste que cette autre guerre étrangère, et que Jérusalem n'a point souffert de maux des Romains, que la fureur de ces malheureuses divisions ne lui eût déjà fait éprouver, et même encore de plus grands. Ainsi je ne crains point d'assurer que c'est plutôt à ces ennemis de leur patrie, qu'aux Romains, que l'on doit attribuer la ruine de cette puissante ville, et que la seule gloire que ces derniers peuvent prétendre est d'avoir exterminé ces factieux, dont l'impiété, jointe à tous les autres crimes, que l'on saurait s'imaginer, avait détruit l'union dont elle tirait beaucoup plus de force que de ses murailles. Ne peut-on pas dire avec raison, que les crimes des Juifs sont la véritable cause de leurs malheurs, et que ce que les Romains leur ont fait souffrir n'en a été qu'une juste punition? Mais je laisse à chacun d'en juger comme il lui plaira.

## CHAPITRE XVII.

*Tite va encore reconnaître Jérusalem, et décide par quel endroit il la devait attaquer. Nicanor, l'un de ses amis, voulant exhorter les Juifs à demander la paix, est blessé d'un coup de flèche. Tite fait ruiner les faubourgs et l'on commence les travaux.*

PENDANT que l'on était en cet état dans Jérusalem, Tite fit le tour de la ville avec quelque cavalerie de ses meilleures troupes, pour reconnaître par quel endroit il devrait plutôt l'attaquer : et il avait peine à se résoudre, parce que du côté des vallées elle était inaccessible, et que de l'autre le premier mur était si fort qu'il paraissait ne pouvoir être ébranlé par les machines. Enfin, il jugea que l'endroit le plus faible était vers le sépulcre du grand sacrificateur Jean, parce qu'il était le plus bas de tous; que le premier mur n'y était pas défendu par le second, et que l'on avait négligé de fortifier ce côté-là, parce que la nouvelle ville n'était pas encore bien peuplée : outre que l'on pouvait par cet endroit venir au troisième mur, et ainsi se rendre maître de la ville haute, et ensuite du temple par la forteresse Antonia.

Lorsque ce prince considérait ces choses et pesait toutes ces raisons, *Nicanor*, l'un de ses amis, qui était un homme fort capable, s'étant approché des murailles avec Josèphe, pour

tâcher de persuader aux Juifs de demander la paix, fut blessé d'une flèche à l'épaule gauche. Tite, jugeant de leurs sentiments par cette [illegible] qu'ils témoignaient contre ceux même qui leur parlaient pour leur avantage, s'affermit [illegible] dessein d'en venir à la force. Ainsi il permit à ses soldats de ravager les faubourgs, et de se servir des matériaux pour élever leurs plates-formes. Il partagea ensuite son armée en trois, distribua les travaux, plaça les frondeurs et les archers dans le [illegible], et mit devant eux les machines [illegible] d'empêcher les sorties et les [illegible] que pourraient faire les [illegible]. [illegible] avec une diligence incroyable, tous les arbres qui se rencontrèrent dans ces faubourgs, et l'on employa [illegible] avec la même [illegible] en sorte qu'il n'y avait personne dans toute l'armée qui ne [illegible]. Les Juifs, de leur côté, ne manquaient à rien de tout ce qui pouvait servir pour leur défense.

## CHAPITRE XVIII.

*Effets des machines des Romains, et grands efforts des Juifs pour retarder leurs travaux.*

Le peuple de Jérusalem, auparavant exposé aux rapines et aux cruautés des factieux, [illegible] les voyant alors se [illegible] à se défendre, qu'ils n'avaient pas le loisir de tourner leur fureur contre lui, commençait de respirer, et [illegible] d'espérer que les Romains le vengeraient des maux qu'ils lui avaient faits.

Ceux qui avaient embrassé le parti de Jean, s'opposèrent vigoureusement aux assiégeants, pendant que la crainte qu'il avait de Simon le retenait enfermé dans le temple.

Ce dernier qui se trouvait plus proche de l'attaque et du péril, fit planter sur les remparts toutes les machines prises autrefois sur Cestius auprès de la forteresse Antonia, mais il n'en tirait pas grand avantage, faute de savoir s'en servir, parce que l'on n'en avait appris l'usage que par quelques transfuges qui n'en étaient pas fort instruits. Les Juifs s'en servaient néanmoins comme ils pouvaient; lançaient de dessus les remparts des pierres et des traits contre les assiégeants, faisaient des sorties, et en venaient aux mains avec eux. Les Romains, de leur côté couvraient leurs travailleurs avec des

claies et des gabions ; et il n'y avait point de légion qui n'eut à sa tête des machines merveilleuses, pour repousser leurs efforts. Celles de la douzième légion étaient les plus redoutables, les pierres qu'elles poussaient étaient plus grosses que celles des autres, et allaient si loin qu'elles ne renversaient pas seulement ceux qui faisaient ces sorties, mais allaient tuer jusque sur les murs et les remparts de la ville, ceux qui étaient commandés pour les défendre. Les plus petites de ces pierres pesaient au moins un talent (1) : leur portée était de deux stades et davantage, et leur force si grande, qu'après avoir renversé ceux qui se rencontraient dans les premiers rangs, elles en tuaient encore d'autres derrière eux. Mais souvent les Juifs les évitaient, tant parce que leur bruit et leur blancheur leur donnaient moyen de s'y préparer, que parce qu'ils avaient disposé des gens sur les tours, qui aussitôt que l'on commençait à faire jouer ces machines, les en avertissaient en leur criant en hébreu : *Le fils vient, et il prend un tel chemin.* A ce signe ils se jetaient par terre, et les pierres passaient outre sans leur faire de mal. Les Romains l'ayant remarqué, les firent noircir ; et cette invention leur ayant réussi, une seule pierre tuait quelquefois plusieurs Juifs. Mais nul péril, n'étant capable de ralentir leur ardeur à s'exposer aux travaux des Romains, il n'y eut rien qu'ils ne continuassent de faire tant la nuit que le jour pour tâcher de les retarder.

## CHAPITRE XIX.

*Tite met ses béliers en batterie. Grande résistance des assiégés. Ils font une si furieuse sortie qu'ils donnent jusque dans le camp des Romains, et auraient brûlé leurs machines, si Tite ne l'eût empêché par son extrême valeur.*

APRÈS que les Romains eurent achevé leurs travaux, ils jetèrent un plomb attaché à une corde pour mesurer l'espace qu'il y avait depuis leurs terrasses jusqu'au mur de la ville ; ce qui était le seul moyen de le savoir, parce que les traits que les assiégés lançaient continuellement, empêchaient qu'on ne pût s'en approcher. Lorsque l'on vit que les béliers pouvaient porter jusque-là, Tite commanda de les mettre en

(1) Nous avons vu que le talent, unité de poids et de valeur, variait beaucoup. (N. E.)

batteries, fit avancer les autres machines pour empêcher les efforts des assiégés, et fit battre le mur par trois différents endroits. Le bruit de tant de machines qui jouaient en même temps, effraya tellement les habitants que l'air retentissait de leurs cris, et jeta aussi la crainte dans le cœur des factieux. Un si grand péril, où ils se trouvaient tous, leur fit penser à se réunir pour leur commune défense. Ils se disaient les uns aux autres « qu'il semblait qu'ils conspirassent à se détruire » pour favoriser les Romains, et que si Dieu ne permettait » pas que cette réunion durât longtemps, ils devaient au moins » alors faire tout ce qu'ils pourraient pour s'opposer à leurs » ennemis. » Simon envoya ensuite dire par un héraut à ceux qui étaient enfermés dans le temple, qu'ils pouvaient en toute sûreté en sortir pour le suivre; et bien que Jean ne se fiât pas trop à lui, il ne laissa pas de le leur permettre.

Ainsi tous ces factieux suspendirent leurs inimitiés, se rassemblèrent en un seul corps, et après avoir bordé les remparts et les murailles, ils lançaient continuellement un nombre incroyable de feux et de traits contre les machines des assiégeants, et contre ceux qui poussaient les béliers. Les plus déterminés sortaient même par grandes troupes, renversaient les couvertures des machines, et faisaient voir, par leur extrême valeur qu'il ne leur manquait que d'avoir autant de science dans la guerre que d'audace et de hardiesse. Tite, qui était toujours présent pour donner des ordres partout où il en était besoin, tenait de la cavalerie et des archers autour des machines afin de repousser ceux qui venaient pour les brûler; et ceux qui étaient sur les tours ne cessaient point de lancer des dards pour donner moyen aux béliers de faire leur effet : mais le mur qu'ils battaient était si fort qu'il résistait à leurs coups. Le bélier de la quinzième légion ébranla seulement le coin de la tour qui s'élevait au-dessus du mur : et ce mur ne laissa pas de demeurer ferme lorsqu'elle tomba.

Les assiégés ayant pour lors discontinué de faire des sorties, ils observèrent le temps que les assiégeants étaient épars dans leur camp, et occupés à leurs travaux dans la pensée que la lassitude et la peur avaient fait retirer les Juifs. Ils sortirent par une fausse porte de la tour d'Hippicos, mirent le feu dans les ouvrages des assiégeants, et donnèrent même jusque dans leur camp. A ce bruit, ceux qui étaient les plus proches se rallièrent, et ceux qui étaient éloignés vinrent promptement les joindre. L'audace l'emporta alors sur la discipline des Ro-

mains. Les Juifs mirent d'abord en fuite ceux qu'ils rencontrèrent, et poussèrent ceux qui se rallièrent. Le grand combat fut à l'entour des machines. Il n'y eut point d'efforts que les uns ne fissent pour les brûler; et les autres pour les en empêcher. Un cri confus s'éleva de part et d'autre, et plusieurs de ceux qui se trouvèrent à la tête d'un choc si opiniâtre demeurèrent morts sur la place. La vigueur et le mépris de la mort, que les Juifs firent paraître en cette occasion, continuaient à leur donner l'avantage, lorsque les soldats levés dans Alexandrie soutinrent si généreusement leur effort, que, contre toute apparence, ils passèrent ce jour-là pour être plus vaillants que les Romains.

Mais Tite, étant arrivé avec un gros de sa meilleure cavalerie, chargea si furieusement les ennemis qu'il en tua douze de sa main, mit le reste en fuite, les poursuivit jusque sous leurs murailles, et garantit ainsi ses machines d'un embrasement qui leur était inévitable. Il fit crucifier à la vue des assiégés un Juif pris dans ce combat, pour voir s'il pourrait, par un tel spectacle, jeter la terreur dans leur esprit. Après qu'il se fut retiré, un chef des Iduméens, nommé *Jean*, voulant parler à un soldat qu'il connaissait, fut tué d'un coup de flèche, tirée par un Arabe. Les Juifs, et même les plus factieux, le regrettèrent extrêmement, parce qu'il était fort vaillant, et qu'il n'avait pas moins de conduite que de cœur.

## CHAPITRE XX.

*Trouble arrivé dans le camp des Romains par la chute d'une des tours que Tite avait fait élever sur ses plates-formes. Ce prince se rend maître du premier mur de la ville.*

La nuit suivante, il arriva un étrange trouble dans le camp des Romains. Tite avait fait élever sur ses terrasses trois tours de cinquante coudées de haut chacune, pour dominer de là les remparts et les murs assiégés. Environ vers minuit, l'une de ces tours tomba d'elle-même, et le bruit de sa chute remplit tout le camp de crainte, parce que l'on ne doutait point que ce ne fût un effet de quelque grand effort des Juifs. Dans ce tumulte, toutes les légions coururent aux armes, sans savoir de quel côté faire tête, parce qu'il ne paraissait point d'ennemis. Les [illegible] de la manière dont cela était arrivé; et personne ne le pouvait dire. Sur ce doute, ils cou-

mencèrent d'entrer en soupçon les uns des autres, s'entre-demandaient le mot, et semblaient être frappés d'une telle terreur panique que, quand les Juifs auraient déjà forcé leur camp, elle n'aurait pu être plus grande. Mais Tite ayant appris au vrai ce que c'était, le fit savoir à toute l'armée : et à peine put-il encore, par ce moyen, apaiser un si grand trouble.

Les Juifs soutenaient sans crainte tous les autres efforts des assiégeants, mais ils ne savaient comment résister à l'incommodité qu'ils recevaient de ces tours, parce qu'elles étaient pleines de machines faciles à transporter et de frondeurs et d'archers qui les accablaient par une grêle continuelle de dards, de flèches et de pierres, sans qu'ils sussent comment y remédier, parce qu'ils ne pouvaient élever des cavaliers qui égalassent la hauteur de ces tours, ni les renverser tant elles étaient fortes, ni brûler parce qu'elles étaient toutes couvertes de plaques de fer. Ils furent donc contraints de se reculer plus loin que la portée de ces flèches, de ces dards et de ces pierres. Ainsi rien ne pouvant plus retarder l'effet des béliers et ces redoutables machines s'avançant toujours, le mur ne put résister aux efforts du plus grand à qui les Juifs avaient donné le nom de *Nicom*, c'est-à-dire vainqueur. Alors les assiégés déjà fatigués par tant de combats et de veilles, parce que les gardes qu'ils faisaient la nuit étaient éloignées de la ville, soit qu'ils manquassent de fermeté, ou par un mauvais conseil, crurent ne devoir pas s'opiniâtrer davantage à la défense de ce mur, puisqu'il leur en restait deux autres. Les Romains, ne trouvant plus alors de résistance, entrèrent sans peine par la brèche et ouvrirent les portes au reste de leur armée. Ainsi, au bout de quinze jours et le septième du mois de mai, ils se rendirent maîtres de ce premier mur et en abattirent la plus grande partie, comme aussi du quartier de la ville qui regardait le Septentrion et que Cestius avait ruiné.

## CHAPITRE XXI.

*Tite attaque le second mur de Jérusalem. Efforts incroyables de valeur des assiégeants et des assiégés.*

T[illegible] des Assyriens, occupa l'espace de la vallée de Cédron, et n'étant éloigné du second mur que de la portée d'une flèche, résolut de l'attaquer. Les Juifs se partagèrent pour se défendre et résistèrent courageusement. Jean combattait avec les siens de dedans la forteresse Antonia et du haut du portique du temple [illegible] du roi Alexandre, et Simon, avec ceux de son parti, défendait [illegible] cos. Ils faisaient souvent des sorties et en venaient jusqu'à combattre main à main contre les Romains. Mais l'avantage que la discipline de ces derniers leur donnait sur eux les contraignait de se retirer avec perte. Le contraire arrivait dans les assauts, car quelque grand que fût le courage des Romains et leur science dans la guerre, l'audace des Juifs, que leur crainte augmentait encore, jointe à ce que tant de maux qu'ils souffraient les endurcissaient au travail, leur faisait faire de si [illegible] tenait, et le désir de terminer ce grand siége par une prompte victoire animait les Romains, sans que l'ardeur qu'ils témoi[illegible] encore plus difficile à supporter que celle des jours, parce [illegible] demeuré durant toute la nuit sous les armes, étaient près de [illegible] ment à Simon, pour qui tous ceux de son parti avaient tant [illegible] Quant

aux Romains, quel courage ne leur donnait point la possession où ils se trouvaient de vaincre toujours, leurs guerres presque perpétuelles, leurs continuels exercices, la grandeur de leur empire, et surtout parce qu'ils combattaient sous les yeux d'un tel général : car cet admirable prince étant présent partout et ne laissant point de grands services sans récompense, quelle lâcheté aurait été plus honteuse et plus punissable que celle dont il serait le témoin ; et quel autre avantage pouvait égaler la gloire de se rendre digne, par des actions extraordinaires de valeur, de l'estime de celui qui, étant déjà déclaré césar, serait un jour le maître du monde? Y a-t-il donc sujet de s'étonner que tant de considérations jointes ensemble, portassent une nation déjà si généreuse par elle-même à faire des choses qui semblaient aller au-delà des forces humaines.

## CHAPITRE XXII.

*Belle action d'un chevalier romain, nommé Longinus. Témérité des Juifs ; et avec quel soin Tite, au contraire, ménageait la vie de ses soldats.*

Les Juifs ayant formé hors de leurs murailles un gros bataillon ; et les traits lancés en même temps de leur côté et de celui des Romains volant de toutes parts, un chevalier romain, nommé *Longinus*, perça ce bataillon et tua deux des plus braves des ennemis qui voulurent s'opposer à lui. Il frappa l'un au visage, et avec le même javelot qu'il retira de sa plaie perça le côté de l'autre qui s'enfuyait. Après une action si courageuse, il revint trouver les siens sans être blessé ; et la gloire qu'elle lui acquit porta par une noble émulation plusieurs autres à l'imiter.

D'autre part, les Juifs ne tenant compte de ce qu'ils souffraient, ne pensaient qu'à attaquer les Romains, et s'estimaient heureux de mourir pourvu qu'ils en eussent tué quelqu'un. Tite au contraire n'avait pas moins de soin de conserver ses soldats que de désir de vaincre. Il disait que la témérité devait plutôt passer pour désespoir que pour valeur : mais que le vrai courage consistait à joindre la prudence à la générosité, et à se conduire avec tant de jugement dans les périls, qu'on n'oubliait rien pour tâcher de s'en garantir et de les faire tomber sur les ennemis.

## CHAPITRE XXIII.

*Les Romains abattent avec leurs machines une tour du second mur de la ville. Artifice dont un juif nommé Castor se servit pour tromper Tite.*

Tite ayant commandé de pousser le bélier contre le milieu de la tour qui regardait le Septentrion, fit en même temps tirer tant de flèches, que ceux qui la défendaient l'abandonnèrent, excepté un Juif, nommé *Castor*, qui était un homme très-artificieux, et dix autres avec lui. Ils demeurèrent durant quelque temps sous des mantelets sans s'émouvoir; mais, lorsqu'ils sentirent ébranler la tour, Castor tendit les bras à Tite, et le conjura avec une voix lamentable de lui pardonner. Ce prince, que son extrême bonté rendait très-facile, ajouta foi à ses paroles, et dans la pensée que les Juifs se repentaient de s'être engagés dans cette guerre, il commanda qu'on cessât de faire jouer les béliers, défendit de tirer contre Castor et ses compagnons, et lui permit de dire ce qu'il demandait. Ayant répondu « qu'il souhaitait que l'on en vînt à un » traité, Tite lui repartit qu'il lui en savait bon gré, et que » si tous les autres étaient de son sentiment, il était prêt à » leur accorder la paix. » Cinq de ceux qui étaient avec Castor feignaient d'avoir le même désir que lui, et les cinq autres criaient qu'ils mourraient plutôt que de se rendre esclaves des Romains. Pendant cette contestation, les Romains ne tirant plus et ne faisant aucun effort, Castor envoya donner avis à Simon de ce qui se passait, afin qu'il pût en profiter pendant qu'il continuerait d'amuser Tite, et de faire semblant d'exhorter ses compagnons à demander la paix. Eux, de leur côté, pour seconder sa dissimulation, crièrent qu'ils ne pouvaient souffrir un tel discours; et, après s'être donné de grands coups de leurs épées, mais seulement sur leurs armes, se laissèrent tomber comme s'ils se fussent tués. Tite et ceux qui étaient avec lui ne voyant cela que d'en bas, et ainsi n'en pouvant juger au vrai, admiraient jusqu'à quel excès la fureur leur opiniâtreté les portait, et déploraient leur malheur. Castor ayant en même temps été blessé au visage d'un coup de flèche, il la retira de sa plaie, la montra à Tite, et lui fit de grandes plaintes de ce qu'on la lui avait tirée. Ce prince témoigna de le trouver fort mauvais, et dit à Josèphe, qui était proche de lui, de l'aller toucher dans la main pour gage de sa parole,

mais il le supplia de l'en dispenser, parce qu'il ne doutait point qu'il n'y eût en cela de l'artifice, et fut cause aussi que ceux de ses amis qui s'offraient d'y aller n'y allèrent pas. Un Juif du nombre de ceux qui s'étaient rendus aux Romains, nommé *Enée*, s'offrit d'y aller. Castor lui cria qu'il apportât de quoi recevoir de l'argent qu'il lui voulait donner. Ces paroles redoublant l'ardeur d'Enée, il y courut; et lorsqu'il fut proche de lui, Castor lui jeta une pierre, dont il évita le coup, et un soldat qui était derrière lui en fut blessé. Une si grande tromperie fit alors connaître à Tite que la compassion est préjudiciable dans la guerre, et que, pour agir sûrement, la sévérité est nécessaire. Il commanda avec colère que l'on recommençât la batterie avec plus d'effort qu'auparavant, et Castor et ses compagnons, voyant la tour prête à tomber, y mirent le feu et se jetèrent à travers les flammes dans des voûtes qui étaient au-dessous. Les Romains crurent qu'ils n'avaient point craint de se brûler ainsi eux-mêmes, et admirèrent leur courage.

## CHAPITRE XXIV.

*Tite gagne le second mur de la nouvelle ville. Les Juifs l'en chassent, et quatre jours après il les regagne.*

TITE ayant par la chute de cette tour [illegible] ouverture [illegible] au second mur, cinq jours après qu'il s'était rendu maître du premier, en chassa les Juifs, et entra avec deux mille hommes choisis dans la nouvelle ville, dont les rues étaient fort étroites. Elle était seulement habitée par des marchands de laine, des quincailliers, des chaudronniers et des fripiers; s'il eût voulu d'abord faire abattre une grande partie de ce mur et user du pouvoir que lui donnait le droit de la guerre, [illegible] raser les maisons, je ne doute point qu'il n'eût pu aisément dès lors se rendre maître de tout le reste. Mais dans la pensée qu'il eut qu'en l'état où étaient les Juifs, ils ne seraient pas si ennemis d'eux-mêmes que de n'avoir point recours à sa clémence, il ne voulut pas faire un plus grand effort. Ainsi il défendit absolument de tuer aucun des prisonniers et de mettre le feu dans les maisons, permit aux séditieux, s'ils ne voulaient point de paix, de sortir en assurance pour continuer à faire la guerre, pourvu qu'ils ne fissent point de mal au peuple, et promit au peuple de le laisser dans

[illegible] con-
server la ville à l'empire, et le temple à la ville.

Le peuple était déjà tout disposé à accepter ces propositions : mais ceux qui ne respiraient que la guerre attribuaient la bonté de Tite à la lâcheté, et à ce qu'il n'espérait plus de pouvoir prendre la ville haute. Ils menacèrent même de tuer ceux qui parleraient de se rendre, et qui oseraient seulement proférer le nom de paix. Quand les Romains furent entrés, une partie de ces factieux s'opposèrent à eux dans ces rues étroites, et d'autres étant sortis hors de leurs murailles par les portes d'en haut les attaquèrent. Les corps-de-garde des Romains en furent si surpris et si troublés qu'ils descendirent des murs en bas, abandonnèrent les tours, et se retirèrent dans leur camp. Il s'éleva alors de grands cris de toutes parts du côté des Romains, parce que ceux qui étaient demeurés dans la ville se trouvaient environnés par les ennemis, et ceux qui s'étaient sauvés dans le camp, appréhendaient pour eux le péril où ils les voyaient. Cependant le nombre des Juifs croissait toujours : et comme la connaissance des lieux leur donnait un grand avantage, ils tuèrent plusieurs Romains, quoique la nécessité les contraignît à se défendre, parce que l'ouverture du mur n'était pas assez grande pour leur donner moyen de passer plusieurs à la fois : et il en serait à peine échappé un seul si Tite ne les eût secourus. Il mit au bout des rues des gens de trait pour repousser les ennemis, et alla en personne aux lieux où ils étaient en plus grand nombre. *Domitius Sabinus*, qui passait pour l'un des plus braves de toute l'armée, seconda sa valeur, se signala en cette occasion, [illegible]
tirer de la sorte, arrêta les Juifs jusqu'à ce qu'il eût retiré tous
[illegible]
le second mur, furent contraints de l'abandonner.

[illegible]
considéraient pas que ceux qu'ils avaient repoussés ne faisaient qu'une petite partie de l'armée romaine, et que la faim [illegible]
leur devait pas être moins redoutable. Car il y avait déjà

quelque temps que l'on pouvait dire qu'ils vivaient de la substance du peuple et buvaient son sang, puisque tant de gens de bien souffraient beaucoup, et que plusieurs étaient déjà morts de nécessité. Mais ces méchants considéraient le malheur des autres comme un avantage pour eux. Ils ne réputaient dignes de vivre que ces ennemis de la paix qui ne voulaient vivre que pour faire la guerre aux Romains : tout le reste passait dans leur esprit pour une multitude inutile qui leur était à charge; et plus cruels envers leurs propres citoyens que les Barbares ne le sont envers les Barbares, ils étaient ravis de voir périr ce pauvre peuple.

Les Romains attaquèrent de nouveau contre leur opinion ce mur qu'ils avaient gagné et perdu, et y donnèrent durant trois jours de suite divers assauts que les Juifs soutinrent avec tant de vigueur, qu'ils furent toujours repoussés. Mais le quatrième jour, Tite en fit donner un si furieux, qu'ils ne purent y résister, et il se rendit ainsi une seconde fois maître de ce mur. Il en fit aussitôt ruiner tout ce qui était exposé au Septentrion, et mit des corps-de-garde dans les tours qui regardaient le Midi.

## CHAPITRE XXV.

*Tite, pour effrayer les assiégés, fait sous leurs yeux une revue de son armée. Il forme ensuite deux attaques contre le troisième mur, et envoie en même temps Josèphe, auteur de cette histoire, exhorter les factieux à lui demander la paix.*

Tite résolut alors d'attaquer le troisième mur. Mais comme il ne jugeait pas avoir besoin pour ce sujet de beaucoup de temps, il voulut donner le loisir aux factieux de rentrer en leur devoir, dans la pensée qu'il avait que la ruine du second mur ferait d'autant plus d'impression sur leur esprit, que la famine était si grande, qu'ils ne pouvaient avec toutes leurs voleries subsister longtemps; au lieu que son armée ne manquait de rien. Ainsi le jour de la passer en revue étant venu, il la mit en bataille dans les faubourgs en un lieu d'où les assiégés la pouvaient voir, et fit payer la solde à tous les soldats. Jamais infanterie ne fut mieux armée : et la cavalerie était si leste, et leurs chevaux si bien enharnachés, que l'on voyait de tous côtés éclater l'or et l'argent dans ce grand espace qu'elle occupait. Mais autant une telle vue était agréable aux Romains, autant elle paraissait terrible aux

Juifs. Ils étaient accourus de toutes parts en si grand nombre [illegible] étaient [illegible]. Les plus audacieux [illegible] sans un extrême étonnement de si grandes forces, si bien armées, et si bien conduites : et ils auraient peut-être changé de [illegible] avec les coupables [illegible] scélérats que l'on peut dire avec vérité avoir été ses plus mortels ennemis.

Tite fit ensuite, durant quatre jours, distribuer des vivres à [illegible] pontife Jean; et [illegible] deux terrasses, à chacune desquelles une légion était occupée. Les Iduméens et les autres qui étaient du parti de Simon, in[illegible] avaient [illegible] de trois cents de celles que l'on nommait balistes ou grosses [illegible]

Tite [illegible] leur salut, sans s'opiniâtrer davantage à re[illegible] tre entre ses mains une place que l'on devait considérer comme déjà prise. Il jeta pour ce sujet les yeux sur Joseph, qu'il jugeait plus capable que nul autre de les persuader, parce qu'il était de leur nation et qu'il leur parlerait en leur langue.

## CHAPITRE XXVI.

*Discours de Josèphe aux Juifs assiégés dans Jérusalem pour les exhorter à se rendre. Les factieux n'en sont point émus; mais le peuple en est si touché, que plusieurs s'enfuient vers les Romains: Jean et Simon mettent des gardes aux portes pour empêcher d'autres de les suivre.*

Josèphe, à la suite de cet ordre, fit le tour de la ville, et choisit un lieu élevé hors de la portée des traits, d'où les assiégés pouvaient l'entendre. « Alors il les exhorta d'avoir compas-
» sion d'eux-mêmes, du peuple, du temple et de leur patrie;
» leur représenta qu'il serait étrange qu'ils eussent plus de
» dureté pour eux que des étrangers; que les Romains étant
» si religieux, qu'ils respectent même parmi les ennemis les
» choses qui passent pour saintes, à combien plus forte raison
» ceux qui avaient été instruits dès leur enfance à les révérer,
» devaient-ils s'employer de tout leur pouvoir pour en procu-
» rer la conservation, et non pas travailler à les détruire? Que
» les plus fortes de leurs murailles étant ruinées, et ne leur
» restant que la plus faible de toutes, il leur était facile de
» voir qu'ils ne pouvaient résister davantage à la puissance
» des Romains; qu'ils devaient être accoutumés à leur être
» assujettis; et qu'encore qu'il soit glorieux de combattre pour
» défendre sa liberté, ce n'est que lorsqu'on en jouit encore;
» mais qu'après l'avoir une fois perdue et obéi pendant un
» long temps, vouloir secouer le joug, c'est plutôt travailler à
» périr misérablement qu'à s'affranchir de la servitude; que s'il
» est honteux d'être soumis à une puissance méprisable, il ne
» l'est pas d'avoir pour maîtres ceux qui règnent par toute la
» terre: car quels pays étaient exempts de la domination des
» Romains que ceux qu'une excessive chaleur ou un froid
» insupportable leur auraient rendus inutiles? qui ne voyait
» que de tous côtés la fortune leur tendait les bras, et que
» Dieu qui tient entre ses mains l'empire du monde, après
» l'avoir dans la suite des siècles donné à diverses nations,
» en avait maintenant établi le siége dans l'Italie? Qui ne sait
» que non-seulement les hommes, mais les animaux cèdent
» comme par une loi inviolable de la nature à ceux qui les
» surpassent en force, et que les hommes, à qui l'on ne peut
» disputer la gloire des armes, demeurent toujours victorieux?
» Qu'ainsi encore que leurs ancêtres ne leur fussent inférieurs

» ni en force ni en courage, ils n'avaient point eu de honte de
» se soumettre à ces invincibles conquérants qu'ils voyaient
» que Dieu conduisait comme par la main à la souveraine
» puissance. Qu'il ne comprenait donc pas sur quoi ils pou-
» vaient se fonder pour continuer de résister, voyant les Ro-
» mains déjà maîtres de la plus grande partie de la ville; et
» que quand même ils cesseraient de l'attaquer et que ses
» murailles seraient encore tout entières, elle ne pouvait évi-
» ter de périr par la famine, le plus redoutable de tous les
» fléaux, parce que ses forces vont toujours croissant; qu'elle
» consumait déjà le peuple et qu'elle consumerait bientôt
» aussi tout ce qu'ils avaient de gens de guerre, si ce n'était
» qu'ils eussent trouvé le moyen de combattre contre la faim,
» et qu'ils fussent les seuls capables de surmonter des maux
» qui sont sans remède. »

Josèphe ajouta que « la prudence oblige à changer d'avis
» avant que d'être réduit à la dernière extrémité; que les Ro-
» mains oublieraient tout le passé pourvu qu'ils ne continuas-
» sent pas dans leur opiniâtreté, parce qu'ils étaient modérés
» dans leur victoire, et préféraient ce qui leur était utile à la
» vaine satisfaction de suivre les mouvements de leur colère;
» qu'ainsi comme ils jugeaient qu'il leur importait de ne trou-
» ver pas une ville sans habitants, et une province déserte,
» ce grand prince, destiné pour succéder à l'empire, était prêt
» à leur accorder la paix : mais que s'ils ne l'acceptaient, il
» ne pardonnerait à un seul, parce qu'ils ne pouvaient la re-
» fuser sans se rendre indignes de tout pardon; qu'après que
» deux de leurs murs avaient été forcés, ils ne pouvaient dou-
» ter que le troisième ne le fût bientôt, et que quand leur ville
» serait imprenable par la force, ils ne pouvaient aussi douter,
» comme il venait de le dire, que la famine ne la réduisît sous
» l'obéissance des Romains. »

Plusieurs de ceux qui entendirent de dessus les remparts Josèphe leur parler ainsi, se moquèrent de lui : d'autres lui dirent des injures, et quelques-uns lui lancèrent même des dards. Alors voyant que des misères si pressantes n'étaient pas capables de les toucher, il crut leur devoir représenter ce qui s'était passé du temps de leurs pères, et leur cria : « Misérables que vous êtes, avez-vous donc oublié d'où est
» venu votre secours dans tous les temps? Est-ce par la voie
» des armes que vous prétendez de surmonter les Romains,
» comme si vous avez jamais dû à vos propres forces les vic-

» toires que vous avez remportées, et ce Dieu tout-puissant, » qui a créé l'univers, n'a-t-il pas toujours été le protecteur » des Juifs, lorsqu'on les a attaqués injustement? Ne rentre- » rez-vous donc point en vous-mêmes pour considérer l'outrage » que vous lui faites de violer le respect qui lui est dû, en » faisant de son temple une citadelle d'où vous sortez, les » armes à la main, comme d'une place de guerre? Avez-vous » oublié tant d'actions si religieuses de nos ancêtres, et de » combien de guerres la sainteté de ces lieux les a délivrés? » J'ai honte de rapporter les merveilles de Dieu à des » personnes indignes de les entendre; écoutez-les néanmoins, » afin d'apprendre que c'est véritablement à lui, et non pas » aux Romains que vous résistez.

» Néchao-Pharaon, roi d'Égypte, étant venu avec de grandes » troupes, enleva Sara qui était comme la mère et la reine de » notre nation. Que fit alors Abraham, son mari et le chef de » notre race? Eut-il recours aux armes pour se venger d'une » telle injure, quoiqu'il l'eût pu, ayant sous lui trois cent » dix-huit lieutenants, dont chacun commandait un grand » nombre d'hommes? Nullement. Il considéra ces forces comme » rien s'il n'était assisté de Dieu, et se contenta de recourir à » lui en élevant ses mains vers le lieu saint que vous avez » souillé par tant de crimes, et la force invincible du Tout- » Puissant fut le seul secours qu'il rechercha dans cette » guerre. Quel effet ne produisit point une telle foi? Ce roi » si redoutable ne lui renvoya-t-il pas sa femme deux jours » après aussi pure que lorsqu'elle lui avait été enlevée? Il » adora ce lieu saint où vous n'avez point craint de répandre » le sang de vos frères; et les songes effroyables qu'il eut le » faisant trembler, il s'enfuit en son pays après avoir donné » quantité d'or et d'argent à ces heureux peuples dont vous êtes » descendus, parce qu'il le voyait si favorisé de Dieu.

» Que dirai-je du passage de nos ancêtres en Égypte? N'y » ont-ils pas demeuré quatre cents ans sous une domination » étrangère? Et quoiqu'ils fussent en assez grand nombre » pour s'en affranchir par les armes, n'aimèrent-ils pas mieux » s'abandonner à la conduite de Dieu? Qui ne sait point les » miracles qu'il fit pour les délivrer? Par combien de di- » verses sortes d'animaux il ravagea ce pays? Par combien de » diverses maladies il l'affligea? Comment il corrompit les » fruits de la terre et les eaux du Nil? Comment ajoutant fléau » sur fléau, il accabla par dix autres plaies ce misérable

» royaume? et comment se déclarant lui-même le défenseur » de nos pères qu'il destinait pour être ses sacrificateurs, il les » en fit sortir et les conduisit sans qu'au milieu de tant de » périls il en coûtât la vie à un seul?

» Lorsque les Assyriens prirent sur nous l'arche de l'al- » liance, et osèrent, avec leurs mains impures, la toucher, » que ne souffrit point la Palestine? Le simulacre de Dagon » ne tomba-t-il pas à ses pieds? Et ceux qui se glorifiaient de » nous l'avoir enlevée sentant leurs entrailles déchirées, avec » des douleurs insupportables, ne furent-ils pas contraints de » nous la renvoyer au son des timbales et des trompettes, » pour tâcher, par l'expiation de leur crime, d'apaiser la co- » lère de Dieu qui se déclarait si hautement le protecteur de » nos ancêtres, parce qu'au lieu d'avoir recours aux armes » ils mettaient en lui seul leur confiance?

» Lorsque Sennachérib, roi d'Assyrie, suivi des forces de » toute l'Asie, vint assiéger cette capitale de la Judée, suc- » comba-t-elle sous une puissance si prodigieuse, et nos pères » eurent-ils recours aux armes pour se défendre? Les seules » qu'ils employèrent furent la prière et leurs vœux; et l'ange » du Seigneur extermina presque entièrement, dans une seule » nuit, cette redoutable armée. Les Assyriens virent le lende- » main, au lever du soleil, cent quatre-vingt-cinq mille des » leurs étendus morts sur la terre : et bien que les Juifs ne » pensassent point à poursuivre ceux qui restaient, leur ter- » reur fut telle qu'ils s'enfuirent avec autant d'effroi que s'ils » se fussent déjà sentis percés de la pointe de leurs épées.

» Ne savez-vous pas aussi que notre nation ayant été du- » rant soixante-dix ans captive en Babylone, elle ne recouvra » sa liberté que lorsque Dieu mit dans le cœur de Cyrus de la » lui rendre; et qu'après que ce grand prince les eut renvoyés » dans leur pays, ils recommencèrent d'offrir des sacrifices » à Dieu comme à leur véritable libérateur?

» Mais pour ne m'étendre pas davantage sur ce sujet, » quelles grandes actions ont jamais faites nos prédécesseurs, » ou par les armes ou sans armes que par une assistance » particulière de Dieu, en exécutant ses ordres? Ils demeu- » raient victorieux sans combattre lorsqu'il lui plaisait de leur » donner la victoire; et ils étaient toujours vaincus lorsqu'ils » combattaient sans le consulter et lui obéir. Faut-il vous » rappeler que lorsque Nabuchodonosor, roi de Babylone, » assiégea Jérusalem, et que Sédécias, notre roi, s'opiniâ-

» tra à se défendre contre l'avis du prophète Jérémie, il fut » pris, emmené captif, et vit ruiner devant ses yeux la ville » et le temple, quoique ce prince et son peuple fussent beau» coup plus modérés que vos chefs ne le sont et que vous ne » l'êtes? Et ce même prophète criant que Dieu, pour les pu» nir de leurs crimes, permettrait qu'il fussent réduits en » servitude s'ils ne se rendaient et n'ouvraient leurs portes » aux assiégeants, Sédécias et le peuple entreprirent-ils sur » sa vie? Mais vous, sans parler de ce qui se passe au-de» dans de vos murailles, parce que nulle parole n'est capable » de représenter l'horrible excès de tant de crimes, vous me » dites des injures, vous lancez des dards pour me tuer parce » que je vous représente vos péchés, et ne pouvez souffrir » que je vous rapporte ce que vous n'avez point de honte de » faire.

» Lorsque le roi Antiochus Épiphane vint mettre le siége » devant cette place, n'arriva-t-il pas aussi une autre chose » qui confirme ce que je viens de rapporter? Nos ancêtres, au » lieu de se confier au secours de Dieu, voulurent aller à sa » rencontre, et le combat s'étant donné, ils le perdirent, le carnage » fut très-grand, la ville fut prise, pillée, saccagée; le sanc» tuaire souillé et le service de Dieu abandonné pendant trois » ans et demi.

» Ne serait-il pas superflu d'ajouter d'autres exemples à » tant d'exemples? Qui nous a attiré sur les bras les armes » romaines, sinon nos divisions et nos crimes? Ne fut-ce pas » la première cause de notre servitude, lorsque la contestation » arrivée entre Aristobule et Hyrcan les animant de fureur » l'un contre l'autre, donna sujet à Pompée d'attaquer Jéru» salem, et que Dieu assujettit les Juifs aux Romains, parce » que le mauvais usage qu'ils faisaient de leur liberté les » rendait indignes d'en jouir? Ainsi encore qu'ils n'eussent » rien fait contre la religion et contre nos lois d'approchant » de tant de crimes que vous avez commis, et qu'ils eussent » beaucoup plus de moyens que vous n'en avez de soutenir » la guerre, ils ne purent maintenir le siége plus de trois » mois.

» Ne savons-nous pas quelle fut la fin d'Antigone, fils » d'Aristobule, et comment Dieu permit durant son règne » que son peuple rentrât encore dans une nouvelle servitude » à cause de ses péchés? Hérode, fils d'Antipater, assisté de » Sosius, général d'une armée romaine, n'assiégea-t-il pas

» aussi Jérusalem? et Dieu, pour punir les impiétés de ceux
» qui la défendaient, ne permit-il pas qu'elle fût prise et sac-
» cagée?

» N'est-il pas donc évident que jamais la voie des armes
» ne nous a été favorable en de semblables occasions; mais
» que les siéges que nous avons [illegible]
» été funestes? Ai-jé donc tort de croire que ceux qui occu-
» pent un lieu aussi saint que le temple, [illegible] se
» confier en des forces humaines, s'abandonner entièrement
» à la conduite de Dieu lorsque leur conscience ne leur re-
» proche point d'avoir contrevenu à ses lois? Mais y en a-t-il
» une seule que vous n'ayez violée! Y a-t-il quelqu'une des
» actions qu'il a le plus en horreur que vous n'ayez pas com-
» mise? Et de combien surpassez-vous en impiété ceux que
» l'on a vus être [illegible] par les foudres de sa
» justice? Les péchés cachés, tels que sont les larcins, les
» trahisons et les adultères, vous paraissent trop communs.
» Vous exercez à l'envi les rapines et les meurtres, et vous
» inventez même de nouveaux crimes. Vous faites du temple
» votre retraite, et ce lieu saint, si révéré par les Romains
» [illegible]
» ne s'accorde pas avec leur religion, a été souillé par les sa-
» crilèges de ceux que leur [illegible] oblige à l'observation
» de ses lois et qui passent pour être son peuple. Pouvez-vous
» [illegible] que vous offensez
» par tant de crimes? Êtes-vous [illegible]
» suppliants? et vos [illegible] pures comme étaient
» celles de notre roi lorsqu'il implorait le secours du ciel
» contre les Assyriens, et que [illegible] dans une seule nuit pé-
» rir leur armée? Ou pouvez-vous dire que les Romains, agis-
» sant comme faisaient les Assyriens, [illegible] vous
» [illegible] de la même manière? Mais ne
» savez-vous pas que leur roi, après avoir reçu de [illegible]
» notre pour racheter le pillage de la ville, [illegible] point
» de violer son serment et de mettre le feu dans le temple?
» Les Romains, au contraire, ne vous demandent que le
» [illegible] du tribut auquel vos pères se sont [illegible]
» [illegible]
» tion, ils ne pilleront point votre ville, [illegible] aux
» choses saintes; vous demeurerez libres avec vos familles,
» vous jouirez paisiblement de votre bien, et vous ne serez
» point troublés dans l'observation de vos saintes lois? N'y

» a-t-il donc pas de la folie de s'imaginer que Dieu traitera » ceux qui l'irritent continuellement par leurs offenses de la » même sorte qu'il traite ceux qui agissent avec tant de modération et de justice? Rien n'est capable de différer d'un » moment sa vengeance lorsqu'il est résolu de l'exercer. Il » extermina les Assyriens dès la première nuit qu'ils assiégèrent cette ville; et si sa volonté était de vous délivrer et de punir les Romains, il leur aurait déjà fait sentir les effets » de sa colère comme il les fit sentir à ce redoutable peuple, » et comme il les fit éprouver à notre nation lorsque Pompée » entra par la brèche dans Jérusalem; lorsque Sosius, après » lui, la prit aussi de force; lorsque Vespasien ruina la Galilée, et enfin lorsque Tite est venu former ce grand siége. » Mais ni Pompée, ni Sosius n'ont trouvé aucun obstacle du côté de Dieu qui les ait empêchés d'exécuter leur entreprise; » la guerre que Vespasien nous a faite l'a élevé à l'empire; et » il semble que la nature même ait voulu faire un effort en » faveur de Tite, puisque la fontaine de Siloé et les autres » qui sont hors de la ville, étant si diminuées avant sa venue, qu'il fallait pour en avoir de l'eau donner de l'argent, elles » en fournissent maintenant en telle abondance, qu'elle ne » suffit pas seulement pour l'armée romaine, mais aussi pour » arroser les jardins; et la même chose arriva lorsque ce roi » de Babylone dont j'ai parlé assiégea la ville, la prit, y mit » le feu, et brûla le temple, quoique je ne puisse me persuader que les impiétés de nos pères qui lui attirèrent ce mal» heur fussent comparables aux vôtres. N'ai-je donc pas sujet » de croire que Dieu, voyant ces saints lieux consacrés à son » service, souillés par tant d'abominations, les a abandonnés pour se ranger du côté de ceux à qui vous faites la guerre? » Lorsqu'un homme de bien voit que tout est corrompu dans sa famille, il la quitte et change en haine l'affection qu'il lui portait; et vous voudrez que Dieu, à qui rien ne peut être » caché, et qui, pour connaître les plus secrètes pensées des » hommes, n'a point besoin qu'ils les lui disent, demeure » avec vous quoique vous soyez coupables des plus grands de tous les crimes; quoiqu'ils soient si publics, qu'il n'y a per» sonne qui les ignore; quoiqu'il semble que vous contestiez » à qui sera le plus méchant, et quoique vous fassiez gloire » du vice comme les autres font gloire de la vertu? Néan» moins, puisque Dieu est si bon qu'il se laisse fléchir par le » repentir et la pénitence, il vous reste un moyen de vous

» sauver. Quittez les armes, ayez le cœur percé de douleur de
» voir votre patrie réduite dans une si terrible extrémité, ou-
» vrez les yeux pour considérer la beauté de cette ville, la
» magnificence de ce temple, la richesse des dons offerts à
» Dieu par tant de diverses nations, et concevez de l'horreur
» de les exposer au pillage. Considérez que leur ruine ne
» pourrait être attribuée qu'à vous seuls, puisque votre seule
» opiniâtreté serait comme le flambeau qui allumerait le feu
» qui les consumerait, et réduirait ainsi en cendre les choses
» du monde les plus dignes d'être conservées. Que si votre
» cœur, plus dur que le marbre, est insensible à ce qui de-
» vrait si sensiblement le toucher, ayez au moins compassion
» de vos familles, et que chacun se mette devant les yeux sa
» femme, ses enfants et ses parents près de périr par le fer
» ou par la faim. On dira peut-être que ce qui me fait parler
» de la sorte est pour sauver de cette commune ruine ma
» mère, ma femme et mes enfants, dont la naissance est assez
» illustre pour mériter qu'on les considère; mais pour vous
» faire connaître que c'est votre seul intérêt qui me touche, je
» vous abandonne leur vie, je vous abandonne la mienne, et
» me tiendrai heureux de la finir, si ma mort peut vous reti-
» rer de ce déplorable aveuglement qui, vous faisant courir
» à votre ruine, vous a conduits jusque sur le bord du préci-
» pice. »

Josèphe finit ainsi son discours en répandant quantité de larmes. Mais il ne put fléchir ces factieux, ni leur persuader qu'ils trouveraient leur salut dans leur changement. Le peuple, au contraire, en fut ému et pensa à se sauver par la fuite. Plusieurs vendirent ce qu'ils avaient de plus précieux pour une petite quantité de pièces d'or qu'ils avalaient, de peur que les factieux ne les leur prissent, et s'enfuyaient vers les Romains. Tite leur permettait de se retirer en tel lieu du pays qu'ils voulaient, et cette liberté qu'il leur donnait augmentait encore en d'autres le désir de se délivrer par la fuite des maux qu'ils souffraient. Mais Jean et Simon mirent des corps de garde aux portes avec ordre de ne laisser non plus sortir les Juifs qu'entrer les Romains, et sur le moindre soupçon on tuait à l'instant ceux que l'on croyait avoir dessein de s'en aller.

## CHAPITRE XXVII.

*Horrible famine dont Jérusalem était affligée, et cruautés incroyables des factieux.*

Il était également périlleux pour les riches de demeurer ou de vouloir s'enfuir, parce qu'il suffisait qu'ils eussent du bien pour donner sujet de les tuer. Cependant la famine croissant toujours, la fureur des factieux croissait aussi, et plus on allait en avant, plus ces deux maux, joints ensemble, produisaient des effets terribles. Comme on ne voyait plus de blé, ces ennemis de leur patrie qui avaient allumé le feu de la guerre entraient de force dans les maisons pour y en chercher; s'ils y en trouvaient, ils battaient ceux à qui il appartenait pour punition de ne l'avoir pas déclaré, s'ils n'y en trouvaient point, ils les accusaient de l'avoir caché, leur faisaient mille maux pour les obliger à le confesser, et il suffisait de se bien porter pour passer dans leur esprit pour coupable de ce crime prétendu. Quant à ceux qu'ils voyaient réduits à la dernière extrémité, ils laissaient à la faim qui les consumait de les délivrer de la peine de les tuer. Plusieurs riches vendaient secrètement tout leur bien pour une mesure de froment, et les moins accommodés pour une mesure d'orge. Ils s'enfermaient ensuite dans les lieux les plus retirés de leurs maisons, où les uns mangeaient ce grain sans être moulu, et d'autres le mettaient en pâte, selon que leur besoin ou leur crainte le leur permettait. On ne voyait en aucun lieu des tables dressées, mais chacun tirait de dessus les charbons de quoi manger sans se donner le loisir de le laisser cuire. Vit-on jamais une misère si déplorable? Il n'y avait que ceux qui avaient la force à la main qui ne s'en ressentissent pas. Tous les autres plaignaient inutilement leur malheur, et comme il n'y a point de respect qu'un mal aussi pressant que celui de la faim ne fasse perdre, les femmes arrachaient le pain des mains de leurs maris, les enfants des mains de leurs pères, et ce qui surpasse toute créance, les mères des mains de leurs enfants. Ceux qui en usaient de la sorte ne pouvaient même si bien se cacher qu'on ne leur ôtât ce qu'ils venaient de prendre aux autres, car aussitôt qu'une maison était fermée, le soupçon que l'on avait que ceux qui étaient dedans avaient quelque chose à manger en faisant rompre les portes pour y entrer, et

pour leur ôter les [illegible] vieillards qui ne les voulaient pas rendre, on prenait à la gorge les [illegible] mains, et sans avoir compassion des enfants les plus tendres, on les jetait contre terre après les avoir arrachés des bras de leurs mères. Ceux qui couraient pour ravir ainsi le pain des [illegible] vite qu'eux, comme s'ils les eussent cruellement offensés, et [illegible] pour trouver [illegible] d'autres tourments inouïs, quand ce n'aurait été que pour leur [illegible] cueillir de nuit, hors de la ville, au péril de leur vie, sans vouloir seulement écouter les adjurations qu'ils leur faisaient au nom de Dieu de leur en laisser quelque petite partie, et croyaient leur faire une grande grâce de ne les pas tuer après les avoir volés.

C'était ainsi que ces pauvres gens étaient traités par les soldats. Quant aux personnes de qualité, on les menait aux tyrans qui autorisaient tous ces crimes; et sur de fausses [illegible] trempé [illegible] et Jean envoyait à Simon ceux qu'il avait traités de la même [illegible] qu'à lui.

Ce serait m'engager à une chose impossible que d'entreprendre de [illegible] toutes les cruautés de ces impies. Je me contente de dire que je ne crois pas que depuis la création du monde on ait vu nulle autre ville tant

souffrir, ni d'autres hommes dont la malice fût si féconde en toutes sortes de méchancetés. Ils donnaient même mille malédictions à ceux de leur propre pays pour rendre plus supportable aux étrangers leur rage et leur fureur envers eux : et comme la corruption infecte tellement l'air lorsqu'elle est venue à son comble qu'elle ne peut plus se cacher, mais se découvre elle-même, la vérité contraignait ces scélérats de confesser qu'ils n'étaient que des esclaves, des gens ramassés, des avortons, et comme la lie de notre nation. Ils se peuvent vanter que la gloire leur est due d'avoir ruiné Jérusalem ; d'avoir contraint les Romains de remporter une si funeste victoire, et d'avoir mérité qu'on les considère comme ayant mis le feu dans le temple, puisqu'on l'y a mis trop tard à leur gré. Ils virent brûler la ville haute sans en témoigner la moindre douleur, ni jeter une seule larme, quoiqu'il y eût ces Romains touchés de ces sentiments d'humanité. Mais il faudra remettre à parler plus particulièrement de ces choses dans la suite de notre histoire.

## CHAPITRE XXVIII.

*Plusieurs de ceux qui s'enfuyaient de Jérusalem étant attaqués par les Romains et pris après s'être défendus, étaient crucifiés à la vue des assiégés. Mais les factieux, au lieu d'en être touchés, en deviennent encore plus insolents.*

CEPENDANT Tite faisait toujours avancer ses plates-formes, quoique ceux qui y travaillaient fussent fort incommodés par les Juifs qui défendaient les murailles ; et il envoya une partie de sa cavalerie se mettre en embuscade dans les vallées afin de prendre ceux qui sortaient pour aller chercher des vivres, entre lesquels il y avait des gens de guerre à qui ce qu'ils volaient dans la ville ne suffisait pas ; mais la plus grande partie étaient du pauvre peuple que la crainte de laisser leurs femmes et leurs enfants exposés à la rage de ces factieux empêchait de s'enfuir, et que la faim contraignait à sortir. La nécessité et l'appréhension du supplice les obligeaient de se défendre lorsqu'ils étaient découverts et attaqués ; et comme ils ne pouvaient espérer de miséricorde après s'être défendus, ils n'en demandaient point aussi, et on les crucifiait à la vue des assiégés. Tite trouvait qu'il y avait en cela d'autant plus

de cruauté qu'il ne se passait point de jour que l'on n'en prît jusqu'à cinq cents, et quelquefois davantage : mais il ne voyait point d'apparence de renvoyer des gens qui avaient été pris de force : il trouvait trop de difficulté de les faire garder à cause de leur grand nombre, et il espérait que la vue d'un spectacle si terrible pourrait toucher les assiégés par la crainte d'être traités de la même sorte : car la haine et la colère dont les soldats Romains étaient animés faisait souffrir à ces misérables avant de mourir tout ce que l'on peut attendre des gens de guerre. A peine pouvait-on suffire à faire des croix, et trouver de la place pour les planter : mais tant s'en faut que les factieux changeassent pour cela de sentiment; ils en devenaient au contraire plus furieux. Ils menaçaient sur les murailles, attachés avec des cordes, les amis de ceux qui s'étaient enfuis et ceux du peuple qui témoignaient le plus désirer la paix, et disaient que ceux qui étaient entre les mains des Romains n'y étaient pas comme prisonniers, mais comme suppliants. Cet artifice arrêta pendant quelque temps plusieurs de ceux qui avaient dessein de s'enfuir : mais il ne fut pas plus tôt découvert qu'un grand nombre s'en allèrent, sans que l'appréhension du supplice, qu'ils ne doutaient point qui ne leur fût préparé, les pût retenir, la mort qu'ils recevraient par les mains de leurs ennemis leur paraissait douce en comparaison de ce que la famine leur faisait souffrir. Tite fit couper les mains à plusieurs et les renvoya en cet état à Jean et à Simon, pour faire voir par un si rude traitement qu'ils n'étaient pas des transfuges, et leur faire connaître qu'ils devaient au moins alors cesser de le vouloir contraindre à ruiner la ville, et penser plutôt dans cette dernière extrémité à sauver leur vie, à sauver leur patrie, et à sauver ce temple auquel nul autre n'était comparable. Mais en même temps ce grand prince pressait ses travaux pour réduire par la force ceux qu'il ne pouvait ramener par la raison.

Cependant, ces mutins faisaient de dessus leurs murailles mille imprécations contre Vespasien et contre Tite, criaient « qu'ils méprisaient la mort, parce qu'il leur était glorieux » de la préférer à une honteuse servitude, et qu'ils conserveraient jusqu'au dernier soupir le désir de faire sentir aux » Romains qu'ils ne mettaient point de bornes aux maux » qu'ils voudraient leur pouvoir faire : que pour ce qui re- » gardait leur patrie, puisque Tite lui-même disait qu'ils

[illegible] étaient [illegible], ils auraient tort de s'en mettre en peine. Et que quant au temple, Dieu en avait un autre infiniment plus grand et plus admirable, puisque le monde tout entier était son temple : ce qui n'empêcherait pas qu'il ne pût conserver celui-ci dans lequel il habitait, et que l'ayant [illegible] ils se moquaient de ces menaces qui ne pouvaient, s'il ne le permettait, être suivies des effets. » C'est ainsi que ces méchants répondirent avec insolence aux raisons qui auraient dû les persuader.

## CHAPITRE XXIX.

*[illegible] perte.*

Entre les autres troupes qu'Antiochus Épiphane avait amenées dans l'armée romaine, il y en avait une de jeunes [illegible] dans la vigueur de l'âge que l'on nommait Macédoniens, non qu'ils le fussent de naissance et que [illegible] fussent comparables aux soldats de cette nation, mais parce qu'ils étaient armés comme eux et instruits dans les mêmes exercices de la guerre, et de tous les rois soumis à l'empire Romain, nul autre ne pouvait dire si heureux que celui de Comagène, avant le changement de sa fortune ; mais [illegible] en sa vieillesse que nul ne le peut être avant la mort. [illegible] que la fortune lui était encore favorable, son fils, qui [illegible] une très grande inclination pour la guerre, et si extraordinairement fort que cela le rendait audacieux, dit qu'il s'étonnait de voir que les Romains différaient tant à donner l'assaut. » Tite sourit, et répondit « que le champ était ouvert à tout le monde. » Il n'en fallut pas davantage à Antiochus. Il alla aussitôt à l'assaut avec ses Macédoniens, et [illegible] par sa force et par son adresse éviter les traits lancés par les Juifs, et leur en lancer ; mais ces jeunes gens qu'il commandait, après avoir soutenu jusqu'à l'extrémité le combat par la honte de reculer, après tant de belles promesses de ne le point faire, ne purent soutenir davantage l'effort des Juifs. Ainsi la plupart étant blessés, ils se retirèrent, et firent voir que pour vaincre, il faut avoir outre le courage des Macédoniens, la fortune d'Alexandre.

## CHAPITRE XXX.

*Jean ruine par une mine les terrasses faites par les Romains dans l'attaque qui était de son côté ; et Simon, avec les siens, met le feu aux béliers dont on battait le mur qu'il defendait, et attaque les Romains jusque dans leur camp. Tite vient à leur secours et met les Juifs en fuite.*

Quoique les Romains eussent commencé dès le douzième jour de mai les quatre terrasses dont nous avons parlé et y eussent travaillé sans discontinuation, tout ce qu'ils purent faire fut de les achever le vingt-septième de ce même mois, y ayant ainsi employé dix-sept jours, parce qu'elles étaient fort grandes. Celle qui était du côté de la forteresse Antonia, vers le milieu de la piscine de Stroutium, fut faite par la cinquième légion. La douzième légion en fit une autre distante de vingt coudées de celle-là. La dixième légion, qui était la plus estimée de toutes, fit celle qui regardait le Septentrion, où était la piscine d'Admigdalon; et la quinzième légion avait travaillé à celle qui était proche du sépulcre du pontife Jean, distante de l'autre de trente coudées. Ces ouvrages étant achevés et les machines plantées dessus, Jean fit miner jusqu'à la terrasse qui regardait la forteresse Antonia, soutenir la terre avec des pieux, apporter une très-grande quantité de bois enduit de poix résine et de bitume, et y mit ensuite le feu. Ces étais ayant été bientôt consumés, la terrasse fondit, et fit en tombant un grand bruit. Une telle ruine ayant comme étouffé le feu, on ne vit d'abord sortir de terre qu'une grande fumée mêlée de poussière. Mais après que le feu eut réduit en cendre la matière qui lui fermait le passage, la flamme commença de paraître. Un si grand accident arrivé lorsque les Romains se croyaient près d'emporter la place, les étonna et refroidit leur espérance. Ils crurent même inutile de travailler à éteindre le feu, parce que quand il le ferait, leur terrasse était ruinée.

Deux jours après, Simon avec les siens attaqua les autres terrasses sur lesquelles les assiégeants avaient planté leurs béliers et commençaient à battre le mur. Un nommé *Tephtée* qui était de Garsi en Galilée, *Mégasare* qui avait été élevé comme page de la reine Mariamne, et un *Adiabénien*, fils de Nabathée, surnommé le Boiteux, coururent avec des flambeaux à la

main vers les machines, et on n'a point vu dans toute cette guerre [illegible] plus déterminés et plus redoutables. Ils [illegible] rèrent qu'après avoir mis le feu à ces machines.

Lorsque la flamme commença à s'élever, les Romains accoururent du camp pour venir au secours des leurs. Mais les Juifs les repoussèrent à coups de traits du haut des murs, et [illegible] laisser passer leur furie.

Cependant Tite, qui était allé vers la forteresse Antonia [illegible] pour [illegible] ses soldats de ce qu'après [illegible]

fermés dans le dernier comme dans une prison, ils se laissaient attaquer par eux dans leur propre camp. Il chargea [illegible] les Juifs en flanc avec quelques-unes de ses meilleures troupes; et ils tournèrent visage et se défendirent courageusement. Le combat s'étant donc allumé avec une extrême chaleur de part et d'autre, il s'éleva une si grande poussière et de si grands cris, que les yeux en étant obscurcis et les oreilles étourdies, on ne pouvait discerner [illegible] amis d'avec les ennemis. Les Juifs demeuraient toujours fermes, plus par désespoir que par confiance en leurs forces; et les Romains étaient si animés par la honte que ce leur serait de ne pas soutenir la gloire de leurs armes, et par le péril où ils voyaient leur prince, que je ne doute point qu'ils n'eussent taillé les Juifs en pièces s'ils ne se fussent dérobés à leur fureur en se retirant dans la ville. Ainsi les Romains ne se trouvèrent plus avoir d'ennemis en tête, mais ils ne pouvaient se consoler d'avoir, par la ruine de leurs travaux, perdu en une heure ce qui leur avait coûté tant de temps et tant de peine; plusieurs même, voyant leurs machines toutes brisées, désespéraient de pouvoir jamais prendre la place.

## CHAPITRE XXXI.

*Tite fait enfermer tout Jérusalem d'un mur avec treize forts; et ce grand ouvrage est terminé en trois jours.*

Les choses étant en cet état, Tite tint conseil avec ses principaux chefs. Les avis furent différents. « Les plus hasar-
» deux proposèrent de donner un assaut général avec toute
» l'armée, qui n'avait combattu jusqu'alors que séparément,
» parce que donnant tout à la fois, les Juifs ne pourraient
» soutenir un si grand effort et se trouveraient accablés de tant
» de dards et de flèches. Les plus prudents proposèrent au
» contraire, pour agir avec sûreté, d'élever de nouvelles pla-
» tes-formes; et d'autres dirent qu'il serait inutile de s'en-
» gager à de si grands travaux, puisque sans en venir à la
» force, il suffisait d'empêcher les sorties des assiégés, et
» l'entrée des vivres dans la place. Qu'autrement il serait
» comme impossible de vaincre des gens que la faim, plus
» redoutable que le fer, réduisait dans un tel désespoir, qu'ils
» ne souhaitaient rien tant que la mort. Tite, après avoir en-
» tendu leurs raisons, n'estima pas que ce fût une chose di-

[illegible]

» mes. »

[illegible]

l'être de leurs tribuns; les tribuns pour l'être de ceux qui les commandaient; et Tite était continuellement le juge d'une si noble émulation : car il ne se passait point de jour qu'il ne visitât diverses fois tout l'ouvrage.

Ce mur commençait au camp des Assyriens, où ce prince avait pris son quartier, continuait jusqu'à la nouvelle ville basse, et après avoir traversé la vallée de Cédron, allait gagner la montagne des Oliviers, qu'il enfermait du côté du Midi jusqu'au rocher du Colombier, comme aussi la colline qui était au-dessus de la vallée de Siloé, d'où tournant vers l'Orient, il descendait dans cette vallée où est la fontaine qui en porte le nom. De là il allait gagner le sépulcre du grand sacrificateur Ananus, environnait la montagne où Pompée s'était autrefois campé, retournait ensuite vers le Septentrion, allait jusqu'au bourg d'Érébinthon, enfermait le sépulcre d'Hérode du côté de l'Orient, et de là regagnait le lieu où il avait commencé. Tout ce circuit était de trente-neuf stades, et il y avait treize forts, dont le tour était de dix stades : mais ce qui paraît incroyable, et qui est digne des Romains, c'est que ce grand ouvrage, qui aurait apparemment eu besoin de trois mois pour s'exécuter, fut commencé et achevé en trois jours. La ville étant ainsi enfermée, on mit des troupes en garde dans tous ces forts, et elles passaient toutes les nuits sous les armes. Tite faisait lui-même la première ronde, Tibère Alexandre la seconde, et ceux qui commandaient les légions la troisième. Quant aux soldats, ils dormaient les uns après les autres.

## CHAPITRE XXXII.

*Détresse de Jérusalem et opiniâtreté des factieux. Tite fait travailler à quatre nouvelles terrasses.*

Les Juifs se voyant alors entièrement [illegible] ville, désespérèrent de leur salut. La famine qui croissait toujours dévorait les familles entières. Les [illegible] étaient pleines des corps morts des femmes et des enfants : et les rues de ceux des vieillards. Les jeunes tout enflés et tout languissants allaient en chancelant à chaque pas dans les places publiques : on les aurait plutôt pris pour des spectres que pour des personnes vivantes, et la moindre chose qu'ils rencontraient les faisait tomber. Ainsi ils n'avaient pas la force d'enterrer les morts : et, quand ils l'auraient eue, ils n'au-

raient pas s'y résoudre, tant à cause de leur trop grand nom- [illegible] cruauté toute contraire, ils refusaient avec mépris de tuer [illegible] ville (1).

(1) [illegible] le triste sort réservé à ses [illegible] » chiens, et ils rôderont par toute la ville... » (N. E.)

Comme les Romains n'appréhendaient plus alors les sorties des assiégés, que le découragement aussi bien que la faim retenait dans leurs murailles, ils demeuraient en repos et ne manquaient de rien dans leur armée, parce qu'on y apportait de la [illegible] des [illegible] voisines [illegible] provisions dont [illegible] la vue des assiégés : et une si grande abondance de vivres irritant encore leur faim, augmentait en eux le sentiment de leur misère. Mais rien n'était capable de toucher les factieux : et Tite, pour sauver au moins, en prenant la place plus promptement, les restes de ce pauvre peuple dont il avait compassion, fit travailler à de nouvelles terrasses, quoique l'on ne [illegible] cher à quatre-vingt-dix stades de la ville. On commença vers la forteresse Antonia à élever quatre terrasses plus grandes [illegible] rance aux factieux : mais ils étaient incapables de repentir. Il semblait qu'ils eussent des âmes et des corps empruntés, et qui n'eussent aucune communication ensemble, tant leurs âmes étaient peu touchées de ce qui aurait dû les émouvoir davantage, et leurs corps insensibles à la douleur. Ils déchiraient comme des chiens les corps morts du pauvre peuple, et remplissaient les prisons de ceux qui respiraient encore.

## CHAPITRE XXXIII.

*Simon fait mourir sur une fausse accusation le sacrificateur Mathias, [illegible] Horribles [illegible] rir dix-sept autres personnes de condition, et mettre en prison la mère de Josèphe, auteur de cette Histoire.*

SIMON, [illegible] qui en était le plus aimé. Ainsi voyant avec quelle cruauté Jean le traitait, il lui avait persuadé de recevoir Simon pour l'assister contre lui, sans rien stipuler de Simon pour son par-

ticulier, parce qu'il croyait n'avoir rien à appréhender d'un homme qui lui était si redevable. Mais lorsque cet ingrat se vit maître de la ville, au lieu de le distinguer des autres qui étaient ses ennemis, il attribua à sa simplicité, le conseil qu'il avait donné de lui ouvrir les portes, le fit accuser d'avoir intelligence avec les Romains, et le condamna à la mort et trois de ses fils, sans leur permettre seulement de se justifier et de se défendre. La seule grâce que ce vénérable vieillard demanda à ce tyran, pour récompense de l'obligation qu'il lui avait, fut de le faire mourir le premier. Mais ce barbare, plus tigre que les tigres mêmes, la lui refusa. Ainsi après qu'on eut interrogé ses enfants en sa présence, on mêla son sang avec le leur à la vue des Romains : et *Ananus*, fils de Bamad, l'un des plus cruels satellites de Simon, ne se contenta pas d'être l'exécuteur de ce détestable arrêt, il disait par moquerie que l'on verrait si les Romains, à qui Mathias voulait rendre la ville, seraient capables de le sauver. Il ne restait plus pour combler la mesure d'une si horrible inhumanité, que de refuser la sépulture à ces quatre corps : et Simon ne manqua pas de défendre de la leur donner.

La fureur de ce monstre en cruauté ne s'arrêta pas encore là : il fit aussi mourir le sacrificateur *Ananias*, fils de Masbal, qui était d'une race noble ; *Aristée*, secrétaire du conseil, natif d'Emmaüs, homme de mérite, et quinze autres des principaux d'entre le peuple. Il fit aussi mettre en prison la mère de Josèphe, et défendre à son de trompe de lui parler ni de s'assembler pour l'aller voir, sous peine d'être déclaré coupable de trahison, et ceux qui contrevenaient à cet ordre étaient aussitôt mis à mort sans aucune forme de justice.

## CHAPITRE XXXIV.

*Judas, qui commandait dans l'une des tours de la ville, la veut livrer aux Romains. Simon le découvre, et le fait tuer.*

JUDAS, fils de Judas, l'un des officiers de Simon, et qui commandait dans l'une des tours de la ville, étant touché de tant d'horribles cruautés, et plus encore sans doute du désir de pourvoir à sa sûreté, assembla dix des soldats qui étaient sous sa charge à qui il se fiait le plus, et leur dit : « Jusqu'à quand souffrirons-nous d'être accablés de tant de maux, et quelle espérance de salut peut-il nous rester tandis

» que nous [illegible] au plus méchant de tous les hommes?
» La faim nous consume, les Romains sont déjà presque dans
» la ville : Simon n'est pas seulement infidèle envers ses bien-
» faiteurs, mais il n'y a rien qu'on ne doive appréhender de
» sa cruauté; et les Romains, au contraire, gardent inviola-
» blement leur foi. Qui doit donc nous empêcher de leur re-
» mettre cette tour entre les mains pour sauver la ville et nous
» sauver; et quelle peine peut souffrir Simon qu'il n'ait très-
» justement méritée? »

Ce discours ayant persuadé ces dix soldats, Judas, pour empêcher les autres de découvrir sa résolution, leur donna divers commandements; et environ sur les trois heures, il appela les Romains de dessus le haut de la tour, et leur déclara son dessein. Les uns n'en tinrent compte, d'autres n'y [illegible] point de créance; et d'autres se souciaient peu d'en voir l'effet, parce qu'ils ne doutaient point d'être bientôt sans péril maîtres de la ville. Sur cela Tite arriva, suivi de quelques-uns des siens. Mais Simon, ayant eu avis de ce qui se passait, se rendit dans la tour, fit tuer Judas et ses compagnons à la vue des Romains, et jeter leurs corps par dessus les murailles.

## CHAPITRE XXXV.

*Josèphe, exhortant le peuple à se rendre aux Romains, est blessé d'un coup de pierre. Effets divers que produit dans Jérusalem la fausse nouvelle de sa mort.*

Comme Josèphe ne cessait point d'exhorter les assiégés à éviter leur ruine en rendant une place qu'il ne leur était plus possible de défendre, un jour qu'il faisait pour ce sujet le tour de la ville, il fut blessé à la tête d'un coup de pierre qui le fit tomber et perdre connaissance. Les Juifs accoururent aussitôt vers lui, et l'auraient pris et emmené prisonnier, si Tite ne l'eût promptement fait secourir. Pendant qu'ils étaient aux mains, on emporta Josèphe, qui n'était point encore revenu à lui; et dans la pensée qu'eurent les factieux qu'il était mort, ils jetèrent des cris de joie. Le bruit s'en répandit aussitôt dans la ville et mit les habitants dans une très grande consternation, parce que toute l'espérance de leur salut consistait à l'avoir pour intercesseur s'ils pouvaient trouver le moyen de sortir. Sa mère, ayant appris

cette nouvelle dans la prison, y ajouta si aisément foi, qu'elle dit à ses gardes qui étaient de Jotapat qu'elle n'espérait plus de revoir jamais son fils, et ne mettant point de bornes à sa douleur, lorsqu'elle était en particulier avec ses femmes, elle s'écriait fondant en larmes : « Est-ce donc là l'avantage que » je tire d'être mère, qu'il ne me soit pas seulement libre d'en- » sevelir celui par qui je devais attendre de recevoir l'honneur » de la sépulture ? » Mais ce faux bruit ne l'affligea pas long-temps, et cessa bientôt de réjouir ces factieux qui en faisaient une si grande joie ; car après que Joseph eut été pansé de sa plaie, il reprit ses esprits, retourna vers la ville, cria à ces méchants qu'ils payeraient bientôt la peine de l'avoir blessé, et continua d'exhorter le peuple à demeurer fidèle aux Romains. Les uns et les autres furent également surpris de le voir encore vivant ; mais avec cette différence, que les factieux n'en furent pas moins étonnés que le peuple en eut de joie et reprit courage par la confiance qu'il avait en lui.

## CHAPITRE XXXVI.

*Épouvantable cruauté des Syriens et des Arabes de l'armée de Tite, et même de quelques Romains, qui ouvraient le ventre de ceux qui s'enfuyaient de Jérusalem, pour y chercher de l'or. Horreur qu'en eut Tite.*

Une partie de ceux qui s'enfuyaient de Jérusalem pour se sauver, se jetaient par dessus les murailles ; d'autres prenaient des pierres sous prétexte de s'en vouloir servir contre les Romains, et passaient ensuite de leur côté. Mais après avoir évité un mal, ils tombaient dans un autre encore plus grand, parce que la nourriture qu'ils prenaient leur donnait une mort plus prompte que celle dont la faim les menaçait. Car étant enflés et comme hydropiques, ils mangeaient avec tant d'avidité pour remplir ce vide qui mettait la nature dans la défaillance, qu'ils étouffaient presque à l'heure même. Ceux qui devenaient sages par leur exemple évitaient cet inconvénient en ne mangeant que peu à la fois pour accoutumer leur estomac à ses fonctions ordinaires. Mais ils se trouvaient alors dans un état plus déplorable qu'auparavant. Nous avons vu comment ceux qui voulaient se sauver, avalaient de l'or dont il y avait dans la ville une telle quantité, que ce qui valait auparavant vingt-cinq attiques, n'en valait alors que douze.

Le bruit ayant couru dans le camp que ces transfuges avaient le corps tout rempli d'or, plusieurs de ces Syriens et des Arabes leur fendirent le ventre pour chercher dans leurs entrailles de quoi satisfaire leur abominable avarice, ce qui peut p[illegible], [illegible] plus [illegible] que [illegible] extraordinaires qu'aient été les autres : car dans une seule nuit deux mille finirent leur vie de cette sorte.

Tite en conçut une telle horreur, qu'il résolut de faire envi[illegible] à coups de dards ; et il l'aurait exécuté s'il ne se fût trouvé que leur nombre surpassait de beaucoup celui des morts. Il assembla tous les chefs de ses troupes auxiliaires, et même de celles de l'empire, parce que quelques soldats Romains avaient eu part [illegible] Est il [illegible] qu'il [illegible] vos soldats [illegible] » mettre un si détestable crime par l'espérance d'un gain in- » certain, et qui n'aient point de honte de s'enrichir d'une » manière si exécrable? Quoi! les Arabes et les Syriens auront » l'audace d'exercer de si horribles inhumanités dans une » guerre qui ne les regarde point, et de donner sujet d'attri- » buer aux Romains ce que leur avarice, leur cruauté, et leur » haine pour les Juifs leur fait faire? »

Après que ce grand et juste prince eut parlé de la sorte, il [illegible] à l'avenir entreprendre rien de semblable, il lui en coûterait la vie, et commanda à tous les officiers des légions de faire une recherche très-exacte de ceux que l'on en soupçonnerait. Mais nulle crainte du châtiment n'est capable de réprimer l'avarice; l'amour du gain est si naturel aux hommes, que cette [illegible] à sa perte [illegible] Ces barbares, [illegible] d'ouvrir le ventre de ceux de ces fugitifs qui tombaient entre leurs mains, pour y chercher de l'or [illegible] si abominable leur ardent désir de s'enrichir; mais le plus souvent ils ne trouvaient rien. Ainsi la plupart de ces pauvres

[illegible] rance, et [illegible] plusieurs Juifs de sortir de la ville pour se rendre aux Romains.

## CHAPITRE XXXVII.

*Sacriléges commis par Jean dans le temple* (1).

L[illegible]

[illegible]

(1) [illegible]

tous les maux arrivés durant ce siége; mais on pourra en juger par ce peu que je vais dire. *Manée*, fils de Lazare, après s'être enfui vers Tite, lui rapporta que depuis le quatorzième jour d'avril jusqu'au premier jour de juillet, on avait emporté cent quinze mille huit cent quatre-vingts corps morts par la porte où il commandait; et néanmoins il n'avait compté que ceux dont il était obligé de savoir le nombre à cause d'une distribution publique dont il avait soin. Car quant aux autres, leurs proches prenaient celui de les enterrer, c'est-à-dire, de les emporter hors de la ville; car c'était là toute la sépulture qu'on leur donnait. D'autres transfuges, qui étaient des personnes de condition, assurèrent ce prince que le nombre des pauvres qui avaient été emportés de la sorte hors de la ville n'était pas moindre que de six cent mille; que celui des autres était incroyable; et que sur la fin, comme on ne pouvait suffire à emporter tant de corps, on était contraint de les jeter dans les grandes maisons dont on fermait ensuite les portes; que le boisseau de froment valait un talent; et que depuis la construction du mur dont les assiégeants avaient environné la ville, les pauvres gens ne pouvant plus sortir pour chercher des herbes, étaient réduits à une telle extrémité, qu'ils allaient jusque dans les égouts chercher de la vieille fiente de bœuf pour s'en nourrir, et d'autres ordures dont la seule vue donnait de l'horreur. Les Romains ne purent entendre parler de tant de misères sans en être touchés de compassion. Mais les factieux les voyaient sans se repentir d'en être la cause, parce que Dieu les aveuglait de telle sorte qu'ils n'apercevaient point le précipice dans lequel ils allaient tomber avec toute cette malheureuse ville.



# LIVRE SIXIÈME.

## Suite du siége; prise et destruction de Jérusalem.

(Juillet — septembre 70.)

## CHAPITRE PREMIER.

*Dans quelle horrible misère Jérusalem se trouvait réduite; désolation de tout le pays d'alentour. Les Romains achèvent en vingt et un jours leurs nouvelles terrasses.*

Les maux dont Jérusalem était affligée augmentant toujours, la fureur des factieux augmentait aussi, parce que la famine était si grande que leurs victoires n'empêchaient pas qu'ils ne se trouvassent enveloppés dans cette misère générale, qui avait déjà consumé une grande partie du peuple, et qui réduisait à la dernière extrémité ce qui en restait. Les corps morts, dont la ville était pleine et toute infectée, et que l'on ne pouvait voir sans horreur, retardaient même leurs sorties, parce que la quantité n'en était pas moindre que si quelque grande bataille eût été donnée au-dedans de leurs murailles, ils en rencontraient partout en chemin, et ne pouvaient passer outre sans marcher dessus. Mais l'endurcissement de leur cœur était tel, qu'un spectacle si affreux ne les touchait point, ne leur donnait point de compassion, et ne leur faisait point considérer qu'ils augmenteraient bientôt le nombre de ceux qu'ils foulaient aux pieds avec tant d'inhumanité. Après avoir, dans une guerre domestique, souillé leurs mains du sang de ceux de leur propre nation, ils ne pensaient qu'à les employer contre les Romains dans une guerre étrangère, et il semblait qu'ils reprochassent à Dieu de différer de les punir, puisque ce n'était plus l'espérance de vaincre, mais le désespoir qui leur inspirait tant de hardiesse.

Cependant les Romains avaient achevé, en vingt et un jours, leurs nouvelles plates-formes, nonobstant la difficulté de trouver le bois nécessaire pour un tel ouvrage. Ils en dépeuplèrent tout le pays à quatre-vingt-dix stades aux environs de Jérusalem, et jamais terre ne fut plus défigurée. Car au lieu que ce n'était que bois et que jardins les plus agréables du monde, il n'y restait plus un seul arbre ; et non-seulement les Juifs, mais les étrangers qui admiraient auparavant cette belle partie de la Judée, n'auraient pu alors la reconnaître, ni voir les merveilleux faubourgs de cette grande ville convertis en des masures, sans qu'un si déplorable changement leur fît répandre des larmes. C'est ainsi que la guerre avait tellement détruit une contrée si favorisée de Dieu, qu'il ne lui restait pas la moindre trace de son ancienne beauté, et qu'il y avait sujet de demander dans Jérusalem, où était donc Jérusalem.

## CHAPITRE II.

*Jean fait une sortie pour mettre le feu aux nouvelles plates-formes : mais il est repoussé avec perte. La tour, sous laquelle il avait fait une mine, ayant été battue par les beliers des Romains, tombe la nuit.*

Ces nouvelles plates-formes donnèrent, par di[illegible] raisons, beaucoup de crainte aux assiégés, et d'appréhension aux assiégeants : car les Juifs se voyaient perdus s'ils ne se hâtaient de les brûler ; et les Romains désespéraient d'en pouvoir élever d'autres si elles étaient ruinées, tant parce qu'il ne restait plus de bois pour en construire, que parce qu'ils étaient si fatigués du travail de ces dernières, et des autres incommodités qu'ils avaient souffertes, qu'ils commençaient à se décourager. Ils voyaient leurs travaux emportés de force, leurs machines inutiles contre des murs d'une épaisseur si extraordinaire, le désavantage qu'ils avaient eu en plusieurs combats, et ne croyaient pas qu'il fût possible de vaincre des gens, que ni leurs divisions, ni la guerre, ni la famine n'étaient capables d'étonner, mais qui, par une intrépidité inconcevable, s'élevaient au-dessus de tant de maux et devenaient toujours plus audacieux. « Que serait-ce donc, » disaient-ils, s'ils avaient la fortune favorable, puisque, » leur étant si contraire, tout ce qu'elle fait pour leur abat- » tre le cœur ne sert qu'à les affermir davantage dans leur

» opiniâtreté? » Comme ces raisons leur rendaient les Juifs redoutables, ils fortifièrent leurs gardes dans leurs travaux.

Jean cependant qui avait à défendre la forteresse Antonia, [illegible] saient brèche, ne perdait point de temps à se fortifier et à tenter [illegible] Il fit une sortie le premier jour de juillet, avec des flambeaux à la main, pour mettre le feu dans les travaux des Romains; mais il fut contraint de revenir sans avoir pu en approcher, [illegible] en même temps avec cette audace et cette résolution qui sont naturelles aux Juifs, ils ne sortaient que par petites troupes et [illegible] rent, au contraire, mieux préparés qu'auparavant à les recevoir : car ils étaient si pressés les uns contre les autres, si couverts de leurs armes, et avaient garni de telle sorte tous leurs travaux, qu'il ne restait pas la moindre ouverture pour [illegible] plutôt que de lâcher pied, parce qu'ils ne voyaient plus d'espérance de pouvoir élever d'autres terrasses si celles-là étaient brû[illegible] téménité, l'expérience par la multitude, et les Romains par les Juifs. Ainsi ils arrêtèrent à coups de javelots les plus avancés, et la mort et les blessures de ceux qui tombaient ralen[illegible] uns étaient blessés; et tous se retirèrent ensuite, en s'accusant les uns les autres de lâcheté.

Alors les Romains avancèrent leurs béliers pour battre la [illegible] faibles, ils redoublèrent leurs efforts, sans que la quantité des traits lancés par les assiégés pût ralentir leur ardeur. [illegible]

cesse, ils ne pouvaient faire brèche, ils résolurent d'en venir à la sape, et se couvrant de leurs boucliers en forme de tortue, contre la quantité de pierres et de cailloux dont les Juifs les accablaient, ils travaillèrent avec tant d'opiniâtreté avec des leviers et avec leurs mains, qu'ils ébranlèrent quatre des pierres du fondement de la tour. La nuit obligea les uns et les autres à prendre un peu de repos; et cependant l'endroit du mur sous lequel Jean avait fait cette mine, par le moyen de laquelle il avait ruiné les premières terrasses des Romains, se trouvant affaibli des coups que les béliers y avaient donnés, tomba soudainement.

## CHAPITRE III.

*Les Romains trouvent que les Juifs avaient fait un autre mur derrière celui qui était tombé.*

UN si grand accident et si imprévu fit deux effets contraires à ce que l'on avait [illegible] sujet d'en attendre. Car les Juifs qui auraient dû être extrêmement étonnés de la chute de ce mur, ne s'en émurent point du tout; et la joie des Romains cessa bientôt, lorsqu'ils en aperçurent un autre que Jean avait fait bâtir derrière. Ils espérèrent néanmoins de pouvoir l'emporter plus aisément que le premier, tant parce que la ruine de l'autre en rendait l'accès plus facile, que parce qu'étant nouvellement bâti, il ne pouvait pas tant résister; mais personne n'osait aller à l'assaut, parce que ceux qui monteraient les premiers ne pouvaient espérer d'en revenir.

## CHAPITRE IV.

*Harangue de Tite à ses soldats pour les exhorter d'aller à l'assaut par la brèche que la chute du mur de la tour Antonia avait faite.*

COMME Tite n'ignorait pas ce que les discours et les [illegible] peuvent sur l'esprit des soldats pour leur augmenter le courage, et que les exhortations jointes aux promesses sont quelquefois capables de leur faire non-seulement oublier le péril, mais aussi mépriser la mort, il assembla les plus braves de son armée et leur parla ainsi : « Mes compagnons, il nous » serait également honteux que j'eusse besoin de vous exhor» ter à une action dont le péril ne serait pas grand. Mais c'est » une chose digne de moi et de vous de vous en proposer une

» qui n'est pas moins hasardeuse que glorieuse. Ainsi tant » s'en faut que la difficulté qui se rencontre en celle-ci vous » doive empêcher de l'entreprendre, c'est au contraire ce » qui doit encore plus vous y exciter, puisque la véritable » valeur consiste à surmonter les plus grands obstacles et à » ne pas craindre de s'exposer à la mort pour acquérir une » réputation immortelle, quand même vous ne considéreriez » point les récompenses que doivent attendre de moi ceux » qui se signaleront dans une occasion si importante. Cette » constance invincible que les Juifs témoignent au milieu de » tant de maux qui étonneraient des âmes lâches ne doit-elle » pas aussi vous animer? Quelle honte serait-ce que des sol- » dats Romains, des soldats que je commande, des soldats qui, » en temps de paix, s'occupent continuellement aux exercices » de la guerre, et qui dans la guerre sont accoutumés à tou- » jours vaincre, cédassent en courage aux Juifs, lors même » que nous sommes sur le point de terminer une si grande » entreprise, et qu'il paraît visiblement que Dieu nous assiste? » Car qui ne voit que nos bons succès sont des effets de notre » valeur favorisée de son secours, et qu'au contraire ceux que » ces rebelles ont eus dans quelques rencontres ne doivent » être attribués qu'à leur désespoir? Comment aussi ne pas » reconnaître que Dieu se déclare pour nous et regarde ce » peuple d'un œil de colère, quand, outre les maux ordi- » naires à ceux qui ont à soutenir un grand siége, la faim les » consume, leurs factions les divisent et leurs murailles tom- » bent d'elles-mêmes sans qu'il soit besoin de machines pour » y faire des brèches? Quelle infamie vous serait-ce donc de » témoigner moins de cœur que ceux sur qui vous avez tant » d'avantage, et quelle serait votre ingratitude envers Dieu » si vous méprisez son assistance? Quoi! les Juifs qui ne » doivent point avoir de honte d'être vaincus puisqu'ils sont » accoutumés à la servitude, ne craignent pas, pour s'en af- » franchir, de mépriser la mort et de nous attaquer avec tant » de hardiesse, non par espérance de nous pouvoir vaincre, » mais par générosité. Et nous, qui avons assujetti à notre » domination presque toutes les terres et toutes les mers et à » qui il n'est pas moins honteux de ne pas vaincre qu'aux » autres d'être vaincus, nous attendrons avec une si puissante » armée que la famine et la nécessité achèvent d'accabler ces » révoltés sans oser rien entreprendre de glorieux, quoiqu'il » n'y ait rien que nous ne puissions entreprendre sans grand

» péril. [illegible]
» [illegible] le reste, puisque [illegible]
» [illegible]
» saurais croire, elle serait si petite qu'elle ne mériterait pas
» d'être considérée, parce que l'avantage que nous aurions de
» combattre de ce lieu si élevé qu'il commande tous les au-
» tres, [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» finissent leurs jours, les armes à la main, dans les plus
» [illegible]
» [illegible]
» des hommes. Mais je vous dirai seulement que je souhaite
» [illegible]
» âmes et les corps descendent ensemble dans le tombeau.
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» ciel entre les étoiles, d'où leurs âmes héroïques paraissent
» à leurs descendants comme des esprits bienheureux, pour
» les animer à la vertu par le désir de posséder un jour une
» même gloire; et qu'au contraire, les âmes de ceux qui meu-
» rent de maladie dans un lit, quelques tourments qu'elles
» souffrent dans un autre monde pour être purifiées de leurs
» taches, sont ensevelies avec leur nom dans des ténèbres
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» soutenant les uns les autres. Votre hardiesse étonnera les
» ennemis, et peut-être réussirons-nous, sans grande perte,
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]

avantage, que leur vigueur diminuant, ils ne pourront plus
» nous résister. Je m'engage à récompenser de telle sorte le
» mérite de celui qui montera le premier sur la brèche, que
» soit qu'il vive ou qu'il meure après avoir fait une si belle
» action, il sera digne d'envie, puisque s'il y survit il com-
» mandera à ceux qui auparavant lui étaient égaux, et que si
» cette brèche devient son tombeau, il n'y aura point d'hon-
» neurs que je ne rende à sa mémoire. »

## CHAPITRE V.

*Action de valeur d'un Syrien nommé Sabinus, qui gagna seul le haut de la brèche, et y fut tué.*

Quoique ces paroles d'un si généreux chef dussent inspirer une hardiesse extraordinaire, la grandeur du péril avait fait une telle impression dans les esprits, que personne ne se présenta pour aller à l'assaut qu'un Syrien nommé *Sabinus*, dont la mine était si peu avantageuse qu'on ne l'aurait pas seulement pris pour être soldat. Il était noir, maigre, de petite taille, et d'une complexion fort faible : mais ce petit corps était animé d'une si grande âme, qu'il pouvait passer pour une personne héroïque. Il adressa sa parole à Tite, et lui dit : « Je m'offre avec joie, grand prince, à monter le pre-
» mier à l'assaut pour exécuter vos ordres : et je souhaite que
» votre bonne fortune seconde mon affection. Mais quand
» cela n'arriverait pas et que je mourrais avant que d'avoir
» pu gagner le haut de la brèche, je ne laisserais pas d'avoir
» réussi dans mon dessein, puisque je ne m'y propose que la
» gloire et le bonheur d'employer ma vie pour votre service. »
Après avoir ainsi parlé, il prit son bouclier de la main gauche, s'en couvrit la tête, et tenant son épée de la main droite, monta sur les six heures à l'assaut suivi de onze autres qui voulurent imiter son courage, et s'avança beaucoup plus qu'eux avec une hardiesse qui paraissait plus qu'humaine, quoique les ennemis lui tirassent sans cesse des dards et des flèches et roulassent sans cesse de grosses pierres, dont il y en eut qui renversèrent quelques-uns de ceux qui le suivaient. Ainsi sans que rien fût capable de l'étonner ni de l'arrêter, il monta jusque sur le haut du mur; et une valeur si prodigieuse étonna tellement les assiégés, que dans la pensée qu'il était suivi de plusieurs, ils abandonnèrent la brèche. Quel

sujet n'y a-t-il point d[illegible] dans [illegible] ree de la fortune dont l'envie semble prendre plaisir à traverser les actions héroïques? Sabinus, après avoir si glorieusement exécuté son entreprise, rencontra une pierre qui le fit tomber. Le bruit de sa chute ayant fait revenir les ennemis, ils reconnurent qu'il était seul et renversé par terre. Ils lui lancèrent alors quantité de dards : et rien n'étant capable d'abattre ce grand courage, il se défendit de telle sorte à genoux toujours couvert de son bouclier et sans jamais quitter son épée, qu'il blessa plusieurs de ceux qui s'approchèrent de lui : mais enfin la quantité de coups qu'il avait reçus ne lui laissant plus assez de force pour tenir son épée, ils achevèrent de le tuer.

Ainsi le succès répondit à la difficulté de l'entreprise, quoique sa vertu en méritât un plus heureux. Des onze qui l'avaient suivi, trois furent accablés à coups de pierres lorsqu'ils étaient presque arrivés sur le haut du mur, et les huit autres furent rapportés blessés dans le camp. Cette action se passa le troisième jour de juillet.

## CHAPITRE VI.

*Les Romains se rendent maîtres de la forteresse Antonia, et eussent pu se rendre aussi maîtres du temple, sans l'incroyable résistance faite par les Juifs dans un combat opiniâtre durant dix heures.*

Deux jours après, vingt des soldats qui étaient de garde aux plates-formes s'assemblèrent avec un enseigne de la cinquième légion et deux cavaliers, prirent une trompette, et environ la neuvième heure de la nuit, montèrent par la ruine du mur sans faire du bruit jusqu'à la forteresse Antonia. Ils trouvèrent les soldats du corps-de-garde le plus avancé en-[illegible], et leur coup[illegible] la gorge. Étant [illegible] du mur, ils firent sonner leur trompette. A ce bruit, ceux des autre[illegible] étaient [illegible] furent [illegible] telle [illegible] en-[illegible]. Ti[illegible] n'en eut pas [illegible] qu'il avait de troupes auprès de lui, se mit à leur tête, et, accom-[illegible] l'appe-lait un événement d'une telle conséquence. Les Juifs, surpris par un si soudain et si grand effort, se sauvèrent les uns dans le temple, et les autres par la mine que Jean avait fait faire

pour [illegible]
celle de Simon se réunissant ensuite, parce qu'ils se voyaient [illegible] temple, il n'y [illegible] pour les [illegible] portes de ce lieu saint, dont les uns considéraient la prise comme leur entière victoire, et les autres la perte comme leur entière ruine. Les dards et les flèches étant inutiles, tant ils étaient proches les uns des autres, ce furieux combat se faisait à coups d'épées, et parce qu'un espace si étroit ne leur [illegible] pouvoir se [illegible] milieu d'un bruit aussi confus qu'était celui dont tant de cris [illegible] l'air, et chacun des deux [illegible] tage ou le désavantage qu'il avait. Ainsi, comme on ne pouvait combattre qu'en marchant sur des corps morts et sur des armes, et qu'il n'y avait point de place ni pour s'enfuir, ni pour poursuivre, on n'avançait ou ne reculait que selon que l'on contraignait son ennemi de céder, ou que l'on y était con- [illegible] dans la nécessité où ceux qui étaient aux premiers rangs se trouvaient de tuer ou d'être tués, parce que ceux qui les suivaient les pressaient si fort, qu'il ne restait entre eux aucun intervalle. Le combat se maintint avec cette même chaleur depuis la neuvième heure de la nuit jusqu'à la septième heure du jour qui font dix heures. Mais enfin la fureur et le désespoir des Juifs, qui [illegible] dépendait du succès de ce combat, l'emportèrent sur la valeur et sur l'expérience des Romains. Ils crurent se devoir contenter de s'être rendus maîtres de la forteresse Antonia, quoiqu'il n'y eût eu qu'une partie de leur armée qui se fût trouvée à ce combat.

## CHAPITRE VII.

*Valeur presque incroyable d'un capitaine romain, nommé Julien.*

U[illegible] d'une race noble, et l'homme le plus vaillant, le plus adroit et le plus fort que j'aie connu dans cette guerre, voyant les Romains se retirer et assez pressés par les Juifs, partit d'auprès de la tour Antonia et d'auprès de Tite, et se jeta au

milieu des ennemis avec une telle hardiesse, que lui seul les fit reculer jusqu'au coin du temple, dans la persuasion qu'une force et une audace si extraordinaires ne pouvaient se rencontrer dans une créature mortelle. Ainsi, tous fuyant devant lui, il ne les écartait pas seulement, mais tuait tous ceux qu'il pouvait joindre, et ne donnait pas moins d'admiration à Tite que d'effroi aux Juifs. Mais, comme il est impossible d'éviter son malheur, il lui en arriva un qui ne se pouvait prévoir : car, lorsqu'il courait de tous côtés sur le pavé comme un foudre, les clous dont ses souliers étaient semés, selon l'usage des gens de guerre, le firent tomber ; et, dans cette chute, le bruit de ses armes fit tourner visage aux ennemis. Les Romains, qui étaient dans la forteresse Antonia, jetèrent aussitôt de grands cris par l'appréhension qu'ils avaient pour lui, et les Juifs l'environnèrent de toutes parts pour le tuer à coups de dards et d'épée. Il s'efforça diverses fois de se relever; mais les coups continuels qu'on lui portait ne le lui purent permettre, et quoique étendu par terre, il ne laissa pas d'en blesser plusieurs de son épée, parce qu'il se passa beaucoup de temps avant qu'ils le pussent tuer, étant très bien armé, et se couvrant la tête de son bouclier. Enfin, la quantité de sang qui coulait des blessures qu'il avait reçues dans les autres parties de son corps, lui ayant fait perdre ce qui lui restait de force, et personne ne se trouvant assez hardi pour l'aller secourir, ils n'eurent pas de peine à l'achever.

Il n'est pas croyable quelle fut la douleur de Tite, de voir mourir ainsi devant ses yeux et en présence d'une partie de son armée, un homme d'une valeur si extraordinaire, sans pouvoir le secourir, quelque désir qu'il en eût, à cause des obstacles qui s'y rencontraient. La gloire qu'une action si illustre acquit à Julien, ne fit pas seulement honorer sa mémoire par ce grand prince et par les Romains; elle le fit aussi admirer des Juifs. Ils emportèrent son corps, et ayant encore une fois poussé les Romains, ils les renfermèrent dans la tour Antonia. Ceux d'entre eux qui se signalèrent le plus en cette journée furent *Alexis* et *Gyphtheus*, de la faction de Jean, et *Malachie*, *Judas*, fils de Merton, *Jacob*, fils de Sosa, chef des Iduméens, et Simon et *Judas*, fils de Jaïr, de la faction de Simon.

## CHAPITRE VIII.

*Tite fait ruiner les fondements de la forteresse Antonia; et Josephe parle encore par son ordre à Jean et aux siens pour tâcher de les porter à la paix, mais inutilement. D'autres en sont touchés.*

Tite fit ruiner les fondements de la forteresse Antonia, afin de donner une entrée facile à toute son armée, et ayant appris le dix-septième jour de juillet, que le peuple était extrêmement affligé de n'avoir pu célébrer la fête qui porte le nom de *Endelechisme*, c'est-à-dire, du brisement des tables, il commanda à Josephe de dire une seconde fois à Jean : « Que » si sa folle passion de résister durait encore, il pouvait sortir » avec tel nombre de gens qu'il voudrait pour en venir à un » combat, sans s'opiniâtrer davantage à causer la ruine de la » ville et du temple; qu'il devait être las de profaner un lieu » si saint, d'offenser Dieu par tant de sacriléges, et qu'il lui » permettait de choisir tels de sa nation qu'il voudrait pour » recommencer à lui offrir les sacrifices qui avaient été inter- » rompus. »

Josephe, à la suite de cet ordre, crut ne devoir pas parler seulement à Jean : et afin de pouvoir être entendu de plusieurs, il monta sur un lieu élevé d'où il leur exposa ce que Tite lui avait commandé de dire, et n'oublia rien pour les conjurer « d'avoir compassion de leur patrie, de détourner un aussi » grand malheur que serait celui de voir brûler le temple, » dont le feu était déjà tout proche, et de penser à rendre à » Dieu les adorations qui lui sont dues. »

Le peuple, quoiqu'extrêmement touché de ces paroles, n'osa ouvrir la bouche pour témoigner sa douleur : mais Jean y répondit par des injures et des malédictions. A quoi il ajouta « qu'il ne lui arriverait jamais d'appréhender la ruine d'une » ville qui était à Dieu. » Alors Josephe reprit la parole et dit d'une voix encore plus forte : « L'extrême soin que vous avez » de conserver à Dieu cette ville dans sa pureté et d'empêcher » la profanation des choses saintes vous donne sans doute » un grand sujet de vous confier en son secours, vous qui » n'avez point craint de commettre les plus horribles impiétés, » et d'employer à des usages profanes les victimes destinées » pour lui être offertes en sacrifice. Si quelqu'un voulait vous » priver de la nourriture dont vous avez besoin chaque jour,

» vous le considéreriez comme un méchant et comme votre
» mortel ennemi ; et après que vous avez empêché qu'on ne
» [illegible] qui lui est dû,
» vous osez vous persuader qu'il vous assistera dans cette
» guerre, et [illegible]
» [illegible]
[illegible]
» les sacrifices que vous avez interrompus. Qui peut, sans
» [illegible] et si in-
[illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
[illegible]
[illegible]
» capable de vous [illegible]
» l'un de nos rois dût seul suffire pour vous y porter. Car
» [illegible]
» [illegible]
[illegible]
[illegible]
» pêcher [illegible]
» et l'embrasement du temple; toute notre nation a reconnu
» lui en être si redevable, que l'on en renouvelle tous les
[illegible] afin
» [illegible]
» fait? Quoique vous soyez sur le bord du précipice, vous
» [illegible]
» [illegible]
[illegible]
» [illegible]
» [illegible]
[illegible]
» [illegible]
» [illegible]
[illegible]
» [illegible]
[illegible]
» [illegible]
[illegible]
» [illegible]
» cette misérable ville sera détruite, lorsque l'on verra ceux

» qu[illegible] nés Juifs souiller leurs mains par » le meurtre de ceux de leur propre nation? Et ce temps n'est » pas [illegible], puisque l'on [illegible] la ville, mais le temple » sont pleins des corps de ceux que vous avez si cruellement » massacrés? Ainsi, peut-on douter que Dieu lui-même ne se » joigne aux Romains, pour expier par le feu tant d'abomina- » tions et de crimes? » Josèphe n'en put dire davantage, parce que ses larmes et ses sanglots étouffèrent sa parole dans sa bouche. Les Romains eurent compassion de sa douleur, et admirèrent son amour pour sa patrie. Mais son discours [illegible] davantage [illegible] les siens, et augmenta le désir qu'ils avaient de le pouvoir prendre.

## CHAPITRE IX.

*Plusieurs personnes de qualité, [illegible] de Josèphe, se sauvent de Jérusalem et se retirent vers Tite, qui les reçoit très-favorablement.*

De [illegible] raisons ne furent pas néanmoins sans effet. Elles persuadèrent plusieurs personnes de qualité : mais la crainte des corps-de-garde des factieux en empêcha une partie de s'enfuir, quoiqu'ils ne pussent douter de leur perte et de la ruine de la ville. Les autres trouvèrent moyen de se retirer vers les Romains, entre lesquels étaient *Joseph* et *Jésus*, deux des principaux sacrificateurs, trois fils d'Ismael qui eut la tête tranchée à Cyrène, et le quatrième fils de Mathias qui s'était sauvé, lorsque Simon, fils de Gioras, avait fait mourir son père et trois de ses frères. Plusieurs autres de cette haute noblesse se retirèrent aussi avec eux. Tite les reçut avec une extrême bonté ; et jugeant qu'ils auraient peine de s'accoutumer à vivre avec des étrangers d'une manière différente de celle de leur pays, il les envoya à Gophna avec promesse de leur donner des terres quand la guerre serait finie ; et ils y allèrent avec joie. Lorsqu'on ne les vit plus dans Jérusalem, les factieux firent courir le bruit que les Romains les avaient fait mourir ; et cet artifice empêcha durant quelque temps que d'autres ne s'enfuient comme eux.

## CHAPITRE X.

*Tite ne pouvant se résoudre à brûler le temple dont Jean avec ceux de son parti se servaient comme d'une citadelle, y commettant mille sacriléges, il leur parle lui-même pour les exhorter à ne l'y pas contraindre, mais inutilement.*

TITE ayant eu avis de ce que je viens de rapporter, fit revenir de Gophna ces Juifs qu'il y avait envoyés, et leur fit faire le tour de la ville avec Josèphe, afin que le peuple les pût voir. Ainsi chacun étant détrompé, plusieurs se retirèrent encore vers lui ; et tous ensemble conjurèrent ensuite les factieux, avec des soupirs mêlés de larmes, de sauver leur patrie en recevant les Romains dans la ville, ou au moins de sortir du temple pour les empêcher d'y mettre le feu, à quoi ils ne se résoudraient que par force. Mais ces scélérats, plus furieux que jamais, ne leur répondirent que par des injures, et mirent sur les portes sacrées du temple, toutes les machines dont ils se servaient pour lancer des dards et des pierres. Ainsi on aurait plutôt pris ce lieu saint pour une citadelle que pour un temple, et la place qui était au-devant pouvait passer pour un cimetière tant elle était pleine de corps morts. Ils n'entraient pas seulement en armes dans ces lieux saints qui leur devaient être inaccessibles : ils y entraient même ayant encore les mains toutes teintes du sang de leurs concitoyens, et ils passèrent jusqu'à cet excès de fureur et d'impiété, que les Romains n'avaient pas moins d'horreur de leur voir commettre de tels sacriléges contre ce que leur religion les obligeait le plus de révérer, qu'ils auraient dû eux-mêmes avoir le cœur percé de douleur, si les Romains eussent agi de la même sorte : car il n'y en avait un seul dans l'armée de Tite qui ne regardât le temple avec respect, qui n'adorât Dieu à qui il était consacré, et qui ne souhaitât que ces méchants qui le profanaient d'une manière si horrible, se repentissent avant que la ruine dont il était menacé fût sans remède. Tite en fut touché d'une si vive douleur, qu'adressant lui-même la parole à Jean et à ses compagnons, il leur dit : « Impies que vous êtes, ne sont-
» ce pas vos ancêtres qui ont environné ce lieu saint de balus-
» trades, afin d'empêcher que l'on n'en approche ? Ne sont-ce
» pas eux qui ont fait graver sur des colonnes, en lettres grec-
» ques et romaines, des défenses de passer ces bornes ? Et ne

» vous ai-je pas permis de faire mourir ceux qui auraient la » hardiesse de violer cet ordre, quand même ils seraient Ro» mains? Quelle rage vous porte donc à souiller ce temple, » non-seulement du sang des étrangers, mais de ceux de » votre nation, et à faire gloire de fouler aux pieds les corps » de ceux que vous massacrez? Je prends à témoin les dieux » que j'adore, et celui qui a regardé autrefois ce temple d'un » œil favorable, je dis autrefois, car je ne crois pas qu'il y ait » maintenant une seule divinité qui n'en détourne sa vue. Je » prends à témoin toute mon armée, tous les Juifs qui se sont » retirés auprès de moi, et je vous prends vous-mêmes à té» moin, que je n'ai aucune part à une telle profanation; et » que si vous voulez sortir de ce lieu saint, nul Romain n'ap» prochera du sanctuaire, ni ne commettra la moindre inso» lence; mais que malgré même que vous en ayez, je conser» verai ce célèbre temple. »

## CHAPITRE XI.

*Tite donne ses ordres pour attaquer les corps-de-garde des Juifs qui défendaient le temple.*

TITE ayant ainsi parlé, et s'étant servi de Josèphe pour leur faire entendre en hébreu ce qu'il leur disait, ces factieux, au lieu d'être touchés de sa bonté, s'imaginèrent que c'était par crainte qu'il leur avait tenu ce discours, et devinrent encore plus insolents. Ainsi ce grand prince, voyant que ces misérables n'avaient nulle compassion d'eux-mêmes, ni désir de sauver le temple, résolut d'en venir à la force; et parce que le lieu n'était pas capable de contenir toute son armée, il prit de chaque compagnie de cent hommes, trente des plus vaillants, donna mille hommes à commander à chacun des tribuns qu'il choisit, établit chef sur eux tous Céréalis, et sur la neuvième heure de la nuit, commanda d'attaquer les corps-de-garde. Lui-même voulait se trouver à cette action; mais ses amis et les principaux officiers de son armée, voyant la grandeur du péril, lui représentèrent pour l'en empêcher, « qu'il » ferait beaucoup mieux de rester dans la forteresse Antonia » pour donner les ordres, et être juge de la valeur de ceux » qu'il employait en cette entreprise, parce qu'il n'y aurait » point d'efforts, que l'honneur de combattre sous ses yeux » ne leur fît faire pour témoigner leur courage. » Il se rendit à

leurs raisons, et dit à ses troupes « que la seule chose qui » l'arrêtait était le désir d'être témoin de leurs actions, afin » qu'ayant, comme il avait entre ses mains, le pouvoir de ré- » compenser et de punir, nul de ceux qui se signaleraient dans » cette occasion, ne demeurât sans récompense, ni nul de ceux » qui manqueraient de cœur sans châtiment. » Après leur avoir ainsi parlé, il leur commanda de donner, et monta dans une [illegible] tour Antonia, pour voir de là ce [illegible] it.

## CHAPITRE XII.

*Attaque des corps-de-garde du temple, où le combat, qui fut très-furieux, dura huit heures sans que l'on pût dire de quel côté avait tourné la victoire.*

Les Romains ne trouvèrent pas les ennemis endormis comme ils le croyaient; ceux du premier corps-de-garde en vinrent aussitôt aux mains avec eux en jetant des cris, et les autres, réveillés à ce bruit, y accoururent en grand nombre. Les Romains soutinrent très-hardiment l'effort des premiers; et ceux qui venaient ensuite attaquaient indifféremment amis et ennemis, parce que l'obscurité de la nuit, le bruit confus de tant de voix, l'animosité, la fureur et la crainte avaient confondu toutes choses. Mais une si étrange confusion était moins préjudiciable aux Romains qu'aux Juifs, parce qu'ils combattaient par troupes, pressés les uns contre les autres, couverts de leurs boucliers, et se servaient, pour se reconnaître, du mot qui leur avait été donné : au lieu que les Juifs n'observaient aucun ordre ni en allant à la charge, ni en se retirant; et que prenant souvent pour ennemis ceux des leurs qui, après avoir combattu, voulaient se rallier à eux, ils en tuèrent plus de la sorte que les Romains n'en tuèrent. Lorsque le jour vint [illegible] avec ordre et à se servir des traits et des flèches. Les deux partis demeurèrent fermes, sans qu'un combat aussi fâcheux que celui qui s'était passé durant la nuit eût rien diminué de leur ardeur. Car les Romains, qui savaient que Tite avait les [illegible] comme le commencement du bonheur de tout le reste de leur vie s'ils méritaient son estime par leur valeur, s'efforçaient à [illegible]

[illegible]
La tour Antonia était comme un théâtre, d'où Tite, et ceux [illegible]
Simon, fils de Jaïr.

## CHAPITRE XIII.

*[illegible] ses légions qui travaillent à élever quatre plates-formes.*

T[illegible]
qu'ils leur dressaient.

## CHAPITRE XIV.

*Tite, par un exemple de sévérité, empêche plusieurs cavaliers de son armée de perdre leurs chevaux.*

Quelques cavaliers de ceux qui allaient au fourrage débridant leurs chevaux pour les laisser paître, les Juifs faisaient des sorties et les enlevaient. Comme cela arrivait souvent, Tite crut, et il était vrai, qu'on le devrait plutôt attribuer à la négligence des siens qu'à la valeur des assiégés. Ainsi pour les rendre plus soigneux à l'avenir par un exemple de sévérité et leur conserver leurs chevaux, il condamna à mort un des cavaliers qui avait perdu le sien : et les autres ne les abandonnèrent plus depuis.

## CHAPITRE XV.

*Les Juifs attaquent les Romains jusque dans leur camp, et ne sont repoussés que par un sanglant combat. Action presque incroyable d'un cavalier romain nommé Pédanius.*

Lorsque les plates-formes furent élevées, les factieux, pressés de faim parce qu'ils ne pouvaient plus rien voler, résolurent d'attaquer les gardes romaines qui étaient sur la montagne des Oliviers, dans l'espérance de les surprendre d'autant plus facilement que c'était le temps de se donner un peu de repos. Les Romains les voyant venir à eux, rassemblèrent toutes leurs forces pour les repousser. Le combat fut très-sanglant : et il s'y fit de part et d'autre des actions merveilleuses de courage. Les Romains, outre leur valeur, avaient l'avantage d'exceller dans la science de la guerre : et l'impétuosité avec laquelle les soldats donnèrent était si extraordinaire, qu'elle pouvait passer pour une fureur. La honte animait les uns, la nécessité animait les autres : car les Romains considéraient comme une tache à leur réputation de laisser retourner les Juifs sans payer la peine de leur audace de les avoir attaqués jusque dans leur camp : et les Juifs ne voyaient point de salut pour eux qu'en les y forçant.

Un cavalier nommé *Pédanius* fit une chose presque incroyable, car après que les assiégés eurent été mis en fuite et chassés dans la vallée, il poussa son cheval à toute bride, et avec une force et une adresse qui paraissaient plus qu'humaines,

enleva, en passant, un jeune Juif fort robuste et fort bien armé qui s'enfuyait, le prit par un pied, et le porta à Tite comme un présent qu'il lui offrait. Ce prince admira cette action, et fit exécuter ce prisonnier, parce qu'il était du nombre de ceux qui s'étaient trouvés à cette grande attaque. Il appliqua ensuite tous ses soins à presser la construction de ses terrasses afin de pouvoir se rendre maître du temple.

## CHAPITRE XVI.

*Les Juifs mettent eux-mêmes le feu à la galerie du temple qui allait joindre la forteresse Antonia.*

Les Juifs affaiblis par les pertes qu'ils avaient faites dans tant de combats, voyant que la guerre s'échauffait de plus en plus, et que le péril dont le temple était menacé croissait toujours, résolurent d'en ruiner une partie pour tâcher de sauver le reste, de même que l'on retranche des membres d'un corps attaqué de la gangrène pour empêcher qu'elle ne passe plus avant. Ils commencèrent par mettre le feu à cette partie de la galerie qui allait joindre la forteresse Antonia du côté de la bise et de l'Occident, en abattirent ensuite près de vingt coudées, et furent ainsi les premiers qui travaillèrent à la destruction de ces superbes ouvrages.

Deux jours après, qui était le vingt-quatrième de juillet, les Romains mirent le feu à cette même galerie. Lorsqu'il eut gagné jusqu'à quatorze coudées, les Juifs en abattirent le comble, et continuèrent ainsi de travailler à ruiner tout ce qui pouvait avoir communication avec la forteresse Antonia, quoiqu'ils eussent pu, s'ils eussent voulu, empêcher cet embrasement. Ils considéraient, sans s'en inquiéter, le cours que prenait le feu pour s'en servir à leur dessein, et les escarmouches ne cessaient point alentour du temple.

## CHAPITRE XVII.

*Combat singulier d'un Juif nommé Jonathas, contre un cavalier romain nommé Pudens.*

En ce même temps, un Juif nommé *Jonathas*, de petite stature, de mauvaise mine, et qui n'avait rien de bas ni dans sa naissance ni dans sa fortune, s'avança jusqu'au sépulcre du grand sacrificateur Jean, d'où il défia insolemment

les Romains d'envoyer le plus vaillant homme de leur armée pour combattre contre lui. Personne ne répondit à ce défi, parce que les uns le méprisaient, d'autres le craignaient, et d'autres croyaient qu'il y aurait de l'imprudence à s'engager dans un combat contre un homme qui ne désirait rien tant que la mort, parce que nulle fureur n'étant égale à celle de ces gens désespérés, qui ne craignent ni Dieu ni les hommes, c'est plutôt témérité que valeur, et brutalité que générosité, de se commettre avec eux, puisqu'il n'y a point d'honneur à les vaincre, et que l'on ne peut sans une grande honte en être vaincu. Cela ayant duré quelque temps, et ce Juif ne cessant point de reprocher aux Romains leur lâcheté avec des termes outrageux, un cavalier nommé *Pudens*, qui était extrêmement fier, ne le put souffrir davantage : et comme il y a sujet de croire que le voyant si petit il en conçut du mépris, il marcha assez inconsidérément contre lui. La fortune ne lui fut pas moins contraire que son imprudence; il tomba : et ainsi Jonathas n'eut pas de peine à le tuer. Il ne se contenta pas d'avoir remporté sans péril un tel avantage, il foula son corps aux pieds, et tenant de la main droite son épée teinte de son sang, et de la gauche son bouclier, il faisait retentir le bruit de ses armes, insultait au malheur du mort, et continuait à traiter injurieusement les Romains. Un capitaine Romain, nommé *Priscus*, ne pouvant souffrir une si grande insolence, lui tira une flèche dont le coup le perça de part en part. Il s'éleva aussitôt un grand cri, tant du côté des Romains que de celui des Juifs, mais poussé par différents mouvements; et les douleurs d'une si grande plaie firent tomber et expirer Jonathas sur le corps de son ennemi, par une juste punition d'avoir fait trophée d'un avantage qu'il ne devait pas à sa valeur, mais à la fortune.

## CHAPITRE XVIII.

*Les Romains s'étant engagés inconsidérément dans l'attaque de l'un des portiques du temple, que les Juifs avaient rempli à dessein de quantité de bois, de soufre et de bitume, il y en eut un grand nombre de brûlés. Douleur de Tite de ne les pouvoir secourir.*

I[illegible] fendaient le temple faisaient aux Romains qui les attaquaient de dessus leurs plates-formes : le vingt-septième jour du même mois de juillet, ils résolurent de joindre la ruse à la

force. Ils remplirent de bois, de soufre et de bitume l'espace du portique, du côté de l'Occident, qui était entre les poutres et le comble : et lorsqu'ils furent attaqués feignirent de s'enfuir. Les plus téméraires d'entre les Romains les poursuivirent et prirent des échelles pour escalader ce portique; mais les plus sages ne les imitèrent pas, parce qu'ils ne voyaient point de raison qui pût obliger les Juifs à s'enfuir. Quand ce portique fut plein de ceux qui allaient à l'escalade, les Juifs mirent le feu à la matière qu'ils avaient préparée à ce dessein; l'on vit aussitôt s'élever une grande flamme qui remplit de frayeur les Romains qui n'étaient que spectateurs de ce péril, et de désespoir ceux qui se trouvèrent environnés de tous côtés par un si soudain embrasement. Les uns se jetaient du haut en bas du côté de la ville : d'autres se précipitaient du côté de leurs ennemis : d'autres du côté de ceux de leur parti, et tombaient ainsi tout brisés à terre : d'autres étaient brûlés avant de se pouvoir jeter en bas : d'autres prévenaient par le fer la fureur du feu en se tuant eux-mêmes; et comme cet embrasement s'étendait toujours plus loin, il y en avait qui, lorsqu'ils pensaient s'être sauvés par la fuite, s'y trouvaient enveloppés.

Quelque grande que fût la colère de Tite de ce que ceux qui périssaient de la sorte n'étaient tombés dans un tel malheur que parce qu'ils avaient entrepris cette attaque sans en avoir reçu l'ordre, sa compassion pour eux était extrême, mais ils mouraient contents de voir par son incroyable douleur qu'ils étaient regrettés de celui pour l'amour et pour la gloire duquel ils avaient avec joie exposé leur vie. Car ils le voyaient s'avancer devant tous les autres, jeter de grands cris, conjurer leurs compagnons de les secourir; et ces preuves de l'affection d'un si grand prince leur tenaient lieu de la plus honorable de toutes les sépultures. Quelques-uns ayant gagné la partie la plus spacieuse de la galerie se garantirent de la violence du feu; mais ils y furent assiégés et tués par les Juifs après une longue résistance, sans qu'un seul se pût sauver.

## CHAPITRE XIX.

*Quelques particularités de ceux qui périrent en l'embrasement dont il est parlé au chapitre précédent. Les Romains mettent le feu à un autre des portiques du temple.*

Quoique tous ceux qui périrent en cette occasion témoignassent un extrême courage, un jeune Romain, nommé *Longus*, se signala par-dessus les autres. Les Juifs admirant sa valeur et voyant qu'ils ne le pouvaient tuer, l'exhortèrent à descendre sur la parole qu'ils lui donnaient de lui sauver la vie. D'un autre côté, son frère, nommé *Corneille*, le conjurait de ne pas ternir sa réputation et la gloire du nom romain. Il le crut : et après avoir élevé son épée afin qu'il pût être vu des deux partis, il se la plongea dans le sein. Un autre nommé *Artorius*, se sauva par son adresse; car ayant appelé un de ses compagnons nommé *Lucius*, il lui promit de le faire son héritier s'il le recevait entre ses bras lorsqu'il se jetterait du haut en bas. Il accepta ce parti, et courut à lui, et conserva la vie à Artorius, mais se trouvant accablé d'un si grand poids, il tomba et mourut à l'heure même. La perte de tant de braves gens affligea les Romains; mais elle leur apprit à se mieux tenir sur leurs gardes pour ne pas tomber dans les embûches où ils s'engageaient témérairement par l'ignorance des lieux et des artifices des Juifs. Cependant le portique fut brûlé jusqu'à la tour que Jean avait fait bâtir sur les colonnes qui conduisaient à ce portique, et les Juifs abattirent le reste après que ceux qui étaient montés dessus eurent été brûlés.

Le lendemain les Romains mirent aussi le feu au portique qui regardait le Nord-Est, et le brûlèrent jusqu'à celui qui regardait l'Orient, et qui était bâti sur le haut de la vallée de Cédron dont la profondeur était telle qu'on ne la pouvait regarder sans frayeur.

## CHAPITRE XX.

*Mort horrible que l'augmentation de la famine cause dans Jérusalem.*

Pendant que ces choses se passaient à l'entour du temple, la famine faisait un tel ravage dans la ville que le nombre de ceux qu'elle consumait était innombrable. Qui pourrait en-

treprendre d'exprimer les horribles misères qu'elle causait? Sur le moindre soupçon qu'il restait quelque chose à manger dans une maison, on lui déclarait la guerre. Les meilleurs amis devenaient ennemis, pour tâcher à soutenir leur vie de ce qu'ils se ravissaient les uns aux autres. On n'ajoutait pas foi même aux mourants, lorsqu'ils disaient qu'il ne leur restait plus rien; mais par une inhumanité plus que barbare, on les fouillait pour voir s'ils n'avaient point caché sur eux quelque morceau de pain. Quand ces hommes, à qui il restait à peine la figure d'homme, se voyaient trompés dans leur espérance de trouver de quoi se rassasier, on les aurait pris pour des chiens enragés; et la moindre chose qu'ils rencontraient les faisait chanceler comme des gens ivres. Ils ne se contentaient pas de chercher une seule fois jusque dans tous les recoins d'une maison : ils recommençaient diverses fois : et leur faim enragée leur faisait ramasser pour se nourrir ce que les plus sales de tous les animaux fouleraient aux pieds. Ils mangeaient jusqu'au cuir de leurs souliers et de leurs boucliers, et une poignée de foin pourri se vendait quatre attiques. Mais pourquoi m'arrêter à des choses inanimées, pour faire connaître jusqu'à quelle extrémité allait cette épouvantable famine, puisque j'en ai une preuve qui est sans exemple parmi les Grecs et même parmi les nations les plus barbares? Celui-ci est si horrible que, comme il paraît incroyable, je n'aurais pu me résoudre à le rapporter, si je n'en avais plusieurs témoins; et si, dans les maux que ma patrie a soufferts, ce ne lui était une faible consolation d'en supprimer la mémoire.

## CHAPITRE XXI.

*Histoire d'une mère qui tua et mangea dans Jérusalem son propre fils. Horreur qu'en eut Tite.*

Une dame nommée *Marie*, fille d'Éléazar et fort riche, était venue avec d'autres du bourg de Bathechor, c'est-à-dire maison d'hyssope, se réfugier à Jérusalem, et s'y trouva assiégée. Les tyrans, sous la domination desquels cette malheureuse se trouvait réduite, ne se contentèrent pas de lui ravir tout ce qu'elle avait apporté de plus précieux : ils lui prirent aussi diverses fois, ce qu'elle avait caché pour vivre. La douleur de se voir traiter de la sorte la mit dans un tel désespoir, qu'après avoir fait mille imprécations contre eux, il n'y eut point de paroles

[illegible]

» la faim? ne vaut-il donc pas mieux que tu meures pour me

[illegible] factieux, et pour

[illegible]

tremblants, et quelque grande que fût leur avidité de trouver de quoi se nourrir, ils laissèrent le reste de cette détestable viande à cette malheureuse mère. Le bruit d'une action si funeste se répandit aussitôt par toute la ville. L'horreur que tous en conçurent ne fut pas moins grande que si chacun en particulier eût commis un semblable crime : les plus pressés de la faim ne souhaitaient rien tant que d'être promptement délivrés de la vie, et estimaient heureux ceux qui étaient morts avant que d'avoir pu voir ou entendre raconter une chose si exécrable (1).

Les Romains apprirent bientôt aussi la nouvelle de cet enfant sacrifié par sa propre mère, au désir de se conserver elle-même. Quelques-uns ne la pouvaient croire; d'autres étaient touchés de compassion; mais elle augmenta, dans la plupart, la haine qu'ils avaient déjà contre les Juifs. Tite, pour se justifier devant Dieu sur ce sujet, protesta hautement « qu'il » avait offert aux Juifs une amnistie générale de tout le passé; » et que puisqu'ils avaient préféré la révolte à l'obéissance, la » guerre à la paix, la famine à l'abondance, et qu'ils avaient » été les premiers à mettre de leurs propres mains le feu dans » le temple, qu'il s'était efforcé de leur conserver, ils méri» taient d'être réduits à se nourrir d'une viande si détestable; » mais qu'il ensevelirait cet horrible crime sous les ruines de » leur capitale, afin que le soleil, en faisant le tour du monde, » ne fût pas obligé de cacher ses rayons par l'horreur de voir » une ville où les mères se nourrissaient de la chair de leurs » enfants, et où les pères n'étaient pas moins coupables qu'el» les, puisque de si étranges misères ne pouvaient les faire

(1) Au chapitre 28 du Deutéronome, Moïse décrit les maux qui tomberont sur le peuple Juif, s'il n'accepte pas la loi de son Dieu. « Tu mangeras, » dit-il, le fruit de tes entrailles, la chair de tes fils et de tes filles, que le » Seigneur ton Dieu t'avait donnés, l'espace étant resserré et devasté par la » fureur de ton ennemi. L'homme delicat, livré au plaisir, verra d'un mau» vais œil son frère et son épouse, dans la crainte d'avoir à leur donner de » la chair de ses fils, dont il se nourrira; parce qu'il n'aura plus rien à cause » du siége, de la dévastation et de la penurie que les ennemis feront régner » au-dedans de ton enceinte. La femme tendre et délicate, qui ne pouvait » marcher sur la terre nue, à cause de sa mollesse, disputera à son époux » la chair de ses fils et de ses filles..... Ils s'en nourriront en secret, à cause » de la pénurie que ton ennemi, par la rigueur du siége et par la dévasta» tion, fera régner dans ton enceinte. » Le peuple Juif avait refusé de recevoir le Sauveur et le Législateur divin dans la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est alors que la prediction de Moïse reçut son accomplissement. (N. E.,

» résoudre à quitter les armes. » Telles furent les paroles de ce grand prince, parce que, considérant jusqu'à quel excès allait la rage de ces factieux, il ne croyait pas qu'après avoir souffert des maux dont la seule appréhension devait les ramener à leur devoir, rien pût jamais les faire changer.

## CHAPITRE XXII.

*Les Romains ne pouvant faire brèche au temple, quoiqu'ils l'eussent battu durant six jours, y donnent l'escalade, et sont repoussés avec perte. Tite fait mettre le feu aux portiques.*

Lorsque deux des légions eurent achevé leurs plates-formes, Tite fit, le huitième du mois d'août, mettre les béliers en batterie vers les salons du temple extérieur, qui étaient du côté de l'Occident, et le plus grand de ces béliers battit continuellement durant six jours, sans pouvoir rien avancer non plus que les autres, tant ces pierres étaient à l'épreuve de leurs efforts. Les soldats tâchèrent en même temps de saper les fondements du côté du septentrion, et après y avoir travaillé avec une peine incroyable et rompu les leviers et autres instruments dont ils se servaient, ils n'en purent arracher que quelques pierres du dehors sans pouvoir ébranler celles du dedans qui soutenaient toujours les portes. Ainsi ayant perdu l'espérance de réussir dans cette entreprise, ils résolurent d'en venir à l'escalade. Les Juifs qui ne l'avaient pas prévu ne les purent empêcher de planter leurs échelles ; mais jamais résistance ne fut plus grande que celle qu'ils firent. Ils renversaient ceux qui montaient, tuaient à coups d'épée ceux qui étaient déjà montés jusque sur les derniers échelons, avant qu'ils pussent se couvrir de leurs boucliers, et renversaient même les échelles toutes couvertes de soldats : ce qui coûta la vie à plusieurs Romains. Dans une attaque si opiniâtre de part et d'autre, le plus grand combat fut pour les drapeaux, parce que les Romains en considéraient la perte comme une honte insupportable, et qu'il n'y eut rien que les Juifs ne fissent pour les conserver après les avoir gagnés. Enfin ces derniers en demeurèrent les maîtres, tuèrent ceux qui les portaient, et contraignirent les autres à se retirer. Quelque malheureux que fût ce succès aux assiégeants, on ne saurait néanmoins leur dérober cette gloire que nul d'eux n'y mourut sans avoir

donné des preuves d'une valeur digne du nom Romain. Outre ceux des Juifs qui continuèrent à se signaler en cette occasion comme ils avaient fait dans les précédentes, *Eléazar*, fils du frère de Simon, l'un des deux tyrans, y acquit beaucoup d'honneur; et Tite, voyant que son désir de conserver un temple à des étrangers, coûtait la vie à un si grand nombre des siens, fit mettre le feu aux portiques.

## CHAPITRE XXIII.

*Deux des gardes de Simon se rendent à Tite. Les Romains mettent le feu aux portes du temple, et il gagne jusqu'aux galeries.*

ANANUS, natif d'Emmaüs, l'un des plus cruels des gardes de Simon, et *Archélaüs*, fils de Magadate, vinrent se rendre à Tite sur l'espérance qu'à la suite de ce dernier avantage remporté par les Juifs, il pourrait leur pardonner. Comme ce prince, [illegible], n'ignorait pas les crimes qu'ils avaient commis, et que ce n'était que la nécessité qui les portait à se rendre, il ne croyait pas que des gens qui abandonnaient leur patrie après y avoir allumé le feu de la guerre, fussent dignes de pardon, il aurait bien voulu les faire mourir; mais quelque grande que fût sa haine pour eux, elle céda à la profession qu'il faisait de garder toujours religieusement sa parole : ainsi il les laissa aller, sans toutefois les traiter aussi favorablement que les autres.

Les Romains avaient déjà mis le feu aux portes du temple : et cet embrasement n'en avait pas seulement consumé le bois et fait fondre les lames d'argent dont elles étaient couvertes, mais il s'était étendu plus avant, et avait même gagné jusqu'aux galeries. Les Juifs furent si surpris de se voir ainsi au milieu des flammes, qu'ils demeurèrent sans cœur et sans force. Un seul ne s'avança pour repousser les Romains ou pour éteindre le feu; mais comme si le temple eût déjà été réduit en cendre, leur stupidité était telle, qu'au lieu de se mettre en peine d'empêcher le reste de brûler, ils se contentaient de donner des malédictions aux Romains. Cet embrasement continua de la sorte pendant le reste du jour et la nuit suivante, parce que quelque grand qu'il fût, il ne pouvait que peu à peu consumer ces galeries.

## CHAPITRE XXIV.

*Tite tient conseil touchant la ruine ou la conservation du temple; et plusieurs étant d'avis d'y mettre le feu, il opine au contraire à le conserver.*

Le lendemain Tite commanda d'éteindre le feu et d'aplanir le chemin le long des portiques afin que l'armée pût s'avancer plus facilement. Il assembla ensuite ses principaux chefs, savoir, Tibère Alexandre, son lieutenant général, Sextus Céréalis, qui commandait la cinquième légion, *Larcius Lepidus* qui commandait la dixième; *Titus Frigius*, qui commandait la quinzième, *Eternius Fronto*, qui commandait les deux légions venues d'Alexandrie, et *Marc Antoine Julien*, gouverneur de Judée, outre quelques autres, pour tenir conseil avec eux sur la résolution qu'il devait prendre touchant le temple. « Les uns furent d'avis d'user, en le ruinant, du pouvoir que donne le droit de la guerre, parce que tant qu'il subsisterait, les Juifs qui y viennent de toutes les parties du monde se révolteraient toujours. D'autres dirent que si les Juifs l'abandonnaient sans vouloir plus le défendre, ils croyaient qu'on pouvait le conserver; mais que s'ils continuaient à faire la guerre, il fallait y mettre le feu, parce que l'on ne devrait plus alors le considérer comme un temple, mais comme une citadelle, et que ce serait à eux seuls que l'on devrait en attribuer la ruine, puisqu'ils en seraient la cause. Après qu'ils eurent ainsi opiné, Tite dit, qu'encore que les Juifs se servissent du temple comme d'une place de guerre, pour continuer dans leur révolte, il n'était pas juste de se venger sur des choses inanimées des fautes commises par des hommes, ni de ruiner en consumant un ouvrage dont la conservation serait un si grand ornement à l'empire. Personne ne pouvant plus douter alors de son sentiment, Alexandre, Céréalis et Fronto furent du même avis : » le conseil se leva, et ce prince commanda que l'on fît reposer toutes les troupes pour les mettre en état de faire un plus grand effort lorsqu'il en serait besoin, et ordonna seulement à quelques cohortes pour éteindre le feu et faire un chemin à travers les ruines. Quant aux Juifs, leur étonnement et la fatigue qu'ils avaient eue les empêchèrent de rien entreprendre ce jour-là.

## CHAPITRE XXV.

*Les Juifs font une si furieuse sortie sur un corps-de-garde des assiégeants que les Romains n'auraient pu soutenir leur effort sans le secours que leur donna Tite.*

Le jour suivant les Juifs ayant repris cœur et recouvré de nouvelles forces par le repos, sortirent sur la seconde heure du jour par la porte du temple qui regardait l'Orient pour attaquer le corps-de-garde des assiégeants le plus avancé. Les Romains les reçurent avec beaucoup de vigueur et leur opposèrent comme un mur cette forme de tortue que composaient leurs boucliers joints ensemble les uns contre les autres dont ils se couvraient. Ils n'auraient pu néanmoins résister longtemps à ce grand nombre d'ennemis et animés de tant de fureur, si Tite, qui voyait ce combat de l'Antonia, ne fût allé à leur secours avec un corps de sa meilleure cavalerie. Mais il chargea les Juifs si brusquement, qu'ayant tué ceux qu'il rencontra les premiers, presque tout le reste lâcha pied. Ils revinrent aussitôt après au combat, firent à leur tour reculer les Romains, qui les poussèrent encore ensuite, et puis furent repoussés par eux : ce qui continua de la sorte comme dans un flux et reflux d'avantages et de désavantages jusqu'à la cinquième heure du jour, que les Juifs furent enfin contraints de se renfermer dans le temple.

## CHAPITRE XXVI.

*Les factieux font encore une autre sortie. Les Romains les repoussent jusqu'au temple, où un soldat met le feu. Tite fait tout ce qu'il peut pour le faire éteindre : mais inutilement. Horrible carnage. Tite entre dans le sanctuaire, et admire la magnificence du temple.*

Lorsque Tite se fut retiré dans l'Antonia, il résolut d'attaquer le lendemain au matin, dixième d'août, le temple avec toute son armée ; et ainsi on était à la veille de ce jour fatal auquel Dieu avait depuis si longtemps condamné ce lieu saint à être brûlé après une longue révolution d'années, comme il l'avait été autrefois au même jour par Nabuchodonosor, roi de Babylone. Mais ce ne furent pas des étrangers, ce furent les Juifs eux-mêmes qui furent la première cause d'un si funeste embrasement.

Cependant ces factieux ne demeurèrent pas en repos; ils firent une seconde sortie sur les assiégeants, et en vinrent aux mains avec ceux qui éteignaient le feu par le commandement de Tite. Les Romains les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'au temple.

Alors un soldat, sans en avoir reçu aucun ordre et sans appréhender de commettre un si horrible sacrilége, mais comme poussé par un mouvement de Dieu, se fit soulever par l'un de ses compagnons, et jeta par la fenêtre d'or une pièce de bois tout enflammée dans le lieu où l'on allait aux bâtiments qui environnaient le temple du côté du Septentrion. Le feu y prit aussitôt, et dans un si extrême malheur, les Juifs jetèrent des cris effroyables. Ils courent pour tâcher d'y remédier, rien ne pouvant plus les obliger d'épargner leur vie lorsqu'ils voyaient périr devant leurs yeux ce temple qui les portait à la ménager par le désir de le conserver.

On en donna promptement avis à Tite qui, au retour du combat, prenait un peu de repos dans sa tente. Il partit à l'instant pour aller faire éteindre le feu. Tous les chefs le suivirent, et les légions après eux avec une confusion, un tumulte, et des cris tels que l'on peut se l'imaginer, lorsque dans une si grande occasion une armée marche sans commandement et sans ordre. Tite criait de toute sa force, et faisait signe de la main pour obliger les siens d'éteindre le feu; mais un plus grand bruit empêchait qu'on ne l'entendît, et l'ardeur et la colère dont les soldats étaient animés dans cette guerre ne leur permettait pas de prendre garde aux signes qu'il leur faisait. Ainsi ces légions qui entraient en foule ne pouvaient dans leur impétuosité être retenues ni par ses ordres ni par ses menaces; leur seule fureur les conduisait, ils se pressaient de telle sorte que plusieurs étaient renversés et foulés aux pieds, et d'autres tombant dans les ruines des portiques et des galeries encore toutes brûlantes et toutes fumantes, n'étaient pas, quoique victorieux, moins misérables que les vaincus. Lorsque tous ces gens de guerre furent arrivés au temple, ils feignirent de ne point entendre les ordres que leur donnait leur empereur; ceux qui étaient derrière exhortaient les plus avancés à mettre le feu, et il ne restait alors aux factieux nulle espérance de le pouvoir empêcher.

De quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne voyait que fuite et carnage. On tua un très-grand nombre de pauvre peuple qui était sans armes et incapables de se défendre. Le tour de

l'autel était plein de monceaux des corps morts de ceux que l'on y jetait après les avoir égorgés sur ce lieu saint qui n'était pas destiné à sacrifier de telles victimes ; et des ruisseaux de sang coulaient le long de ses degrés.

Tite voyant qu'il lui était impossible d'arrêter la fureur de ses soldats et que le feu commençait à gagner de toutes parts, entra avec ses principaux chefs dans le sanctuaire, et trouva, après l'avoir considéré, que sa magnificence et sa richesse surpassait encore de beaucoup ce que la Renommée en publiait parmi les nations étrangères, et que tout ce que les Juifs en disaient, quoiqu'il parût incroyable, n'ajoutait rien à la vérité.

Lorsqu'il vit que le feu n'était pas encore arrivé jusque-là, mais consumait seulement ce qui était à l'entour du temple, il crut, comme il était vrai, que l'on pourrait encore le conserver, pria lui-même les soldats d'éteindre le feu, et commanda à un capitaine, nommé *Liberalis*, l'un de ses gardes, de frapper à coups de bâton ceux qui refuseraient de lui obéir. Mais ni la crainte du châtiment, ni le respect pour leur prince, ne purent empêcher les effets de leur fureur, de leur colère, et de leur haine pour les Juifs ; quelques-uns même étaient poussés par l'espérance de trouver ces lieux saints tout pleins de richesses, parce qu'ils voyaient que les portes étaient couvertes de lames d'or ; et lorsque ce prince s'avançait pour empêcher l'embrasement, un des soldats qui étaient entrés, avait déjà mis le feu à la porte. Il s'éleva aussitôt au-dedans une grande flamme, qui obligea Tite et ceux qui l'accompagnaient de se retirer, sans que nul de ceux qui étaient dehors, se missent en devoir de l'éteindre. Ainsi ce saint et superbe temple fut brûlé, quoique Tite pût faire pour l'empêcher (1).

(1) Ainsi la Providence vengeresse amenait l'accomplissement de la prophétie du Sauveur, qui, regardant le temple avec ses disciples, leur avait dit : « Tout ce que vous voyez là, il viendra un jour où il n'en demeurera » pas pierre sur pierre (Luc, XXI). » Il ne restait plus que des décombres et des ruines de ce temple superbe. Adrien, pour la reconstruction de Jérusalem, [illegible] Julien acheva la destruction, en se flattant de préparer une reconstruction, qui eût été un démenti donné à l'Homme-Dieu, et que des prodiges surnaturels empêchèrent. Le prophète Daniel avait dit : « Le peuple conduit par le chef qui doit venir, dispersera la » pierre de la cité et du sanctuaire (Chap. IX). » (N. E.)

## CHAPITRE XXVII.

*Le temple fut brûlé au même mois et au même jour que Nabuchodonosor, roi de Babylone, l'avait autrefois fait brûler.*

Quoique l'on ne puisse apprendre sans douleur la ruine de l'édifice le plus admirable qui ait jamais été dans le monde, tant à cause de sa structure, de sa magnificence et de sa richesse, que de sa sainteté qui était comme le comble de sa gloire, il y a néanmoins sujet de s'en consoler, en considérant par cette même nécessité inévitable de finir, qui, après un certain nombre d'années, termine la vie de tous les êtres vivants, tel qu'il n'y a point d'ouvrage sous le soleil dont la durée soit perpétuelle. Mais on ne saurait trop admirer que la ruine de cet incomparable temple soit arrivée au même mois et au même jour que les Babyloniens l'avaient autrefois brûlé. Ce second embrasement arriva en la seconde année du règne de Vespasien, onze cent trente ans sept mois quinze jours, depuis que le roi Salomon l'avait bâti ; et six cent trente-neuf ans quarante-cinq jours depuis qu'Aggée l'avait fait rebâtir en la seconde année du règne de Cyrus (1).

## CHAPITRE XXVIII.

*Continuation de l'horrible carnage fait dans le temple. Tumulte épouvantable, et description d'un spectacle si affreux. Les factieux font un tel effort, qu'ils poussent les Romains et se retirent dans la ville.*

Lorsque le feu dévorait ainsi ce superbe temple, les soldats ardents au pillage, tuaient tous ceux qu'ils y rencontraient. Ils ne pardonnaient ni à l'âge, ni à la qualité : les vieillards aussi bien que les enfants, et les prêtres comme les laïques passaient par le tranchant de l'épée ; tous se trouvaient enveloppés dans ce carnage général, et ceux qui avaient recours aux prières, n'étaient pas plus humainement traités que ceux qui avaient le courage de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, les gémissements des mourants, se mêlaient au bruit du pétillement du feu qui gagnait toujours plus avant, et l'embrasement d'un si grand édifice joint à la hauteur de sa pa-

(1) Ce fut le prince Zorobabel qui le fit rebâtir du temps du prophète Aggée.

tion, faisait croire à ceux qui ne le voyaient que de loin, que toute la ville était en feu.

On ne saurait rien s'imaginer de plus terrible que le bruit dont l'air retentissait de toutes parts. Car quel n'était pas celui que faisaient les légions romaines dans leur fureur? quels cris ne jetaient point les factieux qui se voyaient environnés de tous côtés du fer et du feu? quelles plaintes ne faisait point ce pauvre peuple qui se trouvant alors dans le temple était dans une telle frayeur, qu'il se jetait en fuyant au milieu des ennemis? et quelles voix confuses ne poussait point jusqu'au ciel la multitude de ceux qui de dessus la montagne opposée au temple voyaient un spectacle si affreux? Ceux même que la faim avait réduits à une telle extrémité, que la mort était prête à leur fermer pour jamais les yeux, apercevant cet embrasement du temple, rassemblèrent tout ce qui leur restait de force pour déplorer un si étrange malheur, et les échos des montagnes d'alentour et du pays qui est au-delà du Jourdain, redoublaient encore cet horrible bruit. Mais quelque épouvantable qu'il fût, les maux qui le causaient l'étaient encore davantage. Ce feu qui dévorait le temple était si grand et si violent qu'il semblait que la montagne même sur laquelle il était assis brûlât jusque dans ses fondements. Le sang coulait en telle abondance, qu'il paraissait disputer avec le feu à qui s'étendrait davantage. Le nombre de ceux qui étaient tués surpassait celui de ceux qui les sacrifiaient à leur colère et à leur vengeance : toute la terre était couverte de corps morts, et les soldats marchaient dessus pour poursuivre par un chemin si effroyable ceux qui s'enfuyaient. Mais enfin les factieux firent un si grand effort, qu'ils poussèrent les Romains, gagnèrent le temple extérieur, et de là se retirèrent dans la ville.

## CHAPITRE XXIX.

*Quelques grands sacrificateurs se retirent sur le haut du mur du temple. Les Romains mettent le feu aux édifices qui l'entouraient et brûlent la trésorerie qui était pleine de richesses.*

QUELQUES-UNS des sacrificateurs se servirent contre les Romains, au lieu de dards, des broches qui étaient dans le temple, et au lieu de pierres, du plomb qu'ils arrachèrent de leurs siéges qui en étaient faits; mais voyant que cela ne leur profitait de rien et que le feu les gagnait, ils se retirèrent

sur le mur, dont l'épaisseur était de huit coudées, et y demeurèrent quelque temps. *Méirus*, fils de Belgas, et *Joseph*, fils de Daléus, deux des principaux d'entre eux, au lieu de se contenter de courir la même fortune que les autres, se jetèrent dans le feu pour périr avec le temple.

Les Romains croyant que, puisqu'il était brûlé, il serait inutile d'épargner le reste, mirent le feu à tous les édifices qui l'environnaient, et ainsi ils furent brûlés avec tout ce qui restait des portiques et des portes, excepté les deux qui regardaient l'Orient et le Midi, qu'ils ruinèrent depuis jusque dans leurs fondements. Ils mirent aussi le feu à la trésorerie qui était pleine de richesses, tant en argent qu'en superbes vêtements et autres choses précieuses, parce que les plus riches des Juifs y avaient porté ce qu'ils avaient de précieux.

Il ne resta plus hors du temple qu'une galerie où six mille personnes du peuple, tant hommes que femmes et enfants s'étaient jetés pour se sauver, mais les soldats, emportés de colère, y mirent aussi le feu sans attendre les ordres de Titus. Les uns furent brûlés, et les autres se jetant en bas pour éviter de l'être, se tuèrent eux-mêmes, de sorte qu'il ne s'en sauva pas un seul.

## CHAPITRE XXX.

*Un imposteur qui faisait le prophète est cause de la perte de ces six mille personnes d'entre le peuple qui périrent dans le temple.*

Un faux prophète fut cause de la perte de ces misérables qui n'étaient montés de la ville, dans le temple, que parce qu'il les avait assurés qu'ils y recevraient en ce jour-là des effets du secours de Dieu, car les factieux se servaient de ces sortes de gens pour tromper le peuple, afin de retenir par de semblables promesses ceux qui voulaient s'enfuir vers les Romains, nonobstant la difficulté et le péril qui se rencontraient à entreprendre de forcer les gardes : et il n'y a pas sujet de s'étonner de la crédulité de ce peuple, puisqu'il n'y a point d'impression, que l'espérance d'être délivré d'un très-grand mal et très-pressant ne soit capable de faire sur l'esprit de ceux qui le souffrent. Mais ce malheureux peuple était d'autant plus à plaindre, qu'ajoutant aisément foi à des imposteurs qui abusaient du nom de Dieu pour le tromper, il fermait les yeux et bouchait les oreilles pour ne point voir et ne point

entendre les signes certains et les avertissements véritables, par lesquels Dieu lui avait fait prédire sa ruine.

## CHAPITRE XXXI.

*Signes et prédictions des malheurs arrivés aux Juifs, à quoi ils n'ajoutèrent point de foi.*

Je rapporterai ici quelques-uns de ces signes et de ces prédictions (1).

Une comète qui avait la figure d'une épée, parut sur Jérusalem durant une année entière.

Avant que la guerre fût commencée, le peuple s'étant assemblé le huitième du mois d'avril, pour célébrer la fête de Pâques, on vit en la neuvième heure de la nuit, durant une demi-heure, à l'entour de l'autel et du temple, une si grande lumière que l'on aurait cru qu'il était jour. Les ignorants l'attribuèrent à un bon augure; mais ceux qui étaient instruits dans les choses saintes le considérèrent comme un présage de ce qui arriva depuis.

Lors de cette même fête, une vache que l'on menait pour être sacrifiée, fit un agneau au milieu du temple.

Environ la sixième heure de la nuit, la porte du temple qui regardait l'Orient et qui était d'airain et si pesante, que vingt hommes pouvaient à peine la pousser, s'ouvrit d'elle-même, quoiqu'elle fût fermée avec de grosses serrures, des barres de fer et des verrous qui entraient bien avant dans le seuil fait d'une seule pierre. Les gardes du temple en donnèrent aussitôt avis au magistrat. Il s'y en alla, et ne trouva pas peu de difficulté à la faire refermer. Les ignorants l'interprétèrent encore comme un bon signe, disant que c'était une marque que Dieu ouvrait en leur faveur ses mains libérales pour les combler de toutes sortes de biens. Mais les plus habiles jugèrent au contraire que le temple se ruinerait par lui-même, et que

(1) Peut-être tous ces faits ne sont-ils pas également certains dans tous leurs détails; mais l'autorité de Josèphe ne permet pas de les révoquer tous en doute. Il est possible que le Sauveur y ait fait allusion, aussi bien qu'aux signes avant-coureurs de la fin du monde, quand, parlant simultanément de la catastrophe suprême et de la ruine de Jérusalem, il disait : « Il y aura » des signes dans le soleil, la lune, les étoiles... Il y aura des tremblements » de terre... Les hommes sécheront de frayeur... » (Matth., XXIV; Luc, XXI.) (N. E.)

l'ouverture de ses portes était le présage le plus favorable que les Romains pussent souhaiter.

Un peu après la fête, il arriva le vingt-septième jour de mai, une chose que je craindrais de rapporter, de peur qu'on ne la prît pour une fable, si des personnes qui l'ont vue n'étaient encore vivantes, et si les malheurs qui l'ont suivie n'en avaient confirmé la vérité. Avant le lever du soleil, on aperçut en l'air, dans toute cette contrée, des chariots pleins de gens armés traverser les nues et se répandre autour des villes comme pour les enfermer.

Le jour de la fête de la Pentecôte, les sacrificateurs étant la nuit dans le temple intérieur, pour célébrer le divin service, ils entendirent du bruit, et aussitôt après une voix qui répéta par plusieurs fois : Sortons d'ici.

Quatre ans avant le commencement de la guerre, lorsque Jérusalem était encore dans une profonde paix et dans l'abondance, Jésus, fils d'Ananus, qui n'était qu'un simple paysan, étant venu à la fête des Tabernacles, qui se célèbre tous les ans dans le temple en l'honneur de Dieu, cria : « Voix du » côté de l'Orient : voix du côté de l'Occident : voix du côté » des quatre vents : voix contre Jérusalem et contre le temple : voix contre les nouveaux mariés et les nouvelles mariées : voix contre tout le peuple. » Et il ne cessait point [illegible] menèrent vers Albinus, gouverneur de Judée. Il le fit battre [illegible]

(1) [illegible] qu'un remords? (N. E.)

comme un fou; et on ne le vit parler à personne jusqu'à ce que la guerre commença. Il répétait seulement sans cesse ces mêmes mots : « Malheur, malheur sur Jérusalem, » sans injurier ceux qui le battaient, ni remercier ceux qui lui donnaient à manger. Toutes ces paroles se réduisaient à un si triste présage, et il les proférait d'une voix plus forte dans les jours de fête. Il continua d'en user ainsi durant sept ans cinq mois sans aucune intermission, et sans que sa voix en fût ni affaiblie ni enrouée. Quand Jérusalem fut assiégée on vit l'effet de ses prédictions; et faisant alors le tour des murailles de la ville, il se mit encore à crier : « Malheur, malheur sur la ville : » malheur sur le peuple : malheur sur le temple : » à quoi ayant ajouté, « malheur sur moi, » une pierre poussée par une machine le porta par terre, et il rendit l'esprit en proférant ces mêmes mots.

Que si on veut considérer tout ce que je viens de dire, on verra que les hommes ne périssent que par leur faute, puisqu'il n'y a point de moyens dont Dieu ne se serve pour procurer leur salut, et leur faire connaître par divers signes ce qu'ils doivent faire. Ainsi les Juifs, après la prise de la forteresse Antonia, réduisirent le temple à un carré, quoiqu'ils ne pussent ignorer qu'il est écrit dans les livres saints, que la ville et le temple seraient pris lorsque cela arriverait. Mais ce qui les porta principalement à s'engager dans cette malheureuse guerre fut l'ambiguïté d'un autre passage de la même Écriture, qui portait que l'on verrait en ce temps-là un homme de leur contrée commander à toute la terre. Ils l'interprétèrent en leur faveur, et plusieurs même des plus habiles y furent trompés; car cet oracle marquait Vespasien, qui fut créé empereur lorsqu'il était dans la Judée (1). Mais ils expliquaient toutes ces prédictions à leur fantaisie, et ne connurent leur

(1) Nous ne nous arrêterions pas à relever la singulière application que Josèphe fait ici de certaines prophéties messianiques, s'il ne fallait montrer qu'elles ont en elles-mêmes assez de précision pour éloigner de pareilles erreurs. Les prophéties faites par Dieu même à Abraham et à David disent que le Messie naîtra de leur sang. Isaïe (chap. xi, v. 1) dit qu'il sortira de la tige de Jessé. Michée (chap. v, v. 2) annonce qu'il viendra de Bethléem. Il n'était donc pas seulement écrit que le Messie viendrait de la Judée, il y avait d'autres caractères de son origine, et Vespasien n'avait nulle apparence de les posséder. Toutefois, cette grossière flatterie de Josèphe montre que de son temps on regardait universellement l'époque du Messie comme arrivée. (N. E.)

erreur que lorsqu'ils en furent convaincus par leur entière ruine.

## CHAPITRE XXXII.

*L'armée de Tite le déclare Imperator.*

QUAND les factieux se furent retirés dans la ville, les Romains plantèrent leurs drapeaux vis-à-vis de la porte du temple qui regardait l'Orient, lorsque ce lieu saint et tous les bâtiments d'alentour brûlaient encore; et après avoir offert des sacrifices à Dieu, ils déclarèrent Tite *Imperator* avec de grands cris de joie (1). Le butin qu'ils firent fut si grand, que l'or ne se vendait ensuite dans la Syrie que la moitié de ce qu'il valait auparavant.

## CHAPITRE XXXIII.

*Les sacrificateurs qui s'étaient retirés sur le mur du temple sont contraints, par la faim, de se rendre après y avoir passé cinq jours; et Tite les envoie au supplice.*

UN jeune enfant qui était sur le mur du temple avec les sacrificateurs qui s'y étaient retirés se trouvant pressés d'une extrême soif, pria les gardes romaines de lui vouloir donner à boire. Ils le lui accordèrent par la compassion qu'ils eurent de son âge et de son besoin. Il descendit, et après qu'il eut bu autant qu'il voulut, il remplit d'eau sa bouteille, et s'enfuit si vite pour retourner vers les siens, que nul des soldats de ce corps-de-garde ne put le prendre. Ainsi il fallut qu'ils se contentassent de lui reprocher sa perfidie. A quoi il répondit « qu'ils l'accusaient injustement, puisqu'il ne leur avait point » promis de demeurer avec eux, mais seulement de les aller » trouver pour prendre de l'eau, ce qu'il avait fait ponctuellement, et n'avait point par conséquent manqué de parole. » Cette réponse qui surpassait son âge fit admirer sa finesse par ceux même qu'il avait trompés.

Après que ces sacrificateurs furent demeurés cinq jours sur ce mur, la faim les contraignit de descendre. On les mena à Tite, et ils le prièrent de leur pardonner. Il leur répondit que

(1) *Imperator* était alors un titre d'honneur qu'on donnait aux généraux d'armée qui avaient remporté quelque grand avantage sur les ennemis.

« le temps d'avoir recours à sa clémence était passé, puisque » ce qui le portait à leur vouloir faire grâce ne subsistait plus, » et qu'il était juste que les sacrificateurs périssent avec le » temple. » Ainsi il commanda qu'on les menât au supplice.

## CHAPITRE XXXIV.

*Simon et Jean se trouvant réduits à l'extrémité, demandent à parler à Tite. Manière dont ce prince leur parle.*

Simon et Jean, ces deux chefs des factieux qui avaient exercé sur ceux de leur propre nation une si horrible tyrannie, se voyant sans espérance de pouvoir s'enfuir, parce qu'ils étaient environnés de tous côtés par les troupes romaines, demandèrent à parler à Tite, et il le leur accorda, tant parce qu'étant naturellement doux, il désirait d'empêcher la ruine de la ville, que parce que ses amis le lui conseillèrent dans la pensée que ces méchants seraient plus sages à l'avenir. Ce prince se tint debout hors du temple, du côté de l'Occident, à l'endroit où étaient des portes pour entrer dans la galerie, et un pont qui joignait la haute ville avec le temple. Ce pont était entre Tite et les factieux, et il se trouva de part et d'autre un grand nombre de gens de guerre. On remarquait sur le visage des Juifs qui étaient autour de Simon et de Jean, l'agitation d'esprit où les mettait le doute d'obtenir le pardon qu'ils demandaient, et les Romains avaient les yeux ouverts pour voir comment Tite les recevrait. Ce prince commanda aux siens de suspendre leur colère, leur défendit de tirer, et pour marque de sa victoire, commença le premier de parler à ces factieux par un truchement. « N'êtes-vous point las, » leur dit-il, de tant de maux soufferts par votre patrie, vous » qui, sans considérer nos forces et votre faiblesse, causez, » par une fureur aveugle et une folie sans égale, la ruine de » votre peuple, de votre ville, de votre temple, et qui êtes » tout prêts à périr vous-mêmes avec eux? Depuis que Pompée eut pris Jérusalem d'assaut, vous n'avez point cessé de » vous soulever et en êtes enfin venus jusqu'à déclarer aux » Romains une guerre ouverte. Sur quoi avez-vous donc pu » vous fonder pour former une si hardie entreprise? Est-ce sur votre multitude? Mais une petite partie des troupes romaines a été capable de vous résister. Est-ce sur un secours étranger? Mais quelle nation ne nous est point assujettie et

[illegible]
[illegible]
» sur la force de vos murailles? Mais les Anglais, quoiqu'en-
» vironnés de l'Océan qui est le plus puissant de tous les
[illegible]
[illegible]
[illegible]
» Comme ce n'a donc pu être par aucune de ces raisons que
» vous vous êtes engagés dans un dessein si téméraire, on ne
[illegible]
» Romains. Nous avons donné des terres à posséder, nous avons
» établi sur vous des rois de votre nation, nous ne vous avons
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
» êtes redevables de tant de grâces. Votre mépris de la mol-
» lesse de Néron vous fit oublier le repos dont vous jouissiez,
[illegible]
» desseins extravagants. Néanmoins, lorsque mon père vint
» dans la Judée, il n'avait pas résolu de vous punir de votre
» révolte contre Cestius, et voulait seulement vous ramener
[illegible]
» détruire votre nation, il aurait commencé par prendre et
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
» de notre douceur et de notre humanité dans le gouvernement

» de ces provinces, vous n'eûtes point de honte de nous vouloir traverser, lorsque mon père fut déclaré empereur et moi » césar. Vous avez même passé plus avant : car après que, » par un consentement général, nous demeurâmes paisibles » possesseurs de l'empire, et que dans cet heureux calme tous » les autres peuples nous envoyèrent des ambassadeurs pour » nous témoigner leur joie, vous continuâtes à vous déclarer » nos ennemis; vous envoyâtes jusqu'à l'Euphrate pour en » tirer du secours dans votre révolte; vous fîtes de nouvelles » fortifications, et formâtes de nouvelles factions; vos tyrans » en vinrent même à une guerre civile, pour savoir qui demeurerait le maître; et enfin vous n'avez rien oublié de ce » que les plus scélérats de tous les hommes pouvaient entreprendre et exécuter. Quand, pour punir une rébellion jointe » à tant d'ingratitude et tant de crimes, mon père m'envoya » assiéger cette ville avec des ordres qu'il ne pouvait sans » douleur se voir obligé de me donner, j'appris avec joie que » le peuple désirait la paix; et avant que d'en venir à la » guerre, je vous exhortai à quitter les armes. N'ayant pu » vous y porter, je vous ai longtemps épargnés; j'ai promis » sûreté à tous ceux qui se retireraient vers moi, et leur ai » inviolablement gardé ma parole; j'ai pardonné à plusieurs » prisonniers, et puni seulement ceux qui les poussaient à la » guerre; je ne me suis servi qu'à l'extrémité de mes machines; j'ai modéré l'ardeur de mes soldats, pour sauver la » vie à plusieurs de vous; je n'ai point remporté d'avantage » que je ne vous aie ensuite encore exhortés à la paix, agissant ainsi, quoique victorieux, de même que si j'eusse été » vaincu. Lorsque je me suis trouvé proche du temple, au lieu » de me servir, pour le ruiner, du pouvoir que me donnait le » droit de la guerre, je vous ai conjurés de le conserver et permis d'en sortir en toute assurance, pour en venir ailleurs à » un combat si vous aviez tant d'amour pour la guerre. Vous » avez méprisé toutes ces grâces que je vous ai faites; vous » avez vous-mêmes mis le feu au temple; et vous voulez » maintenant parlementer avec moi, comme s'il était encore » en votre pouvoir de conserver ce que votre impiété n'a point » appréhendé de détruire, et comme si la ruine de ce temple » ne vous rendait point indignes de tout pardon. Vous osez » même dans une telle extrémité, et lorsque vous feignez de » venir en état de suppliants, vous présenter devant moi en » armes. Sur quoi donc, misérables que vous êtes, vous fon-

» dez-vous pour être si audacieux? La guerre, la famine, et » vos horribles cruautés ont fait périr tout votre peuple ; le » temple n'est plus ; la ville est à moi, votre vie est entre mes » mains, et vous vous imaginez, après cela, qu'il dépend de » vous de la finir par une mort honorable. Mais je ne daigne » pas m'arrêter davantage à combattre votre folie. Quittez les » armes, abandonnez-vous à ma discrétion : je vous accorde » la vie, et me réserve le reste pour en user comme un bon » maître qui ne punit qu'à regret les crimes les plus inexcu- » sibles. »

## CHAPITRE XXXV.

*Tite, irrité de la réponse des factieux, donne le pillage de la ville à ses soldats, et leur permet de la brûler. Ils y mettent le feu.*

Ces factieux répondirent qu'ils ne pouvaient se rendre à lui quoiqu'il leur donnât sa parole, à cause qu'ils s'étaient engagés, avec serment, à ne le faire jamais. Mais qu'ils lui » demandaient la permission de se retirer avec leurs femmes » et leurs enfants pour s'en aller dans le désert et lui aban- » donner la ville. » Tite ne put voir sans colère des gens, que l'on pouvait presque regarder comme ses prisonniers, avoir la hardiesse de lui proposer des conditions comme s'ils eussent été victorieux. « Il leur fit déclarer par un héraut que quand même ils se » voudraient rendre à sa discrétion il ne les recevrait plus : » qu'il ne pardonnerait à aucun, et qu'ils n'avaient qu'à se » bien défendre pour se sauver s'ils le pouvaient, parce qu'il les » traiterait en toute rigueur. »

Il abandonna ensuite la ville au pillage à ses soldats, et leur permit d'y mettre le feu. Ils n'usèrent point ce jour-là de la liberté qu'il leur donnait ; mais le lendemain ils brûlèrent le trésor des chartres, le palais d'Acra, celui où l'on rendait la justice, et le lieu nommé Ophla. Cet embrasement gagna jusqu'au palais de la reine Hélène, bâti sur le milieu de la montagne d'Acra, et consuma avec les maisons, les corps morts dont les rues de la ville étaient toutes pleines.

## CHAPITRE XXXVI.

*Le fils et les frères du roi Isate, et avec eux plusieurs personnes de qualité se rendent à Tite.*

Ce même jour, les fils et les frères du roi Isate, et avec eux plusieurs personnes de qualité, supplièrent Tite d'agréer qu'ils se rendissent à lui : et sa bonté s'opposant à sa colère, il ne put le leur refuser. Il les fit tous mettre sous sûre garde, et mena ensuite le fils et les parents de ce prince prisonniers à Rome, pour les retenir en otages.

## CHAPITRE XXXVII.

*Les factieux se retirent dans le palais, en chassent les Romains, le pillent, et y tuent huit mille quatre cents hommes du peuple qui s'y étaient réfugiés.*

Les factieux se retirèrent dans le palais où plusieurs avaient porté leur bien, parce que c'était un lieu fort, en chassèrent les Romains, tuèrent huit mille quatre cents hommes du menu peuple qui s'y étaient réfugiés, pillèrent tout l'argent qui y était, et prirent deux soldats Romains, l'un cavalier, l'autre fantassin. Ils tuèrent ce dernier, et traînèrent son corps par toute la ville, comme s'ils se fussent, par cette action, vengés de tous les Romains. Quant au cavalier, sur ce qu'il leur dit qu'il avait un avis important à leur donner, ils le menèrent à Simon. Ce tyran, voyant qu'il n'avait rien à lui dire, le mit entre les mains d'un de ses capitaines nommé *Ardelle*, pour le punir. Cet officier, après lui avoir fait lier les mains derrière le dos et bander les yeux le mena à la vue des Romains pour lui faire trancher la tête : et lorsqu'on avait déjà tiré l'épée pour la lui couper, il s'enfuit et se sauva. Tite ne voulut pas le faire mourir : mais parce qu'en se laissant prendre vif, il avait fait une action indigne d'un Romain, il le fit désarmer et le cassa : ce qui est, pour un homme de cœur, une peine plus insupportable que la mort.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Les Romains chassent les factieux de la ville basse et y mettent le feu. Josèphe fait encore tout ce qu'il peut pour ramener les factieux à leur devoir, mais inutilement, et ils continuent leurs horribles cruautés.*

Le jour suivant, les Romains chassèrent les factieux de la ville basse et brûlèrent tout jusqu'à la fontaine de Siloé. Ils prirent plaisir à voir ce [illegible], mais ils ne trouvèrent rien à piller, parce que les factieux avaient tout pris et l'avaient [illegible] retirer dans la ville haute ; car ils étaient si [illegible] de se repentir de tant de maux qu'ils avaient faits, qu'ils n'étaient pas moins insolents dans l'extrémité où ils se trouvaient réduits, qu'ils auraient pu l'être dans la plus grande prospérité. Ils [illegible] la mort avec joie, parce que tout le peuple étant péri, le temple réduit en cendres et la ville consumée par le feu, il ne restait rien dont leurs ennemis pussent jouir après leur victoire.

Les choses étant en cet état, il n'y eut rien que Josèphe ne fit pour tâcher de sauver les restes de cette malheureuse ville. Il s'efforça encore de donner de l'horreur aux factieux de leurs impiétés et de leurs cruautés, et les exhorta de penser à leur salut, mais ils se moquèrent de tout ce qu'il leur put dire. Ils ne voulurent point néanmoins parler de se rendre aux Romains, parce qu'ils s'étaient engagés par serment à ne le faire, mais ils n'étaient plus en état de pouvoir en venir aux mains avec eux, parce qu'ils étaient enfermés de toutes leurs troupes, et ils étaient si accoutumés aux meurtres, qu'ils ne respiraient que le carnage. Ils se répandirent par toute la ville, et se cachaient dans les ruines pour y attendre ceux qui voulaient s'enfuir. Ils en tuèrent ainsi plusieurs, qu'il ne leur fut pas difficile d'arrêter, parce qu'ils étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient presque plus se soutenir [illegible] n'y avait point de genre de mort qui ne parût plus doux [illegible] que la famine fait souffrir. Mais, quoiqu'ils n'espérassent point de miséricorde des Romains, ils ne laissaient pas de tâcher de s'enfuir vers eux, et ne craignaient point de s'exposer à la fureur de ces tigres altérés de leur sang. Il n'y avait un seul lieu dans toute la ville qui ne fût plein de corps morts, et on fit voir jusqu'à quel excès la famine et la

[illegible] de [illegible] factieux avaient [illegible] la misère incroyable de ce pauvre peuple.

## CHAPITRE XXXIX.

*Espérance qui restait aux factieux, et cruautés qu'ils continuent d'exercer.*

La seule espérance qui restait à ces méchants qui avaient exercé une si cruelle tyrannie, était de se cacher dans les égouts, jusqu'à ce que les Romains se fussent retirés après la ruine entière de la ville, et d'en sortir alors sans rien craindre. Dans cette résolution qui n'était qu'un beau songe, puisqu'ils ne pouvaient se dérober à la justice de Dieu et à la vigilance des Romains, ils mettaient le feu de tous côtés avec encore plus d'ardeur que les Romains, et massacraient et dépouillaient ceux qui, pour éviter d'être brûlés, s'enfuyaient dans ces lieux souterrains. Leur faim cependant était si grande, qu'ils dévoraient tout ce qu'ils trouvaient propre à manger, quoiqu'il fût tout souillé de sang; et je ne doute point que si le siége eût duré davantage, leur inhumanité n'eût passé jusqu'à manger même de la chair de ceux qu'ils massacraient, puisque déjà ils s'entre-tuaient sur les contestations qui arrivaient parmi eux dans le partage de leurs voleries.

## CHAPITRE XL.

*Tite fait travailler à élever des cavaliers pour attaquer la ville haute. Les Iduméens envoient traiter avec lui. Simon le découvre, en fait tuer une partie, et le reste se sauve. Les Romains vendent une grande partie du menu peuple. Tite permet à quarante mille de se retirer où ils voudraient.*

Tite voyant que l'on ne pouvait prendre la ville haute sans élever des cavaliers, à cause de l'avantage de sa position qui la rendait de tous côtés inaccessible, partagea ce travail entre ses soldats, le vingtième du mois d'août, et ce n'était pas une entreprise peu difficile, parce que l'on avait, comme je l'ai dit, consumé dans les précédents travaux tout le bois qui s'était trouvé à cent stades de la ville. Les quatre légions furent employées du côté de la ville qui regardait l'occident, à l'opposite du palais royal, et les troupes auxiliaires vers la galerie qui était proche du pont et du fort que Simon avait fait construire, lorsqu'il faisait la guerre à Jean.

Cependant les chefs des Iduméens s'assemblèrent secrètement, et après avoir tenu conseil, résolurent de se rendre. Ils envoyèrent ensuite cinq d'entre eux vers Tite, pour le prier de les recevoir. Quoique ce prince trouvât qu'ils recouraient bien tard à sa clémence, néanmoins se persuadant que Simon et Jean ne résisteraient pas davantage lorsqu'ils se verraient abandonnés de ceux de cette nation, qui faisait la plus grande partie de leurs forces, il renvoya ces députés avec promesse de leur pardonner. Sur cette assurance, ils se préparèrent tous à s'en aller. Mais Simon ayant découvert leur dessein, fit mourir à l'heure même ces cinq députés, mit leurs chefs en prison, dont Jacob, fils de Sosa, était le principal; et bien qu'il crût que le reste, n'ayant plus personne pour leur commander, serait incapable de rien entreprendre, il ne laissa pas de les faire soigneusement observer. Il ne put toutefois les empêcher de s'enfuir; et quoiqu'il en fît tuer plusieurs, il s'en sauva encore davantage. Les Romains les reçurent fort humainement, parce que l'extrême bonté de Tite ne lui pouvait permettre de faire exécuter à la rigueur les ordres qu'il avait donnés, et que les soldats, lassés de tuer, ne pensaient plus qu'à s'enrichir. Ils vendaient le menu peuple reste de tant de malheurs, mais ils en tiraient peu de profit, parce qu'encore qu'il fût en grand nombre, tant en hommes que femmes et enfants, et qu'ils les donnassent à vil prix, il se trouvait peu d'acheteurs. Tite avait fait publier que nul ne vînt sans amener sa famille; mais il ne laissait pas de les recevoir encore qu'ils vinssent seuls, et il commandait de mettre à part ceux que l'on jugeait dignes de mort. Ainsi une grande multitude fut vendue, et il permit à plus de quarante mille de se retirer où ils voudraient.

## CHAPITRE XLI.

*Un sacrificateur et le garde du trésor découvrent et donnent à Tite plusieurs choses de grand prix.*

Un sacrificateur nommé *Jésus*, fils de Thebuti, à qui Tite avait promis de sauver la vie, à condition de lui remettre entre les mains quelque partie du trésor du temple, sortit et donna de dessus le mur de ce lieu saint, deux chandeliers, des tables, des coupes, et quelques vases d'or massif et fort pesants, comme aussi des voiles, des habits sacerdotaux, des

pierres précieuses, et plusieurs vases propres pour les sacrifices.

On prit en ce même temps *Phinées*, garde du trésor, et il découvrit le lieu où il y avait en très-grande quantité des habits et des ceintures des sacrificateurs, de la pourpre et de l'écarlate, destinés pour les voiles du temple, et de la canelle, de la casse, et d'autres matières odoriférantes dont on composait les parfums que l'on brûlait sur l'autel des encensements. Il donna aussi plusieurs autres choses de grand prix, tant des présents offerts à Dieu que des ornements du temple ; et cette considération fit qu'encore qu'il eût été pris de force, on le traita comme s'il se fût rendu volontairement.

## CHAPITRE XLII.

*Après que les Romains eurent élevé leurs cavaliers, renversé avec leurs béliers un pan de mur, et fait brèche à quelques tours, Simon, Jean et les autres factieux entrent dans un tel effroi, qu'ils abandonnent pour s'enfuir les tours d'Hippicos, de Phazaële et de Mariamne ; et alors les Romains étant maîtres de tout, font un horrible carnage et brûlent la ville.*

Dix jours après que les cavaliers eurent été commencés, on les acheva le septième jour de septembre, et les Romains plantèrent dessus leurs machines. Alors les factieux perdirent toute espérance de pouvoir plus longtemps défendre la ville. Plusieurs abandonnèrent les murs pour se retirer sur la montagne d'Acra, ou dans les égouts : mais les plus déterminés s'opposèrent à ceux qui faisaient avancer les béliers. Les Romains ne les surpassaient pas seulement en nombre et en force, mais leur prospérité leur enflait le cœur ; au lieu que les Juifs étaient abattus par le poids de tant de maux. Les béliers ayant fait tomber un pan de mur et fait brèche à quelques-unes des tours, ceux qui les défendaient les abandonnèrent, et Simon et Jean furent saisis d'une telle frayeur que, s'imaginant le mal encore plus grand qu'il n'était, ils ne pensèrent qu'à s'enfuir avant même que les Romains fussent venus jusqu'à ce mur. L'horrible orgueil de ces impies se convertit tout d'un coup en une telle épouvante, que quelque méchants qu'ils fussent, on ne pouvait n'être point touché de compassion d'un si étrange changement. Ils voulurent pour se sauver attaquer ceux qui gardaient le mur fait par les Ro-

mains autour de la ville; mais se trouvant abandonnés de ceux mêmes qui leur étaient auparavant les plus fidèles, chacun s'enfuit où il put : et comme la peur trouble le jugement et fait que l'on s'imagine de voir des choses qui ne sont point, les uns leur venaient dire que tout le mur du côté de l'Occident avait été renversé, d'autres que les Romains étaient déjà entrés et les cherchaient, et d'autres qu'ils s'étaient rendus maîtres des tours. Tant de faux rapports causèrent tant encore de terreur et d'étonnement, qu'ils se jetèrent le visage contre terre, ils se reprochèrent leur folie, et comme s'ils eussent été frappés d'un coup de foudre, ils demeurèrent immobiles sans savoir quel conseil prendre.

On vit clairement alors un effet de la puissance de Dieu et de la bonne fortune des Romains, en ce que le trouble où étaient ces tyrans fit qu'ils se privèrent eux-mêmes du plus grand avantage qui leur restait, en abandonnant des tours où ils n'avaient rien à appréhender que la famine. Ainsi les Romains, qui avaient tant travaillé pour forcer les murs les plus faibles, furent si heureux que de se rendre maîtres sans peine de ces trois admirables tours d'Hippicos, de Phazaël et de Mariamne, dont nous avons ci-devant parlé, et dont la force était si extraordinaire qu'ils les eussent attaqués inutilement avec toutes leurs machines. Après donc que Simon et Jean les eurent abandonnées, ou pour mieux dire, que Dieu les en eut chassés, ils s'enfuirent vers la vallée de Siloé; et après avoir repris haleine et être un peu revenus de leur frayeur, ils attaquèrent le nouveau mur; mais ils n'eurent pas assez de vigueur pour l'emporter, parce que la faiblesse, la peur, et tant de maux qu'ils avaient soufferts avaient diminué leurs forces. Ainsi ils furent repoussés, et s'en allèrent qui d'un côté, qui d'un autre.

Les Romains se voyant donc maîtres de ces tours, plantèrent leurs drapeaux dessus avec de grands cris de joie, parce que les extrêmes fatigues qu'ils avaient souffertes dans cette guerre, leur faisaient trouver avec encore plus de plaisir le bonheur de l'avoir si promptement achevée. Mais voyant qu'ils avaient gagné sans résistance ce dernier mur, ils ne pouvaient s'imaginer qu'il n'en restât point quelque autre à forcer, et avaient peine à croire ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux.

Les soldats, répandus dans toute la ville, tuaient sans distinction tous ceux qu'ils rencontraient et brûlaient toutes les maisons avec les personnes qui s'y étaient retirées. Ceux qui

entraient dans quelques-unes pour piller les trouvaient pleines de corps des familles toutes entières que la faim y avait fait périr, et l'horreur d'un tel spectacle les en faisait sortir les mains vides. Mais ce qui semblait les toucher de quelque compassion pour les morts, ne les rendait pas plus humains envers les vivants : ils tuaient tous ceux qu'ils rencontraient ; le nombre des corps entassés les uns sur les autres était si grand qu'il bouchait les avenues des rues, et le sang dans lequel la ville nageait éteignit le feu en plusieurs endroits. Le meurtre cessait sur le soir et l'embrasement augmentait la nuit.

Ce fut le huitième jour de septembre que Jérusalem fut ainsi brûlée, après avoir souffert autant de maux durant le [illegible] passés où le bonheur et son éclat, depuis la fondation, avaient été grands et l'avaient rendue digne d'envie. Mais dans un tel comble de malheur, cette misérable ville n'est en rien tant à plaindre que parce qu'elle a produit cette engeance de vipères qui, en déchirant le sein de leur mère, ont été la cause de sa ruine.

## CHAPITRE XLIII.

*Tite entre dans Jérusalem et en admire, entre autres choses, les fortifications, mais particulièrement les tours d'Hippicos, de Phazaële et de Marianne, qu'il conserve seules et fait ruiner tout le reste.*

Tite étant entré dans la ville en admira, entre autres choses, les fortifications, et ne put voir, sans étonnement, la force et la beauté de ces tours, que les tyrans avaient été si imprudents que d'abandonner. Après avoir considéré attentivement leur hauteur, leur largeur, la grandeur toute extraordinaire des pierres et avec combien d'art elles avaient été jointes ensemble, il s'écria : « Il paraît bien que Dieu a com-
» battu pour nous et a chassé les Juifs de ces tours, puisqu'il
» n'y avait point de forces humaines ni de machines qui fus-
» sent capables de les y forcer. » Il dit plusieurs choses à ses amis sur ce sujet et mit en liberté ceux que les tyrans y tenaient prisonniers. Ce grand prince fit ruiner tout le reste et conserva seulement ces superbes tours, pour servir de monument à la postérité du bonheur sans lequel il lui aurait été impossible de s'en rendre maître.

## CHAPITRE XLIV.

*Ce que les Romains firent des prisonniers.*

Comme les Romains étaient las de tuer et qu'il restait encore une grande multitude de peuple, Tite commanda de l'épargner et de ne faire passer au fil de l'épée que ceux qui se mettraient en défense. Mais les soldats ne laissèrent pas de tuer contre son ordre les vieillards et les plus faibles. Ils gardèrent seulement ceux qui étaient en vigueur et capables de servir, et les enfermèrent dans le temple destiné pour les femmes. Tite en donna le soin à un de ses affranchis nommé *Fronton*, en qui il avait grande confiance, avec pouvoir d'ordonner de chacun d'eux, selon qu'il le jugerait à propos. Fronton fit mourir les voleurs et les séditieux qui s'accusaient les uns les autres; réserva pour le triomphe les plus jeunes, les plus robustes, et les mieux faits; envoya enchaînés en Égypte, ceux qui étaient au-dessus de dix-sept ans, pour travailler aux ouvrages publics; et Tite en distribua un grand nombre par les provinces pour servir à des spectacles de gladiateurs et de combats contre des bêtes. Quant à ceux qui étaient au-dessous de dix-sept ans', ils furent vendus.

Pendant que l'on ordonnait ainsi de ces misérables captifs, onze mille moururent; les uns, parce que leurs gardes, qui les haïssaient, ne leur donnaient point à manger; les autres, parce qu'ils refusaient par le dégoût qu'ils avaient de vivre, et aussi parce qu'il y avait de la peine à trouver du blé pour nourrir tant de personnes.

## CHAPITRE XLV.

*Nombre des Juifs faits prisonniers durant cette guerre, et de ceux qui moururent durant le siége de Jérusalem.*

Le nombre de ceux qui furent faits prisonniers durant cette guerre montait à quatre vingt dix-sept mille; et le siége de Jérusalem coûta la vie à onze cent mille, dont la plupart, quoique Juifs de nation, n'étaient pas nés dans la Judée, mais y étaient venus de toutes les provinces pour célébrer la fête de Pâques, et s'étaient ainsi trouvés enveloppés dans cette guerre. Comme il n'y avait pas de lieu pour les loger

tous, la peste s'y mit, et fut bientôt suivie de la famine. Que si l'on a peine à croire que cette ville étant si grande, elle fut tellement peuplée qu'elle n'eut pas de quoi loger ce nombre des Juifs venus de dehors, il n'en faut point de meilleure preuve que le dénombrement fait du temps de Cestius. Car ce gouverneur voulant faire connaître à Néron, qui avait tant de mépris pour les Juifs, quelle était la force de Jérusalem, pria les sacrificateurs de trouver moyen de compter le peuple. Ils choisirent pour cela le temps de la fête de Pâques, auquel depuis neuf heures jusqu'à onze on ne cessait d'immoler des victimes, dont on mangeait ensuite la chair dans les familles qui, ne pouvant être moindres que de dix personnes, l'étaient quelquefois de vingt : et il se trouva qu'il y avait eu deux cent cinquante mille six cents bêtes immolées : ce qui, à compter seulement dix personnes pour chaque bête, revenait à deux millions cinq cent cinquante-six mille personnes, tous purifiés et sanctifiés. Car on n'admettait à offrir des sacrifices ni les lépreux, ni les personnes souillées, ni les étrangers, qui n'étant pas Juifs de race, ne laissaient pas de venir par dévotion à cette solennité. Ainsi, cette grande multitude qui s'était rendue, de tant de divers endroits, à Jérusalem, avant le siége, s'y trouva enfermée comme dans une prison lorsqu'il commença.

## CHAPITRE XLVI.

*Ce que devinrent Simon et Jean, ces deux chefs des factieux.*

Il paraît, par ce que je viens de dire, que nul accident humain ni nul fléau envoyé de Dieu, n'ont jamais causé la ruine d'un si grand nombre de peuple que celui qui périt par la peste, la famine, le fer et le feu dans ce grand siége, ou qui fut fait esclave des Romains. Les soldats fouillèrent jusque dans les canaux et les sépulcres où ils tuèrent tous ceux qui étaient encore vivants, et en trouvèrent plus de deux mille qui s'étaient tués eux-mêmes, ou qui avaient été consumés par la faim. La puanteur qui sortait de ces lieux infects était si grande que plusieurs, ne la pouvant supporter, en sortaient à l'heure même. Mais il y en avait d'autres qui, sachant que l'on y avait caché beaucoup de richesses, ne craignirent point d'y marcher sur ces corps morts pour chercher de quoi satisfaire leur insatiable avarice. On en

[illegible] plusieurs [illegible] que Simon et Jean y avaient fait [illegible], la cruauté de ces tyrans était [illegible] grande que [illegible] l'exercement [illegible] eux [illegible]. Mais Dieu les punit comme ils l'avaient mérité. Jean, qui s'était caché dans ces égouts avec ses frères, se trouva pressé d'une telle faim, que, ne pouvant plus la souffrir, il implora la miséricorde des Romains qu'il avait tant de fois si insolemment [illegible]; et Simon, après avoir combattu [illegible] qu'il put contre sa mauvaise fortune, se rendit à eux, comme nous dirons dans la suite. Il fut réservé pour le triomphe, et Jean condamné à une prison perpétuelle. Les Romains brûlèrent ce qui restait de la ville et en abattirent les murailles.

## CHAPITRE XLVII.

*Combien de fois et en quels temps la ville de Jérusalem a été prise.*

Ainsi fut prise Jérusalem, le huitième jour du mois de septembre, et en la seconde année du règne de Vespasien. Elle avait été prise auparavant cinq fois, par Azochéus, roi d'Égypte; An[illegible], roi de Syrie, Pompée, Hérode avec Socius, et Nabuchodonosor qui la ruina quatorze cent soixante-huit ans six mois depuis qu'elle avait été bâtie. Les autres l'avaient conservée après l'avoir prise, mais les Romains la ruinèrent alors pour la seconde fois.

Son fondateur fut un prince des Chananéens, surnommé le Juste à cause de sa piété. Il consacra le premier cette ville à Dieu en lui bâtissant un temple, et changea son nom de Solyme en celui de Jérusalem (1).

Après que David, roi des Juifs, eut chassé les Chananéens, il y [illegible], et [illegible] ans six mois après, elle fut détruite par les Babyloniens.

Onze cent soixante-dix-neuf ans se passèrent depuis le temps que David y régna jusqu'à ce que Tite la prit et la ruina, deux mille cent soixante-dix-sept ans depuis sa fondation.

Ainsi l'on voit que ni l'antiquité de cette ville, ni ses richesses, ni sa réputation répandue dans toute la terre, ni la gloire que [illegible] lui avait acquise, n'ont pu empêcher sa ruine.

(1) Ce prince est Melchisédech.

# LIVRE SEPTIÈME.

**Derniers combats; triomphe des vainqueurs.**

(71 et 72.)

## CHAPITRE PREMIER.

*Tite fait ruiner la ville de Jérusalem jusque dans ses fondements, à la réserve d'un pan de mur, au lieu où il voulait faire une citadelle, et des tours d'Hippicos, de Phazaële et de Mariamne.*

Lorsque l'armée romaine, qui ne se serait jamais lassée de tuer et de piller, ne trouva plus sur quoi continuer à exercer sa fureur, Tite commanda de ruiner toute la ville de Jérusalem jusque dans ses fondements, à la réserve du pan de mur qui regardait l'Occident, où il avait résolu de faire une citadelle, et des tours d'Hippicos, de Phazaële et de Mariamne, parce que, surpassant toutes les autres en hauteur et en magnificence, il les voulait conserver pour faire connaître à la postérité combien il fallait que la valeur et la science des Romains dans la guerre fussent extraordinaires pour avoir pu se rendre maîtres de cette puissante ville, qui s'était vue élevée à un tel comble de gloire. Cet ordre fut si exactement exécuté, qu'il ne parut plus aucune marque qu'il y eût eu des habitants. Telle fut la fin de Jérusalem, dont on ne peut attribuer la cause qu'à la rage de ces factieux qui allumèrent le feu de la guerre (1).

(1) Les prophéties s'accomplissent pour toute la ville comme pour le temple : « Voici que votre maison vous sera laissée déserte..... Ils t'extermineront toi » et tes fils qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre » sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où je t'ai visitée..... Pleu- [illegible]..... Et ils [illegible] par » l'épée, et ils seront conduits captifs chez tous les peuples, et Jérusalem

## CHAPITRE II.

*Tite témoigne à son armée sa satisfaction de la manière dont elle avait servi dans cette guerre.*

Après que Tite eut résolu de laisser en garnison dans cette ville ruinée la dixième légion avec un corps de cavalerie et d'autre infanterie, et pourvu à toutes choses, il voulut don- [illegible] le milieu de son camp, un grand tribunal sur lequel, étant [illegible] » ennemis, ni les avantages dont la nature fortifie certaines [illegible] » de la fortune, ne sauraient soutenir l'effort des armes ro- » maines; qu'il ne se pouvait rien ajouter à la gloire qu'ils [illegible] » choisissant son père et lui pour les élever à l'empire; et [illegible] » été les compagnons de ses travaux. »

[illegible]

## CHAPITRE III.

*Tite loue publiquement ceux qui s'étaient le plus signalés, leur donne de sa propre main des récompenses, offre des sacrifices, et fait des festins à son armée.*

Ce grand prince ayant parlé de la sorte, commanda aux officiers de [illegible] ceux qui s'étaient rendus les plus recommandables par des actions si illustres, qu'elles devaient les faire distinguer des autres. Il les appela tous ensuite par leurs noms, leur donna des louanges qui témoignaient qu'il n'était pas moins touché de leur gloire que de la sienne propre; leur mit de sa main des couronnes d'or sur la tête, leur donna des chaînes d'or des javelots dont les pointes étaient d'or, des médailles d'argent, leur distribua aussi de l'or et de l'argent monnoyé, de riches habits, et autres choses précieuses qui faisaient partie du butin; en sorte qu'il n'y en eut un seul qui ne se ressentit des effets de sa libéralité et de sa magnificence. Après que tous eurent ainsi été récompensés selon leur mérite, il descendit de son tribunal, toute l'armée faisant des vœux pour sa prospérité, et alla offrir des sacrifices en action de grâces de sa victoire. Il fit immoler un grand nombre de bœufs, dont la chair fut distribuée à ses soldats, fit des festins durant trois jours aux principaux officiers, et envoya ensuite ses troupes aux lieux qui leur étaient destinés.

## CHAPITRE IV.

*Tite, au partir de Jérusalem, va à Césarée qui est sur la mer, et y laisse ses prisonniers et ses dépouilles.*

Nous avons vu comment Tite mit, en garnison dans Jérusalem la dixième légion, et [illegible] de la renvoyer vers l'Euphrate [illegible] auparavant. Quant à la douzième, qui était [illegible] à Raphanée, se souvenant qu'elle avait été défaite par les Juifs du temps de Cestius, il la fit sortir de Syrie pour l'envoyer à Mélite, qui est le long de l'Euphrate, sur les confins de l'Arménie et de la Cappadoce, et retint seulement la cinquième et la quinzième, qu'il crut lui suffire jusqu'à ce qu'il fût arrivé en Égypte. Après avoir donné ses ordres, il partit avec son armée, se rendit à Césarée qui est sur la mer.

et parce que [illegible] passer en Italie, il y laissa ses prisonniers et toutes ses dépouilles, dont la quantité était très-grande.

## CHAPITRE V.

*Comment l'empereur Vespasien était passé d'Alexandrie en Italie, durant le siége de Jérusalem.*

PENDANT le siége de Jérusalem, [illegible] sur un vaisseau marchand, alla d'Alexandrie à Rhodes, où il monta sur les galères, fut reçu avec des acclamations de joie et des vœux pour sa prospérité dans toutes les villes qui se [illegible] d'I[illegible] en Grèce, de Grèce en l'île de Corfou, et de là en Esclavonie, d'où il continua son chemin par terre.

## CHAPITRE VI.

*Tite va de Césarée qui est sur la mer, à Césarée de Philippes, et y donne des spectacles au peuple, qui coûtent la vie à plusieurs des Juifs captifs.*

TITE [illegible] qui est sur la mer, à [illegible] de Philippes, y demeura assez longtemps. Il donna durant ce séjour au peuple le plaisir de toutes sortes de spectacles, et il en coûta la vie à plusieurs des Juifs qui étaient captifs : car il les fit combattre une partie contre des bêtes, et une autre partie les uns contre les autres, par grandes troupes comme dans une véritable guerre. Ce fut en ce même temps, que Simon, fils de Gioras, l'un des deux principaux chefs des factieux et des plus cruels tyrans qui furent jamais, fut pris en la manière que je vais dire.

## CHAPITRE VII.

*Comment Simon, fils de Gioras, chef de l'une des deux factions qui étaient dans Jérusalem, fut pris et réservé pour le triomphe.*

L[illegible] Simon, étant [illegible] lem, vit que les Romains s'occupaient au pillage, il assembla les plus fidèles de ses amis avec des maçons fournis de [illegible] nécessaires pour son des-

sein, et des vivres pour plusieurs jours, et entra en cet état dans un égout dont peu de gens avaient connaissance. Pendant qu'ils ne trouvaient point d'obstacles, ils faisaient assez de chemin. Quand ils rencontraient quelque chose qui les arrêtait, ils se servaient pour se faire jour, des instruments qu'ils avaient apportés, et Simon se promettait par ce moyen de trouver enfin une ouverture par laquelle il pourrait se sauver. Mais il fut trompé dans son espérance : car, à peine eurent-ils un peu avancé dans un travail si difficile, que les vivres leur manquèrent, quoiqu'ils les ménageassent beaucoup, et ainsi ils furent contraints de retourner sur leurs pas. Simon, pour tromper les Romains et éviter d'être connu d'eux, se revêtit d'un habit blanc, mit par dessus un manteau de pourpre attaché avec une agrafe, et s'en alla en cet état au lieu où était le temple. Les Romains, surpris d'abord de le voir, lui demandèrent qui il était; mais au lieu de le leur dire, il les pria de faire venir celui qui commandait. *Térentius Rufus* vint à l'heure même, et ayant appris de sa bouche qui il était, le fit enchaîner, mettre en sûre garde, et en donna avis à Tite.

Ce fut ainsi que Dieu permit que ce tyran, qui avait commis des cruautés si horribles et fait mourir tant de gens en les accusant faussement de se vouloir rendre aux Romains, tomba entre les mains de ses ennemis sans que nul autre que lui-même contribuât à sa perte. Car les méchants ne se peuvent dérober à la vengeance de ce Juge à qui rien ne saurait être caché, et quand ils se croient en assurance, parce qu'il diffère de les punir, c'est alors que la justice exerce sur eux des châtiments plus terribles, comme l'exemple de ce grand criminel en est une preuve. Il fut cause que l'on rechercha et que l'on trouva dans d'autres égouts plusieurs de ces factieux qui s'y étaient retirés comme lui. On le mena enchaîné à Tite, qui était alors à Césarée proche de la mer, et il le fit réserver pour son triomphe.

## CHAPITRE VIII.

*Tite solennise dans Césarée et dans Bérithe les jours de la naissance de son frère et de l'empereur son père, et les divers spectacles qu'il donna au peuple fit périr un grand nombre des Juifs qu'il tenait esclaves.*

Ce grand prince solennisa en ce même lieu de Césarée le jour de la naissance de Domitien, son frère, avec de grandes magnificences, et aux dépens de la vie de plus de deux mille cinq cents des Juifs qu'il avait [illegible] de mort. Une partie furent brûlés, et le reste contraint de combattre, ou contre les bêtes, ou les uns contre les autres comme gladiateurs, et quoique [illegible] en diverses manières, les Romains étaient persuadés que leurs crimes méritaient un châtiment encore plus rude.

Tite alla de Césarée à Bérithe, qui est une ville de Phénicie et une colonie des Romains. Comme il y demeura longtemps, il y célébra avec encore plus de magnificence le jour de la naissance de l'empereur, son père. Entre tant de divertissements et de spectacles qu'il donna au peuple, il y fit aussi périr plusieurs Juifs en la même manière que je viens de rapporter.

## CHAPITRE IX.

*Persécution que les Juifs souffrent dans Antioche par la méchanceté de l'un d'eux nommé Antiochus.*

Les Juifs qui demeuraient à Antioche eurent en ce même temps beaucoup à souffrir. Car toute la ville s'émut contre eux, tant à cause des crimes dont ils furent alors accusés, que de ceux dont ils l'avaient été peu de temps auparavant. Je me trouve obligé d'en parler en peu de mots, afin de faire mieux comprendre ce que la suite de cette histoire m'obligera de rapporter.

Comme la nation des Juifs, qui est répandue par toute la terre, est proche de la Syrie, il y en avait un grand nombre dans cette province, particulièrement à Antioche, tant à cause de la grandeur de cette ville, que parce que les successeurs du roi Antiochus Épiphane, qui saccagea Jérusalem et pilla le temple, leur avaient donné une [illegible] liberté d'y demeu-

rer, avec le même droit de bourgeoisie qu'avaient les Grecs, et leur avaient rendu, pour enrichir leur synagogue, tous les présents des vases de cuivre qui avaient été offerts à Dieu. Ils jouirent paisiblement de ces priviléges sous le règne de ce prince et de ses successeurs, se multiplièrent beaucoup, ornèrent extrêmement le temple par les riches présents qu'ils y offraient, et attirèrent à leur religion un grand nombre d'idolâtres qu'ils associaient à eux en quelque sorte. Quand la guerre commença, et que Vespasien vint par mer dans la Syrie, ils y étaient fort haïs : et alors l'un d'eux, nommé *Antiochus*, fils du plus considérable et du plus puissant de ceux qui demeuraient à Antioche, accusa son propre fils et plusieurs autres, en présence de tout le peuple assemblé au théâtre, d'avoir formé le dessein de brûler la ville durant la nuit; et nomma quelques Juifs du dehors, qu'il assurait être complices de cette conspiration. Le peuple s'émut de telle sorte qu'il les fit brûler à l'instant au milieu du théâtre, et voulait à l'heure même exterminer tous les autres Juifs, dans la pensée qu'il y allait du salut de leur ville de n'y perdre point de temps. Antiochus n'oublia rien pour les animer encore davantage : et afin qu'on ne pût douter qu'il n'eût véritablement changé de religion et n'eût en horreur les mœurs des Juifs, il ne se contenta pas de sacrifier en la manière des païens, il voulait que l'on y contraignît les autres, et que l'on réputât pour traîtres ceux qui le refuseraient. Le peuple embrassa cette proposition; peu de Juifs y consentirent : et ceux qui osèrent y contredire furent tués. Antiochus ne se contenta pas d'avoir commis une si horrible impiété; mais assisté de quelques soldats, que lui donna le gouverneur de cette province pour les Romains, il n'y eut rien qu'il ne fît pour empêcher ceux de sa nation de fêter le jour du Sabbat, et de les contraindre de travailler alors comme aux autres jours : et les violences dont il usa furent telles, que l'on vit en peu de temps, non-seulement dans Antioche, mais dans les autres villes, cesser l'observation de ce saint jour.

Cette persécution faite aux Juifs dans Antioche fut suivie d'une autre dont je me trouve aussi obligé de parler. Le marché carré, le trésor des chartres, le greffe où se conservaient les actes publics, et les palais furent brûlés : et l'embrasement fut si grand que l'on eut toutes les peines du monde à empêcher que la ville ne fût entièrement réduite en cendre. Antiochus ne manqua pas d'accuser les Juifs d'en être les au-

teurs; et il ne lui fut pas difficile de le faire croire aux habitants, parce que, quand même ils ne les auraient pas de tout temps haïs, ce qui était arrivé un peu auparavant aurait seul été capable de le leur persuader. Leur passion les aveuglait même de telle sorte qu'ils s'imaginaient presque d'avoir vu les Juifs allumer ce feu. Ils coururent en fureur pour les massacrer, et *Collega* qui, en qualité de lieutenant au gouvernement, commandait en l'absence de *Cesennius Petus*, que Vespasien avait établi gouverneur et qui n'était pas encore venu, eut beaucoup de peine à les arrêter et à obtenir d'eux de donner avis à Tite de ce qui était arrivé. Il fit faire ensuite une information très-exacte : et il se trouva que les Juifs n'avaient point de part à ce crime; mais qu'il avait été commis par des gens accablés de dettes, afin de se garantir des poursuites que l'on pourrait faire contre eux, parce que tous ces papiers étant brûlés, leurs créanciers n'auraient plus de titres qui leur donnassent droit de les poursuivre. Cependant les Juifs attendaient avec tremblement quel serait l'effet d'une si fausse et si importante entreprise.

## CHAPITRE X.

*Arrivée de Vespasien à Rome; joie que le sénat, le peuple et les gens de guerre en témoignent.*

Dans l'extrême soin où était Tite du succès du voyage de l'empereur son père, il apprit alors avec grande joie par des lettres de lui-même, que toutes les villes d'Italie, et Rome particulièrement l'avaient reçu avec des témoignages incroyables de réjouissance, et qu'il n'y avait pas sujet de s'en étonner, car l'affection qu'on lui portait était si grande et si générale, qu'il n'y avait personne qui n'eût de l'impatience de le voir. Le sénat, qui se souvenait des maux arrivés dans le changement des empereurs, s'estimait heureux d'avoir pour prince un grand capitaine que ses cheveux blancs et l'éclat de tant de victoires rendaient vénérable à tout le monde, et qui avait tant de vertu que l'on ne pouvait douter qu'il n'appliquât tous ses soins à procurer le bonheur de ses sujets. Le peuple le considérait comme un libérateur qui ne le garantirait pas seulement de l'oppression, mais le rétablirait dans son ancien repos et dans son ancienne abondance. Et les gens de guerre plus que tous les autres brûlaient d'ardeur de le

voir monter sur le trône, parce qu'étant témoins des guerres qu'il avait si glorieusement terminées, et l'ignorance et la lâcheté des autres empereurs leur ayant coûté si cher, ils s'estimaient heureux de n'appréhender plus sous sa conduite la honte qu'ils leur avaient fait recevoir, et ne reconnaissaient que lui seul qui fût capable tout ensemble et de ménager leur vie et de leur faire acquérir beaucoup d'honneur.

Dans cette affection si universelle que les admirables qualités de ce prince lui avaient acquise, les personnes les plus qualifiées ne pouvant souffrir le retardement de le voir, allèrent bien loin à sa rencontre; et ils furent suivis d'un si grand nombre de peuple poussé du même désir, qu'il en alla plus au-devant de lui qu'il n'en demeura dans Rome. Lorsque l'on apprit qu'il approchait et avec quelle bonté il recevait tout le monde, ceux qui étaient restés remplirent les rues qui se trouvaient sur son passage, tenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, et ravis de la douceur qui paraissait sur son visage, le nommaient, dans le transport de leur joie, leur bienfaiteur, leur libérateur, et le seul digne de l'empire. On ne marchait que sur des fleurs; tant d'excellentes odeurs parfumaient l'air, que toute la ville paraissait n'être qu'un temple, et la presse était si extraordinaire, que cet heureux empereur, que chacun considérait comme le père de la patrie, put à peine arriver jusqu'au palais. Il offrit des sacrifices aux dieux domestiques pour leur rendre grâces de son heureux avénement, et on ne voyait ensuite dans toute la ville que des festins de familles entières, d'amis, de voisins, et généralement de toutes sortes de personnes qui, dans cette réjouissance publique, demandaient ardemment à Dieu de conserver à l'empire durant de longues années un si excellent prince, de faire régner ses enfants après lui avec le même bonheur, et d'affermir le sceptre dans les mains de toute leur postérité. Telle fut l'entrée de Vespasien dans Rome, et il n'est pas croyable de quelle prospérité elle fut suivie.

## CHAPITRE XI.

*Une partie de l'Allemagne se révolte; Pétilius Cérélis, et Domitien, fils de l'empereur Vespasien, la contraignent de rentrer dans le devoir.*

Quelque temps auparavant, lorsque cet excellent empereur était encore à Alexandrie, et que Tite assiégeait Jérusalem, une partie de l'Allemagne se révolta de concert avec cette partie de la Gaule qui en est la plus proche, dans l'espérance de secouer le joug des Romains. Diverses raisons conspirèrent à y porter les Allemands; leur naturel qui ne suit pas volontiers les meilleurs conseils; leur facilité à s'engager dans les périls sur la moindre apparence de réussir; leur haine pour les Romains, qu'ils considéraient comme la seule nation qui pouvait les asservir, et une conjoncture aussi favorable que celle des guerres civiles causées par les fréquents changements des empereurs. *Classicus* et *Civilis*, les deux plus puissants de ces Allemands, et qui étaient dès longtemps portés à se soulever, furent les premiers à en faire la proposition. Ils y trouvèrent les esprits assez disposés; une partie de cette nation promit de prendre les armes, et tout le reste aurait peut-être suivi. Mais il arriva comme par une conduite de Dieu que *Pétilius Cérélis*, auparavant gouverneur de l'Allemagne, ayant appris cette nouvelle lorsqu'il était en chemin pour aller prendre possession du gouvernement de l'Angleterre que Vespasien lui avait donné, le déclarant consul, marcha aussitôt contre ces révoltés, les attaqua, les défit, en tua plusieurs et contraignit le reste de rentrer dans le devoir.

Mais quand il ne les aurait point châtiés, ils n'auraient pas laissé de l'être. Car aussitôt que l'on sut à Rome leur soulèvement, Domitien, césar, fils de Vespasien, qui bien que fort jeune était plus instruit des choses de la guerre que son âge ne portait, poussé de cette grandeur de courage qui lui était héréditaire, voulut prendre la conduite d'une armée pour réprimer ces barbares, et le bruit de sa marche les étonna tellement, qu'ils se soumirent à recevoir telles conditions qu'il voudrait, et se tinrent heureux de demeurer assujettis comme auparavant sans y être contraints par la force. Ainsi ce jeune prince, après avoir mis un tel ordre dans toutes les provinces voisines des Gaules, qu'il ne pouvait facilement y arriver de

nouveaux troubles, s'en retourna à Rome avec la gloire de s'être montré un digne fils d'un si admirable père.

## CHAPITRE XII.

*Soudaine irruption des Scythes dans la Mæsie, aussitôt réprimée par l'ordre que Vespasien y donne.*

Dans le même temps que les Allemands se révoltèrent, les Scythes firent voir jusqu'à quel point allait leur audace. Ils passèrent en grand nombre le Danube, entrèrent dans la Mœsie, et par une si prompte irruption, taillèrent en pièces plusieurs garnisons romaines, tuèrent dans un combat le lieutenant-général, *Fonteius Agrippa*, homme de dignité consulaire qui était venu très-courageusement à leur rencontre, et, coururent et ravagèrent ensuite toute cette province. Vespasien n'en eut pas plus tôt avis, qu'il envoya *Rubrius Gallus* pour les châtier. Il en défit et tua plusieurs en divers combats. Ceux qui purent s'enfuir se retirèrent avec frayeur en leur pays; et ce général, après avoir si promptement mis fin à cette guerre, renforça de telle sorte les garnisons, qu'il n'y eut plus de sujet de rien appréhender de semblable pour l'avenir.

## CHAPITRE XIII.

*De la rivière nommée Sabbatique.*

Tite, au partir de Bérithe où il avait, comme nous l'avons dit, séjourné durant quelque temps, donna de magnifiques spectacles dans toutes les villes de Syrie par où il passa; et les Juifs qu'il menait captifs étaient comme autant de preuves vivantes de la ruine de ce misérable peuple.

Ce prince rencontra en son chemin une rivière qui mérite bien que nous en disions quelque chose. Elle passe entre les villes d'Arcé et de Raphanée qui sont du royaume d'Agrippa, et elle a quelque chose de merveilleux. Car après avoir coulé durant six jours en grande abondance et d'un cours assez rapide, elle se sèche tout d'un coup, et recommence le lendemain à couler durant six autres jours comme auparavant, et à se sécher le septième jour sans jamais changer cet ordre : ce qui lui a fait donner le nom de *Sabbatique*, parce qu'il semble qu'elle fête le septième jour, comme les Juifs fêtent celui du Sabbat.

## CHAPITRE XIV.

*Tite refuse à ceux d'Antioche de chasser les Juifs de leur ville, et de faire effacer leurs priviléges de dessus les tables de cuivre où ils étaient gravés.*

Les habitants d'Antioche eurent tant de joie d'apprendre que Tite venait dans leur ville, qu'aussitôt qu'ils surent qu'il s'approchait, presque tous furent trente stades [illegible] au devant de lui avec leurs femmes et leurs enfants. Ils se mirent en haie des deux côtés, l'accompagnèrent jusqu'à la ville, et faisaient en tendant les mains de grandes acclamations mêlées d'instantes prières de vouloir chasser les Juifs de leur ville. Ce prince les écouta sans y répondre : et l'on peut juger quelle était l'appréhension des Juifs dans l'incertitude de ce qu'il ordonnerait dans une affaire où il s'agissait de leur entière ruine. Il ne s'arrêta point alors à Antioche, mais s'avança vers l'Euphrate, jusqu'à la ville de Zeugma. Des ambassadeurs de Vologèse, roi des Parthes, l'y vinrent trouver, et lui présentèrent en son nom une couronne d'or pour marque de la part qu'il prenait à sa gloire d'avoir achevé de vaincre les Juifs. Il la reçut, et fit un superbe festin à ces ambassadeurs. Étant retourné à Antioche, le sénat et les magistrats le prièrent avec grande instance de venir avec eux au théâtre où tout le peuple était assemblé. Il le leur accorda avec beaucoup de bonté, et lorsqu'il y fut, ils renouvelèrent avec ardeur la prière qu'ils lui avaient faite de chasser les Juifs. Ce sage prince leur répondit d'une manière [illegible] : « Qu'il ne voyait pas » en quel lieu les reléguer, parce que celui où l'on aurait pu les » envoyer étant détruit, il n'était plus en état de les recevoir. » Ces habitants se voyant ainsi refusés, le supplièrent de vouloir au moins faire effacer les priviléges de cette nation de dessus les tables de cuivre où on les avait gravés; mais il ne leur accorda non plus cette seconde demande que la première, et partit pour passer en Égypte, laissant les choses dans Antioche au regard des Juifs, au même état qu'il les y avait trouvées.

## CHAPITRE XV.

*Tite repasse par Jérusalem, et en déplore la ruine.*

Ce grand prince également bon et vaillant, étant passé par Jérusalem, qui n'était plus qu'une affreuse solitude, au lieu de se réjouir comme aurait fait un autre de l'avoir enfin fait tomber sous l'effort de ses armes, ne put en comparant tant de ruines à son ancienne magnificence, n'être point touché de compassion de voir une si grande et si superbe ville réduite dans un état si déplorable. Il fit des imprécations contre les auteurs de la révolte qui l'avaient contraint d'en venir à cette extrémité contre son inclination si éloignée de chercher sa gloire dans le malheur des vaincus quoique coupables.

Les richesses de cette ville étaient si grandes, qu'il en restait en quantité dans ses ruines. Les Romains y en découvraient beaucoup : mais les prisonniers leur en enseignaient encore davantage, tant en or et en argent qu'en d'autres choses précieuses, que ceux qui les possédaient avaient enterrées dans l'incertitude où ils étaient de l'événement de cette guerre.

Tite poursuivant son chemin vers l'Egypte, ne fit que passer à travers cette déplorable solitude; et lorsqu'il fut arrivé dans Alexandrie à dessein de s'y embarquer, il renvoya les deux légions qui l'avaient accompagné dans les provinces d'où elles étaient venues savoir, la cinquième dans la Mœsie, la dixième dans la Hongrie, et ordonna de conduire à Rome Simon et Jean, ces deux chefs des factieux, avec sept cents autres des plus grands et des mieux faits de tous les captifs, pour s'en servir dans son triomphe.

## CHAPITRE XVI.

*Tite arrive à Rome et y est reçu avec la même joie que l'avait été l'empereur Vespasien, son père. Ils triomphent ensemble. Commencement de leur triomphe.*

Ce prince, ayant eu le vent favorable durant toute sa navigation, arriva à Rome et y fut reçu en la même manière que l'avait été Vespasien; mais avec ce surcroît d'honneur que cet admirable père voulut aller lui-même au-devant de cet

incomparables fils, dont l'union et celle de Domitien avec eux, donnait une telle joie à tout ce grand peuple, qu'elle semblait avoir quelque chose de surnaturel.

Peu de jours après, Vespasien et Tite résolurent qu'il ne se ferait qu'un triomphe pour eux deux, quoique le sénat en eût ordonné un pour chacun en particulier. Le jour d'une pompe si superbe étant arrivé, il ne se trouva un seul de cette infinie multitude de peuple dont Rome était pleine, qui n'en voulût être spectateur : et la presse était si grande qu'il ne resta qu'autant de place qu'il en fallait pour le passage des empereurs. Tous les gens de guerre, avec leurs chefs à leur tête et marchant en très-bon ordre, se rendirent avant le jour auprès des portes, non pas du palais d'en haut, mais du temple d'Isis, où les deux princes avaient passé la nuit : et le jour ne faisait que commencer à paraître lorsqu'on les en vit sortir, couronnés de laurier et vêtus de pourpre, pour se rendre au cours d'Octavie, où le sénat en corps, les plus grands seigneurs de l'empire, et les chevaliers Romains les attendaient.

Il y avait auprès d'un grand portique, un trône élevé où étaient des siéges d'ivoire : et quand les deux empereurs se furent assis, couronnés en la manière que nous l'avons dit, vêtus seulement d'étoffe de soie, et sans armes, tous les gens de guerre commencèrent à leur donner les louanges dues à leurs grandes actions, comme en ayant été témoins [illegible] tant de ce qu'ils [illegible] à leur valeur. Vespasien voyant qu'ils ne pouvaient se lasser de l'applaudir, [illegible] leur imposa silence. Il se leva et couvrant sa tête en partie avec un pan de sa robe, fit les prières solennelles accoutumées. Tite en fit de même après lui. Vespasien parla ensuite à tous en général, mais en peu de mots, et envoya les gens de guerre au festin qu'on leur avait préparé selon la coutume. De là il alla, accompagné de Tite, à la porte Triomphale. On la nomme ainsi parce que c'est par elle seule que passe la pompe des triomphes. Les triomphateurs après y avoir mangé y prennent leurs habits de triomphe, y offrent des sacrifices aux dieux dont les simulacres sont placés sur cette porte, et passent de là à travers les places destinées pour les spectacles publics, afin que le peuple puisse plus facilement voir la magnificence de ces pompes si superbes.

## CHAPITRE XVII.

*Suite du triomphe de Vespasien et de Tite.*

Il est impossible de rapporter quelle fut la magnificence de ce triomphe. Elle surpassait même ce que l'on peut s'en imaginer, tant par l'excellence des ouvrages que par la quantité des richesses et la ressemblance des choses qui y étaient si admirablement représentées. Car ce que toutes les nations les plus heureuses avaient pu, en tant de siècles, amasser de plus précieux, de plus merveilleux et de plus rare, semblait être rassemblé en ce jour-là pour faire connaître jusqu'à quel point allait la grandeur de l'empire. L'or, l'argent et l'ivoire y éclataient en telle abondance dans un nombre incroyable de toutes sortes d'ouvrages exquis, qu'ils ne semblaient pas y paraître seulement comme dans une pompe solennelle, mais y être entassés en foule. On y voyait de toutes sortes de vêtements de pourpre admirablement brodés à la manière des Babyloniens, une quantité incroyable de pierreries, les unes enchâssées dans des couronnes d'or, et d'autres dans d'autres ouvrages dont l'éclat et la beauté surprenaient de telle sorte, que l'on n'aurait jamais cru qu'il se pût rencontrer rien de semblable. On portait les simulacres des dieux de diverses nations d'une grandeur merveilleuse, et faits par de si excellents maîtres, que l'art n'y cédait point à la matière, quelque précieuse qu'elle fût.

Là paraissaient aussi diverses espèces d'animaux estimables pour leur rareté ; et tous ceux qui conduisaient ou portaient ces choses, et qui avaient été destinés pour servir à cette pompe, étaient vêtus de pourpre brodée d'or, et d'autres habits si riches que rien ne pouvait être plus somptueux. Les captifs mêmes étaient si bien habillés et en tant de manières différentes, que cette variété empêchait de remarquer la tristesse que le malheur de l'esclavage avait peinte sur leur visage. Mais rien ne donnait tant d'admiration aux spectateurs que les diverses représentations, qui étaient de grandes machines dont quelques-unes avaient trois et quatre étages. Il n'y en avait point qui ne fussent enrichies d'ornements d'or et d'ivoire, et l'on s'imaginait à toute heure voir succomber sous un tel poids ce grand nombre d'hommes qui les portaient. Toutes étaient des images des choses les plus remarquables

dans la [illegible] être réelles. On y voyait des provinces très-fertiles ravagées, des troupes entières taillées en pièces, d'autres mises en fuite, et plusieurs faits prisonniers; de très-fortes murailles renversées par les machines; des châteaux pris et ruinés; de très-grandes villes et très-peuplées emportées d'assaut, toute une armée y entrer par la brèche, mettre tout au fil de l'épée sans épargner même ceux qui n'avaient pour toute défense recours qu'aux prières, brûler les temples, ensevelir sous les ruines des maisons ceux qui auparavant en étaient les maîtres, et enfin exercer par le fer et par le feu des inhumanités si horribles, qu'au lieu de ces eaux favorables, qui rendent la terre féconde et désaltèrent la soif des hommes et des animaux, c'étaient des ruisseaux de sang, qui éteignaient une partie de l'embrasement qui désolait ces villes et les réduisait en cendre. Car les Juifs avaient éprouvé tous ces maux que la guerre la plus cruelle que l'on saurait imaginer est capable de produire.

Sur chacune de ces villes était représenté celui qui les avait défendues, et en quelle manière elles avaient été prises. On voyait venir ensuite plusieurs navires : et entre la grande quantité de dépouilles, les plus remarquables étaient celles qui avaient été prises dans le temple de Jérusalem, la table d'or qui pesait plusieurs talents, et ce chandelier d'or fait avec tant d'art, pour le rendre propre à l'usage auquel il était destiné. Car de son pied s'élevait une forme de colonne d'où sortaient, comme de la tige d'un arbre, sept branches cannelées, au bout de chacune desquelles était un chandelier en forme de lamp[illegible] est celui du Sabbat, si révéré des Juifs et qu'ils observent si religieusement. Leur loi, qui est la chose du monde pour laquelle ils ont le plus de vénération, fermait cet étalage magnifique de tant [illegible] sur eux par les Romains. Plusieurs figures de la Victoire toutes d'or et d'ivoire venaient ensuite. Après marchait Vespasien suivi de Tite, et Domitien les accompagnait, superbement vêtu et monté sur un si beau cheval, que l'on ne pouvait se lasser de le regarder.

## CHAPITRE XVIII.

*Simon, qui était le principal chef des factieux dans Jérusalem, après avoir paru dans le triomphe entre les captifs, est exécuté publiquement. Fin de la cérémonie du triomphe.*

L[illegible] de ce triomphe [illegible] finit au temple de Jupiter Capitolin. On s'y arrêta, selon l'ancienne coutume, jusqu'à ce que l'on eût annoncé la mort du chef des ennemis. Ce chef fut alors Simon, fils de Gioras, qui, après avoir paru dans le triomphe entre les autres captifs, fut traîné avec une corde au cou, battu de verges, et exécuté dans le grand marché qui est destiné au supplice des criminels. Après donc que l'on eut annoncé sa mort, et que chacun en eut témoigné de la joie par ses applaudissements, on offrit des sacrifices accompagnés de prières et de vœux. Lorsqu'ils eurent été solennellement achevés, les empereurs se retirèrent dans le palais où ils firent un grand festin. Il s'en fit d'autres en même temps dans toute la ville, où l'on fêtait ce jour-là, pour rendre grâces à Dieu de la victoire remportée sur les ennemis, et aussi parce qu'on le considérait comme la fin des guerres civiles et le commencement d'une grande félicité pour l'avenir.

## CHAPITRE XIX.

*Vespasien bâtit le temple de la Paix, n'oublie rien pour le rendre très-magnifique, et y fait mettre la table, le chandelier d'or, et d'autres riches dépouilles du temple de Jérusalem. Mais quant à la loi des Juifs et aux voiles du sanctuaire, il les fait conserver dans son palais.*

Après ce triomphe, Vespasien voyant l'état de l'empire [illegible] affermi qu'il le pouvait souhaiter, résolut de bâtir le temple de la Paix, et il l'exécuta plus promptement qu'on ne l'aurait pu croire, parce que se trouvant si riche, il n'y épargna point la dépense. Après que ce superbe édifice fut achevé, il l'orna de tant d'excellentes peintures et autres ad[illegible] les ouvrages [illegible] de tous les [illegible] du monde, que ceux qui avaient de la passion pour de semblables choses, n'avaient plus besoin de sortir de Rome pour satisfaire leur curiosité. Il y mit aussi la table, le chandelier d'or, et autres riches dépouilles du temple de Jérusalem [illegible] qui lui était si glorieux. Mais quant à la loi des Juifs et aux

voiles du sanctuaire, qui étaient de pourpre, il les fit garder soigneusement dans son palais.

## CHAPITRE XX.

*Lucilius Bassus, qui commandait les troupes romaines dans la Judée, prend par composition le château d'Hérodion, et forme le dessein d'attaquer celui de Macheron.*

Après que Lucilius Bassus, envoyé pour commander les troupes romaines dans la Judée en qualité de lieutenant-général, les eut reçues de *Céréalis Vétilianus*, il prit par composition le château d'Hérodion, et étant suivi de la dixième légion, résolut d'attaquer celui de Macheron, parce qu'il jugeait nécessaire de le raser, comme étant si fort et dans une position si avantageuse, qu'il pouvait donner sujet aux Juifs de se révolter par l'espérance de trouver leur sûreté dans la difficulté qu'il y aurait de les y forcer.

## CHAPITRE XXI.

*Position du château de Macheron, et combien la nature et l'art avaient travaillé à l'envi pour le rendre fort.*

Le château de Macheron était bâti sur une haute montagne toute pleine de rochers, qui le rendaient comme imprenable, et la nature, pour en augmenter encore la force, l'environnait de tous côtés par des vallées d'une profondeur incroyable et très difficiles à passer. Celle qui est du côté de l'Occident a soixante stades de longueur et se termine au lac Asphaltite, et la hauteur du château paraît merveilleuse de ce côté-là. Les vallées qui l'environnent du côté du Septentrion et du Midi ne sont pas moins grandes que les autres ni plus faciles à passer, et celle qui regarde l'Orient, dont la profondeur est de cent coudées, finit à une montagne qui est opposée à ce château.

Alexandre, roi des Juifs, considérant la force de cette position, fut le premier qui y bâtit un château. Gabinius l'ayant ruiné lors de la guerre qu'il fit à Aristobule, Hérode le Grand ne jugea pas seulement à propos de le rétablir pour s'en servir contre les Arabes des frontières desquels il était proche, mais il y bâtit aussi une ville qu'il enferma de fortes murailles

et de tours et d'où l'on allait au château. Ce château, assis sur le sommet de la montagne, était aussi environné d'une très-forte muraille avec des tours dans les angles de soixante coudées de hauteur. Ce prince fit bâtir au milieu un palais aussi admirable pour sa beauté que pour sa grandeur, y fit faire quantité de citernes afin que l'on ne pût manquer d'eau, et n'oublia rien de tout ce qui pouvait rendre l'art victorieux de la nature en fortifiant encore davantage un lieu qu'elle avait pris un si grand plaisir à rendre fort. Il mit ensuite dans cette place tant d'armes, tant de machines et tant de munitions de guerre et de bouche, que ceux qui la défendraient ne pourraient avoir sujet d'appréhender un grand siége.

## CHAPITRE XXII.

*D'une plante de rue d'une grandeur prodigieuse qui était dans le château de Macheron.*

Il y avait dans ce palais une plante de rue d'une grandeur si prodigieuse qu'il n'y a point de figuier qui soit plus haut ni plus large. On tient qu'elle y était encore sous le règne d'Hérode, et qu'elle y aurait pu durer longtemps si les Juifs ne l'eussent point ruinée lorsqu'ils prirent cette place.

## CHAPITRE XXIII.

*Des qualités et vertus étranges d'une plante zoophyte qui croît dans l'une des vallées qui environnent Macheron.*

Dans la vallée qui environne Macheron, du côté du Septentrion, se trouve, à l'endroit nommé Baaras, une plante qui porte le même nom et qui ressemble à une flamme et jette sur le soir des rayons resplendissants, et se retire lorsqu'on la veut prendre. On ne la saurait toucher sans mourir si on n'a dans sa main de la racine de la même plante, mais on a trouvé encore un autre moyen de la cueillir sans périr. On creuse tout alentour, en sorte qu'il ne reste plus qu'un peu de sa racine, et à cette racine qui reste on attache un chien, qui voulant suivre celui qui l'a attaché, arrache la plante et meurt aussitôt, comme s'il rachetait de sa vie celle de son maître. Après cela on peut, sans péril, manier cette plante, et elle a une vertu qui fait que l'on ne craint point de

s'exposer à [illegible] que l'on nomme des démons et qui ne sont autres que les âmes des méchants qui entrent dans les corps des hommes vivants et qui les [illegible], les quittent aussitôt que l'on approche d'eux cette plante (1).

## CHAPITRE XXIV.

*De quelques fontaines dont les qualités sont très-différentes.*

On voit dans [illegible] au-dessus d'une [illegible] tent deux fontaines, l'une d'une eau très-froide, et l'autre d'une eau très-chaude, qui, étant mêlées ensemble, composent un bain très-agréable [illegible] maladies, et particulièrement pour fortifier les nerfs. Il y a aussi des mines de soufre et d'alun.

## CHAPITRE XXV.

*Bassus assiége Macheron; comment cette place qui était si forte lui est rendue.*

Aussitôt que Bassus eut [illegible] vallée qui était du côté de l'Orient, et travailla avec [illegible] hautes pour pouvoir [illegible]

(1) Tout ce chapitre montre que Josèphe avait accueilli les idées et les théories superstitieuses de son temps. (N. E.)

sait point de jour qu'ils ne fissent diverses sorties et ne tuassent plusieurs des ennemis qu'ils tâchaient continuellement de surprendre; et les Romains pour s'en garantir se tenaient fort sur leurs gardes. Mais ce n'était pas de cette manière que ce siége se devait terminer. Un accident imprévu contraignit les Juifs à rendre la place. Il y avait parmi eux un nommé *Eléazar*, jeune, vigoureux, et très-brave. Il se signalait dans toutes les sorties, retardait les travaux des Romains, rehaussait le courage des assiégés par son exemple, et quand ils étaient obligés de se retirer, leur en facilitait le moyen en demeurant toujours le dernier pour soutenir l'effort des ennemis. Un jour après le combat, au lieu de rentrer avec les autres dans la place, il s'arrêta dehors à parler à ceux qui étaient sur les murailles, comme méprisant les assiégeants, qu'il ne croyait pas assez hardis pour s'engager dans un nouveau combat. Alors un soldat de l'armée romaine, nommé *Rufus*, qui était Égyptien, partit si promptement, qu'il le surprit, l'enleva tout armé qu'il était, et l'emporta dans le camp avec l'étonnement des Juifs que l'on peut s'imaginer. Bassus le fit étendre tout nu et battre de verges à la vue des assiégés. Ils accoururent tous à ce spectacle; et leur douleur fut si grande, que l'air retentissait de tant de cris et de gémissements que l'on n'aurait pu s'imaginer que le malheur d'un seul homme en fût la cause. Bassus, pour en profiter et augmenter la compassion qu'ils avaient d'Éléazar, afin de les obliger à rendre la place pour lui sauver la vie, fit dresser une croix comme à dessein de le faire crucifier à l'heure même. Elle ne fut pas plus tôt plantée que leur douleur s'accrut encore de telle sorte qu'ils se mirent à crier que cette affliction leur était insupportable. Eléazar, de son côté, les conjura de ne le pas laisser périr si misérablement, et de penser à leur propre salut sans prétendre pouvoir résister aux forces et à la bonne fortune des Romains après que tous les autres avaient été contraints de leur céder. Cette prière jointe à ce que plusieurs de ses parents intercédèrent pour lui, toucha si vivement ceux qui défendaient le château, que contre leurs premiers sentiments ils résolurent, pour conserver Eléazar, de rendre la place à condition de se retirer où ils voudraient, et envoyèrent aussitôt en faire la proposition à Bassus, qui en demeura aisément d'accord. Ceux qui étaient dans la ville, ayant appris ce traité fait sans leur participation, résolurent de s'enfuir la nuit. Mais les autres, soit par envie ou par crainte

que Bassus ne s'en prît à eux, lui en donnèrent avis. Ainsi il n'y eut que ceux qui sortirent les premiers et qui étaient les plus déterminés qui se sauvèrent. Le reste, dont le nombre était de dix-sept cents, fut tué, et leurs femmes et leurs enfants faits esclaves. Quant à ceux du château, Bassus, pour garder la parole qu'il leur avait donnée, leur rendit Éléazar.

## CHAPITRE XXVI.

*Bassus taille en pièces trois mille Juifs qui s'étaient sauvés de Macheron et retirés dans une forêt.*

Ce général ayant appris que plusieurs Juifs, qui s'étaient sauvés de Macheron, s'étaient retirés dans une forêt nommée Jardes, marcha contre eux, la fit environner par son armée afin que nul ne se pût sauver, et commanda à son infanterie de couper les arbres de cette forêt. Ainsi les Juifs furent contraints de tenter de se faire un passage par la force. Ils donnèrent tous ensemble avec beaucoup de vigueur et en jetant de grands cris, et les Romains les reçurent avec leur courage ordinaire. D'un côté l'audace, et de l'autre une fermeté inébranlable maintinrent longtemps le combat. Mais enfin les Romains demeurèrent victorieux sans autre perte que de douze hommes et peu de blessés; au lieu que de trois mille Juifs qu'il y avait, il ne s'en sauva pas un seul. Ils avaient pour chef Judas, fils de Jaïrus, dont nous avons ci-devant parlé. Il commandait quelques gens de guerre dans Jérusalem durant le siége et s'était sauvé par les égouts.

## CHAPITRE XXVII.

*L'empereur fait vendre les terres de la Judée et oblige tous les Juifs de payer chacun par an deux drachmes au Capitole.*

En ce même temps, l'empereur commanda à Bassus et à *Liberius Maximus*, son intendant, de vendre toutes les terres de la Judée, parce qu'il voulait se les réserver pour son domaine sans plus y bâtir de villes, et de laisser seulement huit cents hommes en garnison à Emmaüs, qui n'est éloigné de Jérusalem que de trente stades.

Ce même prince ordonna aussi que les Juifs, en quelques lieux qu'ils habitassent, paieraient chacun, par an, deux drachmes au Capitole comme ils les payaient auparavant au temple de Jérusalem (1). Tel était alors l'état où ce misérable peuple se trouvait réduit.

## CHAPITRE XXVIII.

*Césennius Pétus, gouverneur de Syrie, accuse Antiochus, roi de Comagène, d'avoir abandonné le parti des Romains, et persécute très-injustement ce prince; mais Vespasien le traite, et ses fils, avec beaucoup de bonté.*

En la quatrième année du règne de Vespasien, Antiochus, roi de Comagène, tomba avec toute sa famille dans le malheur que je vais dire. Césennius Pétus, gouverneur de Syrie, soit par haine pour ce prince, ou parce que la chose était véritable, écrivit à l'empereur qu'Antiochus et Epiphane, son fils, avaient abandonné le parti des Romains pour embrasser celui des Parthes, et que si on ne les prévenait, ils allumeraient une guerre qui troublerait tout l'empire. Comme le voisinage de ces deux rois rendait leur union plus redoutable, et que Samosate, qui est la plus grande ville de Comagène, étant assise sur l'Euphrate, aurait donné moyen au roi des Parthes de passer et repasser aisément ce fleuve, Vespasien ne crut pas devoir négliger un avis de cette importance et auquel il ajoutait foi. Ainsi il manda à Pétus de faire ce qu'il jugerait à propos; et il ne perdit point de temps pour user de ce pouvoir. Il entra dans la Comagène avec la dixième légion, quelques cohortes, et les troupes auxiliaires d'Aristobule, roi de Chalcide, et de Sohème, roi d'Emesse. Il lui fut facile de surprendre Antiochus, parce que n'ayant pas eu la moindre pensée de ce dont il l'avait accusé, il n'était point dans la défiance; et pour marque de sa fidélité, il sortit de sa ville capitale avec sa femme et ses enfants, et s'en alla à cent vingt stades de là se camper dans une plaine. Pétus se

(1) La drachme et le didrachme ou deux drachmes sont des monnaies grecques. La drachme valait près d'un franc. Les monnaies juives étaient le sicle avec ses multiples et sous-multiples. La monnaie juive était devenue très-rare sous la domination des princes Syriens. Ceux-ci en frappèrent une certaine quantité, mais elle avait presque entièrement disparu au temps de Notre-Seigneur. (N. E.)

rendit ainsi sans peine maître de Samosate, y envoya garni- [illegible] traités avec grand honneur.

## CHAPITRE XXIX.

*Irruption des Alains dans la Médie et jusque dans l'Arménie.*

Nous avons parlé ailleurs des Alains qui habitent près du fleuve T[illegible], et des [illegible] Méotides, et [illegible] ori-naires de Scythie. Il résolurent en ce même temps de saccager la Médie, et traitèrent pour cela avec le roi d'Hyrcanie, parce qu'il était maître du seul passage par où l'on pouvait y entrer. On tient que ce passage a été fait par Alexandre le Grand, et qu'on le ferme avec des portes de fer (1). Ainsi étant arrivés dans la Médie et n'y trouvant point de résistance, parce que l'on ne s'y défiait de rien, ils pillèrent tout le pays, prirent quantité de bétail, et le roi Pachorus, qui régnait alors, entra dans un tel effroi, qu'il s'enfuit dans les montagnes, et fut contraint de donner cent talents pour retirer sa femme et ses concubines d'entre les mains de ces barbares. Ils passèrent ainsi sans rencontrer aucun obstacle en ruinant tout jusque dans l'Arménie, où Tiridate régnait alors. Ce prince vint à leur rencontre; il se donna un grand combat, et peu s'en fallut qu'il ne tombât entre leurs mains; car l'un d'eux lui jeta une corde au cou, et l'aurait entraîné s'il ne l'eût promptement coupée avec son épée. Ces barbares, rendus encore plus cruels par ce combat, ravagèrent tout le pays, et emmenèrent chez eux un grand nombre de prisonniers et quantité de butin.

## CHAPITRE XXX.

*Sylva qui, après la mort de Bassus, commandait dans la Judée, se résout d'attaquer Massada, où Éléazar, chef des sicaires, s'était retiré. Cruautés et impiétés horribles commises par ceux de cette secte, par Jean, par Simon et par les Iduméens.*

Bassus étant mort dans la Judée, Flavius Sylva lui succéda, et comme Massada était la seule place qui restait à prendre, il assembla toutes ses forces pour l'attaquer. Éléazar, chef des sicaires ou assassins, y commandait, et était de la race de Judas, qui avait autrefois persuadé à plusieurs Juifs

(1) On nomme ce passage les Portes Caspiennes.

de ne se point soumettre au dénombrement que Cyrénius voulait faire. Ces factieux ne pouvaient souffrir ceux qui voulaient obéir aux Romains, les traitaient comme ennemis, pillaient leur bien, emmenaient leur bétail, brûlaient leurs maisons, et disaient que l'on ne devait point mettre de différence entre eux et les étrangers, puisqu'ils avaient par leur lâcheté trahi leur patrie, et préféré la servitude à la liberté, qu'il n'y a rien que l'on ne doive faire pour conserver. Mais les effets firent voir que ce n'était qu'un prétexte pour couvrir leur inhumanité et leur avarice : car, lorsque ceux qu'[illegible] d'être des [illegible] et des perfides se joignirent à eux pour faire la guerre aux Romains, ils les traitèrent encore plus cruellement qu'ils n'avaient fait auparavant, et principalement ceux qui leur reprochaient leur méchanceté, durant tout [illegible] fut [illegible] en crimes que ce fut à l'envi parmi les Juifs à qui tâchait de surpasser son compagnon en toutes sortes de méchancetés et d'impiété. Ce n'était [illegible] en particulier que corruption. Les riches tyrannisaient le peuple, le peuple tâchait de ruiner les riches; les uns voulaient dominer, les autres voulaient piller, et ces sicaires furent les premiers qui, sans épargner ceux de leur nation, commencèrent par des violences et des cruautés. On n'entendait sortir de leur bouche que des paroles outrageuses : leur cœur ne respirait que trahison, et leur esprit ne se plaisait qu'à chercher des inventions de faire du mal.

Mais quelque détestables et quelque violents qu'ils fussent, ils pouvaient passer pour modérés en comparaison de Jean. Il ne se contentait pas de traiter comme ennemis, et de faire mourir ceux qui proposaient des choses utiles pour le bien commun, il n'y avait point de maux qu'il ne procurât à sa patrie. Mais doit-on s'étonner qu'un homme qui foulait aux pieds le respect dû aux lois de nos pères, qui avait renoncé à la pureté dont les Juifs faisaient profession, qui ne faisait point de difficulté de manger des viandes défendues, et dont la fureur allait à commettre toutes les impiétés envers Dieu, eût renoncé à tous les sentiments d'humanité?

Quels crimes n'a point commis aussi Simon, fils de Gioras; et de quelle effroyable manière n'a-t-il point traité ceux mêmes qui, l'ayant reçu dans Jérusalem, s'étaient, de libres qu'ils étaient, rendus esclaves en se soumettant à sa tyrannie? La parenté, l'amitié, et tous les autres liens qui unissent le plus fortement les hommes ont-ils pu l'empêcher de tremper contre-

nuellement ses mains dans le sang; et au lieu de l'adoucir, ne l'ont-ils pas rendu et ceux de sa faction encore plus cruels? Ne maltraiter et n'outrager que des personnes indifférentes passait dans leur esprit pour une méchanceté lâche et timide; et rien au contraire ne leur paraissait si beau que de fouler aux pieds tous les devoirs de la nature et de la société civile, pour faire sentir les effets de leur fureur à ceux qu'ils étaient le plus obligés d'aimer.

Les Iduméens, de leur côté, leur ont-ils cédé en toutes sortes de crimes? Ces méchants, après avoir massacré les sacrificateurs, ne se sont pas contentés d'abolir toutes les marques de piété qui pouvaient rester; ils ont détruit aussi tout ce qui avait quelque apparence d'une justice humaine et politique, et mis l'injustice sur le trône. Ils ont fait voir qu'ils étaient véritablement des zélateurs, non pas par l'amour des choses justes et saintes qui leur avait fait prendre ce nom qu'ils s'attribuaient si faussement, et dont ils éblouissaient les ignorants; mais par le zèle véritable et par l'ardente passion qu'ils avaient de surpasser en toutes sortes de crimes les plus grands criminels qui aient jamais été dans le monde.

Que s'ils ont fait connaître jusqu'à quel excès peut aller l'impiété, Dieu a montré combien sa justice doit être redoutable aux méchants, puisque de tous les tourments et supplices que les hommes sont capables d'éprouver, il n'y en a point qu'ils n'aient soufferts durant leur vie, et qu'ils ne souffrent sans doute après leur mort. Je sais que quelques-uns diront que ce châtiment, quelque grand qu'il soit, ne répond pas à la grandeur de leurs offenses; mais que saurait-on désirer davantage, puisqu'il n'y avait point de peines qui les pussent égaler? Et quant à ceux qui ont été si malheureux que de se trouver exposés à la fureur de ces tigres, ce n'est pas ici le lieu de m'étendre à déplorer leur infortune; mais il faut reprendre ma narration, que je me suis trouvé engagé d'interrompre.

## CHAPITRE XXXI.

*Sylva forme le siége de Massada. Description de la position, de la force et de la beauté de cette place.*

Sylva s'étant donc avancé avec l'armée romaine pour assiéger Massada, défendu par Eléazar, chef des sicaires, il commença par mettre des garnisons dans tous les lieux d'a-

lentour qu'il jugea nécessaires pour s'assurer du pays, fit ensuite environner la place d'un mur avec des corps-de-garde, afin que personne ne pût s'échapper, et prit son quartier à l'endroit où les rochers du château sont proches de la montagne voisine. Il ne rencontrait pas peu de difficulté dans ce siége, à faire subsister son armée, parce qu'il fallait non-seulement faire venir les vivres de fort loin, ce qui était d'un très-grand travail pour les Juifs qu'il y employait; mais aller même ailleurs chercher de l'eau, parce qu'il n'y avait en ce lieu-là ni fontaines ni ruisseaux. À ces difficultés se joignait celle de la force de la place. Elle était bâtie sur un grand rocher, dont le sommet qui est fort haut, est d'une assez longue étendue. Il est environné de tous côtés de profondes vallées, et l'on ne peut voir son pied, parce que d'autres rochers le couvrent. Il est inaccessible même aux animaux, excepté par deux chemins par lesquels on y monte, quoique avec peine : l'un du côté de l'Orient, qui répond au lac Asphaltite; et l'autre du côté de l'Occident, qui est un peu moins difficile. On a donné à l'un de ces chemins le nom de couleuvre, parce qu'il fait comme divers plis et replis, les rochers qui s'y rencontrent obligeant de tourner alentour, et de retourner presque sur ses pas, pour avancer peu à peu; et l'on n'y marche qu'avec grande peine, parce qu'il faut, en levant un pied, se tenir ferme sur l'autre, de peur de chute, la mort étant inévitable si l'on tombe entre ces rochers, qui sont si hauts et si escarpés, que les plus hardis ne sauraient les regarder sans frayeur. Après que l'on est arrivé par ce chemin, dont la longueur est de trente stades, sur le sommet de la montagne, on trouve qu'au lieu de se terminer en pointe, c'est une plaine. Le grand sacrificateur Jonathas fut le premier qui choisit ce lieu pour y bâtir un château, qu'il nomma *Massada*; et Hérode le Grand n'épargna aucune dépense pour le faire extrêmement fortifier. Il l'enferma par un mur bâti avec des pierres blanches de douze coudées de haut, et huit de large. Le tour de ce mur était de sept stades, et il le fortifia de trente-sept tours, hautes de cinquante coudées, qui avaient communication avec des logements fort superbes bâtis alentour de ce mur; et comme la terre de cette petite plaine était très-fertile, il voulut qu'on la cultivât pour faire subsister ceux qui cherchaient leur sûreté dans cette place, s'ils ne pouvaient recouvrer des vivres ailleurs. Ce prince avait aussi fait bâtir dans l'enclos de ce château, du côté du Septentrion,

un superbe palais, où l'on montait par le chemin qui regardait l'Occident. Les murailles en étaient très-hautes et très-fortes, et aux quatre coins étaient quatre tours de soixante coudées de hauteur. Les appartements de ce palais, ses galeries et ses bains, étaient admirables; des colonnes d'une seule pierre les soutenaient, et le tout était si fortement joint ensemble, que rien ne pouvait être plus ferme. Tout le pavé était de marbre de diverses couleurs; et Hérode avait fait tailler tant de citernes dans le roc pour conserver l'eau de la pluie, que des fontaines n'auraient pu en fournir davantage. Un fossé, que l'on n'apercevait point de dehors, conduisait de ce palais au haut du château, qui était comme la citadelle, et les chemins que ceux qui auraient pu former quelque dessein sur cette place pouvaient voir, étaient de très-difficile accès; mais quant à celui qui regardait l'Orient, il était tel que nous l'avons représenté, et l'on avait bâti à mille coudées loin du château, dans l'endroit le plus étroit de ce chemin, une tour qui en fermait le passage, et qui n'était pas facile à prendre; tout ce chemin avait même été fait de telle sorte, qu'il était difficile d'y marcher, encore que l'on n'y eût point rencontré d'obstacles. Ainsi la nature et l'art semblaient avoir travaillé à l'envi à rendre cette place forte.

## CHAPITRE XXXII.

*Merveilleuse quantité de munitions de guerre et de bouche qui étaient dans Massada, et ce qui avait porté Hérode le Grand à les y faire mettre.*

Que si l'assiette et les fortifications de cette place la rendaient si forte, la manière presque incroyable dont elle était munie, ajoutait encore beaucoup à la difficulté de la prendre. Car il y avait du blé pour plusieurs années, du vin et de l'huile en abondance, de toutes sortes de légumes, une très-grande quantité de dattes; et quand Eléazar surprit ce château, il trouva toutes ces choses aussi saines et aussi entières que lorsqu'elles y avaient été mises, quoiqu'il y eût près de cent ans. Les Romains, quand ils le prirent, en trouvèrent les restes en même état, et l'on doit sans doute en attribuer la cause à ce que ce lieu étant si élevé, l'air y est si pur qu'il est difficile que rien s'y corrompe. On y trouva aussi des armes de toutes sortes, de quoi armer dix mille hommes,

une trés-grande quantité de fer, de cuivre et de plomb, qui n'étaient point encore mis en œuvre ; et tant de préparatifs témoignaient assez qu'ils n'avaient été faits que pour quelque grand dessein. Aussi tient-on que ce prince s'y était voulu assurer une retraite, au cas qu'il fût tombé dans l'un des deux périls qu'il avait sujet de craindre : l'un d'une révolte des Juifs pour remettre sur le trône la race des rois Asmonéens ; et l'autre encore beaucoup plus grand et plus à appréhender, qui était que la reine Cléopâtre n'obtînt enfin d'Antoine de le faire tuer pour lui donner son royaume. Car elle l'en importunait sans cesse : et il était si transporté de son amour qu'il y a sujet de s'étonner qu'il ait pu le lui refuser. Ainsi les appréhensions d'Hérode avaient mis cette place en tel état, que bien que ce fût la seule qui restait encore, les Romains ne pouvaient sans la prendre, terminer la guerre contre les Juifs.

## CHAPITRE XXXIII.

*Sylva attaque Massada, et commence à battre la place. Les assiégés font un second mur avec des poutres et de la terre entre deux. Les Romains le brûlent, et se préparent à donner l'assaut le lendemain.*

Après que Sylva eut fait faire ce mur, qui renfermait entièrement les assiégés dans Massada, il commença d'attaquer la place, et il ne trouva qu'un endroit que l'on pût remplir de terre. Car au delà de cette tour qui fermait le chemin du côté de l'Occident, par lequel on allait au palais et au château, il y avait un roc plus grand que celui sur lequel était bâti le château, nommé *Leuce*, c'est-à-dire blanc, mais plus bas de trois cents coudées. Lorsque Sylva s'en fut rendu maître, il fit apporter quantité de la terre par ses soldats, et ils y travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'ils élevèrent une terrasse de cent coudées de hauteur ; mais parce que ce terre-plein ne paraissait pas assez ferme et assez solide pour soutenir les machines, Sylva fit construire dessus avec de grandes pierres une espèce de cavalier qui avait cinquante coudées de haut et autant de large. Outre les machines ordinaires, il y en avait d'autres que Vespasien et Tite avaient inventées, et on éleva encore sur ce cavalier une tour de soixante coudées toute couverte de fer, d'où les Romains lançaient sur les assiégés avec leurs machines tant de traits et tant de pierres, qu'ils n'osaient

plus paraître sur les murailles. Sylva fit ensuite fabriquer un grand bélier dont il battit sans cesse le mur; mais à peine put-il y faire quelque brèche; et les assiégés firent avec une incroyable diligence un autre mur, qui ne craignait point l'effort des machines, parce que n'étant pas d'une matière qui résistât, il amortissait leurs coups en cédant à leur violence. Ce mur fut construit de cette manière. Ils mirent deux rangs de grosses poutres emboîtées les unes dans les autres, qui, avec l'espace qui était entre les deux, avaient autant de largeur que le mur, remplirent cet espace de terre, et afin qu'elle ne pût s'ébouler, la soutinrent avec d'autres poutres. Ainsi l'on aurait pris cet ouvrage pour quelque grand bâtiment, et les coups des machines ne s'amortissaient pas seulement, mais pressaient et rendaient encore plus ferme cette terre qui était argileuse. Sylva après avoir fort considéré ce travail, crut ne le pouvoir ruiner que par le feu, et fit jeter par ses soldats une si grande quantité de bois tout enflammé, que comme ce mur n'était presque composé que de la même matière et qu'il y avait beaucoup de jour entre les deux, le feu y prit, gagna jusqu'au gazon, et une grande flamme commença à paraître. Le vent du Nord-Est qui soufflait alors la poussa contre les Romains avec tant de violence, qu'ils désespérèrent de pouvoir sauver leurs machines. Mais comme si Dieu se fût déclaré en leur faveur, le vent changea tout d'un coup; et il s'en éleva un du côté du Midi qui, faisant retourner cette flamme vers le mur, en augmenta de telle sorte l'embrasement qu'il brûla depuis le haut jusqu'au bas. Les Romains, assistés de ce secours de Dieu, retournèrent avec grande joie dans leur camp en résolution de donner l'assaut le lendemain, dès la pointe du jour, et redoublèrent leurs gardes pendant la nuit pour empêcher les assiégés de se pouvoir sauver.

## CHAPITRE XXXIV.

*Eléazar, voyant que Massada ne pouvait éviter d'être emporté d'assaut par les Romains, exhorta tous ceux qui défendaient cette place avec lui d'y mettre le feu, et de se tuer pour éviter la servitude.*

Mais Eléazar était très-éloigné de vouloir s'enfuir et de permettre à nul autre d'y penser. La seule chose qui lui vint en l'esprit, lorsqu'il vit ce mur réduit en cendre et qu'il ne restait pas aucune espérance de salut, fut de se délivrer

tous avec leurs femmes et leurs enfants des outrages et des
maux qu'ils [illegible] des Romains lorsqu'ils seraient
maîtres de la place. Ainsi, croyant ne pouvoir rien faire de
[illegible] extrémité, il [illegible]
[illegible]
[illegible] qui
[illegible]
[illegible]
» n'obéir qu'à Dieu, qui est le seul qui ait droit de comman-
[illegible] voici le temps arrivé de faire voir
[illegible]
» dans le cœur. Nous nous sommes exposés jusqu'ici à toutes
» sortes de [illegible] servitude. Ne
» nous déshonorons pas maintenant, en nous soumettant à
[illegible] tombons
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
» ment et glorieusement étant encore libres, bonheur que
» n'ont point eu ceux qui se sont flattés de l'espérance de
[illegible] rien tant
[illegible]
» notre résistance, nous ne saurions éviter d'être emportés
» d'assaut : mais ils ne peuvent nous empêcher de les pré-
» venir par une généreuse mort, et de finir nos jours tous
» ensemble avec les personnes qui nous sont les plus chères.
» Après que [illegible]
» notre liberté, ne dûmes-nous pas juger, par les maux que
» nous causèrent nos divisions, et encore plus par ceux que
» les Romains nous [illegible]
» de leurs armes, que Dieu, qui avait autrefois tant aimé
» notre nation, [illegible] s'il nous
» eût encore été favorable ou moins irrité contre nous, il
[illegible]
[illegible]
» [illegible]
» et réduite en cendre. Nous sommes les seuls de tous les
[illegible]
[illegible]
» [illegible]
» courroux de Dieu et que nous fussions les seuls innocents.

» Mais vous voyez de quelle sorte, pour confondre notre
» folie, il nous accable par des maux encore plus extraordi-
» naires que nos espérances n'étaient ridicules et extrava-
» gantes. Car à quoi nous ont servi la force de cette place que
» l'art joint à la nature semblait avoir rendue imprenable, et
» la quantité d'armes et de toutes les autres choses nécessaires
» pour soutenir un grand siége? et pouvons-nous douter que
» Dieu ne veuille que nous périssions, après avoir vu le feu
» que le vent portait contre nos ennemis s'être tourné tout
» d'un coup contre nous pour brûler le mur qui faisait notre
» défense? Ces effets de la colère de Dieu ne peuvent être
» attribués qu'aux crimes horribles que nous avons commis
» avec tant de fureur contre ceux de notre propre nation : et
» puisque nous ne saurions éviter d'en être punis, ne vaut-il
» pas mieux satisfaire sa justice par une mort volontaire que
» d'attendre que les Romains en soient les exécuteurs, après
» nous avoir vaincus? Ce châtiment que nous exercerons sur
» nous-mêmes sera beaucoup moindre que celui que nous
» méritons, parce que nous mourrons avec la consolation d'a-
» voir garanti nos femmes de la perte de leur honneur, nos
» enfants de celle de leur liberté, et de nous être, malgré notre
» mauvaise fortune, donné une sépulture honorable, en nous
» ensevelissant dans les ruines de notre patrie plutôt que de
» nous exposer à souffrir une honteuse captivité. Mais afin que
» les Romains aient le déplaisir de ne trouver pour toutes dé-
» pouilles que des corps morts, je suis d'avis de brûler le
» château avec tout ce qu'il y a d'argent, et de conserver seu-
» lement les vivres, pour leur faire connaître que ce n'a pas
» été par nécessité, mais par générosité que nous sommes de-
» meurés inébranlables dans la résolution de préférer la mort
» à la servitude. »

Ce discours d'Éléazar ne fut pas reçu de la même manière par tous ceux qui l'entendirent; les uns en furent si touchés qu'ils brûlaient d'impatience de finir leurs jours par une mort qui leur paraissait si glorieuse. Mais d'autres touchés par la compassion qu'ils avaient de leurs femmes, de leurs enfants et d'eux-mêmes s'entre-regardaient, et faisaient assez connaître par leurs larmes, qu'ils n'étaient pas de ce sentiment. Éléazar craignant que leur faiblesse n'amollît le cœur de ceux qui témoignaient avec tant de courage d'approuver sa proposition, reprit son discours avec encore plus de force; et pour les toucher tous par la considération de l'immortalité de l'âme, il le

commença en regardant fixement ceux qui pleuraient : « Je
» me suis donc, dit-il, bien trompé lorsque je vous ai pris
» pour des gens de cœur qui, combattant pour la liberté, aimiez
» mieux mourir glorieusement que de vivre avec infamie,
» puisqu'au lieu que vous deviez, sans que personne vous y
» excitât, vous porter de vous-mêmes à vous délivrer de tant
» de maux qui vous sont inévitables si vous vivez davantage,
» l'appréhension que vous avez de la mort me fait voir que
» nulle lâcheté n'est comparable à la vôtre. Les saintes Écri-
» tures, qui sont les oracles de Dieu même, les instructions
» que nous avons dès notre enfance reçues de nos pères, et
» leur exemple ne nous apprennent-ils pas que ce n'est pas en
» la vie mais en la mort que consiste notre bonheur, parce
» qu'elle met nos âmes en liberté et leur donne le moyen de
» retourner à cette céleste patrie d'où elles ont tiré leur ori-
» gine? C'est là seulement qu'elles n'ont plus rien à appré-
» hender; mais tandis qu'elles sont enfermées dans la prison
» de ce corps, on peut dire que les maux qu'il leur communi-
» que, les rendent plutôt mortes que vivantes, parce qu'il n'y
» a point de proportion entre deux choses dont l'une est toute
» divine, et l'autre mortelle. Il est vrai que, lorsque l'âme
» est dans le corps, elle le fait mouvoir invisiblement et opé-
» rer des actions qui sont au-dessus de sa nature qui le fait
» toujours pencher vers la terre; mais elle n'est pas plutôt dé-
» chargée de ce poids, qu'elle retourne en son origine, où elle
» jouit d'une heureuse liberté, et d'une force [illegible]-
» tante. En quelque état qu'elle soit, elle est invisible comme
» Dieu; on ne peut l'apercevoir ni quand elle entre dans le
» corps, ni quand elle y demeure, ni quand elle en sort; et
» quoiqu'elle soit incorruptible en elle-même, elle produit en
» lui de grands changements. Ainsi elle le remplit de vigueur
» lorsqu'elle l'anime; et il languit et meurt aussitôt qu'elle
» l'abandonne, sans qu'elle cesse néanmoins d'être immor-
» telle. Le sommeil en est une preuve, qui suffit seule pour
» montrer que le bonheur de l'âme est renfermé en elle-même,
» puisque n'étant point alors distraite par le corps, elle jouit
» d'un repos très-agréable, et a même connaissance de plu-
» sieurs choses à venir par sa communication avec Dieu. Pour-
» quoi donc aimant le sommeil comme nous l'aimons, appré-
» henderions-nous la mort? et comment faisant le cas que nous
» faisons d'une vie qui est si courte, pourrions-nous sans folie
» nous envier le bonheur d'en posséder une qui est éternelle?

» Nous devons être si instruits de ces vérités, que les autres
» apprennent de nous à mépriser la mort. Mais s'il était be-
» soin d'en chercher des exemples chez les nations étrangères,
» ne voyons-nous pas que parmi les Indiens, ceux qui font
» une profession particulière de sagesse et qui vivent le plus
» vertueusement, ne souffrent la vie qu'à regret, parce qu'ils
» la considèrent comme un fardeau que la nature les oblige de
» porter, et dont ils ont de l'impatience de se décharger par
» la séparation de leurs corps d'avec leurs âmes? Ainsi quoi-
» qu'ils soient dans une pleine santé, le désir d'aller jouir
» d'une immortalité bienheureuse leur fait prendre congé des
» personnes qui leur sont les plus chères, pour passer de cette
» vie à une autre, sans que l'on s'efforce de les en empêcher.
» Tous au contraire les estiment bienheureux, et sont si per-
» suadés que la mort ne rompra point le lien qui les unit, qu'ils
» les prient de dire de leurs nouvelles à ceux de leurs amis
» qui sont déjà passés dans cet autre monde. Alors ces hommes
» généreux, pour purifier leurs âmes et les séparer de leurs
» corps, se jettent dans le feu qu'ils ont eux-mêmes fait pré-
» parer, et leur mort est suivie des louanges de tous ceux qui
» en sont les spectateurs. Leurs plus chers amis les accompa-
» gnent plus volontiers dans cette action que les autres hommes
» n'accompagnent les leurs quand ils vont faire quelque grand
» voyage : au lieu de les pleurer ils envient leur bonheur
» d'aller jouir de l'immortalité, et ne répandent des larmes
» que pour se pleurer eux-mêmes. Quelle honte nous serait-ce
» donc de céder en sagesse aux Indiens, et de fouler aux pieds
» par notre lâcheté les lois de nos pères que toute la terre a
» révérées? Mais quand même nous aurions été nourris dans
» la pensée que la vie est un grand bien, et que la mort est
» un grand mal, l'état où nous nous trouvons réduits ne nous
» obligerait-il pas à nous la donner généreusement, puisque
» la volonté de Dieu et la nécessité nous y obligent? Car qui
» peut douter qu'il n'y ait longtemps que Dieu, pour nous
» punir d'avoir fait un mauvais usage de la vie, a résolu de
» nous en priver; et qu'ainsi ce n'est ni à nos forces ni à la
» clémence des Romains que nous sommes redevables de n'être
» pas tous morts dans cette guerre? Une cause supérieure à
» la puissance de ces conquérants leur a donné sur nous les
» avantages qui les font paraître victorieux. Car lorsque les
» Juifs qui demeuraient à Césarée et qui n'avaient pas seule-
» ment eu la pensée de se révolter, furent égorgés avec leurs

» femmes et leurs enfants sans se défendre, et dans le temps [illegible]

[illegible]

» n'ont pu, dans un pays étranger, trouver aucun secours [illegible]

[illegible]

» éprouvé toutes sortes de tourments, finissent leur vie par » le feu; d'autres étant à demi mangés par les bêtes sont » réservés pour servir une autre fois de pâture à ces cruels » animaux; et les plus malheureux de tous sont ceux qui » vivent encore sans pouvoir rencontrer la mort qu'ils sou- » haitent si ardemment à toute heure. Qu'est devenue cette » puissante ville, cette superbe capitale de notre nation que » tant de murs, tant de tours, tant de forteresses paraissaient » rendre imprenable, qui pouvait à peine contenir toutes les » munitions de guerre et de bouche nécessaires pour sou- » tenir un grand siége dont elle était pleine, qui était dé- » fendue par une multitude incroyable d'hommes, et où l'on » croyait que Dieu même daignait habiter? N'a-t-elle pas été » détruite jusque dans ses fondements; et qu'en reste-t-il, » que les ruines sur lesquelles ceux qui l'ont emportée de » force se sont campés? Que reste-t-il aussi de tout ce grand » peuple, sinon quelques malheureux vieillards qui arrosent » de leurs larmes les cendres de ce saint temple qui faisait » autrefois notre principal bonheur et notre plus grande » gloire, et quelques femmes que les vainqueurs réservent » pour leur faire souffrir des outrages mille fois pires que la » mort? Qui peut, en se représentant de si horribles misères, » vouloir bien encore voir la lumière du soleil, quand même » il serait assuré de pouvoir vivre sans avoir plus rien à » craindre? ou pour mieux dire, qui peut être si ennemi de » sa patrie et si lâche que de ne réputer pas à un grand » malheur d'être encore en vie, et n'envier pas le bonheur » de ceux qui sont morts avant d'avoir vu cette sainte cité » renversée de fond en comble, et notre temple entière- » ment détruit par un embrasement sacrilége? Que si l'es- » pérance de pouvoir en résistant courageusement nous venger » en quelque sorte de nos ennemis nous a soutenus jusqu'ici, » maintenant que cette espérance s'est évanouie, que tardons- » nous de courir tous à la mort lorsqu'il est encore en notre » pouvoir, et de la donner aussi à nos femmes et à nos en- » fants, puisque c'est la plus grande grâce que nous leur » saurions faire? Nous ne sommes nés que pour mourir : » c'est une loi indispensable de la nature à laquelle tous les » hommes, quelque forts et quelque heureux qu'ils puissent » être sont assujettis. Mais la nature ne nous oblige point à » souffrir les outrages et la servitude, et à voir par notre » lâcheté ravir l'honneur à nos femmes et la liberté à nos

» enfants, quand il est en notre puissance de les en garantir
» par la mort. Après avoir si généreusement pris les armes
» contre les Romains et méprisé les offres qu'ils nous ont
» faites de nous sauver la vie, si nous venions à tomber entre leurs mains,
» quel traitement devons-nous attendre de leur ressentiment
» si nous tombions vivants entre leurs mains? La force et la
» vigueur de ceux de nous qui sont les plus robustes ne ser-
» viraient qu'à les rendre capables de souffrir de plus longs
» tourments; et ceux qui sont avancés en âge ne seraient pas
» moins à plaindre, parce qu'ils n'auraient pas la force de les
» supporter: nous verrions enlever nos femmes captives, et
» nous entendrions nos enfants avec les fers aux pieds implo-
» rer en vain notre assistance. Mais pendant que nous avons
» encore l'usage libre de nos bras et de nos épées, qui nous
» empêche de nous affranchir de la servitude? Mourons avec
» les personnes qui nous sont les plus chères plutôt que de
» vivre esclaves. Les lois nous en imposent, nos femmes l'or-
» donnent; Dieu nous en impose la nécessité, et les Romains
» n'appréhendent rien davantage. Il ne tient donc qu'à leur
» faire perdre l'espérance de triompher de nous, et que les
» tourments qu'ils ne pourront exercer que sur des
» corps morts les contraignent d'admirer notre constance. »

## CHAPITRE XXXV.

*Tous ceux qui défendaient Massada, étant persuadés par le discours d'Éléazar, se tuent comme lui avec leurs femmes et leurs enfants, et celui qui demeura le dernier vivant, avant de se tuer, met le feu dans la place.*

Éléazar voulait continuer à parler, mais son discours avait fait une telle impression sur les esprits, que tous l'interrompirent pour le presser d'en venir à l'exécution. Ils étaient si transportés de fureur qu'ils ne pensaient qu'à se prévenir les uns les autres. La mort de leurs femmes, de leurs enfants et la leur propre, paraissait la chose du monde, non seulement la plus généreuse, mais la plus désirable, et leur seule appréhension était que quelqu'un d'eux ne survécût. Un si violent mouvement ne se ralentit point, mais continua avec la même chaleur jusqu'à la fin, parce qu'ils étaient persuadés que c'était le plus grand témoignage d'affection qu'ils pouvaient rendre aux personnes qu'ils aimaient le plus. Ils em-

brassèrent leurs femmes et leurs enfants, leur dirent tout fondant en pleurs les derniers adieux, leur donnèrent les derniers baisers, et comme s'ils eussent ensuite emprunté des mains étrangères ils exécutèrent cette funeste résolution en leur représentant la nécessité qui les contraignait de s'arracher ainsi le cœur à eux-mêmes en leur arrachant la vie pour les délivrer des outrages que leur avaient fait souffrir leurs ennemis. Il ne s'en trouva un seul qui se sentît faible dans une action si tragique : tous tuèrent leurs femmes et leurs enfants, et dans la persuasion qu'ils avaient que l'état où ils étaient réduits les y obligeait, ils considéraient cet horrible carnage comme le moindre des maux qu'ils devaient appréhender. Mais ils ne l'eurent pas plus tôt achevé, que la douleur de s'y être vus contraints leur étant insupportable, et croyant ne pouvoir sans manquer à ce qu'ils devaient à des personnes qui leur étaient si chères, leur survivre d'un moment, ils coururent assembler tout ce qu'ils avaient de biens, y mirent le feu et tirèrent au sort dix d'entre eux qui furent désignés pour tuer les autres. Alors chacun se rangea auprès des corps morts de ses plus proches, et les tenant embrassés, présenta la gorge à ceux qui avaient été choisis pour un ministère si effroyable. Ils s'en acquittèrent sans témoigner d'en avoir la moindre horreur, jetèrent ensuite le sort afin que celui sur qui il tomberait tuât les autres, et les neuf qui devaient être tués s'offrirent à la mort avec la même constance que les premiers. Celui qui resta seul, après avoir regardé de tous côtés pour voir s'il n'y en avait point quelqu'un qui eût besoin de son assistance pour être délivré de ce qui lui restait de vie, et reconnu que tous étaient morts, mit le feu dans le palais, et s'étant rapproché des corps de ses proches, acheva par un coup qu'il se donna de son épée cette sanglante tragédie. Ainsi ils périrent dans la pensée que de tout ce qu'ils étaient il ne tomberait une seule personne sous la puissance des Romains. Mais une vieille femme et une cousine d'Eléazar, qui était très-sage et très-habile, s'étaient avec cinq jeunes enfants cachées dans les aqueducs, et le nombre des morts, y compris les femmes et les enfants fut de neuf cent soixante. Cette action se passa le quinzième jour du mois d'avril.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les Romains firent des ponts avec des échelles pour aller à l'assaut, personne ne paraissait, mais le feu était la seule chose qui faisait du

brent, ils ne pouvaient s'imaginer la cause de ce grand silence. Ils firent jouer le bélier et jetèrent de grands cris pour voir si quelqu'un ne répondrait point. Aussitôt ces deux femmes sortirent des aqueducs et leur rapportèrent tout ce qui s'était passé. Ils eurent peine à y ajouter foi, tant une action si extraordinaire leur paraissait incroyable; ils travaillèrent à éteindre le feu et arrivèrent jusqu'au palais. Alors voyant cette grande quantité de morts, au lieu de s'en réjouir en les considérant comme ennemis, ils ne pouvaient se lasser d'admirer que, par un si grand mépris de la mort, tant de gens eussent pris et exécuté une si étrange résolution.

## CHAPITRE XXXVI.

*Les Juifs qui demeuraient dans Alexandrie, voyant que les sicaires s'efforçaient plus que jamais d'exciter révolte, livrèrent aux Romains ceux qui s'étaient retirés en ce pays-là, pour empêcher qu'ils ne fussent cause de leur ruine. Incroyable constance avec laquelle ceux de cette secte souffrirent les plus grands tourments. On ferme, par l'ordre de Vespasien, le temple bâti par Onias dans l'Égypte, sans plus permettre aux Juifs d'y aller adorer Dieu.*

Après la prise de Massada, Sylva y laissa garnison, et se retira à Césarée, parce qu'il n'était plus d'ennemis en tout le pays. Mais les Juifs qui demeuraient dans la Judée ne furent pas les seuls accablés par sa ruine; ceux qui s'étaient répandus dans les provinces éloignées en ressentirent aussi les effets, et plusieurs de ceux qui s'étaient établis aux environs de la ville d'Alexandrie en Égypte, furent tous tués; je crois devoir en rapporter la cause.

Ceux de la faction des sicaires qui purent se sauver en ce pays ne se contentèrent pas d'y demeurer en assurance; mais conservant toujours le même esprit de révolte pour se maintenir en liberté, ils disaient que les Romains n'étaient pas plus vaillants qu'eux, et qu'ils ne connaissaient que Dieu pour maître. Des plus considérables des Juifs n'entrant pas dans leurs sentiments, ils en tuèrent plusieurs, et s'efforcèrent de persuader aux autres de se soulever. Alors les plus qualifiés de ceux de notre nation demeurés fidèles aux Romains, voyant leur opiniâtreté, et qu'ils ne pourraient sans grand péril les attaquer ouvertement, assemblèrent les autres Juifs, leur représentèrent jusqu'à quel point allait la folie et la fureur

de ces factieux qui étaient la cause de tous leurs maux, et que s'ils se contentaient de les contraindre à s'enfuir ils ne demeureraient pas pour cela en sûreté, parce que les Romains n'auraient pas plus tôt appris leurs mauvais desseins, qu'ils s'en vengeraient sur eux et feraient mourir les innocents avec les coupables. Qu'ainsi le seul moyen de pourvoir à leur salut était de les livrer aux Romains, pour les punir comme ils l'avaient mérité.

La grandeur du péril persuada à toute l'assemblée d'embrasser ce conseil : ils se jetèrent sur ces sicaires, et en prirent six cents. Le reste s'enfuit à Thèbes et aux endroits de l'Égypte où ils furent aussi pris et amenés à Alexandrie. On ne pouvait voir sans étonnement leur invincible constance, que je ne sais si l'on doit nommer folie, ou fermeté d'âme, ou fureur : car au milieu des tourments les plus horribles que l'on saurait s'imaginer, on ne put jamais faire résoudre un seul d'eux à donner à l'empereur le nom de maître : tous demeurèrent inflexibles dans la résolution de le refuser : leurs âmes paraissaient être insensibles aux douleurs que souffraient leurs corps; et ils semblaient prendre plaisir à voir le fer les mettre en pièces, et le feu les consumer. Mais dans cet horrible spectacle, rien ne parut plus merveilleux que l'opiniâtreté incroyable des jeunes enfants à refuser aussi de donner à l'empereur le nom de maître, tant la forte impression que les maximes de cette secte furieuse avaient faite dans leur esprit, les élevait au-dessus de la faiblesse de leur âge.

*Lupus*, qui était alors gouverneur d'Alexandrie, donna aussitôt avis à l'empereur de ce trouble arrivé entre les Juifs : et ce prince, considérant combien ce peuple était porté à la révolte, et le sujet qu'il y avait de craindre qu'ils ne se rassemblassent toujours et que d'autres ne se joignissent à eux, manda à ce gouverneur de ruiner le temple qu'ils avaient dans la ville d'Onion, qui commença d'être bâti et qui fut nommé ainsi par l'occasion que je vais dire. Onias, fils de Simon, l'un des grands sacrificateurs, s'étant enfui de Jérusalem lorsqu'Antiochus, roi de Syrie, faisait la guerre contre les Juifs, se retira à Alexandrie. Ptolémée qui régnait alors en Égypte, le reçut très-favorablement, à cause de la haine qu'il portait à Antiochus; et sur l'assurance qu'Onias lui donna d'attirer ceux de sa nation à son parti, s'il lui voulait accorder une faveur, ce prince la lui promit, si c'était une chose qui se pût faire. Alors il le supplia de lui permettre de

bâtir un temple dans son royaume, où les Juifs pussent servir Dieu selon que leur religion les y obligeait, et l'assura que cette grâce les attacherait à son service, augmenterait encore la haine qu'ils avaient pour Antiochus, parce qu'il avait ruiné le temple de Jérusalem, et en ferait passer plusieurs dans l'Égypte, pour y jouir de la liberté de vivre selon leurs lois. Ptolémée approuva sa proposition, et lui donna un lieu dans la contrée d'Héliopolis, à cent quatre-vingts stades de Memphis. Onias y fit construire un château et un temple, qui n'était pas pareil à celui de Jérusalem, mais qui avait une tour semblable, dont la hauteur était de soixante coudées, et qui était bâtie avec de fort grandes pierres. Il y fit aussi faire un autel, à l'imitation de celui de Jérusalem, et y mit de semblables ornements, excepté le grand chandelier, au lieu duquel était une lampe d'or, qui n'éclatait pas d'une moindre lumière que le [illegible], et qui était suspendue avec une chaîne. Les portes de ce temple étaient de pierre, et la tour était de brique. Il obtint aussi de la libéralité de ce prince quantité de terres et un revenu en argent, afin que les sacrificateurs pussent fournir à la dépense nécessaire pour le service de Dieu. Onias ne s'engagea pas dans cette entreprise par affection pour les plus considérables ou ceux des Juifs qui demeuraient dans Jérusalem, contre lesquels, au contraire, le souvenir de sa fuite l'animait ; mais son dessein était de porter le peuple à les abandonner, pour se retirer auprès de lui, et il y avait alors plus de six cents ans que le prophète Isaïe avait prédit que ce temple bâti en Egypte, par un Juif, serait détruit.

Lupus, après l'ordre qu'il avait reçu de l'empereur, alla dans ce temple, prit une partie des ornements, et le fit fermer. Après sa mort, *Paulin*, son successeur au gouvernement, obligea les sacrificateurs, par de grandes menaces, à lui présenter tous les ornements qui restaient, les prit, fit fermer le temple, sans souffrir que personne y allât plus adorer Dieu, et abolit ainsi jusqu'aux moindres marques de son divin culte. Il y avait alors trois cent quarante trois ans que ce temple avait été bâti.

## CHAPITRE XXXVII.

*On prend encore d'autres de ces sicaires, qui s'étaient retirés aux environs de Cyréné, et la plupart se tuent eux-mêmes.*

L'audace des sicaires se répandit comme un mal contagieux dans les bourgs des environs de Cyréné, et un tisserand nommé *Jonathas*, qui était l'un des plus méchants hommes du monde, persuada à plusieurs personnes simples de le prendre pour leur chef. Il les mena ensuite dans un désert, avec promesse de leur faire voir des signes et des prodiges. Les plus considérables des Juifs qui demeuraient à Cyréné, en donnèrent avis à Catule, gouverneur de la Libye Pentapolitaine, et il y envoya aussitôt de la cavalerie et de l'infanterie. Ils n'eurent point de peine à les prendre parce qu'ils n'étaient point armés. La plupart se tuèrent eux-mêmes, et les autres furent amenés vifs à Catule.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Méchanceté de Catule, gouverneur de la Libye Pentapolitaine, qui pour s'enrichir du bien des Juifs, les fait accuser faussement, et Josèphe, entre autres, auteur de cette Histoire, par Jonathas, chef de ces sicaires, qui avaient été pris, de l'avoir porté à faire ce qu'il avait fait. Vespasien, après avoir approfondi l'affaire, fait brûler Jonathas tout vif : et ayant été trop clément envers Catule, ce méchant homme meurt d'une manière épouvantable.*

Jonathas, chef de ces pauvres gens qui s'étaient laissé tromper par lui, s'échappa ; mais on le chercha avec tant de soin qu'il fut pris et mené à Catule. Alors, pour retarder son supplice, il lui proposa comme un moyen facile pour s'enrichir, de se servir de lui pour accuser les plus qualifiés des Juifs de Cyréné de l'avoir porté à faire ce qu'il avait fait. Cet avare gouverneur prêta volontiers l'oreille à une si grande calomnie, y ajouta même encore afin qu'il parût avoir en quelque manière sujet de faire la guerre aux Juifs, et pour comble de méchanceté, excita ces scélérats de sicaires d'employer de nouvelles suppositions pour perdre ces innocents. Il leur ordonna particulièrement d'accuser un Juif nommé *Alexandre*, que chacun savait qu'il haïssait depuis longtemps, et il le fit nommer avec *Bérénice*, sa femme, qu'il enveloppa

dans la même accusation. Il fit ensuite mourir aussi trois mille autres Juifs dont le seul crime était d'être riches, sans qu'il crût avoir rien à craindre, parce que se contentant de prendre leur argent, il confisquait leurs terres au profit de l'empereur; et pour ôter le moyen à ceux qui demeuraient en d'autres provinces, de l'accuser et de le convaincre d'un si grand crime, il se servit de ce même Jonathas et de quelques-uns de sa faction, prisonniers avec lui, pour dénoncer comme coupables ceux des gens de bien de cette nation qui demeuraient à Alexandrie et à Rome, du nombre desquels était Josèphe, auteur de cette Histoire. Après avoir conçu une si grande méchanceté et ne doutant point de réussir dans son détestable dessein, il alla à Rome, y mena Jonathas enchaîné et ces autres calomniateurs. Mais il fut trompé dans son espérance : car Vespasien étant entré dans quelque soupçon, voulut approfondir la vérité; et lorsqu'il l'eut reconnue, il déclara innocents, à la sollicitation de Tite, Josèphe et les autres qui avaient été si faussement accusés; et pour punir Jonathas comme il le méritait, il le fit brûler tout vif après l'avoir fait battre de verges.

Quant à Catulle, la clémence de ces deux princes le sauva. Mais bientôt après, il tomba dans une maladie incurable et si horrible, que quelque extraordinaires et insupportables que fussent les douleurs qu'il ressentait en tout son corps, celles qui tourmentaient son âme les surpassaient encore de beaucoup. Il était agité sans cesse par des frayeurs épouvantables, croyant qu'il voyait devant ses yeux les spectres affreux de ceux qu'il avait si cruellement fait mourir, et ne pouvant demeurer en place, se jetait hors du lit comme il aurait fait de dessus la roue ou du milieu d'un brasier ardent. Ses maux presque inconcevables allèrent toujours en augmentant; et enfin ses entrailles étant toutes dévorées par le feu qui le consumait, il finit sa vie criminelle par une mort qui fit voir que Dieu n'a jamais fait connaître par un exemple plus remarquable, la grandeur des châtiments que les méchants doivent attendre de sa justice. Je finirai ici l'*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, que je m'étais obligé de donner au public pour la satisfaction des personnes qui désirent l'apprendre. J'en laisse le jugement à ceux qui la liront, et me contente d'assurer que je n'ai rien ajouté à la vérité, qui est la seule fin que je me propose dans toutes les choses que j'écris.

# RELATION

FAITE PAR PHILON

DE SON AMBASSADE AUPRÈS DE L'EMPEREUR

CAÏUS CALIGULA.



# RELATION

## FAITE PAR PHILON

## DE SON AMBASSADE AUPRÈS DE L'EMPEREUR

# CAÏUS CALIGULA.

---

## AVANT-PROPOS DE PHILON

### SUR L'AVEUGLEMENT DES HOMMES, ET LA GRANDEUR INCOMPRÉHENSIBLE DE DIEU.

Jusqu'à quand allierons-nous la vieillesse avec l'enfance, et serons-nous avec des cheveux blancs aussi imprudents que des enfants? Car, quelle plus grande imprudence peut-il y avoir que de regarder la fortune comme une chose assurée, quoiqu'il n'y ait rien de plus inconstant, et de considérer cette nature, qui est immuable, comme si elle était sujette à des changements continuels? N'est-ce pas renverser l'ordre, de même que si l'on se servait avec des jetons, que d'envisager ainsi les choses incertaines comme si elles étaient plus fermes et plus durables que les certaines? La raison d'une telle erreur vient de ce que les

objets présents frappent beaucoup plus ces hommes peu habiles que [illegible] choses, et qu'ils ajoutent plus de foi à leurs sens, bien que trompeurs, qu'aux réflexions que leur esprit pourrait faire, parce qu'il n'est rien plus facile que de [illegible] toucher par ce qui se présente à nos yeux, au lieu qu'il faut du raisonnement pour comprendre les choses à venir et invisibles. Ce n'est pas que l'âme n'ait la vue plus pénétrante que le corps, mais les uns en émoussent la pointe par leur intempérance dans le boire et le manger, et les autres par leur stupidité, qui est le plus grand de tous les défauts.

Tant d'événements si extraordinaires arrivés en notre siècle, nous obligent à croire qu'il y a une Providence, et que Dieu prend soin des hommes vertueux qui ont recours à lui dans leurs besoins, et particulièrement de ceux qui sont consacrés à son service. Ils ont comme en partage de ce [illegible] souverain [illegible] l'empire [illegible] point de borne. Les Chaldéens leur donnent le nom d'Israël, c'est-à-dire qui voient Dieu (1), ce qui est un bonheur préférable à tous les trésors de la terre : car si la présence de ceux que leur âge nous rend vénérables, de nos précepteurs, de nos supérieurs et de nos parents nous imprime tant de respect qu'elle nous contraint de [illegible] et notre pente à la vertu, [illegible] point pour nous y porter, que d'élever notre âme au-dessus de toutes les choses créées pour nous accoutumer à regarder Dieu, qui n'est pas [illegible], mais infiniment bon, infiniment beau, infiniment heureux, ou, pour mieux dire, dont la bonté surpasse toute bonté, la beauté toute beauté, et la félicité toute félicité : ce qui [illegible] encore qu'imparfaitement si grand bien ? Et comment des paroles seraient-elles capables de le représenter, puisqu'il est si supérieur à tout, [illegible] que notre esprit [illegible] efforcé de s'élever vers lui comme par autant de degrés, par les attributs qu'il lui donne, il est contraint de [illegible] sans le pouvoir approcher et sans le pouvoir connaître, parce qu'il est tellement incompréhensible, que quand toutes les créatures seraient changées en autant de langues, elles ne pourraient exprimer cette souveraine puissance par laquelle il a créé toutes choses, cette royale conduite digne d'un monarque éternel, par la-

(1) [illegible] on interprète Israël dans le sens de *fort contre Dieu, prævalens Deo*, en souvenir de la lutte de Jacob contre l'ange, racontée au chapitre 32e de la Genèse. (N. E.)

quelle il conserve le monde, et cette juste distribution des récompenses et des peines qui fait que l'on peut même mettre ses châtiments au nombre de ses bienfaits, non-seulement comme faisant partie de sa justice, mais parce qu'ils servent souvent à convertir les pécheurs, ou au moins à les empêcher de continuer dans leurs crimes par la crainte des peines qu'ils voient souffrir aux autres.

## CHAPITRE PREMIER.

*Dans quelle félicité se passèrent les sept premiers mois du règne de l'empereur Caïus Caligula.*

L'EMPEREUR Caïus Caligula est un illustre exemple de ce que [illegible] plus grande tranquillité que celle dont toutes les provinces jouissaient tant sur la mer que sur la terre, lorsqu'il fut élevé à l'empire après la mort de Tibère. L'Orient et l'Occident, le Septentrion et le Midi étaient dans une profonde paix : les Grecs n'avaient point de différends avec les Barbares, et les gens de guerre vivaient en intelligence avec les habitants des villes. Une si grande félicité paraissait incroyable, et on ne pouvait assez admirer que ce jeune prince en montant sur le trône se fût trouvé comblé de tant de prospérité que ses souhaits ne pouvaient aller plus loin que son bonheur. Il avait des richesses immenses, de très-grandes forces de terre et de mer, et de prodigieux revenus qui lui venaient, comme d'une source inépuisable, de tous les endroits du monde que l'on peut nommer habitables. Car son empire n'avait pour bornes que le Rhin et l'Euphrate, dont le premier se séparait de l'Allemagne et de ces autres nations farouches, et l'Euphrate le séparait des Parthes, des Sarmates et des Scythes, qui ne cèdent point en férocité aux Allemands. Ainsi l'on pouvait dire que depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, tant sur la terre ferme que dans les îles, et au-delà même de la mer, tout était dans la joie, et que le peuple Romain, avec toute l'Italie et les provinces de l'Europe et de l'Asie, passaient leurs jours comme dans une fête perpétuelle, parce que l'on n'avait jamais vu, sous le règne d'aucun autre empereur, chacun avec l'assistance du Ciel, jouir en si grand repos de son bien, et avoir tant de part à la félicité publique qu'il ne lui restait rien à désirer. On ne voyait dans toutes les villes que des autels,

des victimes, des sacrifices, des hommes vêtus de blanc et couronnés de fleurs, des visages gais, des fêtes, des jeux, des concerts de musique, des courses de chevaux, des festins, des danses au son des flûtes et de la harpe, et tous les autres divertissements imaginables, sans que l'on pût remarquer de différence entre le contentement des riches et des pauvres, des personnes de qualité et de celles du commun, des maîtres et des esclaves, des créanciers et des débiteurs. Un temps si heureux égalait toutes les conditions : la vérité faisait presque ajouter foi à ce que les poëtes disent dans leurs fables du siècle de Saturne : et sept mois se passèrent de la sorte.

## CHAPITRE II.

*L'empereur Caïus [illegible] tombe dans une très grande maladie. [illegible] toutes les provinces en témoignent, et leur joie du recouvrement de sa santé.*

Le mois suivant, ce trop heureux empereur tomba dans une grande maladie, parce qu'ayant quitté la manière de vivre sobre et tempérée qui entretient la santé et qu'il pratiquait du vivant de Tibère, il s'était plongé dans l'intempérance et dans le luxe. Il buvait beaucoup de vin, mangeait avec excès, prenait le bain à contre-temps, recommençait à boire et à manger après qu'il avait vomi, s'abandonnait à des voluptés impures, et enfin à tous les autres désordres qui peuvent le plus altérer cette union du corps et de l'esprit, que la tempérance maintient dans la force et la santé, au lieu que l'intempérance les affaiblit et les fait tomber dans les maladies qui conduisent à la mort.

On était alors dans le commencement de l'automne, qui est presque la dernière saison de l'année propre à la navigation, et le temps que ceux qui trafiquent chez les étrangers retournent en leur pays. Ainsi cette nouvelle fut portée, comme en un moment, par tout le monde, et changea en tristesse la joie dans laquelle chacun passait doucement sa vie. Les villes et les maisons étaient pleines d'affliction et de deuil : la maladie de l'empereur devint celle de toutes les provinces, et la leur était encore plus grande, parce qu'il ne souffrait qu'en son corps, et que tous ces peuples souffraient dans leur esprit par l'appréhension de perdre, avec la paix, la jouissance des biens qu'elle apporte, lorsqu'ils se représentaient que la mort

des empereurs était ordinairement suivie de la famine et des autres maux que cause la guerre, et que rien ne leur paraissait les en pouvoir exempter que la santé de leur prince.

Sa maladie ayant commencé à diminuer, le bruit s'en répandit aussitôt et porta la joie jusque dans les extrémités de la terre, parce que rien n'est plus prompt que la Renommée et que chacun attendait avec une impatience incroyable, une si heureuse nouvelle. Lorsque l'on sut que l'empereur avait entièrement recouvré la santé, tous crurent avoir avec lui recouvré la leur, et leur première félicité. On ne se souvient point que jamais joie ait été si générale, et il semblait que l'on fût passé, comme en un moment, d'une vie sauvage et rustique à une vie douce et sociable, des déserts dans les villes, et du désordre dans l'ordre, par le bonheur de se trouver sous la conduite d'un chef bienfaisant et légitime.

## CHAPITRE III.

*L'empereur Caïus s'abandonne à toutes sortes de débauches et de crimes, et par une cruelle ingratitude il oblige le jeune Tibère, petit-fils de l'empereur Tibère, à se tuer lui-même.*

Mais on connut bientôt que l'esprit humain est aveugle dans ses pensées, qu'il ignore ce qui lui est utile, et qu'il prend les ombres pour la vérité. Car ce prince que l'on considérait comme un bienfaiteur admirable dont les grâces et les faveurs se répandaient sur toute l'Europe et toute l'Asie, devint un monstre de cruauté, ou pour mieux dire, il fit éclater celle qui était née avec lui et qu'il avait jusqu'alors dissimulée.

L'empereur Tibère avait eu de Drusus, son fils, mort avant lui, le jeune Tibère : et il avait de Germanicus, son neveu, Caïus Caligula, qu'il avait préféré à Tibère dans la succession de l'empire, à condition de reconnaître un si grand bienfait par la manière dont il vivrait avec son petit-fils. Mais Caïus, au lieu d'être touché d'avoir reçu par cette adoption ce qui appartenait au jeune Tibère par sa naissance, porta son ingratitude jusqu'à un tel excès d'inhumanité, qu'après avoir été cause qu'il avait perdu l'empire, il lui fit aussi perdre la vie sous prétexte qu'il avait entrepris sur la sienne, comme si une personne de son âge eût été capable d'un tel dessein; et plusieurs croient que s'il eût eu quelques années de plus,

son aïeul l'aurait sans doute choisi pour son successeur, et se serait défait de Caïus, de qui il commençait à avoir des soupçons.

Voici comment Caïus se conduisit pour exécuter une ré- [illegible]

» satisfaire à la dernière volonté de Tibère; mais vous voyez [illegible]

» mon fils. »

[illegible]

point trouvé à ces feints combats dans lesquels les jeunes princes s'exercent en temps de paix, présenta la gorge pour le tuer au premier qu'il rencontra : ce que tous refusant de faire, il prit un poignard et demanda en quel lieu il fallait qu'il se frappât. On lui fit la grâce de le lui montrer, et étant instruit par ces charitables maîtres, il se donna tant de coups qu'il fut, par un [illegible], [illegible] la même.

## CHAPITRE IV.

*Caïus fait mourir Macron, colonel des gardes prétoriennes, à qui il était obligé de la vie et de l'empire.*

APRÈS que Caïus fut ainsi venu à bout de l'affaire la plus [illegible] qui eût droit de lui disputer l'empire, et à qui ceux qui voudraient exciter du trouble pussent se rallier, il se prépara à faire sentir aussi à Macron les effets de sa cruauté et de son ingratitude. Il ne l'avait pas seulement très-bien servi depuis qu'il était monté sur le trône : ce qui est assez ordinaire, parce que la bonne fortune ne manque jamais de flatteurs; mais il avait été cause du choix que Tibère avait fait de lui pour lui succéder. Car, outre que jamais prince n'eut l'esprit plus pénétrant que l'avait cet empereur, l'expérience que son âge lui avait acquise lui donnant la connaissance des pensées les plus secrètes des hommes, il avait conçu de grands soupçons de Caïus. Il le croyait ennemi de toute la famille des Claudiens, était persuadé qu'il n'avait d'affection que pour celle d'où il tirait sa naissance du côté de sa mère, et craignait pour Tibère, son petit-fils, s'il le laissait en bas âge. Il jugeait d'ailleurs Caïus incapable de gouverner un si grand empire, à cause de la légèreté de son esprit, qui paraissait tenir quelque chose de la folie, tant on voyait peu de solidité dans ses paroles et ses actions. Mais il n'y eut rien que Macron ne [illegible] hension qu'il avait pour son petit-fils. Il l'assurait que Caïus avait un extrême respect pour lui, tant d'affection pour son cousin, qu'il lui céderait volontiers l'empire, et que l'on ne devait attribuer qu'à sa pudeur et à sa retenue, l'idée que plusieurs [illegible] faible. Lorsque Macron voyait que ces raisons ne persuadaient pas Tibère, il ne craignait point de [illegible], et ce prince ne [illegible]

[illegible]

» vigation des mers, qui fait que toutes les provinces s'entre-
» communiquent leurs biens par le moyen du commerce?
» L'envie et la jalousie, pour empêcher cette heureuse com-
» munication, avaient empoisonné de leur venin quelques
» particuliers et quelques villes. Mais depuis que votre au-
» guste famille a été élevée à ce souverain degré de puissance,
» qui s'étend sur toutes les terres et toutes les mers, elle a
» contraint ces monstres de s'enfuir dans les solitudes les
» plus reculées. C'est à vous seul qu'est commise cette su-
» prême autorité. La Providence vous a placé sur la poupe
» comme un sage pilote pour tenir dans vos mains le gouver-
» nail. Il est de votre devoir de bien conduire cet incompa-
» rable vaisseau, dont le salut de tous les hommes est la riche
» charge. Comme un soin si noble n'a point de prix, vous ne
» devez point avoir de plus grand plaisir que de rendre heu-
» reux par vos bienfaits tant de peuples qui vous sont soumis.
» Ils peuvent en recevoir quelques-uns des autres; mais ce
» n'est que du prince, qu'ils doivent attendre cette excellente
» conduite, par laquelle il répand à pleines mains ses biens
» sur eux, à l'exception de ceux que sa prudence oblige de
» mettre en réserve pour remédier aux accidents que l'on ne
» saurait prévoir. »

C'était ainsi que cet infortuné conseiller exhortait Caïus pour tâcher de le rendre meilleur. Mais ce méchant esprit tournait les remèdes en poison, se moquait de ces avis, et en devenait encore pire. Ainsi, lorsqu'il voyait venir Macron, il disait à ceux qui se rencontraient auprès de lui : « Voici cet
» impertinent précepteur, ce ridicule pédagogue qui se veut
» mêler de donner des instructions, non pas à un enfant, mais
» à une personne qui est plus habile que lui. Il prétend qu'un
» sujet doit commander à un empereur qui n'ignore pas l'art
» de régner, et croit exceller dans cette science. Mais je vou-
» drais bien savoir de qui il aurait pu l'apprendre; au lieu
» que j'y ai été instruit dès le berceau par mon père, mes
» frères, mes oncles, mes cousins, mes aïeux, mes bisaïeux
» et tant d'autres grands princes, de qui je suis descendu du
» côté paternel et maternel, sans parler des semences de
» vertu que la nature mêle avec le sang dans ceux qu'elle
» forme pour commander. Car, de même que l'on voit des
» enfants ressembler à ceux de qui ils tirent leur naissance,
» non-seulement par les traits du visage et les qualités de
» l'esprit, mais aussi par leurs gestes, leurs inclinations et

» leurs actions : qui doute que ceux qui sont d'une race ac» coutumée à dominer, ne reçoivent avec l'être une disposi» tion et des organes capables de recevoir toutes les impressions » qui peuvent former un grand prince ? Je puis donc dire que, » lorsque ma mère me portait encore dans son sein et avant » que j'eusse vu le jour, j'ai été instruit dans la science de » régner, et un particulier, dont les pensées n'ont rien d'élevé » et de noble, ose entreprendre de donner des conseils touchant la con» duite des empires qui sont pour lui des mystères impéné» trables ! »

Ainsi Caïus concevait toujours de plus en plus de l'aversion pour Macron, cherchait, pour lui supposer de faux crimes, des prétextes qui en eussent au moins l'apparence, et crut en avoir trouvé un par ces paroles qu'on lui rapportait [illegible] quelquefois : « L'empereur est mon ouvrage, et il ne m'a pas » moins d'obligation qu'à ceux qui l'ont mis au monde. Je l'ai » arraché trois fois, par mes prières et par mes conjurations, » à la colère de Tibère qui le voulait faire mourir, et moi, après » sa mort, fait déclarer empereur par les gardes prétoriennes » que je commandais, en leur représentant que le seul moyen » de conserver l'empire en son entier était de n'obéir qu'à un » seul. »

Plusieurs approuvaient ce discours de Macron, parce que [illegible] n'était plus véritable, et qu'ils ne connaissaient pas encore [illegible] et la dissimulation de Caïus. Mais peu de jours après, le malheureux Macron et sa femme perdirent la vie. Ce fut [illegible] que l'ingratitude de Caïus récompensa cette fidèle servitude [illegible]. On dit [illegible] de l'avoir jugé digne de la mort et [illegible] l'esprit. On dit qu'ils se contraignirent de [illegible], et que sa femme ne fut pas plus favorablement traitée. La cruauté de Caïus passa jusqu'à faire mourir aussi tous les domestiques de Macron.

## CHAPITRE V.

*Caïus fait mourir Marcus Syllanus, son beau-père, parce qu'il lui donnait de sages conseils. Et ce meurtre est suivi de beaucoup d'autres.*

Lorsque ce perfide prince se fut ainsi défait de son compétiteur à l'empire, et d'un homme à qui il avait obligation d'être monté sur le trône, et même de la vie, il lui restait un troisième dessein à exécuter, et il y employa toute son adresse. Marcus Syllanus, son beau-père, qui était très-généreux et d'une race très-illustre, avait depuis la perte de sa fille, morte fort jeune, continué de témoigner à Caïus l'affection non-seulement d'un beau-père, mais d'un véritable père, dans la pensée que cette princesse, ne venant presque que de rendre l'esprit, il aurait toujours les mêmes sentiments pour lui; et ainsi il lui parlait avec grande liberté de la conduite qu'il devait tenir pour répondre par ses actions aux espérances que l'on en avait conçues. Mais Caïus, étant si présomptueux, qu'au lieu de connaître ses défauts, il se flattait de l'opinion d'exceller dans toutes les vertus, et considérait comme ses ennemis ceux qui lui donnaient de bons conseils, réputa à injure les sages avis de Syllanus; il lui devint insupportable; et il ne put souffrir plus longtemps de l'avoir pour obstacle à ses passions déréglées. Il bannit ensuite de sa mémoire aussi bien que de son cœur le souvenir de sa femme, et par une cruauté plus que barbare, fit mourir en trahison celui de qui elle tenait la vie et qu'il devait regarder comme son père. Le bruit de ce meurtre, qui fut suivi de plusieurs autres des personnes les plus considérables de l'empire, se répandit partout, et l'on en parlait avec horreur, mais en secret, parce que la crainte empêchait les sentiments d'éclater. Néanmoins, comme le peuple est assez facile à tromper, et qu'il avait peine à croire qu'un prince qui avait paru si bon et si doux fût tellement changé dans un moment, on disait pour l'excuser; que quant à la mort du jeune Tibère, la souveraine puissance ne peut souffrir de partage; qu'il n'avait été que prévenu par Caïus, puisque si son âge le lui eût permis, il l'aurait traité comme il l'avait été de lui; que c'était peut-être par une providence de Dieu et pour l'utilité de toute la terre qu'il avait perdu la vie, afin de garantir l'empire des guerres civiles et étrangères qui l'auraient divisé par les factions de ceux qui auraient embrassé

le prix de ces deux princes, que rien n'est plus souhaitable que la paix, que la paix ne subsiste que par la bonne conduite des États; et qu'un État ne saurait être bien conduit s'il n'est gouverné par un seul prince dont l'autorité maintienne toutes choses dans le repos et dans le calme. Que pour le regard de Macron, il était devenu si orgueilleux, qu'il paraissait bien qu'il avait oublié cette belle parole de l'oracle de Delphes: *Connais-toi toi-même*, ce qui est si nécessaire, que l'on ne peut avec cette connaissance manquer d'être heureux, ni éviter d'être malheureux quand on ne l'a pas; et que c'était une chose insupportable que Macron voulût s'élever au-dessus de l'empereur, comme si ce n'était pas aux princes à commander, et aux sujets à obéir. C'est ainsi que ces hommes interprétaient par ignorance ou par flatterie les salutaires conseils de Macron. Et quant à Syllanus, ils disaient qu'il était ridicule qu'il eût prétendu avoir autant de pouvoir sur son gendre qu'un père en a sur son fils, vu même que les pères qui ne sont que citoyens, cèdent sans peine à leurs enfants lorsqu'ils sont élevés dans les charges, et qu'il avait été trop simple de s'imaginer que, n'étant plus beau-père, il eût droit de se mêler des choses qui ne le regardaient point, sans considérer que l'alliance qu'il avait eue avec l'empereur était finie par la mort de sa fille, les alliances étant comme des liens extérieurs qui joignent les familles, et qui se rompent par la mort de l'une des personnes qui les contractent.

Tels étaient les discours que l'on tenait dans les assemblées, pour ne pas accuser l'empereur de cruauté, parce que n'y en ayant point eu avant lui dont on eût conçu une plus grande opinion de bonté et de douceur, on ne pouvait, comme je l'ai dit, s'imaginer qu'il fût tellement changé en un moment.

## CHAPITRE VI.

*Caïus veut qu'on le révère comme un demi-dieu.*

Des actions si criminelles passaient dans l'esprit de Caïus pour autant de victoires qu'il avait remportées sur ce qu'il y avait de plus considérable dans l'empire. Car sa fureur avait étouffé l'éclat de la famille impériale dans le sang du jeune Tibère, son cousin, qu'il aurait dû au contraire associer à la souveraine puissance. Son épouvantable inhumanité avait outragé tout le sénat par la mort de Syllanus, son beau-père,

qui en était l'un des plus grands ornements. Et son horrible ingratitude avait fait perdre la vie à Macron qui tenait le premier rang dans l'ordre des chevaliers, et à qui il était redevable de la grandeur où il se trouvait élevé.

Il crut alors que, n'ayant plus personne qui osât s'opposer à ses volontés, il ne devait pas se contenter des plus grands honneurs que l'on puisse rendre aux hommes; mais qu'il pouvait aspirer à ceux qu'on ne doit qu'à Dieu, et l'on dit que, pour se persuader lui-même d'une si grande extravagance, il raisonnait de la sorte. Comme ceux qui conduisent des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, ne sont ni bœufs, ni béliers, ni boucs; mais sont des hommes d'une nature infiniment plus excellente que celle de ces animaux; de même ceux qui commandent à tout ce qu'il y a de créatures dans le monde méritent d'être considérés comme étant beaucoup plus que les hommes, et doivent être tenus pour des dieux.

Après s'être mis dans l'esprit une si ridicule imagination et avoir eu l'audace de s'en déclarer, il vint aux effets comme par degrés. Il commença par vouloir passer pour un demi-dieu, tels que sont Bacchus, Hercule, Castor et Pollux, Tryphon, Amphiaraus, Amphilocus, et autres. Mais il se moquait de leurs oracles et de leurs cérémonies, et les leur ravissait pour se les attribuer.

Ainsi, de même que les comédiens changent souvent de personnages, tantôt pour contrefaire Hercule il prenait une peau de lion et une massue, mais enrichie d'or; tantôt il se couvrait d'un chapeau pareil à ceux de Castor et de Pollux, et tantôt, pour imiter Bacchus, il se revêtait de la peau d'un faon de biche. Mais il différait en cela de ces prétendues divinités, qu'au lieu qu'elles se contentaient des honneurs particuliers qu'on leur rendait sans envier ceux des autres, il voulait qu'on les lui déférât tous pour avoir de l'avantage sur elles. Néanmoins, ce qui lui attirait la foule de tant de spectateurs n'était pas qu'il eût trois corps comme Gérion : c'était parce qu'il se transformait en tant de figures différentes, de même que Prothée, dans Homère, se changeait en divers éléments, divers animaux, et diverses plantes.

Mais, Caïus, cette vaine ressemblance avec ces demi-dieux n'était pas ce que vous deviez affecter : c'était de vous efforcer d'imiter leurs actions et leurs vertus. Hercule, par ses glorieux travaux, purgeait les terres et les mers des monstres qui troublaient le repos des hommes. Bacchus, qui fut le premier qui

planta la vigne, en tira une liqueur si agréable et si utile au corps et à l'esprit, qu'elle leur fait oublier leurs peines, les réjouit, et les fortifie, et l'on en voit des effets dans les danses et les festins, non seulement des nations les plus civilisées, mais des peuples mêmes les plus barbares. Quant à Castor et à Pollux, ces deux fils de Jupiter, ne dit-on pas que l'un d'eux étant né immortel et l'autre mortel, celui qui avait un si grand avantage sur son frère ne pouvant souffrir la douleur de voir mourir une personne qui lui était si chère, voulut l'égaler et s'égaler à lui, en lui communiquant une partie de son immortalité, et devenant lui-même en partie sujet à la mort : ce qui est la plus grande action de justice que l'on saurait s'imaginer? Ces héros, qui ont été l'admiration de leurs siècles et qui le sont encore du nôtre, n'ont donc été honorés comme des dieux qu'à cause des biens qu'ils ont faits aux hommes. Mais, Caïus, qu'avez-vous fait de semblable qui puisse vous donner sujet de vous tant louer? Pour commencer par ce qui regarde Castor et Pollux, avez-vous imité cette parfaite amitié fraternelle qui les a rendus si recommandables, vous qui, sans compassion de la jeunesse de celui qui vous devait tenir lieu de frère, et avec qui le père vous obligeait de partager votre empire, avez si cruellement fait tremper vos mains dans son sang, et envoyé vos cousins en exil pour régner avec encore plus de sûreté? Avez-vous imité Bacchus, en répandant comme lui la joie dans toute la terre par une invention si admirable, vous qui, ne pouvant être considéré que comme une peste publique, ne trouvez des inventions que pour changer la joie en douleur et rendre la vie odieuse, lorsqu'en récompense des biens infinis que vous recevez de tous les endroits du monde, vous avez eu l'avarice d'accabler les peuples sous le poids de tant de nouveaux tributs, et les obligés à détester votre horrible inhumanité? Imitez-vous aussi les actions héroïques et les travaux infatigables d'Hercule pour rappeler la paix, faire régner la justice, et rétablir l'abondance sur la terre et sur la mer, vous qui étant au contraire le plus lâche et le plus timide de tous les hommes, bannissez de toutes les villes, l'ordre, la tranquillité, et le bonheur, pour introduire en leur place le désordre, le trouble, et toutes sortes de misères? Est-ce donc par de telles actions que vous croyez devoir passer pour un demi-dieu, et désirez-vous d'être immortel afin de les pouvoir continuer à l'infini? N'y a-t-il pas, au contraire, sujet de croire que, quand même vous se-

riez un Dieu, une conduite si détestable vous ferait rentrer dans le rang des hommes, puisque si la vertu les rend immortels, le vice les rend mortels? Cessez donc de vous comparer à Castor et à Pollux, si célèbres par leur amitié fraternelle, après n'avoir point craint d'être meurtrier de votre frère, et ne prétendez plus d'être honoré comme Hercule et comme Bacchus, qui se sont signalés par leurs bienfaits lorsque vos méchancetés et vos crimes rendent ces bienfaits inutiles.

## CHAPITRE VII.

*La folie de Caïus augmentant toujours, il veut être honoré comme un dieu, et imite Mercure, Apollon et Mars.*

MAIS la folie de Caïus ne s'arrêta pas encore là. C'était peu pour lui de s'égaler aux demi-dieux, il prétendit même s'égaler aux dieux. Il commença par vouloir passer pour Mercure, se revêtit d'un habit semblable au sien, prit en sa main un caducée, et mit des brodequins ailés à ses pieds. Une autre fois, pour ressembler à Apollon, il parait sa tête d'une couronne toute brillante de rayons, portait un carquois sur ses épaules, tenait des flèches en sa main gauche, et faisait des largesses de la main droite pour montrer que les grâces sont préférables aux peines.

Il institua ensuite des danses sacrées dans lesquelles on chantait des cantiques à la louange de ce nouveau dieu, qui se contentait auparavant lorsqu'il représentait Bacchus d'être nommé Evius, Liéus et Liber. Souvent aussi quand il voulait passer pour Mars, il s'armait d'un casque, d'une cuirasse, d'un bouclier, et se faisait voir l'épée nue à la main, accompagné de côté et d'autre de gens prêts à commettre des homicides pour imiter la fureur de cette divinité, qui ne respire que le sang et le carnage. Un spectacle si extraordinaire frappait d'étonnement l'esprit du peuple, qui ne pouvait assez admirer qu'il voulût ainsi paraître semblable à ceux dont il n'avait aucune des vertus ni des bonnes qualités, et qu'il affectât de prendre les marques des biens qu'ils avaient procurés aux hommes. Car que représentent autre chose ces brodequins ailés de Mercure, sinon qu'il est de la dignité d'un ambassadeur des dieux et d'un interprète de leurs volontés, et que son nom grec signifie, de ne porter que d'heureuses nouvelles, et de les porter très-promptement, puisque non-seulement un

dieu, mais un [illegible] mauvaises? Ce caducée ne marque-t-il pas aussi qu'il est entremetteur de la paix et des traités, vu que les hommes [illegible]

[illegible]

[illegible] mort qui étaient les seules grâces que l'on pouvait attendre de son injustice, de sa cruauté et de sa tyrannie. Quelle res-

semblance avaient donc ces deux Apollons? et quelle honte de voir que l'on chantât également des cantiques à la louange de l'un et de l'autre, comme si c'était un moindre crime de donner à un homme vicieux les honneurs qui ne sont dus qu'à un dieu, que de falsifier la monnaie qui porte l'image du prince?

Mais rien n'est plus surprenant que de voir qu'un homme dont l'esprit et le corps étaient si efféminés voulût s'attribuer la force et le courage de Mars, et tromper les spectateurs en changeant à toute heure de personnage, comme feraient des comédiens sur le théâtre. Car en quoi pouvait-il ressembler, je ne dis pas à ce Mars fabuleux qui n'est qu'un fantôme, mais à ce que l'on a voulu représenter en supposant qu'il y en a un, c'est-à-dire une force généreuse et bienfaisante, toujours prête à secourir les opprimés comme le mot grec d'*Arès* le signifie, à une force qui, par des guerres justes, produit une heureuse paix? Car ce Mars fabuleux a deux noms, dont l'un signifie qu'il aime la paix, qu'il ramène la tranquillité publique; et l'autre qu'il aime la guerre qui ne saurait n'être point accompagnée de confusion et de trouble.

## CHAPITRE VIII.

*Caïus entre en fureur contre les Juifs, parce qu'ils ne voulaient pas, ainsi que les autres peuples, le révérer comme un dieu.*

Je pense avoir clairement montré que Caïus n'avait nul rapport avec les demi-dieux, et encore moins avec les dieux. Jamais prince n'eut de plus mauvaises inclinations. Il embrassait aveuglément et avec une ardeur démesurée tout ce qui lui venait en l'esprit; son ambition allait jusqu'à la folie; son opiniâtreté était invincible; et ses désirs déréglés n'avaient point de bornes dans l'abus qu'il faisait de sa puissance. Les Juifs, autrefois si heureux, en ressentirent les déplorables effets, parce qu'il les considérait comme les seuls capables de s'opposer à son dessein, ayant dès leur enfance appris de leurs pères par une constante tradition, et encore plus de leurs saintes lois, à ne reconnaître qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. Car tous les autres peuples, quoique gémissants sous le poids de la domination tyrannique de ce cruel prince, ne laissaient pas par flatterie de se rendre à son désir, et d'augmenter ainsi sa présomption et sa vanité.

Plusieurs Romains même n'avaient point de honte de déshonorer la liberté romaine, en introduisant dans l'Italie une [illegible] leurs lois, couraient à la mort comme à l'immortalité, parce que de même qu'on ne peut ôter une pierre d'un édifice sans que peu à peu le reste tombe en ruine, tout est important en ce qui regarde la religion, et que rien ne le saurait être plus qu'une entreprise aussi audacieuse et aussi impie que celle d'oser prétendre de changer un homme mortel en un dieu immortel, puisqu'il est plus facile que Dieu soit changé en un homme, qu'un homme soit changé en un dieu : outre [illegible] sur toutes les créatures.

Telle fut la source de cette cruelle guerre faite à notre nation. Car quel plus grand malheur peut arriver à des serviteurs que d'avoir leur maître pour ennemi? Or, les sujets des empereurs sont leurs serviteurs : et au lieu que la modération des princes qui avaient précédé Caïus rendait leur domination douce, la sienne était insupportable. La clémence était pour lui une vertu inconnue, et il faisait gloire de fouler aux pieds toutes les lois et de les abolir comme inutiles pour faire régner en leur place ses violences et sa tyrannie. Mais sa fureur avait [illegible] les traiter en serviteurs, il les traitait en esclaves et comme les plus vils et les plus abjects de tous les esclaves. Ainsi l'on [illegible] lui, [illegible] maître, un cruel et impitoyable tyran.

## CHAPITRE IX.

*Les anciens habitants d'Alexandrie profitent de la fureur de Caïus contre les Juifs pour leur faire tous les outrages, toutes les violences, et toutes les cruautés imaginables. Ils ruinent la plupart de leurs oratoires et y mettent des statues de ce prince, quoique l'on n'eût jamais rien entrepris de semblable sous Auguste ni sous Tibère. Louanges d'Auguste.*

L[illegible] connaissance des habitants d'Alexandrie, qui en avaient [illegible]

trouver une occasion plus favorable de la faire éclater. Ainsi, comme s'ils en eussent reçu l'ordre de ce prince, ou qu'ayant [illegible] à leur rage, ils se jetèrent sur eux avec fureur, forcèrent leurs maisons, les en chassèrent avec leurs familles, les saccagèrent, et emportèrent tout ce qu'il y avait de meilleur, non pas de nuit comme des voleurs qui craindraient le châtiment, mais en plein jour et en faisant trophée ainsi que d'une chose qui leur appartenait, ou qu'ils auraient achetée : et quelques-uns même, par une détestable société dans des actions si criminelles, partageaient entre eux leurs larcins dans les places publiques en présence de ceux qu'ils avaient si cruellement dépouillés de leur bien, et ajoutaient la moquerie et les injures à la violence qu'ils leur avaient faite.

Mais qu'est-ce que d'avoir réduit dans l'indigence des personnes auparavant riches, de les avoir fait sortir de leurs maisons et exposées comme des vagabonds à toutes les injures de l'air, en comparaison de ce qui arriva ensuite? Ces furieux chassèrent les Juifs avec leurs femmes et leurs enfants de tous les endroits de la ville pour les enfermer, ainsi que des bêtes, dans un si petit espace, que ne leur ayant pas donné le moyen de rien emporter avec eux ils ne doutaient point qu'ils ne mourussent bientôt de faim ou par l'infection de l'air, dont la respiration libre est si nécessaire à la vie à cause de la chaleur des entrailles, que c'est comme ajouter du feu à du feu que de ne donner aux poumons, au lieu d'un air doux et tempéré qui les rafraîchisse, qu'un air échauffé par un si grand nombre de peuple pressé les uns contre les autres.

Dans une telle extrémité ces pauvres gens, pour pouvoir au moins respirer, se retiraient les uns dans les déserts, les autres le long du rivage de la mer, et d'autres dans des sépulcres. Que s'il en restait en quelques endroits de la ville ou qui vinssent de dehors sans savoir ce qui se passait, on les assommait ou estropiait à coups de pierre et de bâton, et l'on traitait de la même sorte ceux qui s'échappaient de ce petit espace où [illegible] [illegible] juifs qui venaient trafiquer à Alexandrie, pillaient leurs marchandises et les brûlaient eux-mêmes tout vifs, les uns dans un feu qu'ils allumaient du bois tiré de leurs vaisseaux et les [illegible]

parce que ce feu n'était composé que d'un bois si humide, qu'il était beaucoup plus de fumée que de flamme. Ils en traînaient d'autres avec des cordes à travers les rues et les places publiques et s'acharnaient tellement contre eux, que leur mort ne suffisant pas pour satisfaire leur rage, ils les foulaient aux pieds et mettaient leurs corps en tant de pièces qu'il n'en restait rien que l'on pût enterrer quand même on l'aurait voulu.

Lorsqu'ils virent que l'intendant de la province, qui aurait pu apaiser en un moment une si grande sédition, l'autorisait en négligeant de l'empêcher, ils en devinrent encore plus hardis et plus insolents. Ils s'assemblèrent par troupes, allèrent en foule aux oratoires qui étaient en grand nombre dans tous les quartiers de la ville, coupèrent les arbres d'alentour, renversèrent de fond en comble quelques-uns de ces oratoires, en brûlèrent d'autres dont le feu fit périr aussi les maisons voisines, et ces divers embrasements consumèrent les boucliers et les statues dorées avec leurs inscriptions dont les empereurs Romains avaient honoré la vertu des Juifs et que l'on aurait dû révérer. Mais rien n'était capable de retenir ces enragés, parce qu'au lieu d'appréhender d'être punis, ils savaient que la haine de Caïus pour les Juifs était si grande que rien ne lui était plus agréable que de les voir traiter avec une si effroyable cruauté.

Pour gagner encore davantage l'esprit de ce prince par de nouvelles flatteries, nous opprimer plus aisément et renverser sans crainte nos lois, ils mirent ses statues dans les oratoires qu'ils ne purent ruiner, parce que le grand nombre des Juifs les en aurait empêchés, et celle qu'ils placèrent dans le principal de tous ces oratoires était posée sur un char tiré par quatre chevaux de bronze. À quoi ils se portèrent avec tant d'ardeur que n'ayant point de chevaux nouvellement fondus, ils en prirent dans le lieu des exercices publics de tout estropiés, que l'on disait avoir été faits autrefois pour la reine Cléopâtre, dernière de ce nom, ce qui aurait dû offenser Caïus au lieu de le contenter, puisqu'affectant des honneurs extraordinaires, quand même ces chevaux eussent été nouvellement faits, le motif de cet ouvrage le rendait indigne de lui, et d'ailleurs il était trop imparfait pour devoir lui être agréable. Mais ils croyaient beaucoup mériter de lui de changer ces oratoires en des temples pour augmenter le nombre de ceux qui lui étaient dédiés, quoiqu'ils

ne le fissent pas tant par le désir de lui rendre ce respect que par leur extrême haine contre notre nation. La meilleure preuve, c'est que, durant trois cents ans du règne de dix de leurs rois, ils ne leur ont point consacré de statue dans ces chapelles, quoiqu'ils les missent au rang de leurs dieux et leur en donnassent le nom. Mais y a-t-il sujet de s'étonner que sachant certainement que ce n'étaient que des hommes ils les aient mis au rang de leurs dieux puisqu'ils adoraient des chiens, des loups, des lions, des crocodiles, plusieurs autres animaux, tant terrestres qu'aquatiques, et des oiseaux, et que toute l'Egypte est pleine des temples, des autels et des bois consacrés à leur honneur?

Mais comme il n'y eut jamais de plus grands flatteurs, et qu'ils considèrent bien plus la fortune que la personne des princes, ils répondront peut-être que la puissance et la prospérité des empereurs Romains surpassant de beaucoup celles des Ptolémées, il est juste de leur rendre de plus grands honneurs. Quelle réponse peut être plus ridicule? Car pourquoi n'ont-ils pas rendu de semblables honneurs à Tibère à qui Caïus est redevable de l'empire, puisque ce prince a régné durant vingt-trois ans avec tant de prudence et de bonheur, qu'il a maintenu jusqu'à sa mort non-seulement les provinces grecques, mais les Barbares dans une profonde paix, et les a fait jouir de toutes sortes de biens? Etait-ce que sa naissance fût inférieure à celle de Caïus? Mais ne la surpassait-elle pas tant du côté paternel que maternel? Etait-ce qu'il lui cédait en érudition? Mais quel autre a été de son temps plus habile et plus éloquent? Etait-ce qu'il n'eût pas tant d'âge et par conséquent tant d'expérience? Mais quel autre empereur a fini ses jours dans une plus heureuse vieillesse? et n'a-t-on pas vu avec admiration que même dans sa jeunesse il avait déjà la capacité qui ne s'acquiert d'ordinaire que par un grand nombre d'années? Néanmoins vous n'avez pas jugé qu'il méritât que vous lui rendissiez le même honneur.

Que dirai-je aussi de cet admirable prince qui semble s'être élevé par l'éminence de ses vertus au-dessus de la condition des hommes, qui, par la multitude de ses bienfaits et la félicité de son règne, a mérité le premier le glorieux nom d'Auguste, et sans l'avoir reçu de nul autre l'a transmis à ses successeurs? Les terres étaient opposées aux mers, les mers opposées aux terres : l'Europe armée contre l'Asie; l'Asie armée contre l'Europe; tous les grands de l'empire partagés

[illegible]

nait de soin de faire observer les lois romaines, et que s'il recevait les honneurs que lui rendaient ces aveugles adorateurs, ce n'était pas qu'il les approuvât, mais parce qu'il croyait qu'ils contribuaient à relever encore la grandeur et la majesté de l'empire. Car qui peut mieux faire connaître qu'il ne s'est point laissé éblouir, ni enfler de vanité par ces respects démesurés, que ce fait qu'il n'a jamais voulu souffrir qu'on lui donnât le nom de dieu et de maître, et n'a pas seulement rejeté cette flatterie, mais a témoigné d'approuver l'horreur qu'avait notre nation de semblables choses? Autrement comment aurait-il permis que des Juifs, dont la plupart avaient été affranchis par les maîtres sous la puissance desquels le sort des armes les avait réduits, eussent occupé dans Rome cette grande partie de la ville qui est au-delà du Tibre? Il n'ignorait pas qu'ils avaient des oratoires où ils s'assemblaient pour prier, et particulièrement le jour du Sabbat; qu'ils levaient les décimes pour envoyer à Jérusalem, et qu'ils y faisaient offrir des sacrifices. Il ne les chassa pas néanmoins de Rome : et il était si éloigné de vouloir abolir leur religion, leurs lois et leurs coutumes, qu'il fit de riches présents à notre temple, et ordonna que l'on y immolerait chaque jour en holocauste des victimes au Dieu tout-puissant : ce qui s'observe encore aujourd'hui, s'observera toujours, et sera à jamais une marque de la vertu de cet incomparable empereur. Il voulait aussi que les Juifs fussent compris dans les distributions publiques d'argent et de blé qui se faisaient au peuple en certain mois, et que si elles se rencontraient aux jours du Sabbat, dans lesquels il ne leur est pas permis d'agir ni de rien recevoir, et principalement pour leur utilité, on mît leur portion en réserve pour la leur donner le lendemain : ce qui les rendait si considérables parmi les autres nations, qu'encore que naturellement elles ne leur fussent pas favorables, elles n'osaient les troubler dans l'observation de leurs lois.

Tibère les traita de la même manière qu'Auguste, quoi que Séjan pût faire pour tâcher de perdre, par ses calomnies, ceux qui demeuraient dans Rome, parce qu'il les connaissait incapables d'entrer dans sa détestable conjuration contre son maître; et ce prince manda ensuite à tous les gouverneurs des [illegible], qu'excepté [illegible], en tr[illegible], qui avaient trempé dans cette conspiration, ils traitassent bien tous les autres, sans les obliger à rien changer dans leurs coutumes, parce qu'ils étaient naturellement portés à la paix,

et qu'il n'y avait rien dans leurs lois ni dans leurs mœurs de contraire à la tranquillité publique.

## CHAPITRE X.

*Caïus étant déjà si animé contre les Juifs d'Alexandrie, un Egyptien nommé Hélicon, qui avait été esclave et se trouvait en grande faveur auprès de lui, l'irrite encore par ses calomnies.*

Caïus étant donc passé jusqu'à cet excès de vanité et de folie, de ne pas dire seulement qu'il était un dieu, [illegible] et à d'autres animaux. Ainsi comme ils sont prodigues de cet honneur, ils trompent aussi facilement ceux qui ne savent pas [illegible] les relations qu'on lui envoyait de ce qui se passait sur ce [illegible]

et sévère, et lui faisait mépriser les choses peu sérieuses. Lorsqu'après sa mort Caïus eut succédé à l'empire, ce dangereux esprit ayant remarqué qu'il n'y avait point de relâchement et de volupté où il ne se portât, dit en lui-même : « Voici » un temps, Hélicon, qui ne pouvait t'être plus favorable : » N'oublie donc rien pour tâcher d'en profiter. Tu as un maître » tel que tu le pouvais souhaiter. Il t'écoute : tu lui es agréa- » ble ; tu as l'esprit souple ; tu excelles dans la raillerie ; et les » jeux, les ris, les bagatelles qui peuvent donner du plaisir » font ton élément. Tu es instruit dans les sciences libérales, » et dans celles qui ne le sont pas. Tu ne sais pas seulement » plaire par tes flatteries, mais aussi par des mots dont la » malice d'autant plus dangereuse qu'elle est plus cachée, » excite du soupçon et de la colère contre ceux à qui tu veux » nuire lorsque ton maître est en humeur de t'écouter ; et il y » est presque toujours, tant il est disposé à prêter l'oreille aux » médisances et aux calomnies. Tu n'as pas besoin de te met- » tre en peine pour en trouver du sujet, les Juifs t'en fournis- » sent une ample matière. Tu n'as qu'à déclamer contre leurs » lois et leurs coutumes : et c'est ce que tu as appris dès ton » enfance, non-seulement de quelques particuliers, mais de » presque tout le peuple d'Alexandrie. Montre donc mainte- » nant ce que tu sais faire. »

Hélicon, étant plein de ces pensées, n'abandonnait Caïus ni jour ni nuit ; et dans les heures les plus particulières de ses divertissements et de ses plaisirs, il ne perdait aucune occasion de l'irriter contre les Juifs, par des impostures qui faisaient d'autant plus d'effet qu'elles étaient dites d'une manière plaisante et délicate. Car il ne voulait pas passer pour leur ennemi, mais agissait avec adresse, et leur faisait ainsi beaucoup plus de mal que s'il eût fait une profession ouverte de les haïr.

Lorsque les ambassadeurs des habitants d'Alexandrie, qui nous avaient toujours déclaré une si cruelle guerre, connurent combien ce méchant homme leur était utile, ils ne lui donnèrent pas seulement de l'argent, mais lui firent espérer de lui procurer de grands honneurs aussitôt que l'empereur serait arrivé à Alexandrie, où l'on ne doutait point qu'il ne dût bientôt aller, et il n'y eut rien qu'il ne leur promît, tant il se flattait dans la pensée du plaisir que ce lui serait de recevoir ces honneurs en présence des ambassadeurs, qui ne manqueraient pas de venir de tous les endroits du monde en cette superbe ville, rendre leurs devoirs à ce prince.

Comme nous ne savions point encore que nous eussions en la personne d'Hélicon un si dangereux ennemi, nous ne son- [illegible] qui ne le fussent. Mais après que nous l'eûmes découvert, [illegible] avi-ser pour tâcher de l'adoucir et de le gagner. Nul autre ne nous faisait plus de mal et ne nous en pouvait faire davantage, car il était de tous les jeux, de tous les divertissements, de tous les festins, et de toutes les débauches de Caïus : sa charge de maître de sa chambre, qui était l'une des premières de sa maison, lui donnait moyen de lui parler à toute heure; et son maître prenait un très-grand plaisir à l'écouter. Il quitta tout autre soin pour ne penser qu'à nous ruiner par des calomnies, et il les mêlait avec des bons mots d'une manière si [illegible] dessein, mais en effet pour nous perdre, qu'elles firent une impression ineffaçable sur son esprit.

## CHAPITRE XI.

*Les Juifs d'Alexandrie députent vers Caïus pour lui représenter leurs souffrances, et Philon est le chef de cette ambassade. Caïus les reçoit d'une manière qui paraissait fort favorable; mais Philon juge bien qu'il n'y avait pas sujet de s'y fier.*

Après que nous eûmes fait tout ce que nous pûmes pour [illegible] lions inutilement, parce qu'il était si insolent et si glorieux [illegible] avait quelque haine personnelle et particulière contre nous qui le portât à aigrir l'empereur pour nous perdre, nous crû- [illegible] de présenter [illegible] au long dans un mémoire que nous avions envoyé un peu aupa- [illegible] Alexandrie pour [illegible] à Rome, dans la pensée de trouver, en la personne de l'empereur, un [illegible] un plus [illegible] champ de Mars, [illegible]

douces, nous fit signe de la main qu'il nous serait favorable, et nous manda ensuite par Homus, introducteur des ambassadeurs, qu'il prendrait à loisir connaissance de notre affaire. Ainsi il n'y eut pas un de tous ceux qui se trouvèrent présents, ni même de ceux de notre nation qui n'approfondissaient pas les choses, qui ne crût que notre voyage réussirait comme nous le pouvions souhaiter, et chacun s'en réjouissait avec nous. Mais l'âge et la connaissance que j'ai des choses du monde me rendant plus capable d'en juger, ce qui réjouissait les autres m'était suspect, parce que je raisonnais ainsi en moi-même : « D'où peut venir qu'y ayant ici des ambassadeurs » de tous les endroits de la terre, nous sommes les seuls à » qui l'empereur a fait dire qu'il donnerait audience? Car ne » sait-il pas qu'étant Juifs, nous serons assez contents s'il » nous traite comme les autres? Pourrions-nous prétendre » sans folie des faveurs particulières d'un jeune prince qui » n'est point de notre nation, douter qu'il n'ait pas plus d'in- » clination pour ceux d'Alexandrie que pour nous, et ne pas » croire que ce n'est que pour les obliger qu'il veut se hâter » de prononcer ce jugement? Plût à Dieu qu'au lieu d'être » dans cette affaire un juge équitable, il ne fût pas leur pro- » tecteur et notre ennemi! »

## CHAPITRE XII.

*Philon et ses collègues apprennent que Caius avait ordonné à Pétrone, gouverneur de Syrie, de faire mettre sa statue dans le temple de Jérusalem.*

Comme j'étais occupé de ces pensées qui ne me laissèrent ni jour ni nuit en repos, un autre malheur, que l'on n'aurait pu prévoir et qui n'entraînait pas seulement la ruine d'une partie des Juifs, mais celle de toute la nation, acheva de m'accabler. Nous avions suivi l'empereur à Putéoles, où, étant allé se divertir le long de la côte de la mer, il se promenait en des maisons de plaisir très-magnifiques et qui y sont en très-grand nombre, et ne pensait à rien moins qu'à prendre connaissance de l'affaire qui nous avait obligés de le suivre et dont nous attendions à toute heure le jugement. Alors un homme vint avec un visage troublé, des yeux égarés, et pouvant à peine respirer. Il tira à part quelques-uns de nous, et leur dit : « N'avez-vous pas appris cette terrible nouvelle? » Il

[illegible]

est éloquente, que ne nous fit-elle pas dire ?

[illegible]

» les moindres intérêts doivent céder aux plus grands, et les
» particuliers aux publics, parce que dans le renversement
» d'un Etat toutes les lois qui en avaient soutenu la grandeur
» et conservé la durée périssent avec lui? ne pourrait-on pas
» aussi nous imputer à crime d'abandonner les droits des
» Juifs d'Alexandrie, en abandonnant une affaire dans la-
» quelle il s'agit de la ruine de toute notre nation, par le su-
» jet qu'elle donne de craindre qu'un prince si violent et si
» cruel ne veuille entièrement la détruire? Si quelqu'un dit que,
» puisque de l'un ou l'autre de ces deux partis il ne saurait
» réussir aucun avantage, nous pouvons donc penser à nous
» [illegible] pour [illegible] pro-
» [illegible] il faut [illegible] nos
» divines lois. Car ceux qui sont véritablement généreux ne
» perdent jamais l'espérance, et nos livres saints nous ap-
» [illegible]. Dieu veut peut-être se
» servir de cette occasion pour éprouver notre vertu, et voir
» si nous sommes disposés à supporter constamment nos af-
» flictions. Ainsi, au lieu de chercher notre salut dans le se-
» cours incertain des hommes, mettons toute notre confiance
» en Dieu avec une ferme foi qu'il nous assistera comme il a
» [illegible]
» être sans ressource. » C'est ainsi que nous tâchions de nous
[illegible]
de l'espérance de revoir un temps plus heureux.

[illegible]
[illegible]
» contentez-vous d'avoir par une parole jeté le trouble dans
» [illegible] feu,
» et ne nous dites-vous point ce qui a porté l'empereur à
» prendre une si étrange résolution?

» Personne n'ignore, nous répondit-il, qu'il veut être ré-
» véré comme un dieu; et parce qu'il est persuadé que les
» Juifs sont les seuls qui refusent de le reconnaître pour tel,
» il croit ne pouvoir plus les punir et les affliger qu'en dés-
» honorant la majesté, et en profanant la sainteté de leur
» [illegible]
» [illegible]
» siècles : outre qu'étant aussi entreprenant et aussi auda-
» [illegible]
» la recette des tributs de la Judée l'a encore irrité contre
» nous par les lettres qu'il lui a écrites. Comme il n'avait

» point de bien lorsqu'il fut envoyé dans cette province et
» s'est enrichi par les exactions qu'il y a faites, il a voulu
» prévenir par des calomnies les justes plaintes qu'il appré-
» hendait que ces Juifs ne fissent de lui, et s'est servi de l'oc-
» casion que je vais dire.

» Jamnia est l'une des villes de la Judée les plus peuplées,
» et tous ses habitants sont Juifs, à l'exception de quelques
» étrangers qui sont venus pour notre malheur s'y fixer des
» provinces voisines. Leur aversion pour nos mœurs et nos
» coutumes est si grande qu'ils ne cessent de nous faire
» tout le mal qu'ils peuvent, et ayant appris que Caïus
» [illegible] d'être honoré comme un dieu, et
» qu'il a conçu [illegible] contre nous,
» ils ont cru ne pouvoir trouver un temps plus propre pour
» nous ruiner. Ainsi ils lui ont élevé un autel de brique dans
» ce seul dessein, parce qu'ils savent que nous ne souffrirons
» jamais que l'on viole de la sorte les lois de nos pères, et
» leur malice a produit l'effet qu'ils voulaient. Car les Juifs
» ont ruiné cet autel, et ces étrangers s'en sont plaints
» à Capiton qui était l'auteur du piége qu'ils avaient tendu
» à leurs concitoyens pour procurer leur ruine. Ce méchant
» homme, ravi [illegible] n'a pas manqué
» d'écrire à Caïus, et d'exagérer cette action en ajoutant beau-
» coup à la vérité, afin de l'irriter encore davantage. Ce prince
» [illegible] n'a pas plutôt reçu cet avis,
» qu'il a commandé qu'au lieu de cet autel de brique, on lui
» [illegible] d'un colosse et toute dorée,
» et qu'on la place dans le temple de Jérusalem. [illegible]
» a eu pour conseil deux grands et vénérables personnages,
» Hélicon, [illegible] bouffon par excellence, et Ap-
» pelles, [illegible] qui, après avoir [illegible]
» [illegible]
» [illegible] et l'on [illegible] ceux de
» cette profession. C'a été par de si excellentes qualités que
» ces deux hommes sont arrivés à être le conseil de Caïus.
» Il consulte l'un sur la manière de bien railler et l'autre sur
» celle de bien réciter des vers, sans se mettre en peine de
» maintenir la paix de l'empire et la tranquillité publique.
» Hélicon, comme étant Égyptien, [illegible]
» d'aspic, et Apelles, comme étant Ascalonite, [illegible] notre
» ennemi capital, vomit contre nous son venin. »

Chacune des paroles de celui qui nous faisait ce rapport

était comme un coup de poignard qui nous pénétrait le cœur. Mais ces deux détestables conseillers reçurent bientôt le châtiment que méritait leur impiété. Caïus fit mettre Appelle en prison avec les fers aux pieds pour d'autres crimes, et à la torture sur la roue par intervalles, afin d'augmenter et de prolonger son supplice. Et Claudius ayant succédé à Caïus à l'empire, fit mourir Hélicon aussi pour d'autres raisons.

## CHAPITRE XIII.

*Peine où se trouve Pétrone touchant l'exécution de l'ordre que Caïus lui avait donné de mettre sa statue dans le temple de Jérusalem, parce qu'il en connaissait l'injustice et en voyait les conséquences.*

Caïus voulut donc que l'on consacrât et que l'on mît sa statue dans notre temple, et n'oublia rien pour faire que cet ordre ne pût manquer d'être exécuté. Il commanda à Pétrone, gouverneur de Syrie, de prendre la moitié de l'armée destinée le long de l'Euphrate, pour s'opposer aux entreprises des rois et des peuples de l'Orient, afin d'accompagner cette statue, non pour en rendre la consécration plus solennelle, mais pour tuer ou prendre les Juifs qui auraient la hardiesse de s'y opposer. Est-ce donc ainsi, cruel prince, que prévoyant que ce peuple s'exposerait plutôt à la mort que de souffrir le violement de ses lois et la profanation de son temple, vous lui déclarez la guerre, et envoyez toute une armée pour consacrer votre statue par le sang de tant d'innocentes victimes, sans épargner les femmes non plus que les hommes?

Cet ordre mit Pétrone dans une très-grande peine, parce que d'un côté il savait que Caïus ne pouvait souffrir que l'on apportât le moindre retardement à lui obéir; et que de l'autre, il en voyait l'exécution très-difficile, les Juifs devant souffrir plutôt mille morts que le renversement de leur religion. Car encore que tous les autres peuples aient de l'amour pour leurs lois, il n'approche point de celui des Juifs. Ils considèrent les leurs comme des oracles que Dieu a rendus lui-même : ils les apprennent dès leur enfance : ils les portent gravées dans leur cœur : ils ne se lassent point de les admirer : ils reçoivent au nombre de leurs citoyens les étrangers qui les embrassent, regardent comme leurs ennemis ceux qui les méprisent, et ont une telle horreur pour tout ce qui y con-

trevient, qu'il n'y a ni grandeur, ni fortune, ni félicité tem- [illegible] reste, l'entrée en est libre à tous ceux de leur nation de quelque province qu'ils viennent.

[illegible] moins adroits que vaillants, et préparés à mourir les armes à [illegible] les lois de leurs pères, si justes et si excellentes, quoique leurs ennemis les veuillent faire passer pour barbares. Ce [illegible] en campagne et ne l'enfermassent de tous côtés.

[illegible]

un tel excès de folie, que [illegible] qu'il était [illegible], il voulait passer pour un dieu : qu'ainsi il ne pouvait exécuter, [illegible] l'ordre qu'il lui avait donné [illegible] qu'il y allait de sa vie, avec cette différence qu'il la pourrait sauver dans la guerre dont les événements sont douteux; au lieu qu'il ne pouvait ne la pas perdre s'il refusait d'obéir à ce cruel prince.

## CHAPITRE XIV.

*[illegible] mort; mais de leur permettre d'envoyer des députés vers l'empereur.*

Les officiers Romains, qui avaient le plus de part avec Pétrone dans les affaires de Syrie, penchaient du côté de la guerre, parce que, [illegible] point, si en refusant de l'entreprendre, [illegible] ; cât aussi sur eux sa colère dans la pensée qu'ils auraient eu [illegible] que l'on [illegible] pendant que l'on [illegible] la statue, [illegible] pour sauver son peuple, [illegible] qu'il n'y eut point d'ordre expédié pour [illegible] la Syrie [illegible] que l'on n'aurait pu chercher des remèdes à un si grand mal.

Pétrone, après avoir [illegible] de la Phénicie, leur en [illegible] plus [illegible] la volonté de l'empereur, et les exhorta d'y obéir afin de ne point [illegible] les malheurs [illegible] ; et Pétrone ne doutait point que s'il pouvait les [illegible] le reste du peuple : mais il fut trompé dans son espérance. Car ces [illegible], qu'après être demeurés d'abord comme immobiles, ils répandirent des ruisseaux de larmes, s'arrachèrent la

barbe et les cheveux, et dirent avec une voix interrompue de soupirs : « Avons-nous donc vécu jusqu'à cette heure pour » voir ce que nul de nos ancêtres n'a jamais vu? Mais com- » ment le pourrions-nous voir, puisque nous perdrons plutôt » les yeux avec la vie que d'être spectateurs d'une si horrible » impiété ? »

Ce bruit s'étant répandu dans Jérusalem et dans toute la Judée, tous abandonnèrent en même temps les villes et la campagne comme s'ils eussent agi de concert, pour aller en Phénicie trouver Pétrone. Cette innombrable multitude fit croire à ceux qui ne savaient pas combien la Judée est peuplée, que c'était une grande armée qui venait attaquer Pétrone, et lui en donnèrent avis : mais ils n'avaient pour toutes armes que des gémissements et des cris qui faisaient retentir l'air d'un si grand bruit qu'il ne cessa pas lors même qu'ils les retinrent, pour avoir recours aux prières que l'excès de leur douleur leur mit dans la bouche. Ils étaient distribués en six classes, trois d'un côté, où étaient les vieillards, les jeunes et les enfants ; et trois de l'autre, où étaient les vieilles femmes, les jeunes femmes et les vierges.

Lorsqu'ils furent proche de Pétrone, qui parut sur un lieu élevé, ils se jetèrent tous par terre en poussant tant de sanglots que rien ne pouvait être plus pitoyable, et quoiqu'il leur commandât de se lever et de s'avancer, à peine purent-ils s'y résoudre. Enfin, ils vinrent la tête couverte de cendre, les yeux fondant en larmes, et les mains derrière le dos comme ceux qui sont condamnés à la mort ; et celui des sénateurs qui portait la parole pour tout ce peuple parla à Pétrone en ces termes :

« Pour ôter tout prétexte, seigneur, de nous accuser d'a- » voir quelque mauvais dessein, nous venons non-seulement » sans armes, mais sans nous vouloir servir de nos mains, qui » sont des armes données par la nature à tous les hommes, et » [illegible] pour nous [illegible] » [illegible]. Nous avons [illegible] d'ame- » ner avec nous nos femmes et nos enfants, pour joindre leurs » instances aux nôtres, et supplier l'empereur, par votre » moyen, ou de nous conserver tous, ou de nous faire mourir » tous ensemble. Nous aimons naturellement la paix, et y som- » mes d'autant plus [illegible] que votre [illegible] » nourrir nos enfants de notre travail, elle nous en donne le » moyen. Lorsque Caïus vint à l'empire, et que nous l'appri-

» mais par nos lettres à Vitellius qui était alors à Jérusalem, et à
» qui vous avez succédé, nous lui en témoignâmes notre joie,
» et ce fut par nous que cette nouvelle se répandit dans les au-
» tres villes. Notre temple fut le premier où l'on offrit des sa-
» crifices pour souhaiter à ce prince un heureux règne. Se-
» rait-il juste qu'il fût le seul où l'on abolît la religion qui, de
» tout temps, y a été observée? Nous vous abandonnons nos
» maisons, nos biens, et tout ce que nous possédons. La seule
» chose que nous demandons est que l'on ne change rien dans
» notre temple, mais qu'il demeure au même état que nos
» pères nous l'ont laissé. Que si vous nous refusez cette grâce,
» ôtez-nous donc aussi la vie : il nous sera plus doux de la
» perdre que de voir violer nos saintes lois. Nous apprenons
» que l'on prépare de grandes forces pour nous attaquer si
» nous nous opposons à cet ordre : mais nous ne sommes pas
» si imprudents que de vouloir résister à notre maître. Nous
» souffrirons plutôt la mort que de concevoir un tel dessein.
» On peut nous tuer et nous mettre en pièces sans courir de
» danger, puisque nous ne nous défendons point. Nous ferons
» même la fonction de sacrificateurs en immolant pour vic-
» times dans le temple nos femmes, nos enfants, et nos
» frères, et après avoir répandu leur sang innocent, nous ré-
» pandrons aussi le nôtre pour le mêler avec le leur en nous
» tuant de nos propres mains, et rendrons l'esprit en priant
» Dieu qu'il ne nous l'impute pas à crime, puisque nous ne
» l'aurons fait que pour ne pas manquer d'un côté au respect
» que nous devons à l'empereur, et de l'autre à l'observation
» de nos lois. Mais avant que d'en venir à une telle extrémité,
» nous vous demandons, seigneur, en grâce, de nous donner
» un peu de temps pour pouvoir députer vers l'empereur.
» Peut-être obtiendrons-nous de lui de ne nous point troubler
» dans les honneurs que nous devons à Dieu et dans l'exer-
» cice de notre religion, de ne nous point rendre de pire con-
» dition que les autres nations qu'il laisse dans la liberté de
» vivre selon leurs anciennes coutumes, et confirmer les dé-
» crets d'Auguste et de Tibère, ses prédécesseurs, qui, bien
» loin d'improuver notre conduite et de trouver à redire à nos
» mœurs et à nos coutumes, les ont entièrement approuvées.
» Peut-être que nos remontrances l'adouciront : la colère des
» princes passe, et leurs volontés ne sont pas toujours les
» mêmes. Ce n'est que par des calomnies qu'on a irrité l'em-
» pereur contre nous : permettez-nous, s'il vous plaît, de nous

» justifier en lui [illegible] et qu'y [illegible]
» de plus dur que de [illegible]?
» Si nous ne pouvons rien obtenir de lui, qui l'empêchera de
» faire alors ce qu'il veut faire maintenant? Mais ne nous ôtez
» pas, seigneur, par le refus de cette permission la seule es-
» pérance qui [illegible] peuple qui
» ne vous demande cette faveur que par un sentiment de
» piété et sans aucun autre intérêt; si ce n'est que l'on dise,
» comme il est vrai, que nul intérêt ne peut être si grand que
» celui qui regarde le salut. »

## CHAPITRE XV.

*Pétrone, touché des raisons des Juifs et ne jugeant pas qu'on les dût [illegible] à gagner du temps. Ce cruel prince entre en fureur, mais il le dissimule dans sa réponse à Pétrone.*

Ce discours fut accompagné de tant de larmes et de soupirs, qu'il toucha de compassion ceux qui l'entendirent, et particulièrement Pétrone, qui était naturellement doux et modéré. Car la demande, faite au nom de tout le peuple, [illegible] l'état où on le voyait réduit. Pétrone agita l'affaire avec ceux dont il devait prendre conseil et fut bien aise de voir que ceux [illegible] combien ils étaient touchés de l'extrême affliction de ce peuple. [illegible] homme de lettres il en eût dès longtemps quelque connaissance, [illegible] nombre de Juifs, soit qu'il se portât par son naturel à ce qui [illegible] dinaire de bons sentiments aux gens de bien, afin qu'ils en [illegible] parfaite, qu'elle pût passer pour un chef-d'œuvre; les ou-

vrages qui se font en peu de temps durant peu, au lieu que ceux où l'on en emploie beaucoup passent avec estime de siècle en siècle. Pétrone ne permit pas aux Juifs de députer vers l'empereur, parce qu'il ne jugeait pas qu'il leur fût avantageux de dépendre du caprice de ce prince, et ne leur refusa pas néanmoins ce qu'ils demandaient, parce qu'il voyait du péril à l'un et à l'autre : mais il écrivit à Caïus sans lui parler de la demande qu'ils lui avaient faite, et se contenta de rejeter la cause du retardement de la consécration de cette statue sur les artisans qui avaient besoin de beaucoup de temps pour la rendre digne de lui. Il crut par ce moyen en pouvoir gagner, et que peut-être Caïus se laisserait fléchir parce que la moisson était prête à se faire, et qu'il y avait sujet de craindre que les Juifs, ne tenant compte de leur vie après le renversement de leurs lois, ne missent eux-mêmes le feu dans leurs blés et ne brûlassent leurs arbres, ce qui était d'autant plus à appréhender que l'on assurait que Caïus était sur le point d'aller à Alexandrie : car il n'y avait nulle apparence qu'il voulût s'exposer aux périls de la mer avec une si grande suite ; et il était plus vraisemblable qu'il prendrait son chemin par terre, le long des côtes de l'Asie et de la Syrie, où il pourrait s'embarquer et débarquer quand il voudrait, et où parmi ces vaisseaux il y avait deux cents barques longues, propres à lui porter les vivres et le fourrage qu'il était nécessaire d'assembler en grande quantité dans toutes les villes de Syrie, et particulièrement les maritimes, à cause de l'infinie multitude de peuple de toutes conditions, qui viendraient le trouver, tant de l'Italie que de tous les autres endroits du monde.

On ne doutait point que cette lettre ne fût agréable à Caïus, et qu'il ne louât même ce retardement, non en considération des Juifs, mais afin de pouvoir rassembler tant de vivres, et ainsi elle fut écrite et envoyée. Mais la colère de ce cruel prince s'alluma de telle sorte en la lisant, que ses yeux étincelaient de fureur ; et il dit en frappant des mains : « Quoi » Pétrone ! vous n'avez pas encore appris à obéir à votre em- » pereur? vos grands emplois vous enflent de vanité, et il » semble que vous ne connaissez Caïus que de nom. Mais » vous le connaîtrez bientôt par votre propre expérience. Vous » considérez donc plus les lois des Juifs, qui sont mes enne- » mis mortels, que les commandements de votre prince. Vous » appréhendez leur grand nombre comme si vous n'aviez pas

» une armée redoutable à tout l'Orient, et même au roi des [illegible]

» le menacer. »

[illegible]

avait plus sujet de différer.

## CHAPITRE XVI.

*[illegible] dont elle fut suivie, il écrit à ce prince.*

U[illegible]

de peur d'attirer sur lui, par une imprudente curiosité, la colère que ce prince pouvait avoir contre d'autres.

Comme nul ne pénétrait plus que Caius les pensées des hommes, il s'aperçut aussitôt de la peine où était Agrippa, et lui dit : « Je veux vous éclaircir de ce que vous désirez sa-
» voir. Vous me connaissez trop pour ignorer que je ne parle
» pas moins des yeux que de la langue. Ces gens de bien de
» votre nation sont les seuls de tous les hommes qui dédai-
» gnent de me reconnaître pour dieu, et qui semblent courir
» volontairement à leur perte par le refus qu'ils font d'obéir
» à l'ordre que j'ai donné de mettre dans leur temple la statue
» de Jupiter. Ils se sont assemblés de toutes les villes et de la
» campagne pour venir en apparence en état de suppliants, et
» pour témoigner en effet le mépris qu'ils font de mes com-
» mandements. » Il voulait continuer à parler, mais Agrippa fut pénétré d'une si violente douleur, qu'il s'évanouit, et serait tombé si on ne l'eût soutenu. On le porta en son logis, et il demeura longtemps sans aucune connaissance.

L'état où se trouvait ce prince augmenta encore la haine de Caius contre notre nation. « Si Agrippa, disait-il, qui m'avait
» toujours tant aimé et qui m'est obligé de tant de bienfaits,
» a une si forte passion pour les coutumes de son pays, que
» ne pouvant souffrir que l'on y contrevienne pour peu que
» ce soit, ce que je lui ai dit a pensé lui coûter la vie : que
» dois-je attendre des autres Juifs, que nulle considération ne
» porte à renoncer pour me plaire à leurs sentiments? »

Durant tout le reste du jour et une partie du lendemain, Agrippa demeura dans un tel assoupissement que ses esprits ne revenaient point. Enfin, sur le soir, il leva un peu la tête, et, ouvrant les yeux avec grande peine, les jeta sur ceux qui étaient à l'entour de lui sans pouvoir les reconnaître. Il retomba ensuite dans son assoupissement, mais sa respiration était plus libre. Quelque temps après, il se réveilla en disant : « Où
» suis-je? Est-ce chez l'empereur, et est-il présent? — Prenez
» courage, seigneur, lui répondit-on, vous êtes chez vous, et
» l'empereur n'y est point; vous avez assez dormi, réveillez-
» vous, s'il vous plaît, et faites quelque effort pour nous re-
» connaître. Il n'y a ici que de vos amis, de vos domestiques,
» de vos affranchis que vous aimez tous, et qui vous aiment
» plus que leur vie. » Alors ce prince revint à lui, et connut à leurs visages l'impression que son mal avait faite dans leur cœur. Les médecins firent sortir la plus grande partie de

[illegible]
et écrivit cette lettre à ce prince.

[illegible]
» et vos menaces m'épouvantent. Une lettre vous exprimera
[illegible]
» vive voix. Vous savez, grand prince, que la nature a gravé
» dans le cœur de tous les hommes un ardent amour pour leur
[illegible]
» que par la raison.

[illegible]
» choses humaines.

[illegible]

» demande donc pour ma nation de ne pas permettre qu'elle » soit contrainte de sentir diminuer son zèle pour vous. Nul » autre peuple dans toute l'Europe et toute l'Asie n'en a » autant témoigné pour votre auguste famille impériale en » tout ce que la religion et ses lois lui ont pu permettre. Il ne » fait pas seulement des vœux et des sacrifices pour la pros- » périté de votre empire dans les fêtes publiques et solen- » nelles, il en fait aussi chaque jour : ce qui montre que ce » n'est pas par de simples paroles et de fausses apparences, » mais par des effets et du fond du cœur qu'il témoigne sa sin- » cère affection pour ses empereurs.

» Quant à cette ville sainte, où j'ai commencé à voir le » jour, je puis dire qu'on ne la doit pas seulement considérer » comme la capitale de la Judée : elle l'est aussi de plusieurs » autres pays à cause de tant de colonies dont elle les a peu- » plés dans l'Égypte, la Phénicie, la Syrie supérieure et infé- » rieure, la Pamphylie, la Cilicie, plusieurs autres parties de » l'Asie jusque dans la Bithynie et bien avant dans le Pont. » Et dans l'Europe, la Thessalie, la Béotie, la Macédoine, » l'Etolie, Athènes, Argos, Corinthe avec la plus grande » partie du Péloponèse, et même des îles célèbres, telles que » sont l'Eubée, Chypre et Candie. Que dirai-je des pays qui » sont au-delà de l'Euphrate, où, excepté une partie de la » province de Babylone et de quelques autres gouvernements, » toutes les villes assises en des contrées fertiles sont habitées » par les Juifs? Ainsi, si le pays d'où j'ai tiré ma naissance » trouve grâce auprès de vous, vous n'obligerez pas, sei- » gneur, une seule ville, vous en obligerez un très-grand » nombre d'autres, répandues dans tous les endroits du » monde : et c'est une chose digne de la grandeur de votre » fortune que plusieurs participent à l'obligation qu'elle vous » aura, qu'il n'y ait point de lieu dans toute la terre où votre » gloire n'éclate, et qui ne retentisse des louanges et des » actions de grâces qui vous seront dues.

» Vous avez, en faveur de quelques-uns de vos amis, ac- » cordé à des villes entières le droit de bourgeoisie romaine, » et ainsi élevé au-dessus des autres, ceux qui étaient aupara- » vant assujettis : en quoi vous n'avez pas moins obligé que » ces villes ceux en considération desquels vous leur avez fait » cette faveur. Je puis dire qu'entre tous les princes qui vous » ont pour maître et que vous honorez de votre amitié, il y » en a peu qui me précèdent en dignité, et que nul ne me sur-

[illegible]

» tiques.

[illegible]

» cence du temple, de ses ornements, des diverses fonctions
» des sacrificateurs, de leurs vêtements, et particulièrement de
» celui du souverain sacrificateur tout éclatant de majesté, de
» l'ordre qui s'observe dans les sacrifices, et de la piété et du
» respect avec lesquels on y assiste, qu'il ne pouvait se lasser
» d'en témoigner son admiration. Il prenait tant de plaisir à
» considérer toutes ces choses, qu'il ne se passa point de jour
» pendant qu'il demeura à Jérusalem qu'il ne retournât les voir.
» Il offrit de riches présents à ce saint temple, et accorda aux
» habitants de cette grande ville, tout ce qu'ils pouvaient dé-
» sirer, excepté l'exemption des tributs. Hérode, après lui avoir
» fait tous les honneurs dont il se put aviser, et en avoir reçu
» de grands de lui, l'accompagna jusqu'à son embarquement,
» et les peuples venaient de toutes parts jeter des rameaux et
» des fleurs sur son chemin en lui donnant mille bénédictions.

» N'est-ce pas aussi, seigneur, une chose sue de tout le
» monde, que l'empereur Tibère, votre grand oncle, a durant
» les vingt-trois années qu'il a régné, eu la même considéra-
» tion pour notre temple, sans souffrir que l'on apportât le
» moindre changement à l'ordre qui s'y observe? Sur quoi,
» bien qu'il m'ait tant fait souffrir, je ne saurais m'empêcher
» de rapporter une action qui lui fit mériter de grandes louan-
» ges, et je sais que vous prenez plaisir à entendre la vérité.
» Pilate, alors gouverneur de Judée, lui consacra dans le pa-
» lais d'Hérode à Jérusalem, des boucliers dorés, non pas tant
» par le désir de lui rendre de l'honneur, que par sa haine
» contre notre nation. Il n'y avait nulle figure gravée sur ces
» boucliers, ni aucune autre inscription, sinon le nom de celui
» qui les consacrait, et de celui à qui ils étaient consacrés.
» Néanmoins, le peuple s'en émut de telle sorte, qu'il em-
» ploya les quatre fils du roi, les autres princes de la maison
» royale, et les plus considérables de leur nation, pour prier
» Pilate de faire ôter ces boucliers, parce que c'était une
» contravention aux coutumes de leurs ancêtres, auxquelles
» leurs rois et les empereurs n'avaient jamais voulu toucher;
» et voyant que Pilate qui était d'un naturel violent et opi-
» niâtre, les refusait rudement, ils lui crièrent : Cessez de
» troubler la paix dont nous jouissons : cessez de nous vouloir
» porter à la révolte et à la guerre. Ce n'est pas par le mépris
» des lois que l'on honore l'empereur. Vous avez besoin d'un
» autre prétexte pour colorer une entreprise si injuste et qui
» nous est insupportable, puisque ce grand prince est très-

[illegible]

[illegible] propres [illegible], avec [illegible] et leurs [illegible], pour ne point voir [illegible] de nos
» saintes lois.

» Ce fut donc ainsi que Tibère en usa dans cette occasion.
» Et quant à cet empereur, le plus heureux qui soit jamais
» monté sur le trône, cet admirable prince, votre prédéces-
» seur, qui, après avoir donné la paix à toute la terre, a
» mérité par sa vertu et par sa haute fortune le glorieux nom
» d'Auguste, lorsqu'il apprit que l'on ne mettait dans notre
» temple [illegible] pour représenter le Dieu invi-
» sible, il admira cette preuve de la piété de notre nation,
[illegible] dans les sciences, et [illegible]
[illegible]
[illegible], et dans [illegible]
[illegible] lettres qu'il [illegible], afin de
[illegible], dans le même
» temps qu'il ne pouvait refuser à son corps celle qui lui était
» nécessaire. Je pourrais rapporter plusieurs preuves de sa
» bonne volonté pour notre nation; mais je me contenterai de
» deux. Ayant su que l'on négligeait ce qui regardait nos sa-
» crées prémices, il manda aux gouverneurs des provinces de
» l'Asie de permettre aux seuls Juifs de s'assembler, parce
» que leurs assemblées n'étaient pas des bacchanales dans les-
» quelles on ne pensât qu'à s'enivrer, ou des rendez-vous
» donnés à dessein pour exciter des révoltes et troubler la
» paix, [illegible] de vertu, où l'on [illegible]
» la justice et la tempérance, et que ces prémices que l'on en-
» voyait [illegible] à Jérusalem, n'étaient employées que
[illegible] Dieu dans le temple. Ainsi ce
[illegible] expressément [illegible] de
» troubler les Juifs en ce qui regardait leurs assemblées et ces
» prémices. Que si ce ne sont pas ses propres paroles que j'ai
» rapportées, [illegible], comme vous pouvez, seigneur,
» le connaître par l'une des lettres de C. Norbanus Flaccus,
» dont voici la copie. »

« C. Norbanus Flaccus aux magistrats d'Ephèse, salut.
» L'empereur m'a écrit [illegible] gouverne-
» ment qu'il y ait des Juifs, je leur permette de s'assembler
» selon leur ancienne coutume, et de lever de l'argent pour
» envoyer à Jérusalem; je vous en donne avis, et vous ordonne
» de n'y point apporter d'empêchement. »

« La volonté d'Auguste et son affection pour notre temple

» ne [illegible] pas [illegible] par là, [illegible] permet-
» tait [illegible] de s'assembler publiquement [illegible]
» ces prémices et faire d'autres actions de piété.

En [illegible] autre preuve qui n'est pas [illegible]
[illegible]. Il [illegible] que l'on offrît [illegible]
dans votre temple un [illegible] et [illegible], [illegible]
[illegible] en l'honneur du Dieu tout-puissant, ce [illegible]
[illegible] sans avoir jamais [illegible]. Il [illegible]
pas [illegible] qu'il n'y [illegible]
[illegible]. Mais [illegible]
[illegible], [illegible] qu'il [illegible]
un temple [illegible] et [illegible], qui fût
» [illegible] en l'honneur du Dieu invisible, où il n'y eût aucune
» figure, et où les hommes pussent porter leurs vœux avec
» confiance d'être assistés de son secours.

» L'impératrice Julie (1), votre bisaïeule, [illegible] de
cet [illegible], ce temple [illegible]
» [illegible], [illegible]
» [illegible]
» [illegible],
[illegible]
[illegible] de
son sexe, qu'elle ne [illegible] pas avec moins de [illegible]
[illegible], et qu'elle était très per-
» [illegible] l'om-
» bre des premières.

» Comme vous avez donc, [illegible], tant d'exemples do-
[illegible], [illegible]
» vous plaît [illegible] de qui vous tenez la
vie et dont [illegible]
deur, [illegible]. Ce [illegible]
qui [illegible] en faveur [illegible] auprès d'un empereur,
des [illegible] auprès d'un [illegible]
et des [illegible] auprès de leur petit-fils, [illegible] auprès
» de vous seul, et qui vous disent : N'abolissez pas ce que
» [illegible] été [illegible]; mais consi-
» dérez [illegible]
» [illegible]
» l'avenir [illegible] ont re-
» noncé à toute crainte de Dieu.

(1) Il devrait y avoir Livie.

» Si je voulais raconter, seigneur, toutes les obligations
» que je vous ai, le jour me manquerait avant que j'eusse
» achevé ; et j'ai peine à n'en parler qu'en passant. Mais de si
» grands bienfaits se font eux-mêmes connaître. Vous avez
» brisé mes fers : mais ces fers n'enchaînaient qu'une partie
» de mon corps ; et la peine que je souffre accable mon âme.
» Vous m'avez délivré de l'appréhension de la mort, et depuis
» comme ressuscité, lorsqu'une plus grande appréhension
» m'avait mis en tel état que je pouvais passer pour mort.
» Considérez, seigneur, cette vie que je tiens de vous, et que
» vous ne voudriez pas sans doute ne m'avoir rendue que
» pour prolonger mes malheurs. Vous m'avez porté au plus
» grand bonheur où les hommes puissent aspirer en me don-
» nant un royaume, et vous avez ajouté à ce royaume, la
» Trachonite et la Galilée. Après des grâces si [illegible]
» ne m'en refusez pas, s'il vous plaît, seigneur, une qui m'est
» si nécessaire que les autres sans elle me deviendraient inu-
» tiles, et après m'avoir élevé à une condition si éclatante, ne
» me replongez pas dans les ténèbres. Je ne vous supplie point
» de me conserver dans cette haute fortune dont je vous suis
» redevable : je suis prêt à renoncer à toute la gloire qu'elle
» donne. La seule grâce que je vous demande est de ne point
» toucher aux lois de mon pays : et si vous me la refusiez,
» quelle opinion auraient de moi non-seulement tous les Juifs,
» mais tous les hommes du monde? N'auraient-ils pas sujet
» de croire, ou que j'aurais trahi ma patrie, ou que j'aurais
» perdu l'honneur de votre amitié, qui sont deux des plus
» grands maux que je puisse concevoir? Cependant je ne
» puis éviter de tomber en l'un ou en l'autre, puisqu'il
» faudrait que je fusse un lâche et un perfide si je [illegible]
» un intérêt qui me doit être si cher, ou que je n'eusse plus
» de part en vos bonnes grâces, si [illegible] votre bonté pour
» la conservation de mon pays et du temple qui en fait la prin-
» cipale gloire, vous refusiez de me traiter comme les empe-
» reurs traitent toujours ceux qu'ils honorent de leur bienveil-
» lance. Si je suis assez malheureux pour ne vous être plus
» agréable, je ne vous demande [illegible] que de me
» ne point jeter dans les liens comme fit Tibère, mais de me
» faire mourir à l'heure même. Car puis-je désirer de vivre
» après avoir perdu votre amitié en laquelle seule je me confie
» et mets toute mon espérance? »

## CHAPITRE XVIII.

*Caïus, touché de la lettre d'Agrippa, mande à Pétrone de ne rien changer dans le temple de Jérusalem. Mais il se repent bientôt de lui avoir accordé cette grâce, et fait faire une statue dans Rome pour l'envoyer secrètement à Jérusalem dans le même temps qu'il irait à Alexandrie, où il voulait se faire reconnaître pour dieu. Injustices et cruautés de ce prince.*

Après que le roi Agrippa eut cacheté et envoyé cette lettre à Caïus, il en attendit le succès avec l'inquiétude que l'on peut s'imaginer, jugeant assez qu'il ne s'agissait pas seulement de la conservation ou de la ruine de la Judée, mais de celle de la nation même des Juifs répandue dans toute la terre.

Cette lettre excita dans l'esprit de Caïus divers mouvements. Il ne pouvait voir sans s'en irriter que l'on résistât à ses volontés; et il ne pouvait s'empêcher d'être touché des raisons et des prières d'Agrippa. Il blâmait son affection pour un peuple qui était le seul qui osait s'opposer à la consécration de ses statues; et il louait la sincérité de ce prince comme procédant d'une âme noble et généreuse. Enfin, son affection pour Agrippa l'emporta sur sa colère. Il s'adoucit, lui répondit favorablement; et lui accorda comme la plus grande de toutes les faveurs, que cette consécration ne se ferait point. Il commanda ensuite que l'on écrivît à Pétrone de ne rien changer dans le temple de Jérusalem. Mais il mêla à cette grâce des conditions si rudes, qu'il y avait toujours sujet de trembler. Car il ajouta ces mots dans la même lettre : « Que » si, hors de Jérusalem, d'autres villes quelles qu'elles soient, » veulent m'élever et aux miens des autels et des statues, et » qu'il se trouve quelqu'un si hardi que de s'y opposer, je veux » qu'on le punisse à l'heure même, ou qu'on me l'envoie. » N'était-ce pas révoquer par ces paroles la grâce qu'il faisait dans le même temps qu'il l'accordait, puisqu'on ne pouvait les considérer que comme des semences de révolte et de guerre ? Car qui doutait que les peuples ennemis des Juifs, ne remplissent aussitôt toutes leurs provinces de ces marques sacriléges d'un honneur qui n'est dû qu'à Dieu, plutôt pour nuire à notre nation que pour faire plaisir à Caïus; et que les Juifs, ne pouvant souffrir un tel outrage fait à leurs lois, Caïus, pour les punir de leur résistance, ne commandât de nouveau

de mettre sa statue dans le temple? Néanmoins, par une protection visible de Dieu, nul des peuples voisins de la Judée ne donna occasion à ce trouble, quelque sujet qu'il y eût de l'appréhender. Mais, dira quelqu'un, quel avantage en a-t-on tiré, puisqu'encore que les autres demeurassent en repos, Caïus n'y demeurait pas! Car il se repentit bientôt de la grâce qu'il avait accordée, rentra dans ses premiers sentiments, et sans plus parler de la statue que l'on faisait en Sydon, de peur d'exciter quelque révolte, il commanda d'en faire dans Rome une de bronze doré, pour l'envoyer secrètement par mer, et la faire placer sans bruit dans le temple de Jérusalem lorsqu'il irait en Egypte. Il n'oublia rien pour donner ordre aux préparatifs de ce voyage, tant il avait de désir de voir Alexandrie où il était résolu de demeurer assez longtemps, parce que nul autre lieu ne lui paraissait si propre à exécuter son ridicule dessein de se faire reconnaître dieu, dans la pensée qu'il avait que l'exemple de cette grande ville, où, à cause des avantages que sa situation lui donne, on aborde de tous les endroits du monde, pourrait porter les autres villes moins considérables à lui rendre les mêmes honneurs divins qu'il était assuré que celle-là lui déférerait; outre qu'il était d'un naturel si léger et si inconstant, qu'il ne faisait jamais rien de bon qu'il ne s'en repentît aussitôt, et ne cherchât des moyens de le révoquer pour faire encore pis qu'auparavant. En voici des preuves.

Ayant un jour mis des prisonniers en liberté, il les fit remettre en prison presque à l'heure même sans leur laisser aucune espérance d'en sortir, quoiqu'ils n'eussent rien fait de nouveau dont on les pût accuser.

Une autre fois il en envoya d'autres en exil qui n'avaient [illegible], et ils [illegible] cette [illegible] comme une grâce, parce que connaissant son horrible inhumanité, ils s'étaient préparés à mourir. Ainsi ils s'en allèrent dans des îles où ils travaillaient à cultiver la terre, et suppor[illegible] infortune. Mais [illegible] rien [illegible] tuer, et remplit ainsi de deuil dans Rome des familles très-nobles.

Que s'il donnait [illegible] à quelqu'un, [illegible] non comme par emprunt et à condition d'en payer l'intérêt, mais comme un vol qu'on lui avait fait; et ces malheureux n'étaient pas seulement contraints de le rendre, mais il leur

en coûtait aussi tout leur bien, soit qu'ils n'en eussent point d'autre que de patrimoine, ou qu'ils l'eussent acquis par leur travail.

Quant à ceux qui se croyaient le mieux auprès de lui, il les ruinait sous prétexte d'affection, en les engageant à de si excessives dépenses en de vains divertissements et en des festins, que quelquefois une seule de ces fêtes si somptueuses et [illegible] [illegible] de rendre. Ainsi quelques-uns appréhendaient ses faveurs, [illegible] [illegible] fallait se garder.

Telle était l'humeur de Caïus; et comme il ne haïssait rien tant que les Juifs, aucun peuple n'en ressentit plus qu'eux les effets. Il commença par Alexandrie à leur ôter tous leurs oratoires, et les remplit de ses statues, sans que personne osât s'opposer à une si grande violence. Il ne restait plus que le temple de Jérusalem qui avait été jusqu'alors un asile inviolable; et il voulut, pour comble d'impiété, le ravir à Dieu pour se l'approprier avec ce titre : LE TEMPLE DU NOUVEAU JUPITER, L'ILLUSTRE CAÏUS.

A quoi pensez-vous, présomptueux et insensé prince? Vous [illegible] [illegible] [illegible] mais vous ne voulez pas qu'il y ait seulement en toute la terre [illegible] lui rendre, avec une piété sincère, les honneurs dus à son [illegible] l'univers concevait de votre règne, et ignorez-vous que c'est au contraire attirer sur vous et sur l'empire un déluge de tous les maux imaginables?

## CHAPITRE XVIII.

*[illegible] des Juifs d'Alexandrie, sans vouloir écouter leurs raisons.*

MAIS il faut venir maintenant à ce qui se passa dans l'affaire [illegible] [illegible]

introduits, il nous fut facile de connaître d'abord à sa mine et à son geste, que nous l'avions pour partie et non pas pour juge. Car s'il eût voulu agir en juge, il aurait dû examiner avec son conseil une affaire de cette importance, où il s'agissait des privilèges dont une si grande multitude de Juifs, qui demeuraient dans Alexandrie, jouissait depuis quatre cents ans, et que l'on n'avait jusqu'alors jamais révoqués en doute; il devait entendre les parties; il devait prendre les avis, et prononcer ensuite un arrêt juste et équitable. Mais au lieu d'observer ces règles de la justice, cet impitoyable tyran fron[illegible], fit venir les deux in[illegible] jardins de Mécène et de Lamia, qui sont proches de la ville et de son palais, où il y avait déjà trois ou quatre [illegible] d'ouvrir les portes les [illegible], parce qu'il [illegible]lait promener partout, et nous fit entrer ensuite. Nous nous prosternâmes devant lui, et le saluâmes, en lui donnant le nom d'auguste et d'empereur. La manière dont il reçut ce salut fut si douce et si favorable, que nous commençâmes dès lors à désespérer, non-seulement du succès de notre affaire, mais de notre vie. Car il nous dit en se renfrognant et avec un ris amer : « N'êtes-vous pas ces ennemis déclarés des » dieux, qui, encore que tous les autres me reconnaissent pour » dieu, me méprisez, et aimez mieux adorer un Dieu qu'on » ne connaît point? » Il leva après les mains vers le ciel et p[illegible] paroles [illegible] avec trop d'h[illegible] pour oser les rapporter. [illegible] nos adversaires [illegible] point q[illegible] cause, ne pouvait cacher l'excès de leur joie, et il n'y eut un seul de tous les noms et de [illegible] dont [illegible] les dieux qu'ils ne lui donnassent. Un nommé Isidore, qui était un très-grand et très-dangereux calomniateur, voyant que Caïus écoutait avec grand plaisir ces flatteries et ces louanges impies, lui dit : « Vous » dé[illegible], seigneur, encore davantage ces [illegible]-ci et ceux » qui les ont envoyés, si vous saviez combien grande est la » haine qu'ils vous portent. Ce sont les seuls de tous les hom» [illegible] qui [illegible] d'offrir des victimes pour votre salut; et » généralement tous ceux de cette nation sont dans le même » sentiment. » A ces paroles nous nous récriâmes : « On nous » calomnie, seigneur, nous immolons des hécatombes; et » après avoir arrosé l'autel du sang de ces victimes, nous n'en » emportons pas la chair pour la manger, comme font plu-

» sieurs autres peuples ; mais nous les brûlons tout entières
» dans le feu sacré ; nous en avons usé ainsi trois diverses
» fois : la première, lorsque vous arrivâtes à l'empire ; la se-
» conde, lorsque vous [illegible] qui
» affligea toute la terre, et [illegible]
» dâmes à Dieu de vouloir vous rendre victorieux de l'Alle-
» magne. »

« Il est vrai, nous répondit ce furieux empereur, vous avez
» offert des sacrifices, mais à un autre et non pas à moi. Ainsi
[illegible]
Car celui qui aurait dû être notre juge était notre accusateur,
[illegible] l'ayant
[illegible]
bouche ?

[illegible]
ments, il nous demanda sérieusement et avec gravité, pour-
quoi nous faisions [illegible] de porc :
sur quoi nos adversaires, pour se le rendre encore plus
[illegible]
n'y avait que ses plus familiers qui pussent, sans péril, pren-
dre la liberté de sourire seulement en sa présence.

[illegible]
» l'usage était défendu à nos adversaires. » A quoi l'un de
nous ayant ajouté qu'il y en avait même plusieurs qui ne
[illegible]
» raison, car la chair n'en est pas bonne. » Ces railleries aug-
mentèrent encore notre peine, et enfin il nous dit avec émo-

tion : « Je voudrais bien savoir sur quoi vous fondez votre droit de bourgeoisie. » Nous commençâmes alors à lui représenter nos raisons; et comme nous prétendions qu'elles étaient bonnes et que nous pourrions en alléguer d'autres encore plus fortes, il se leva brusquement, s'en alla en courant dans une grande salle et fit fermer les fenêtres dont les vitres, qui empêchaient le vent d'entrer et laissaient seulement passer la lumière, étaient si claires et si éclatantes qu'on les aurait prises pour du cristal de roche. Là il vint à nous assez doucement et nous dit d'un ton de voix modéré : « Qu'a-» vez-vous donc à me dire? » Nous voulûmes alors continuer à lui représenter nos raisons en peu de paroles; mais au lieu de nous écouter, il s'en alla encore tout courant dans une autre [illegible] commandé de mettre des tableaux des anciens peintres. Ainsi voyant le [illegible] tant de fois et en tant de manières différentes, et croyant n'avoir plus qu'à nous préparer à la mort, nous recourûmes dans une telle extrémité au Dieu véritable pour le prier de nous garantir de la fureur de ce faux dieu. Il eut compassion de nous et son infinie bonté modéra la colère de Caïus. Ce prince nous commanda de nous retirer et s'en alla après avoir dit seulement : « Ces gens-là ne sont pas si méchants qu'ils sont mal-» heureux et insensés de ne pas croire que je suis d'une nature » divine. »

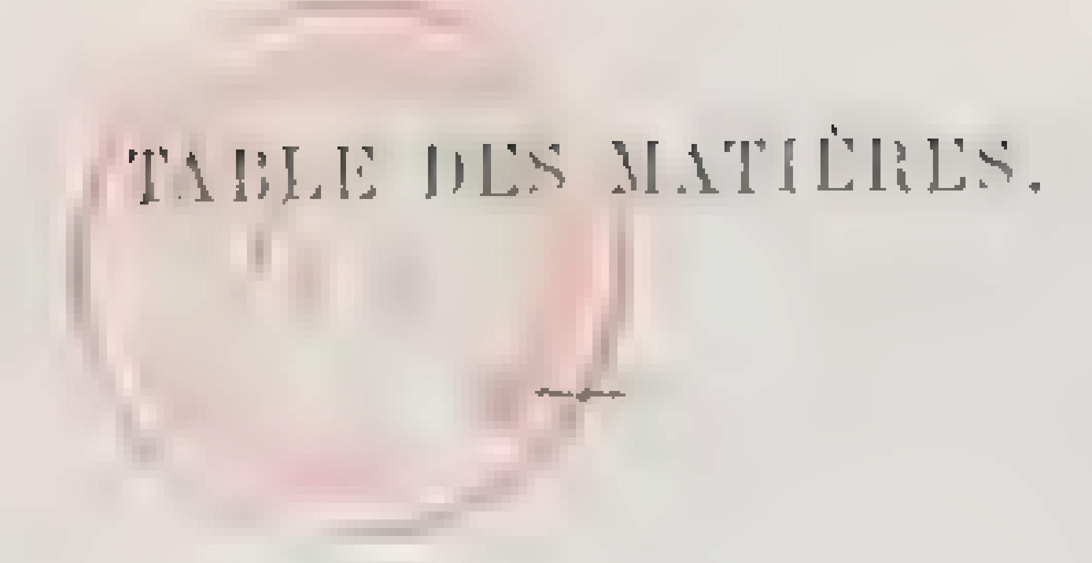
Ce fut ainsi que nous sortîmes, non pas de ce jugement, mais de ce théâtre et de cette prison. Car n'était-ce pas être comme sur un théâtre que de nous voir moqués et méprisés? Et les tourments d'une prison sont-ils comparables aux tourments que nous souffrîmes d'entendre tant de blasphèmes contre Dieu et tant de menaces d'un si puissant empereur transporté de rage contre nous, parce que les Juifs étaient les seuls qui résistaient à sa folle passion d'être reconnu pour un dieu? Nous respirâmes alors un peu, non pas par l'amour de la vie, puisque si notre mort eût pu être utile à la conservation de nos lois, nous l'aurions reçue avec joie comme nous pouvant conduire à une heureuse éternité : mais outre qu'elle leur aurait été inutile, elle aurait été aussi honteuse à ceux qui nous avaient envoyés, parce que l'on ne juge d'ordinaire des choses que par le succès; cette raison fit que nous nous consolions en quelque sorte d'être échappés d'un si grand péril, mais sans sortir néanmoins de l'extrême peine où nous étions du jugement que l'empereur prononcerait. Car comment

pouvait-il être informé de la justice de notre cause, puisqu'il ne daignait pas seulement nous écouter? Et qu'y a-t-il de plus cruel que de voir que le salut de toute notre nation dépendît de la manière dont les cinq ambassadeurs que nous étions seraient traités? Car si Caïus se déclarait en faveur des habitants d'Alexandrie, quelle autre ville laisserait les Juifs en repos? quelle autre les épargnerait? quelle autre ne ruinerait pas leurs oratoires, et quelle autre ne les empêcherait pas de vivre selon leurs lois? Ainsi il s'agissait de l'abolition de tous leurs priviléges et de leur entière ruine. Ces pensées nous accablaient de douleur : nous ne voyions point de ressource dans nos maux, et ceux qui auparavant nous favorisaient, désespérant alors de notre salut, se retiraient sans plus oser nous assister quand on nous envoyait chercher, tant ils étaient persuadés de la bonté et de la justice de cet homme qui voulait passer pour un dieu (1).

(1) Après ces paroles, Philon disait aux malheureux Juifs : « Nous devons maintenant espérer plus que jamais; l'empereur est si irrité contre nous, que Dieu ne peut manquer de nous secourir. » Cette belle parole fut accomplie. L'ambassade avait eu lieu en 40. Le 24 janvier de l'année suivante, [illegible] Caïus périt, victime d'une conspiration de palais. (N. [illegible])

FIN DE L'AMBASSADE DE PHILON AUPRÈS DE L'EMPEREUR

CAÏUS CALIGULA.



# TABLE DES MATIÈRES.

## LIVRE QUATRIÈME.

*Suite et fin de la campagne de Vespasien, jusqu'à son élévation au titre d'empereur.* (67 — juillet 69.)

## LIVRE CINQUIÈME.

*[illegible] contre l'Antonia.* (Avril — juin 70.)

## LIVRE SIXIÈME.

*Suite du siége; prise et destruction de Jérusalem.*
(Juillet — septembre 70.)

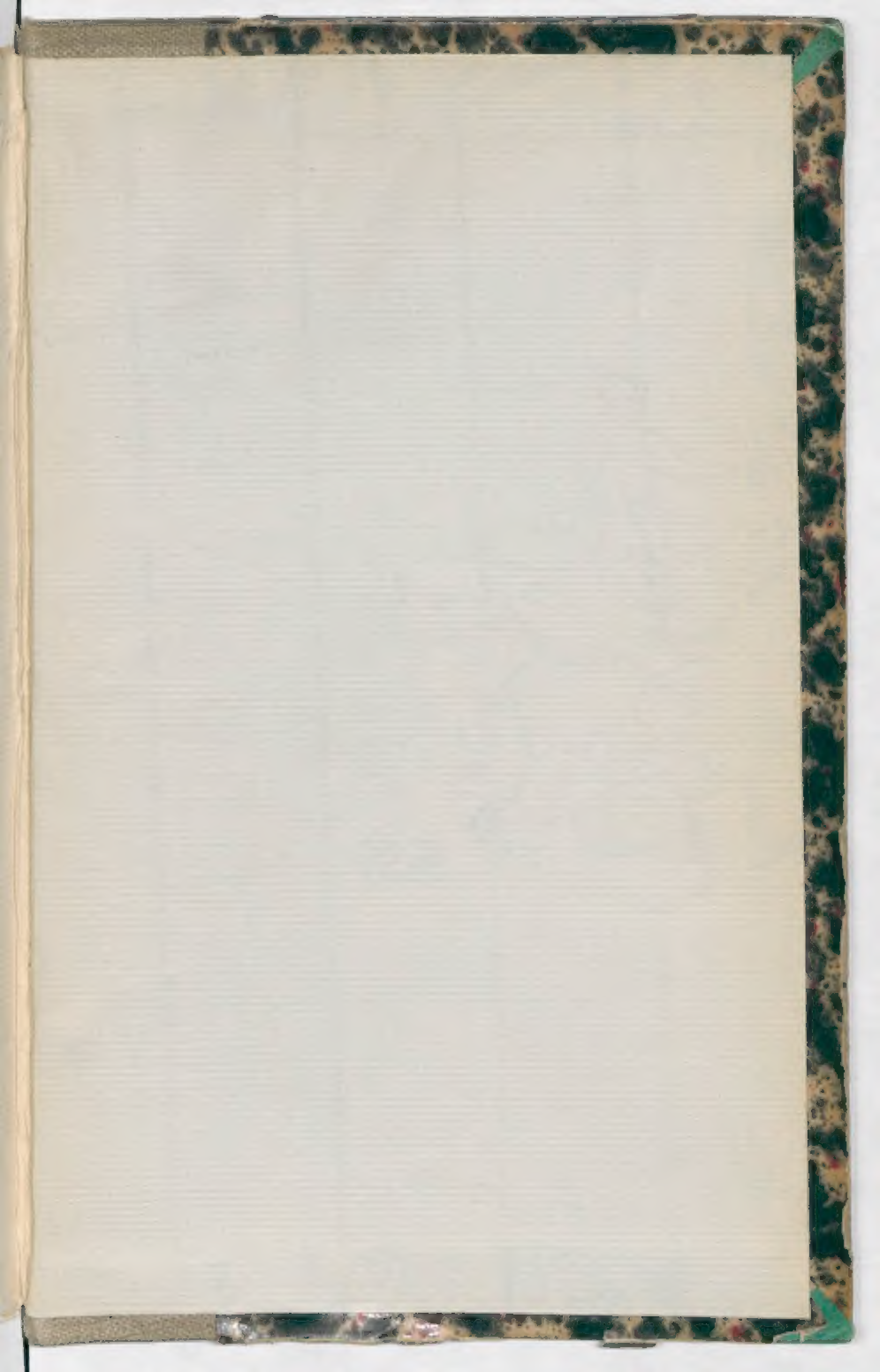
## LIVRE SEPTIÈME.

*Derniers combats; triomphe des vainqueurs.* (71 et 72.)

## RELATION DE L'AMBASSADE DE PHILON.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.




BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01354789 0